GOD
Fr
915.6
MIC/COY
99991

00099991

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018

CORRESPONDANCE

D'ORIENT

1830-1831.

IMPRIMERIE DE DUCESSOIS
QUAI DES AUGUSTINS, 55.

CORRESPONDANCE

D'ORIENT

PAR M. MICHAUD,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

ET M. POUJOULAT.

IV 99991

PARIS.

DUCOLLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR

QUAI DES AUGUSTINS, 15.

1834

00099991

CORRESPONDANCE

D'ORIENT

1830-1831.

LETTRE LXXXIV.

RHODES.

A bord de la *Truite*, 15 janvier 1831.

Le 15 janvier, la *Truite* a mis à la voile ; nous avons quitté la rade de Pétesse, et salué en passant l'île de Cos, dont le souvenir nous suivra dans notre voyage. Lorsque nous avons doublé le cap Crio, nos lunettes se sont braquées sur la colline déserte où sont dispersées les ruines de Gnide : M. Poujoulat s'est chargé de cette partie de notre

relation ; il vous fera connaître ces intéressans rivages d'Asie, que nous ne perdons pas de vue, et qui nous rappellent partout les merveilles de l'antiquité. Un vent favorable nous a portés en quelques heures en face de l'île de Symie, fameuse par la pêche des éponges, et nous nous sommes bientôt trouvés devant la ville de Rhodes. La nuit commençait à tomber, lorsque nous avons jeté l'ancre dans la rade; le lendemain, au lever du jour, nous étions sur le pont: « Vous voyez à votre droite, nous a dit notre pilote grec, ce qu'on appelle la plage des Moulins ; vers le haut de la ville s'élève le minaret de la grande mosquée, autrefois l'église de Saint-Jean; là-bas, au nord-ouest, est la darse ou le chantier de construction ; devant nous est le port; tous ces forts, toutes ces tours que vous voyez, sont l'ouvrage des chevaliers de Rhodes ; la grande tour qui nous fait face est ce fameux fort de Saint-Nicolas, contre lequel vinrent se briser les efforts des Ottomans dans les deux siéges ; ce fort est encore aujourd'hui tel qu'il était au temps des chevaliers.

Après avoir débarqué, nous sommes entrés dans la ville par une porte que les Francs et les Grecs appellent la porte de Sainte-Catherine ; on nous a d'abord conduits chez le consul de France, où nous avons trouvé un fort bon accueil, mais peu de ressources et de facilités pour connaître le pays. Tout ce qu'a pu faire le consul, qui ne connaît

guère de Rhodes que sa maison, c'est de nous présenter au gouverneur de l'île; le pacha ou le bey de Rhodes, qui s'appelle *Méhémet-Suchiur*, est un renégat grec, né d'une noble famille du Magne, et frère du fameux *Pietro-Bey*; il fut enlevé dans son enfance par des corsaires turcs; conduit à Constantinople et vendu au bâsar, il fut élevé parmi les esclaves du sérail, et servit d'abord avec quelque distinction dans la marine ottomane. Méhémet-Suchiur figura quelque temps dans les partis et les intrigues qui troublaient la cour et l'empire, tantôt comblé de grâces par les sultans, tantôt menacé du cordon, auquel il n'échappa que par la fuite. Après avoir mené une vie errante, il fut rappelé à Stamboul, et lorsque la révolution de la Grèce éclata, son caractère dur et cruel, joint à quelque capacité, le fit envoyer dans l'île de Rhodes, dont on voulait contenir la population par la crainte.

Quand nous sommes arrivés chez le bey, il était debout à la porte de son appartement; c'est un homme de plus de six pieds, et son embonpoint est proportionné à sa taille. En voyant cette stature gigantesque et cette masse énorme, j'ai pensé d'abord au fameux colosse de Rhodes. Je ne sais quelle barbarie farouche se révèle dans la physionomie du bey; son teint est jaune et bilieux, son front ridé et triste, son œil noir et menaçant; quoique ses paroles fussent polies, sa voix avait

quelque chose de dur, et son sourire même quelque chose de sombre. Il nous a fait asseoir sur son divan. Pendant que nous prenions le café et que nous fumions le chibouc, je promenais mes regards sur la chambre où nous étions. J'ai d'abord remarqué une vingtaine de fusils suspendus à la muraille, quelques-uns ornés de nacre et de plaques d'argent, puis une paire de pistolets au-dessus de la tête du pacha; vis-à-vis de nous, un bouquet d'épis arrangé en guirlandes paraissait comme encadré parmi des sabres recourbés de Damas; d'un autre côté, une planche fixée à la muraille laissait voir un volume in-4°, sans doute le Coran, avec une couverture usée, et confondu parmi des oranges; près de là, deux niches vitrées renfermaient des papiers; au fond de la salle, un coffre de bois était attaché au mur comme un tronc d'église; l'appartement n'avait pas d'autres meubles; aucune dorure, aucune tapisserie; seulement à la muraille nue était accroché un petit tableau, représentant un navire les voiles déployées, mais sans pilote et sans matelots, car les figures humaines, comme vous savez, sont interdites au pinceau des artistes musulmans.

Tandis que l'ameublement du bey occupait ainsi mon attention, notre hôte s'était fait servir à déjeûner; son excellence mangeait un pilaw et des œufs sur le plat; il portait sur chaque plat ses grosses mains, et se tournait de temps à autre vers

nous, en nous disant en italien : *A la turca! à la turca!* Après son déjeûner, il a avalé un grand verre d'un scherbet rouge, il a fait son ablution accoutumée, et nous a dit encore : *A la turca! à la turca!* Comme tous les agens de la Porte ont reçu l'ordre de faire un bon accueil aux Francs, le bey a cru devoir mettre la conversation sur la liberté et les lois de notre Europe; il nous a parlé de la révolution française, et croyant nous être agréable, il nous a dit plusieurs fois, toujours en italien : *Constituzione bona, bona constituzione.* Un de nos compagnons de voyage lui ayant dit que la constitution chez les Turcs était le bâton, *il bastone*, le pacha a répondu que, parmi les hommes, les uns obéissaient aux lois, les autres à la crainte; que la nation ottomane était une nation grossière qui aimait à être menée durement, et qui se révolterait si on la ménageait tant soit peu. Méhémet-Suchiur voulait ainsi justifier la manière dont il gouverne ; car il passe pour être du nombre de ces *gouvernans* dont parle le psalmiste, qu'aucun scrupule, qu'aucune formalité n'arête, et qui dévorent le peuple comme un morceau de pain.

A mesure que le pacha nous parlait, j'examinais de nouveau sa tournure gigantesque, sa physionomie de barbare; plus je le regardais, plus il me semblait qu'en lui mettant un œil au milieu du front, on en eût fait un cyclope comme Polyphème. Pendant notre conversation, il est entré un pilote

grec ; celui-ci s'est présenté le bras en écharpe, la tête inclinée, se tenant à peine debout ; comme le pacha l'avait chargé de commander un de ses navires, le pauvre Grec cherchait à éloigner de lui ce dangereux honneur ; pour s'excuser, il prétextait toutes sortes de maladies ; il se donnait une paralysie, il se serait volontiers donné la peste ou la fièvre jaune. Les excuses du pilote n'ont pas été trop mal reçues ; notre présence l'a sans doute protégé ; il est sorti sans qu'on lui ait fait aucune menace ; mais quand nous serons partis, je crains bien qu'il ne se trouve placé entre la bastonnade et la gloire si peu enviée d'entrer au service du pacha.

En prenant congé du bey, nous avons demandé la permission de visiter les principales curiosités de Rhodes : il nous a permis de voir tout ce qu'il y a de remarquable dans la ville, et nous a fait accompagner par un de ses gardes ; nous avons voulu commencer par le palais du grand-maître ; notre garde musulman y est entré pour annoncer notre visite ; le palais, qu'on appelle le château, est maintenant habité par le disdar ou commandant de la place ; celui-ci a refusé de nous ouvrir les portes ; comme nous avons insisté en disant que nous avions une autorisation du bey, on nous a répondu avec humeur que le château était occupé par les femmes, et fermé pour jamais aux *giaours*. Un voyageur qui se trouvait avec nous, avait visité autrefois le palais du grand-maître ; il avait vu plu-

sieurs escaliers, des salles, des galeries dont les murailles étaient dégradées ; j'aurais par-dessus tout voulu voir la salle dans laquelle Soliman prononça ces paroles mémorables : *Je suis fâché de renvoyer ce vieillard de sa maison ;* la salle, m'a-t-on répondu, où fut reçu le sultan victorieux, est maintenant un jardin potager ; il y avait près de là une chapelle qui est aujourd'hui l'écurie du disdar; nous n'avons pas insisté davantage pour voir le palais du grand-maître.

Non loin du palais est la grande mosquée; c'était la métropole de Rhodes au temps des chevaliers. Il n'est guère plus facile aux voyageurs d'entrer dans une mosquée que dans un harem; nous n'avons pu voir que le minaret qui a remplacé le clocher de l'église, et les portes de bois de sycomore que le temps n'a pu détruire; l'intérieur de l'édifice est à peu près resté le même, si ce n'est qu'on n'y voit plus d'autel, aucun tableau, aucun ornement; de tous les mausolées des grands-maîtres, il n'y reste plus que celui de Fabrice Caretti, représenté sur la pierre, les mains jointes, avec la croix et les attributs de la chevalerie de Rhodes.

Nous avions l'intention de visiter les fortifications extérieures; nous sommes sortis par la porte d'Amboise; cette porte est encore celle du temps des chevaliers; on voit là un corps-de-garde turc; un bas-relief resté sur la muraille montre la figure mutilée d'un ange et celle de la Vierge; on lit près

de là une inscription tirée du Coran; le fossé est creusé dans le roc vif; on le traverse sur un pont de pierre ; un parapet offre aux passans des canons livrés à la rouille et au vert-de-gris, et montés sur des affûts de bois vermoulu; on nous a fait remarquer, en marchant vers le midi et le sud, le bastion d'Angleterre, celui d'Espagne et de Portugal, ceux de France et d'Italie; en revenant sur nos pas, nous avons vu le bastion d'Auvergne et de Provence dans le voisinage du palais du grand-maître. Que de combats livrés autour de ces bastions! Il n'y a pas là une pierre qui n'ait été ensanglantée, pas un fossé qui ne se soit rempli de cadavres. Des canons dont les boulets pesaient jusqu'à onze cents livres, les mines, les contre-mines, la sape, le glaive, l'incendie, toutes les armes meurtrières, tout ce qui détruit, tout ce qui donne la mort, fut mis en usage dans les deux siéges de Rhodes. Quand on se rappelle que toutes les nations de l'Europe étaient représentées dans cete lutte glorieuse, on tient son regard attaché sur ces murailles, comme sur les plus belles pages de l'histoire des temps modernes. Tandis que cent mille Ottomans attaquaient la ville le jour et la nuit, une garnison vingt fois moins nombreuse défendait toute la ligne qui s'étend depuis le bastion d'Italie à l'est, jusqu'à la tour Saint-Nicolas, à l'entrée du port. Six mille combattans, voilà les derniers croisés qui restaient à la cause de l'Évan-

gile, voilà les derniers débris de ces armées innombrables que l'Europe avait envoyées en Orient; une ville de trente mille âmes, voilà ce qui restait des conquêtes faites dans les guerres saintes; mais les Turcs purent croire que tout l'Occident était encore là avec ses héros, avec ses prodiges de valeur, et qu'ils avaient affaire, non à une cité, mais à un grand empire, à la grande nation des Francs.

Ce qui m'a charmé dans notre promenade autour de Rhodes, c'est la parfaite conservation de tous ces bastions qui portent chacun le nom d'une nation belliqueuse de notre Europe; on n'y a pas dérangé une pierre, ni changé un pan de mur, ni comblé un fossé; nous avons perdu nos conquêtes en Orient, mais l'Orient a gardé fidèlement notre gloire.

Tandis que nous admirions ces fortifications, on m'a fait voir la campagne qui s'étend depuis les fossés de la ville jusqu'au mont Saint-Étienne; cette campagne était, pendant les deux siéges, couverte de bataillons turcs; elle est maintenant couverte de tombes; les Ottomans qui moururent dans les assauts, sont ensevelis en face des bastions qui furent arrosés de leur sang; leurs enfans et tous ceux qui descendent des vainqueurs de Rhodes, ont encore le privilége d'y avoir leur sépulture. Un champ des morts qui fut un champ de bataille, les tombes des conquérans sous les remparts de la ville

conquise, d'un côté des monumens funèbres, de l'autre des trophées, d'héroïques souvenirs, des ruines glorieuses, voilà sans doute un beau sujet de méditations et de rêveries ; mais j'ai à peine le temps de regarder ce qui est autour de moi, de décrire ce qui attire mon attention; si jamais je puis avoir quelques loisirs, et si, à mon retour en France, je trouve la liberté et le temps de rêver, je reviendrai peut-être sur ces tableaux et sur bien d'autres.

Après avoir vu les postes du péril, occupés par la noble milice de Saint-Jean, nous avions à voir les habitations des chevaliers et tout ce qui reste de leur long séjour dans l'intérieur de la ville ; vous savez qu'il y a encore une rue de Rhodes qui s'appelle la rue des Chevaliers; cette rue, bâtie sur un plan incliné, commence non loin du port et remonte vers la grande mosquée : elle a des trottoirs de chaque côté; elle est pavée en petits cailloux noirs et blancs en forme de mosaïque. La rue des Chevaliers ne ressemble point à celles d'aucune ville d'Orient; toutes les maisons y sont construites à peu près comme les maisons d'Italie au quinzième siècle; la plupart des façades ont conservé leurs formes, leurs anciens ornemens et jusqu'aux écussons de la chevalerie de Rhodes. Rien n'y paraît changé que les fenêtres, dont les Turcs ont fait des balcons grillés à l'usage des harems.

En entrant dans la rue, du côté du port, on re-

marque à gauche un vaste édifice que les voyageurs prennent, les uns pour l'hôpital, les autres pour le grand couvent de l'Ordre; une des portes donne sur la rue, l'autre sur une place qui regarde la marine; ces deux portes sont en bois de sycomore, ornées d'une sculpture assez élégante; elles sont fendues en plusieurs endroits, et c'est la seule injure qu'elles aient reçue du temps; l'édifice sert d'entrepôt pour la marine; nous n'avons pu y entrer; on peut voir à travers les fentes des portes un très bel escalier qui s'est écroulé. Nous sommes entrés, près de là, dans la maison du directeur de la douane; c'est l'ancien prieuré de France; on remarque d'abord, sur la façade de la maison, la légende *Voluntas Dei*, et la devise de nos anciens preux, *Montjoie Saint-Denys*, avec le millésime de 1495. L'appartement dans lequel nous avons été reçus, consiste dans une grande salle, éclairée par trois croisées; on y trouve une haute cheminée surmontée d'une croix, des carreaux de brique, quelques restes de dorure au plafond; les chambres sur le devant de la maison sont occupées par les femmes; nous n'avons pu les voir.

On nous a dit que d'autres prieurés sont à peu près dans le même état de conservation; on retrouve ici tout à la fois les souvenirs de la valeur et ceux de la vie domestique des chevaliers; en visitant les ruines des cités, on reconnaît souvent les palais des rois, les temples des dieux, les mausolées, les

acropolis, les théâtres, les constructions faites à l'usage du public; mais les simples pénates n'ont point de monumens qui puissent nous aider à connaître leurs mœurs, leurs habitudes et leur histoire; l'Europe n'a peut-être point de capitale qui ait conservé une seule rue telle qu'elle était il y a quatre siècles; Paris, Londres, Vienne, n'ont peut-être pas une maison de particulier, bâtie il y a deux ou trois cents ans, qui soit maintenant une faible image de ce qu'elle était lors de sa première construction. Ceux qui aiment à retrouver dans leurs voyages lointains, je ne dis pas les traces des grandeurs de la terre, mais ce que le temps a épargné des habitations ordinaires de l'homme, peuvent se donner ce spectacle dans la rue des Chevaliers.

J'aurais voulu voir ce qui reste de la *loge* où les chevaliers se rassemblaient pour recevoir les ordres du grand-maître, de la châtellenie où se rendait la justice, des casernes pour les simples chevaliers, des *auberges* ou maisons de France, d'Italie, d'Espagne, etc.; on trouve partout dans Rhodes des écussons de l'Ordre, des croix, des fleurs-de-lys, des épitaphes en latin, en vieux français, l'architecture de notre moyen-âge avec ses ogives et ses ornemens gothiques, les noms et les armoiries des d'Aubusson, des d'Amboise, des Goson, des Villeneuve, etc. On serait tenté de croire, surtout lorsqu'on visite les remparts et qu'on tra-

verse la rue des Chevaliers, que les Turcs s'étaient engagés dans la capitulation à laisser les choses comme ils les avaient trouvées. Les Turcs ne semblent-ils pas faits tout exprès pour le maintien d'une semblable capitulation? Qui en effet a plus de respect pour ce qui est ancien, qui a plus de répugnance pour ce qui est nouveau; quel peuple montre plus d'insouciance pour réparer ce qui dépérit, si peu d'envie de changer ce qui existe et de refaire ce qui est déjà fait? Vous savez que les cités de Pompéi et d'Herculanum ont été retrouvées sous la cendre dans le même état où le volcan les avait surprises, et que tant de belles ruines ont dû leur conservation à la lave même qui les avait englouties. Les précieuses ruines de Rhodes ont été conservées de même, et c'est l'indolente barbarie des conquérans qui a fait ici l'office de la lave du Vésuve.

J'aurais voulu suivre les chevaliers de Rhodes dans leurs foyers comme sur leurs champs de bataille; quel beau, quel intéressant spectacle, que celui d'une colonie de héros se disant tout ensemble les serviteurs des pauvres et les cousins des rois, qui s'étaient voués à la religion des humbles et maniaient l'épée de la victoire! Nous avons fait tant de chemin depuis quelque temps, et les traditions s'effacent si vite, il nous reste si peu de chose du caractère et des mœurs de nos aïeux, que bientôt, peut-être, il nous sera plus facile de

comprendre les héros et les personnages de l'*Iliade*, que ceux de la *Jérusalem* du *Tasse* et de l'*Histoire de Vertot*[1]

[1] Parmi les ouvrages qu'on peut lire avec intérêt sur les monumens de la chevalerie de Rhodes, nous devons citer les *Monumens des grands-maîtres de l'Ordre de Saint-Jean*, par M. de Villeneuve-Bargemont ; on trouvera dans cet ouvrage des vues de tous les tombeaux de l'Ordre, élevés à Jérusalem, à Ptolémaïs, à Rhodes, à Malte ; l'auteur a joint à la description des mausolées des notices très bien faites sur la vie de chaque grand-maître.

LETTRE LXXXV.

LES ENVIRONS DE RHODES.

A bord de la *Truite*, 16 janvier 1831.

Sortis une seconde fois par la porte d'Amboise, nous avons pris un chemin à gauche, et nous avons gagné les coteaux qui s'élèvent par une pente douce au sud-ouest de la ville. Le chemin que nous avons suivi pendant quelque temps est, comme la rue des Chevaliers, pavé de petits cailloux noirs et blancs. A mesure que nous avancions, notre horizon s'agrandissait, et les sites les plus pittoresques s'offraient à nos regards ; la vallée que nous avions à notre gauche, et qui est traversée par un torrent, nous a paru fort bien culti-

vée, et renferme quelques maisons assez bien bâties.

Après une demi-heure de marche, nous sommes parvenus sur une plate-forme ombragée par de beaux platanes ; on trouve là une fontaine avec un bassin nouvellement construit ou réparé ; au temps des chevaliers, le grand-maître avait en ce lieu une maison de plaisance ; les beys de Rhodes y ont un kioske qui a été brûlé, et dont il ne reste que le rez-de-chaussée. Ce site ravissant m'a rappelé celui de la fontaine d'Hippocrate. Les Grecs l'ont appelé *Zimboli*, du mot arabe *zambulu*, qui signifie *jacinthe ;* ce nom ne pouvait être mieux choisi, car des milliers de jacinthes y couvrent la terre ; nous y avons trouvé aussi une grande quantité de larges violettes qui ont beaucoup d'éclat, mais point de parfums.

Zimboli nous intéresse tout à la fois pour son charmant paysage et par des souvenirs chers aux muses ; les traditions nous apprennent qu'Eschine, exilé d'Athènes, fonda à Rhodes une école d'éloquence, et c'est à Zimboli qu'il venait donner ses leçons. Le vieux Caton ; Pompée, César, le dernier des Brutus, Cicéron lui-même, étaient venus sur la colline des jacinthes, pour se perfectionner dans l'art de la parole. Vous savez que les anciens choisissaient toujours des sites favorables pour leurs temples, pour leurs théâtres ; ils faisaient de même pour les écoles où ils enseignaient la philo-

sophie et les beaux-arts. La philosophie et les muses avaient besoin d'être inspirées par le spectacle du ciel et la vue des merveilles de la nature; les leçons de la sagesse avaient plus de charmes lorsqu'elles étaient répétées dans les beaux jardins d'Académus et sur les bords de l'Illissus ou du Céphise. Le divin Platon rassemblait quelquefois ses disciples devant le portique du temple de Minerve et sous le beau ciel de Sunium. Il ne faut donc pas s'étonner d'après cela qu'on soit venu étudier l'art de parler aux hommes, dans l'île du Soleil et sur le riant coteau de Zimboli. Parmi les personnages de l'antiquité qui vinrent à Rhodes et qui suivirent l'école fondée par Eschine, on ne peut oublier Tibère; le successeur d'Auguste protégea l'éloquence grecque; je vous ai parlé du privilége accordé par cet empereur à la chaire de Mithylène et au rhéteur Potamon, fils de Lesbonax. L'éloquence, bannie du Forum et du Pnix, s'était réfugiée dans les îles, et tout nous fait croire que l'écho de Zimboli répéta ses derniers accens.

Après nous être un moment reposés près du bassin, nous avons poursuivi notre route, et nous sommes arrivés, en suivant les bords d'un torrent, dans un lieu moins riant, mais non moins pittoresque et non moins propre à fixer notre attention. Du sein d'une vallée étroite s'élève une roche isolée; dans cet énorme bloc de pierres, on a creusé une salle que les uns ont prise pour une chambre

sépulcrale, les autres pour un sanctuaire consacré à Cérès. Le sommet du rocher est disposé en plateforme; les parties latérales ont été taillées en colonnes, en ornemens d'architecture; des bruyères, des herbes sauvages croissent parmi les chapitaux, parmi les pilastres, et le rocher ainsi orné et sculpté, paraît comme un temple ou comme un magnifique monument sorti des mains de la nature; plusieurs fragmens s'en sont détachés et couvrent le fond d'un ravin. En nous avançant vers le nord, nous avons trouvé plusieurs roches isolées dans lesquelles on a creusé de même des sépulcres ou des habitations; nous en avons compté jusqu'à dix. Partout sur nos pas nous avons rencontré des autels votifs, dont la plupart sont ornés de bandelettes, et revêtus d'inscriptions grecques portant le nom de ceux qui ont ainsi offert leur pieux hommage aux dieux.

Nous étions accompagnés dans notre course de M. Juliani, consul d'Autriche à Rhodes. M. Juliani est à la fois un grand chasseur et un amateur zélé des antiquités; il sait à la fois où se tiennent les perdrix, les lièvres, les cerfs, et dans quels endroits se trouvent les anciennes colonnes, les marbres antiques, les inscriptions; ces deux passions l'animent et le dirigent dans toutes ses courses; il ne se borne pas à parcourir l'île de Rhodes, mais les côtes de la Caramanie lui sont familières. Il faut l'entendre parler des tombeaux de Telmessus, des

ruines et de l'amphithéâtre de l'ancienne Patare. Dans la dernière partie de chasse qu'il a faite en Asie, il avait découvert, au milieu des bois, une belle statue représentant une bacchante: Avec quelle joie il avait reconnu sur le plus beau marbre de Paros la taille, le port, la physionomie passionnée d'une prêtresse de Bacchus ! Ses cheveux, me disait-il, se hérissent sur son front, son regard exprime la fureur, et de sa bouche à demi-entr'ouverte semble s'échapper encore le cri d'*Évohé*. M. Juliani se proposait d'enlever cette statue, lorsqu'il passerait un navire de sa nation qui voudrait s'en charger : à l'entendre, il y aurait dans les bois de la Caramanie une foule de dieux et de déesses, qui restent là, comme des personnes abandonnées, jusqu'à ce qu'enfin quelque riche amateur vienne les délivrer et les faire embarquer pour l'Europe..

Cette dispersion des ruines de l'antiquité a toujours frappé mon imagination; que d'événemens, que de secousses il a fallu pour que des statues et des bas-reliefs aient été jetés si loin des lieux où le génie des arts les a produits ! Quand le voyageur rencontre sur les sommets des Alpes ou sur les hauteurs du Taurus des algues marines et des dépouilles du vieil Océan, il s'étonne et songe aux grands bouleversemens du globe; ainsi, en retrouvant dans nos musées d'Europe des chefs-d'œuvre venus de la Grèce et des contrées lointaines de l'Orient, ne doit-on pas s'étonner de même, et pen-

ser aux révolutions qui ont troublé les empires? Si les ruines pouvaient parler, si toutes ces statues qu'on arrache à leur sol natal pouvaient nous dire ce qui leur est arrivé, ce qu'elles ont vu sur leur route, que de pages curieuses pour l'histoire du genre humain!

Nous nous sommes avancés à l'ouest du mont Saint-Étienne; M. Juliani nous a montré de ce côté, à peu de distance de la mer, une vallée profonde, qui servait de retraite au fameux serpent terrassé par Goson; c'est là qu'habitait ce monstre, semblable au léviathan du livre de Job. « La terreur » habitait autour de ses dents; son corps semblait » couvert de boucliers d'airain fondu; il jetait des » éclats de feu, et ses yeux étincelaient comme la » lumière du point du jour; il sortait de sa gueule » des flammes comme des torches ardentes; une » fumée se répandait de ses narines, *comme d'un* » *pot qui bout sur un brasier;* son haleine allumait » des charbons; la mort marchait devant lui. » Tel était le monstre que combattit Goson, aidé de ses deux dogues venus du pays de France. Le consul autrichien, en sa qualité de chasseur, regrettait qu'on n'eût pas assez apprécié un si grand exploit; les victoires les plus honorables de l'homme ne sont-elles pas celles qu'il a remportées sur les animaux malfaisans? Dans les temps primitifs, on avait placé Hercule au rang des dieux, pour avoir triomphé de l'hydre de Lerne, qui était sans doute

un serpent ou un crocodile comme celui qu'avait vaincu Goson. Au temps d'Hercule, ai-je répondu, on en jugeait ainsi; mais depuis ce temps, le monde a bien changé d'opinion; pour devenir aujourd'hui, je ne dis pas un dieu ni un demi-dieu, mais seulement un héros, il faut se signaler dans des guerres, où l'homme est aux prises avec l'homme; un monstre terrassé, voilà la gloire des temps barbares; des villes détruites, des royaumes ravagés, des champs de batailles couverts de morts, voilà la gloire des siècles civilisés. Si la gloire, comme on l'a dit, est une monnaie avec laquelle l'humanité paie les services qu'on lui rend, il faut convenir que cette monnaie est bien souvent mal employée.

J'ai voulu parler à M. Juliani du squelette qu'on voit encore suspendu sous la porte de Sainte-Catherine : c'est le squelette d'un requin, m'a-t-il dit; ce qu'il y a de curieux, c'est que le requin a servi très souvent à prouver l'existence du dragon ou du crocodile de Goson. J'ai sous les yeux le *Nouveau Voyage du Levant*, par le sieur DUMONT. Le voyageur, avant d'arriver à Rhodes, regardait comme une pure invention ce qu'on avait dit du serpent redoutable; mais, à l'aspect du monstre empaillé, il s'écrie : « On ne peut s'empêcher de croire ce qu'on » voit; la tête du dragon est sur une des portes de » la ville, et j'ai eu tout le temps de la considérer. » Cette manière de raisonner et de conclure est beaucoup plus commune qu'on ne pourrait le croire,

et les plus habiles ne savent pas toujours s'en défendre. Au reste, rien n'est plus vrai que l'histoire du dragon, et j'y crois, non parce que j'ai vu le requin, mais parce que j'ai lu sur la tombe de Goson : *Draconis exterminator*. M. Juliani m'a cité une autre preuve qui n'est pas à dédaigner, c'est qu'on voit encore dans une maison turque de Rhodes le combat du crocodile et du chevalier, représenté sur la muraille. La peinture grossière qui reproduit cette victoire merveilleuse est sans doute l'ouvrage d'un artiste contemporain, et peut être regardée comme un véritable récit, comme un témoignage authentique.

M. Juliani nous a montré plusieurs lieux auxquels se rattachent des souvenirs historiques; nous avions devant nous, à l'ouest, un endroit élevé, d'où les chevaliers voyaient venir les flottes des Turcs; dans le même endroit, le célèbre Sidney-Smit avait établi son observatoire pour découvrir la flotte de Bonaparte, marchant vers l'Égypte; un peu plus loin, à deux ou trois lieues de Rhodes, vers le nord-ouest, on voit la cime du mont Philerme; c'est la plus haute montagne de l'île. Strabon l'appelle Atabiris, et nous apprend qu'elle était consacrée à Jupiter. Un ancien pélerin nous raconte qu'il y avait là, au temps de la conquête des chevaliers de Saint-Jean, une *très belle et forte cité*. « Devant cette cité, les frères furent » sept ans sans pouvoir la prendre ni par engins,

» ni par assauts ; à la fin, ils pensèrent une *grande* » *malice* qui les en rendit maîtres; si firent tant » qu'ils eurent à leur accord un pâtre de grosses » bestes et menues, qui chaque jour issaient de la » citadelle et y rentraient le soir ; or, il advint » qu'un jour les frères tuèrent et écorchèrent plu- » sieurs d'icelles bestes, et du cuir d'icelles bestes » s'affublèrent plusieurs chevaliers, et quand les » bestes rentrèrent dans la cité sur le tard, lesdits » frères qui étaient affublés d'iceux cuirs de bestes, » et mêlés entre elles, entrèrent en icelle forte » cité avec icelles bestes, que nul ne s'en advisa » devant qu'ils furent maîtres des portes ; ainsi fut » prise la forte cité de Philerme. » Le seigneur d'Engleure, qui nous fait ce récit, avait vu à Rhodes des vieillards qui vivaient au temps où la forteresse de Philerme fut prise. Les chevaliers avaient fait représenter cette histoire et plusieurs autres sur des tapisseries de Flandre, qui ornaient les murs de Rhodes et le palais du grand-maître.

Une chapelle destinée à la Vierge avait remplacé, sur le mont Philerme, les autels de Jupiter : « Il y avait là, dit le pélerin que nous ve- » nons de citer, une église bien belle avec deux » hermites ; en icelle église était une image de » Notre-Dame, belle et moult *vertueuse*, qui fai- » sait moult de beaux miracles, et moult y avaient » parfaite fiance tous les habitans de l'isle, tous » les frères de Rhodes comme les Gregeois et au-

» tres marchands. » Il ne reste plus aujourd'hui sur le mont Philerme que des ruines et une pauvre chapelle à moitié démolie, où viennent encore en pélerinage les paysans des villages voisins : des essaims d'abeilles se sont établis dans le sanctuaire de la Vierge, et c'est un pâtre musulman qui recueille le miel miraculeux.

En revenant vers la ville, nous retrouvions sur les chemins beaucoup de débris d'antiquités, des fragmens de statues et d'autels votifs, des inscriptions à moitié effacées, etc. La vue de toutes ces ruines reportait nos pensées vers les temps anciens ; alors, l'île de Rhodes avait une grande splendeur ; elle avait partout des colonies ; les mers obéissaient à ses flottes ; toutes ces îles qu'on aperçoit autour de Rhodes, telles que Scarpento, Symie, les rivages asiatiques, formaient les domaines de l'île du Soleil ; la capitale était trois fois plus étendue qu'elle ne l'est aujourd'hui ; l'île avait plusieurs autres cités, parmi lesquelles se remarquait Lindo avec son temple de Minerve, où les rois du Nil envoyaient leurs offrandes. La fortune de Rhodes éprouva beaucoup de vicissitudes. Ravagée et soumise tantôt par les Grecs, tantôt par les Perses, tantôt par les Romains, elle fut, à la chute de Rome et de Byzance, la première proie des barbares qui se disputèrent les dépouilles et les lambeaux du monde ancien. Une circonstance que je ne dois pas oublier dans l'histoire de Rhodes au moyen-âge, c'est

qu'elle fut un lieu de passage pour les croisés et les pélerins de Jérusalem. Richard Cœur-de-Lion, en quittant la Sicile, s'arrêta dix jours à Rhodes avec sa flotte; Gauthier-Vinisauf, qui accompagnait le roi d'Angleterre, s'étonne de la quantité de ruines et d'antiquités magnifiques dont la cité était remplie; les croisés anglais avaient trouvé dans la ville beaucoup de monastères, la plupart abandonnés. Rhodes, qui pouvait renfermer une population nombreuse, était presque déserte: « Il n'y était resté, dit le chroniqueur, qu'un » petit nombre d'habitans qui nous vendirent les » vivres dont nous avions besoin. » Ce ne fut qu'un siècle après le passage de Richard que l'île de Rhodes, conquise par les chevaliers de Saint-Jean, retrouva la prospérité et la gloire qu'elle avait eues dans les temps reculés.

J'ai fait plusieurs questions à M. Juliani sur l'état actuel de l'île, et voici ce que j'ai pu apprendre de plus certain et de plus intéressant. L'île a cent quarante milles de surface, quarante-quatre villages, une capitale, et un bourg, celui de Lindo; le climat est sain; l'année n'y a pas un jour sans soleil; les montagnes y sont encore couvertes de belles forêts; on n'y trouve point d'animaux malfaisans, excepté les reptiles; il n'y a point de rivières dans l'île, mais partout des sources; toutes les céréales peuvent y croître; le tabac, le coton, et toutes sortes d'arbres fruitiers y réussissent; les

jardins de Rhodes avaient autrefois une grande renommée. Virgile a célébré ses gros raisins; on vantait ses oranges, surtout ses roses, qui, aux temps primitifs, étaient l'emblême de l'île, et partagèrent avec le soleil la gloire de lui donner un nom; dans le siècle dernier, la population de Rhodes était encore de quatre-vingt mille âmes, et la ville conservait quelque prospérité; mais les beys sont venus avec leur barbarie fiscale; ils n'ont pas seulement accablé le peuple d'impots, mais ils ont fait le monopole des soies, de la cire, du miel, de l'huile, des oranges, des raisins, de toutes les productions du pays; les jardins ont disparu, les moissons ne couvrent plus la terre; dans les lieux les plus renommés pour leur fertilité, il ne reste plus que le sol, et ce qui montre jusqu'où va la décadence de toutes choses, le dénombrement qu'on vient de faire par ordre de la Porte ne donne pas pour toute l'île seize mille habitans.

Nous sommes rentrés dans la ville par le faubourg de Saint-George; je ne voyais partout que des maisons en ruines, de misérables cabanes qui paraissaient abandonnées. M. Juliani est revenu alors sur la tyrannie du pacha, qui ne laisse rien aux habitans, et surtout aux malheureux Grecs. Après leur avoir enlevé tout ce qu'ils ont, il les force de travailler à la construction des navires qu'il doit fournir à la Porte; comme il ne les paie pas, et qu'il les accable de mauvais traitemens, ces

pauvres gens prennent la fuite, abandonnant leurs femmes et leurs enfans. On sait que l'île de Rhodes a toujours été comme un lieu d'exil ou d'épreuve pour les pachas que la Porte veut punir. Cette pensée est une consolation pour un peuple qui succombe sous le poids de ses maux, et les Grecs, comme les Turcs, attendent le jour où le grand-seigneur demandera enfin à Suchrur-Bey ce qu'il a fait de la conquête de Soliman.

M. Juliani, après nous avoir accompagné au milieu des antiquités de Rhodes, a voulu nous conduire chez lui pour nous montrer les curiosités qu'il a recueillies. Nous avons vu dans la cour de sa maison des marbres précieux, des fragmens de sculpture antique et quelques inscriptions grecques; M. Juliani nous a copié lui-même la plus remarquable de ces inscriptions; en voici la traduction textuelle[1] : « Dionysodore d'Alexandrie, surnommé Évergète, ayant rempli les fonctions de chef des recettes des haliastes et des héliades, pendant vingt-huit ans jusqu'au mois de xantique (avril), et ayant augmenté les revenus de la communauté, a été loué publiquement et a reçu du corps réuni des haliastes et des héliades une couronne imitant le feuillage de l'olivier; en récompense de sa vertu il a reçu une couronne d'or, il a été honoré des

[1] C'est au jeune et savant helléniste, M. Millet, déjà cité dans notre troisième volume, que nous devons la traduction de cette inscription.

bienfaits du peuple, et c'est lui qui a consacré ce monument à Bacchus et à la communauté. » Les haliastes et les héliades dont il est ici question, figuraient dans des jeux solennels qu'on célébrait à Rhodes en l'honneur du Soleil. Il paraît que cette corporation avait acquis de l'importance et qu'elle possédait des richesses.

En sortant de la maison de M. Juliani, nous sommes allés visiter le monastère des capucins; le jeune cénobite qui nous a reçus, nous a montré l'église du couvent, qu'on appelle Notre-Dame-des-Victoires; un bas-relief représentant la Vierge avec l'enfant Jésus y est placé devant le maître-autel. J'ai demandé au religieux s'il y avait dans cette église quelques souvenirs de la chevalerie de Rhodes; il m'a repondu que non; seulement, lorsque les prêtres latins y disent la messe, ils ne manquent pas d'ajouter au *memento : equites Rhodiani*. M. Juliani voulait me montrer au fond du port, dans un lieu où se trouvait autrefois le port des galères, l'emplacement du fameux colosse de Rhodes ; mais lorsque nous nous mettions en marche, la cloche du couvent a sonné l'*Angelus*, et les mutzelins appelaient les Musulmans à la prière; on allait fermer les portes de la ville; il a fallu nous séparer; la chaloupe de la *Truite* m'attendait. Le lieu ou je me suis embarqué me rappelait un dernier souvenir de l'héroïque chevalerie qui gouverna l'île de Rhodes; ce fut là que l'Ile-Adam, le

30 décembre 1521, monta dans sa galère, et s'embarqua avec Notre-Dame de Philerme et ce qui lui restait de compagnons, à peu près comme le pieux Énée était parti d'Autandros avec Minerve *Ilias* et les restes de Troie; en sortant du port de Rhodes, nous étions éclairés par le fanal qu'on allume chaque soir sur la tour de Saint-Nicolas; à sa lueur, nous avons pu jeter un dernier regard sur la ville, et la *Truite* n'a pas tardé à lever l'ancre pour prendre la route de Chypre [1].

[1] J'ai lu depuis mon retour un ouvrage très volumineux et fort intéressant du colonel Rottier sur la ville de Rhodes; le colonel Rottier a fait à Rhodes un séjour de plusieurs mois, et paraît n'avoir rien négligé pour connaître ce que cette ville a de curieux; on pourrait regretter que ce voyageur éclairé se soit borné dans ses recherches à la ville de Rhodes et à ses environs; qu'il n'ait point parcouru l'île, qui est si peu connue, et qu'il n'ait pas visité *Lindo*, qu'on a trop négligée jusqu'ici. Nous aurions voulu aussi que l'ouvrage eût été rédigé avec moins de diffusion, et que l'ordre et la clarté en eussent rendu la lecture plus facile pour le public; au reste, ce travail, tel qu'il est, mérite toute l'attention des savans.

LETTRE LXXXVI.

SUR LES CÔTES DE L'ASIE-MINEURE, DEPUIS PRIÈNE ET MILET JUSQU'A PATARA ET A L'ILE DE CASTEL-ROSSO.

A M. M.....

A bord de la *Truite*, janvier 1831.

Nous avons parcouru les rivages asiatiques de la Propontide et de l'Hellespont, les côtes de l'Ionie; nous avons interrogé aux bords du Caystre et du Méandre ces glorieux vestiges d'antiquité qui chaque jour s'effacent sous les pas du temps, et surtout les souvenirs de ce moyen-âge héroïque et chrétien trop long-temps dédaigné par les savans modernes. Tandis que nos regards peuvent encore se porter vers les terres de l'Asie-Mineure, nous chercherons à compléter nos études sur ce point; je prendrai la côte à partir de Priène et de Milet et je

poursuivrai mon travail jusqu'à Telmessus et à Patara. La géographie, les ruines et les mœurs de ces pays attendent encore l'œil du voyageur; il y a là des régions et des peuplades inconnues qui pourraient faire la réputation de tout une compagnie de savans. La société de géographie de Paris a proposé un prix de mille écus pour le meilleur ouvrage sur la Caramanie; mais cette somme ne serait qu'un faible encouragement pour traverser toutes ces régions, et je crois bien que de long-temps la société ne pourra décerner son prix. Ce que je donne ici est le produit des documens que nous avons recueillis à Cos, à Boudroun et à Rhodes; j'ai aussi profité des observations de quelques voyageurs anglais, tels que Clarke, Leake, Walpole et Morrit.

Nous avons assez parlé de Smyrne et d'Éphèse, qu'Alexandre appelait les *yeux de l'Asie;* près de l'embouchure du Méandre, les ruines de Priène vont d'abord nous arrêter; on reconnaît les murailles de la ville, trois portes, une partie de l'acropolis, un théâtre, un stade, et les restes d'un temple de Minerve *Polias*, divinité protectrice de Priène. Les débris de Milet sont bien moins importans; quelques décombres et un peu de poussières parlent seuls aujourd'hui d'une cité qui fut mère de cent colonies, et dont les vaisseaux couvraient la Méditerranée, la mer Noire et la mer d'Azoff; les enfans de Milet étaient rois comme

ceux de Tyr et de Sidon, mais à la suite des révolutions et des conquêtes, le commerce et la civilisation prirent d'autres chemins, et la grande métropole grecque se vit peu à peu abandonnée. Quelques familles turques, pauvres et vivant sous des cabanes, ont hérité de la gloire des Milésiens; le génie de l'oubli a choisi là sa demeure au milieu des plantes sauvages et des arbustes inutiles, et les flots du Méandre et les échos de Milet n'entendent plus prononcer le nom de Thalès ou celui d'Aspasie.

Sur la route de Milet à Halicarnasse, Strabon nomme trois cités : Iasus, qui s'élevait dans une petite île voisine du continent, appelée maintenant Aassem-Kalessi; Bargylia, célèbre par un temple de Diane, et la ville de Myndus, près des caps *Astypalea* et *Zephirium*. Ces différentes villes, bâties dans des terres peu fécondes, n'avaient guère que la mer pour tout bien, pour toute richesse; aujourd'hui, comme du temps de Strabon, les insulaires d'Iasus ou d'Aassem-Kalessi seraient peu sensibles aux accens de la guitare et aux douceurs du chant, quand la marée arrive, quand la barque du pêcheur rentre au port. En pénétrant un peu avant dans les terres, on trouve les ruines de Mylassa, de Stratonicée et d'Alabanda. Mylassa, qui garde encore son nom au milieu de ses ruines, était vantée pour ses temples et ses portiques; toute sa gloire lui est venue d'une carrière de beau marbre blanc, renfermée dans une montagne qui dominait

la ville. Pokoke avait vu à Mylassa un temple d'Auguste parfaitement conservé; ce temple a été renversé dans ces derniers temps, et les matériaux ont servi à la construction d'une mosquée. M. de Choiseul place la cité des Mylasiens à trois lieues du golfe Céramique. Quelques voyageurs nous ont parlé d'une cité assez étendue appelée *Molah*, située au fond de ce golfe, au pied des montagnes; cette ville n'a point de monumens, aucune ruine appartenant à l'antiquité, et paraît ne dater que de la domination musulmane; Molah est la capitale de cette province. On peut voir dans le *Voyage Pittoresque* différens dessins représentant les plus précieux débris de Mylasa et de Stratonicée; pour ce qui est d'Alabanda, on connaît à peine son emplacement; cette ville d'ailleurs n'eut jamais rien de très remarquable, et Strabon n'en fait mention que pour nous dire que ses habitans étaient adonnés au luxe et à la débauche.

La province Carienne ne nous présente aucune grande cité; l'ancienne constitution politique de ce pays se montre en quelque sorte par sa géographie; ce sont des villes presque toutes égales les unes aux autres, et qui semblent avoir renoncé entre elles au privilége de se dominer. Aussi chaque cité formait un petit état républicain, et la Carie avait ses cantons comme la Suisse. La poésie et l'histoire des temps antiques ont beaucoup parlé du caractère belliqueux des Cariens; ce sont eux qui, les

premiers, imaginèrent les courrois des boucliers, les panaches et les bottines; Mylasa avait un temple consacré à Jupiter *guerrier*. Soldats mercenaires; les Cariens se mettaient à la solde de toutes les nations; leur langage s'était corrompu en se mêlant ainsi à toutes les langues, et voilà pourquoi Homère les appelle *Barbarophones*. Il est probable que non-seulement le langage, mais aussi les mœurs des Cariens s'étaient corrompus en traversant vingt nations différentes; les milices cariennes devaient rapporter à leurs foyers plutôt les vices que les vertus des peuples qu'elles venaient de servir; cette humeur vagabonde devait aussi affaiblir en elles le sentiment du patriotisme, et c'est peut-être là une des causes qui facilitèrent aux Perses la conquête de la Carie. Les habitans actuels de cette contrée ont conservé l'humeur guerrière des âges passés; ils ne sortent point sans avoir un fusil sur l'épaule et un sabre suspendu à la ceinture; une physionomie rude et animée, un maintien noble et fier, un costume qui semble appartenir aux siècles héroïques, font de ce peuple une race à part. On trouve beaucoup de soldats cariens au service des pachas et des agas de l'Asie-Mineure.

Après la cité d'Halicarnasse, sur laquelle vous vous êtes suffisamment arrêté, vient la cité de Gnide, dont les ruines intéressent et charment le voyageur; on reconnaît les deux ports séparés par un isthme, et près du rivage, sur une plate-forme,

sont encore debout onze fûts de colonnes cannelées; autour du principal port se trouvent des vestiges de constructions du moyen-âge, souvenirs de nos chevaliers. On peut admirer encore le théâtre de Gnide, dont les gradins sont en marbre et au nombre de trente-six; les arbustes et les buissons croissent où s'asseyaient les Gnidiens. Le tronc d'une statue de femme est étendu dans l'aire du théâtre; des villageois turcs ont coupé la tête de la statue pour en faire un mortier; cette femme, cette déesse ainsi mutilée est peut-être une Vénus qui jadis reçut l'encens et les offrandes des jeunes filles de Gnide, de celles de Lacédémone, de Salamine, de Corinthe et de Lesbos[1]. Les antiquaires ont reconnu à Gnide les vestiges de trois temples. Les différens ordres de l'architecture grecque se retrouvent dans les monumens de cette ville; les arts, enfans du génie, avaient déployé toutes leurs ressources et leurs merveilles pour embellir la cité qui était devenue comme le sanctuaire de la mère des Amours. Ce qui frappe le voyageur à la vue du pays de Gnide, c'est la muette solitude de ce rivage, c'est son entier abandon; une misérable bourgade, qui porte le nom du cap *Crio*, située à quelque distance de là, offre seule quelques êtres

[1] Nous avons su que cette statue avait été emportée par le voyageur anglais Walpole, et qu'elle se trouve maintenant parmi les marbres de la Bibliothèque de Cambridge.

vivans sur cette terre autrefois pleine de peuple, et qui retentissait d'hymnes et de cris de fêtes.

Naguère, lorsque nous sommes passés devant les rivages de Gnide, pour animer d'un souvenir littéraire cette côte déserte, j'ai relu quelques pages du *Temple de Gnide* de Montesquieu. J'ai eu moins de plaisirs à feuilleter cette œuvre légère, que vous n'en avez eu à parcourir le *Corsaire* de lord Byron dans le boghas de Samos, en face de *la Tour du pirate* Le poème de Montesquieu est une bien petite chose quand on le lit au bruit des flots et des vents de cet archipel si poétique, en présence du rivage même où Vénus avait ses autels. Le *Temple de Gnide* put faire fortune dans ce temps de fade littérature, où les Muses se mettaient du rouge, et que leur chevelure exhalait l'ambre et le musc; aujourd'hui, quoique dans notre littérature les Muses ne soient pas encore revenues à leur état naturel, nous traitons l'opuscule de Montesquieu comme on traite une parure qui n'est plus de mode, un vêtement d'un autre âge, dont la forme fait quelquefois sourire et qu'on délaisse avec les reliques du passé. Il est dit dans la préface du *Temple de Gnide, qu'il n'y a que des têtes bien frisées et bien poudrées qui connaissent tout le mérite de cet ouvrage.* Montesquieu, en parlant ainsi, faisait un appel à l'élite de la jeunesse de son temps; aujourd'hui, les *têtes bien frisées et bien poudrées*, s'il y en a encore, seraient sans doute celles qui

se plairaient le moins à la lecture du *Temple de Gnide*.

Au-delà de l'ancien pays des Gnidiens; nous avons vu les sommets neigeux des montagnes qui dominent le golfe de Glaucus ou de Macri; six îlots sont répandus à l'entrée du golfe; les navires peuvent s'abriter derrière ces îlots, dans des anses ou des rades.-En outre, le port de Macri passe pour un des plus beaux ports de la Méditerranée. Au fond de ce golfe, sur un rivage montueux, apparaissent les curieux débris de l'antique Telmessus. Le premier monument qu'on découvre est un théâtre à vingt-huit rangs de siéges, construit au penchant d'une montagne; ce théâtre, dont les portails sont encore debout, est taillé dans des proportions qui ont excité l'admiration des antiquaires. Ce qui m'a toujours frappé en visitant des théâtres grecs, c'est de voir combien la nature entre ici pour beaucoup dans ces sortes de monumens; il suffisait d'y pratiquer quelques rangs de gradins pour qu'une colline rocheuse devînt un théâtre; on peut dire qu'une montagne se changeait en théâtre sous le marteau et le ciseau de l'ouvrier, comme un bloc de marbre prenait sous la main des Phidias la forme d'un dieu ou d'un héros.

Mais les grandes curiosités de Telmessus, ce sont les anciens tombeaux; il y en a de deux genres. Les uns sont des sarcophages comme nous en avons vu dans beaucoup de contrées d'Orient, et se dis-

tinguent par une dimension extraordinaire; ils ont au-dessous une espèce de voûte ou de cavité qui recevait le mort; de sorte que chaque sarcophage devenait un cénotaphe; quelques-uns des sarcophages sont placés au sommet des monts; c'étaient peut-être les grands et les riches qui choisissaient ainsi pour lieu de leurs sépultures les régions où les aigles aiment à bâtir leurs nids. Par quels efforts incroyables les Telmessiens pouvaient-ils transporter si haut d'énormes masses de rochers? Les autres tombeaux de Telmessus sont creusés dans la roche vive, et ressemblent à des habitations; ce sont des chambres ou plutôt des édifices avec leurs façades, leurs colonnades, leurs serrures, leurs verroux et leurs gonds, et tout cela est taillé dans une même pierre; chez les anciens, les demeures funèbres étaient entourées des images de la vie, et les morts étaient logés comme les vivans. Les excavations sépulcrales de Telmessus ne se montrent pas seulement sur un point, mais une montagne tout entière est percée de tombeaux, comme le rayon de miel des abeilles ou comme les côtes escarpées de la mer ou des fleuves qui reçoivent les nids des hirondelles. Cette montagne est une véritable cité, cité lugubre et silencieuse que la guerre et les révolutions n'ont jamais troublée, et contre laquelle le temps lui-même ne frappe que des coups inutiles; les édifices que les Telmessiens habitaient pendant leur vie sont effa-

cés de la terre, mais les demeures qu'ils ont habitées après leur mort sont encore là, et semblent attendre d'autres hôtes et d'autres dépouilles. Les précipices, les bords des abîmes ont été regardés comme des endroits propices pour y creuser des tombeaux; on se demande naturellement comment on pouvait faire voyager les morts le long de ces rocs aux flancs escarpés, dans ces lieux qui paraissent inaccessibles? Quelques sépulcres sont entourés de bas-reliefs; ces bas-reliefs, sculptés dans la roche, ressemblent à des tableaux suspendus à un mur. Tels sont les deux genres de tombeaux de Telmessus; les premiers qui sont des sarcophages appartiennent au génie grec, les seconds au génie asiatique.

Sur toutes ces côtes que nous avons parcourues, on retrouve, comme vous l'avez déjà remarqué, les traces de deux civilisations en présence l'une de l'autre, la civilisation grecque et la civilisation asiatique, et cette double physionomie se montre dans les tombeaux. Les sépultures des Telmessiens, creusées dans les flancs des monts, sont exactement semblables aux tombeaux de Persépolis. Le docteur Clarke, qui a visité en détail les ruines de Telmessus, ne pouvait s'expliquer qu'il y eût dans une même ville le soros grec et le sépulcre asiatique. La présence des deux civilisations vient naturellement résoudre ce problème. Les Perses conquérans laissèrent aux Grecs la liberté des sépulcres; la Grèce

soumise emprunta beaucoup de choses aux coutumes et à la législation du vainqueur, mais ne changea rien de ce qui tenait aux temples et aux tombeaux; le sentiment religieux et le sentiment de la mort font partie du cœur des peuples, et le cœur ne se change point comme un article de législation ou comme la forme d'un vêtement. Les tombeaux asiatiques, semblables à des maisons ou à des palais, se retrouvent non-seulement dans la Perse et dans la Grèce, mais encore dans l'Égypte, la Syrie et l'Arabie; de quel pays est venue la forme primitive de ces tombeaux? Grande question qu'il serait intéressant de résoudre. Est-ce la Perse, est-ce l'Égypte, est-ce l'Arabie qui la première construisit des palais dans le roc, pour y loger la mort comme une reine? C'est ce que j'ignore. Vous savez que les voyageurs ont vu dans l'Inde des temples souterrains taillés dans les rochers, et que ces sanctuaires remontent aux âges les plus lointains; ces anciens monumens ressemblent aux tombeaux des rois de Thèbes et à d'autres sépulcres dans le genre de ceux que nous appelons sépulcres asiatiques; ne pourrions-nous pas dire que les anciens sanctuaires de l'Inde ont été les premiers modèles de ces palais funéraires? Il n'y a pas loin de l'idée d'un tombeau à celle d'un temple; la religion et la mort sont presque sœurs, et le premier temple ou le premier autel fut peut-être un sépulcre.

Je ne vous dis rien de la petite ville de Macri, bâtie à la place de Telmessus ; j'arrive aux ruines de Patara, connues aujourd'hui sous le nom de ruines d'Antifilo, situées sur le continent près de la petite île de Castel-Rosso. Nous avons rencontré à Rhodes un voyageur français qui a récemment visité ces ruines ; c'est d'après son témoignage et d'après celui d'autres voyageurs que je parlerai de cette côte. Au bord de la mer se voit un vaste amphithéâtre d'environ trois cents pieds de diamètre ; on y compte vingt-sept rangs de gradins, et chaque gradin a quinze ou dix-huit pouces d'élévation ; la porte par laquelle on entre dans l'arène est au centre d'un mur qui fait face à la mer ; elle est large de vingt pieds. Une inscription gravée sur la muraille extérieure annonce que l'amphithéâtre fut réparé par l'empereur Adrien. L'emplacement de Patara est semé des débris d'édifices dont la plupart appartiennent au moyen-âge ; autour de cet emplacement on trouve des sarcophages et un grand nombre de tombeaux taillés dans des rochers comme à Telmessus. La tradition porte que la moitié de cette ville fut engloutie à la suite d'un tremblement de terre ; l'étroit espace qui sépare aujourd'hui la mer de l'amphithéâtre, nous fait croire que le bouleversement a dû avoir lieu du côté du rivage ; c'est dans la rade d'Antifilo que sont couchés peut-être les temples et les plus beaux monumens de Patara. Les restes de Myra ou de Myrus, situés

à quelques lieues plus loin, mériteraient d'être visités avec soin par les voyageurs; le sentier qui conduit à Myrus passe à travers un bosquet de myrtes et de lauriers-roses; il est bordé de débris de sarcophages, d'édifices romains et du Bas-Empire; les temples des dieux et les temples chrétiens sont confondus dans une ruine commune; la destruction a également passé sur les monumens de tous les âges. Ceux qui ont vu Myrus disent que cette ville offre le spectacle d'une grande désolation; des sites charmans, des paysages frais et variés, viennent adoucir les teintes austères de ce tableau. Il existe un village du nom de Mira, à peu de distance des ruines de l'ancienne ville. Je ne sais rien de positif sur l'état actuel de cette côte; si l'on en croit quelques relations anglaises, les habitans sont rudes et féroces, et chaque étranger est traité par eux en ennemi; d'autres relations placent là des hommes bons et hospitaliers. Trop souvent les voyageurs jugent du caractère général d'un peuple par celui de quelques individus; un Européen qui sera descendu sur la côte de Caramanie, rencontrera un homme doux et généreux, et conclura de là en faveur de tout le pays; un autre aura vu quelqu'un de dur et de méchant, et vite il appellera barbare la peuplade tout entière; cette manière de procéder en matière d'observation a mis plus d'un voyageur en défaut.

La petite île de Castel-Rosso, appelée autrefois

Mégiste, serait curieuse à visiter; elle a conservé un théâtre et d'anciens tombeaux; la cité de ce nom, dominée par un vieux château ruiné, renferme près de trois mille habitans. Castel-Rosso tire toutes ses provisions de la Caramanie par le port d'Antifilo; l'île n'est qu'un rocher stérile, et n'a pour toute ressource que la pêche des éponges. Quelques oliviers et quelques figuiers croissent sur cet écueil; les plus riches fiancées de Castel-Rosso reçoivent, dit-on, pour dot un pied d'olivier ou de figuier, ou même la moitié, le quart du revenu d'un de ces arbres. Sur ces rochers sans végétation et sans verdure un pied d'olivier est un trésor. Le seigneur d'Angleure, qui visita ces contrées en 1395, parle de Castel-Rosso comme d'un *très fort chastel, bien et bel assis sur une haute montagne de roche*; ce voyageur cite une île voisine qu'on appelait alors *l'île de la Pucelle;* il y avait là *une belle chapellette de Notre-Dame qui était appelée Sainte-Marie de la Pucelle.* Les petites îles du golfe de Macri et toutes celles qui entourent Rhodes appartenaient aux chevaliers; on pourrait trouver dans ces îlots des débris de tours et de chapelles, qui nous parleraient des derniers défenseurs de la croix en Orient.

Si je pouvais commander à ce navire qui nous emporte vers d'autres parages, j'irais d'île en île, de côte en côte, et tous ces intéressans rivages n'auraient plus de secrets pour moi; les impressions

locales par lesquelles un tableau respire et s'anime, manquent évidemment à ces pages rapides, qui n'ont d'autre mérite que celui d'être écrites sous la voile, en face des montagnes de la Caramanie.

LETTRE LXXXVII.

LARNACA.

Larnaca, janvier 1831.

Nous étions partis de Rhodes le 16 janvier; le vent était favorable. Le 17 au soir, nous sommes entrés dans le golfe de Satalie; le passage du golfe a toujours été regardé comme dangereux. Rien de plus effrayant que les relations de nos vieux pélerins qui ont passé par cette mer, et qui tous ont eu une tempête à décrire. Nous avons eu aussi notre orage; il ne tiendrait qu'à moi de vous faire à mon tour une poétique description, et de vous peindre dans cette lettre tous les vents du golfe déchaînés contre nous; je pourrais vous montrer les

matelots grimpant le long des mâts, courant sur les cordages pour ployer toutes les voiles, et notre pauvre gabarre tristement dépouillée de sa misène et de sa brigantine, abandonnée à la merci des vagues, ne ressemblant pas mal à un grand cercueil flottant sur les eaux. Cet orage a duré trois jours; le troisième jour, les vents étaient calmés; cependant, la mer, remuée dans ses profondeurs, continuait à s'agiter et à gronder; toutes les incommodités du roulis se faisaient encore sentir; il n'y avait pas dans notre navire une poutre, une planche, une corde, un morceau de cuivre ou de fer, qui ne prît une voix pour gémir, pour crier et faire un bruit à nous étourdir; le gros de la tempête était passé, mais il s'en fallait de beaucoup que nous fussions tranquilles; c'était comme le lendemain d'une révolution.

Dans la soirée du 22 janvier, nous avons aperçu la pointe septentrionale de l'île de Chypre; bientôt nous avons pu distinguer les côtes de Paphos et de Limissol; le cap Blanc, le cap des Chats, ont tour-à-tour dirigé notre marche; la montagne de Sainte-Croix, dont la cime paraît toujours dégagée de nuages, nous a montré à l'est la position de Larnaca, où nous devions nous arrêter.

Nous avons jeté l'ancre dans la rade; il n'était pas aisé de descendre à terre; une des embarcations de la *Truite* s'est brisée, et peu s'en est fallu que des matelots n'aient été noyés. La chaloupe du na-

vire, dans laquelle nous étions, a failli éprouver le même sort, et pour aborder, nous avons eu besoin qu'une vague propice nous jetât sur le sable de la rive; j'ai demandé pourquoi on ne faisait rien pour rendre l'approche de la terre plus sûre et plus commode; on m'a répondu que l'autorité turque ne s'occupait guère de la marine que pour percevoir la taxe des douanes, et que de plus, on n'oserait faire la moindre réparation, dans la crainte de déplaire aux gens qui se tiennent là pour recevoir les barques, et qui se font ainsi payer un tribut par les étrangers. Ne reconnaissez-vous pas là l'histoire de tous les abus! D'après cela, tentez de réformer les empires.

Le bourg dans lequel nous avons débarqué s'appelle la *Marine*. Au moment de notre arrivée, il tombait des torrens de pluie; les rues étaient inondées; nous venions justement de lire dans un livre qu'il ne pleuvait jamais dans l'île de Chypre, et qu'au temps de Constantin, on y était resté sans pluie pendant plus de trente années. Nous nous sommes réfugiés dans le consulat de France, dont le pavillon flotte sur le bord de la mer; nous avons été reçus par M. Pillavoine, le doyen de tous les consuls. Après avoir été employé dans les consulats du levant, à Alep, à Saint-Jean d'Acre, en Égypte, il avait été envoyé, il y a quelques années, je ne sais dans quelle ville d'Amérique, et le voila maintenant revenu en Orient pour être consul à Larnaca. Jeté ainsi d'un monde à l'autre, il n'a pas

encore repris son assiette, et dans sa maison solitaire et démeublée, il a un peu l'air d'un homme qui vient de tomber des nues. Je n'ai rien à dire de la manière dont il exerce ses fonctions de consul; mais il m'a semblé que sa grande affaire était de n'y pas mettre du sien, et lorsqu'il lui faut dépenser une piastre ou un para, il se demande d'abord s'il sera remboursé. Comme nous appartenions au chapitre des dépenses imprévues, nous avons été reçus médiocrement et sans trop de cérémonie. Croiriez-vous que M. Pillavoine n'a pas même les ustensiles nécessaires pour l'acte d'hospitalité le plus indispensable dans ce pays : je veux parler des tasses de porcelaine dans lesquelles on sert la liqueur de Moka! avant de se procurer ces premières commodités de la vie, il a cru devoir écrire à son gouvernement.

Cette diplomatie, un peu trop sans façon, n'a pas, dit-on, réussi à Larnaca; le mérite personnel de M. Pillavoine, son grand âge, sa réputation d'intégrité, et par-dessus tout cela, le pavillon de France qu'il vient de remettre à neuf, n'ont pu le défendre contre les mauvaises plaisanteries des Grecs, des Francs, et même des Turcs. On s'est rappellé malignement une maxime orientale dont on lui a fait l'application; *l'arbre ne doit pas garder pour lui les fruits qu'il a reçus du ciel, et la fontaine n'a pas été placée sur le chemin pour dérober ses eaux à ceux qui passent.* Après avoir joui un moment de la conversation de M. Pillavoine, car ses paroles sont

la seule chose dont il ne soit pas avare, et nous avons pris congé de lui, pour nous rendre chez M. Guillois, chancelier du consulat de France. M. Guillois, bien que son traitement soit très modique, reçoit à merveille les voyageurs, et surtout les Français. Il ne s'inquiète pas de savoir si le chibouc et la liqueur hospitalière qu'il présente à ses hôtes, seront mis au budget et votés par les deux chambres. Je dois ajouter que M. Guillois nous a sauvé tous les embarras qu'on rencontre en arrivant dans ce pays, et qu'il n'a rien négligé pour nous faire connaître Larnaca et l'île de Chypre.

Le bourg où nous sommes descendus s'appelait autrefois le bourg des Salines ; on ne l'appelle plus maintenant que la Marine ; le voisinage de la rade et le passage des navires lui donnent quelque mouvement ; la Marine a son bazar, sa mosquée et sa forteresse qui tombe en ruines ; la ville est peuplée de Grecs et de Turcs ; quelques marchands européens y sont établis ; la ville a pour gouverneur le chef de la douane, Grec renégat. Je n'oublierai point de vous dire que nous avons vu ici des voitures qui, à l'élégance près, ressemblent à nos cabriolets et à nos calèches de Paris ; on s'en sert à Larnaca, non pour étaler un vain luxe, mais pour se garantir de la boue pendant l'hiver, de la poussière et de l'ardeur du soleil pendant l'été. Toutefois, ces sortes d'équipages ne peuvent aller bien loin,

car les chemins, même ceux qui conduisent à la capitale de l'île ne sont faits que pour les piétons et les mulets.

Larnaca est situé à un mille et demi du bourg de la Marine; à moitié chemin, on nous a montré l'emplacement de *Cithium;* des fondations et des ruines s'aperçoivent encore sur un terrain élevé. Du côté de la mer, on remarque un fossé large et marécageux, qui fut sans doute autrefois ce que Strabon appelle le *Port fermé*. *Cithium*, dans la haute antiquité, était le rendez-vous de toutes les nations maritimes, le point de communication entre la Syrie, l'Asie-Mineure, l'Archipel, la Grèce et l'Égypte. L'Écriture nous parle souvent de *Cithium*, et donne ce nom à toutes les îles de la mer. *Cithium* fut d'abord ville phénicienne, puis elle devint une ville grecque; on ne sait point comment et à quelle époque elle a fini; seulement, elle existait encore dans le troisième siècle de l'ère chrétienne. On nous a fait voir plusieurs antiquités trouvées sur l'emplacement de la ville, telles que des anneaux, des médailles, des grains de colliers, des statues de deux pieds, représentant des femmes; on découvre souvent des sarcophages, qui paraissent appartenir aux temps les plus reculés.

Le gouvernement turc ne permet plus qu'on fasse des fouilles, de sorte que les recherches ne peuvent se faire qu'à la dérobée. M. Guillois nous

a parlé de deux compagnies d'*antiquaires*, qui, dernièrement, sont arrivées la nuit et à la même heure, dans un lieu réputé pour renfermer de précieuses ruines; comme on s'est pris de part et d'autre pour des ennemis, il y a eu des coups de fusil tirés, et même des gens blessés. N'allez pas croire toutefois qu'on ne se fusille ainsi que pour des inscriptions grecques ou phéniciennes; on s'est persuadé dans ce pays qu'un grand nombre de générations n'ont pu se succéder sur le même coin de terre sans y laisser quelques trésors, et voilà ce qui fait quelquefois prendre les armes aux *érudits* de *Larnaca* et de la *Marine;* voilà aussi ce qui rend les Turcs soupçonneux, et ce qui les porte à défendre les fouilles sur l'emplacement des vieilles cités.

La place qu'occupe Larnaca était, dit-on, la *Nécropolis* de *Cithium*. En effet, Larnaca (Λαρναξ) signifie en langue grecque, un tombeau, un lieu de sépulture. Larnaca compte à peu près mille familles, moitié turques, moitié grecques. Les Turcs s'y occupent principalement du commerce du coton, et laissent aux Grecs celui des vins. La ville a quelques négocians riches; beaucoup d'habitans sont misérables. Nous avions des lettres de recommandation pour MM. Lapierre et Matthéi, l'un attaché anciennement au consulat de France, l'autre consul de Prusse, tous deux grands propriétaires de l'île. Leurs habitations offrent toutes les com-

modités de nos maisons bourgeoises d'Europe; nous y avons trouvé l'hospitalité avec les soins et même avec les recherches des pays les plus civilisés; nous avons fait plusieurs visites au couvent des franciscains; c'est un édifice vaste et spacieux, avec une belle église, de grands corridors, de beaux jardins, une bibliothèque assez peu fréquentée et fort mal en ordre; le monastère latin de Larnaca, qui a cinq ou six religieux, dépend du couvent de Saint-Sauveur de Jérusalem; il peut être regardé comme un des avant-postes de la milice sainte, consacrée à la garde du tombeau de Jésus-Christ.

Les campagnes qui environnent Larnaca paraissent assez fertiles; elles sont couvertes de blés, mais on n'y aperçoit aucun arbre; on trouve dans la ville et hors de la ville beaucoup de jardins où croissent des orangers, des figuiers et quelques légumes; nous croyons généralement en Europe que la plupart des contrées et des îles de l'Orient produisent toutes sortes de fruits excellens; je n'ai pas tardé à être détrompé sur ce point; les belles contrées où nous sommes peuvent être citées pour les oranges, les citrons, les figues, les raisins et surtout les abricots, que l'île de Chypre compte au rang de ses merveilles; mais, du reste, nos jardins d'Occident, où mûrissent tour-à-tour la groseille, la fraise, la cerise, la pêche, mille espèces de pommes et de poires, n'ont rien à envier à ceux

que nous voyons ici; il en est de même des légumes; les asperges, les artichauts, la laitue, n'y croissent qu'avec peine, et n'ont point le même goût ni la même qualité que dans nos climats; les seules plantes potagères qui réussissent dans les jardins de Larnaca sont le concombre, le pastèque et le chou, le chou que nous avons retrouvé dans tous les pays, et qui, semblable à l'homme, dont il est une des nourritures favorites, peut croître et vivre partout.

Nous avons visité plusieurs villages des environs; leur aspect est triste et laisse voir dès le premier abord que la misère y habite. Il y a des villages où la population est toute grecque, d'autres où les Grecs se trouvent mêlés avec des Turcs; les familles musulmanes et chrétiennes s'unissent quelquefois par des mariages; dans certains endroits, m'a-t-on dit, des musulmans font baptiser leurs enfans, jeûnent avec les chrétiens, et fréquentent tour-à-tour les églises et les mosquées. Quelques familles grecques se feraient turques assez volontiers, mais le gouvernement encourage peu ces sortes de conversions dans la crainte de perdre le *caratch*. Toutes les parties de l'île produisent du froment et de l'orge; le coton de Chypre, qui est une des richesses du pays, est plus estimé en Europe que celui de l'Égypte et de la Syrie. La canne à sucre fut dans les temps anciens une des productions de l'île. Elle a été remplacée par la soie; des planta-

tions de mûriers couvraient naguère les campagnes ; on en trouve beaucoup moins aujourd'hui, par suite du découragement ou de l'émigration des habitans. La vigne de Chypre, célébrée par Salomon, n'a rien perdu de son antique gloire ; elle couvre encore, comme aux premiers temps, les coteaux voisins de Limissol.

Les paysans cypriotes, surtout dans les plaines, n'emploient que les bœufs au labourage. Rien n'est plus touchant que leur respect pour ces compagnons de leurs travaux ; les musulmans et les chrétiens regarderaient comme un grand péché de les tuer et de se nourrir de leur chair ; heureuses les campagnes de l'île, si l'autorité turque respectait de même les pauvres laboureurs qui fécondent la terre par leur travail et par leur sueur !

Les plus grands fléaux des campagnes après l'énormité des taxes, sont la sécheresse et les sauterelles. On cite plusieurs époques, non-seulement dans l'antiquité, mais dans des temps plus rapprochés de nous, où l'île a été abandonnée par ses habitans, parce que la terre n'y donnait plus ses moissons accoutumées ; on faisait autrefois la guerre aux sauterelles, soit en détruisant leurs nids, soit en arrosant la terre d'une eau qui empêchait les œufs d'éclore, mais le fatalisme musulman a prévalu ; on ne doit pas, disent les Turcs, s'opposer à la colère de Dieu et prendre des précautions con-

tre sa justice ; les Grecs ont adopté à cet égard l'opinion des Turcs, car la misère aussi dans son désespoir croit à la fatalité ; à quoi bon d'ailleurs conserver des moissons qui vont devenir la proie du fisc? pourquoi disputer à la sauterelle ce que doit dévorer la chenille?

Chypre n'a ni fleuves ni rivières, mais seulement des torrens qui ne sont, en été, que des ravins secs et poudreux; des citernes, des fontaines, quelques ruisseaux, fournissent l'eau nécessaire aux habitans des villes et des campagnes; quant aux fruits de la terre, les laboureurs les attendent des nuages du ciel et des pluies de l'hiver, comme l'Égypte attend ses moissons de la crue du Nil. En parcourant l'île de Chypre, on n'y rencontre nulle part, même dans les hautes montagnes, ces bois touffus, ces forêts profondes, qui, dans nos climats, entretiennent la fraîcheur et l'humidité du sol. Au printemps, les fleurs telles que la renoncule, la jacinthe, l'anémone, donnent aux lieux les plus sauvages, l'aspect d'un parterre et d'un jardin ; puis, au mois de juin et de juillet, on ne voit plus qu'une poussière ardente, des herbes brûlées sur un sol aride et nu. Une remarque que j'ai pu faire dans tous les pays où nous avons passé, c'est que chaque contrée a des vents ou des courans d'air qui lui sont particuliers, les uns dont le souffle propice apporte la santé et la vie, les autres qui, semblables à de mauvais génies, sèment sur leur

passage la disette et toutes sortes de maux; le *limbat*, que nous avons vu à Smyrne, visite aussi l'île de Chypre; il y rafraîchit l'air pendant l'été, et ranime à la fois les hommes, les animaux et les plantes. Dans toutes les parties méridionales de l'île, c'est le vent du nord qu'on regarde comme le plus malfaisant des enfans d'Éole; il embrase l'air qu'on respire, dessèche les monts et les vallées, tarit les sources des fontaines, apporte sur ses ailes de feu des nuées de sauterelles, répand au loin les germes de la fièvre et les maladies contagieuses. L'île de Chypre n'a aucun de ces animaux qui désolent les campagnes, tels que le loup, le tigre, l'hyène; les troupeaux de chèvres, qu'on y entretient en grand nombre, peuvent errer en paix sur les monts et les coteaux les plus déserts. Les lièvres, les perdrix, les francolins, les bécasses, toutes sortes d'oiseaux de passage abondent dans les plaines, et la chasse est un des plaisirs favoris des Cypriotes. L'excessive chaleur du climat enfante beaucoup de reptiles et de serpens, parmi lesquels on cite l'aspic ou le *couphi*. Cette espèce de serpent, long d'une coudée, est jaune et noir; il a deux bosses sur le front; sa piqûre est mortelle; comme il se tient ordinairement dans les blés, il fait beaucoup de mal au temps de la moisson; j'ai entendu parler d'un remède dont le secret se conserve depuis long-temps dans une famille grecque; la guérison s'opère, dit-on, par le seul attouchement,

quelquefois même par une parole prononcée en l'absence des malades. Je m'informerai de ce qu'il y a de vrai dans toutes les merveilles qu'on débite à ce sujet ; je vous dirai ce que j'aurai vu ou ce que j'aurai pu savoir.

J'aurais bien voulu faire un voyage au mont Olympe ou mont Sainte-Croix, que nous voyons de Larnaca, et qui n'est qu'à une distance de sept à huit lieues : le mauvais temps nous a retenus jusqu'ici. Dans la haute antiquité, l'Olympe de Chypre passait pour être le séjour des muses, et Vénus qui avait des autels sur cette montagne, porta quelquefois le nom d'*Olympie*. Dans les premiers temps du christianisme, une chapelle consacrée à l'archange Michel remplaça le temple de Vénus; l'Olympe devint une montagne chrétienne, et, comme le mont Athos, elle se couvrit de monastères et de cellules. Depuis le règne de Constantin et le voyage de Sainte-Hélène à Jérusalem, un des sommets du mont Olympe, qui fut appelé *Sainte-Croix*, avait toujours été un lieu de pélérinage pour les chrétiens d'Orient et de l'Occident; le seigneur d'Angleure, vers la fin du quatorzième siècle, s'y rendit avec d'autres pélerins; on y conservait la croix du bon larron; « Icelle croix, nous dit le » pieux voyageur, est de moult grande vertu, et » c'est chose merveilleuse à voir. Un chevalier avait » voulu emporter un morceau de cette croix, et le » vaisseau sur lequel il s'embarqua pour revenir en

» France, ne put jamais gagner la haute mer, et fut » toujours forcé par les vents de revenir au port de » Limissol, *jusqu'à ce que ledit chevalier eut restitué* » *la relique dérobée.* » On raconte à peu près la même chose d'une image enlevée au temple de Junon la Samienne; le vaisseau ne put s'éloigner du rivage de Samos, et fut obligé de rapporter au temple l'image de la déesse. Il subsiste encore, sur la montagne Sainte-Croix, une chapelle desservie par des caloyers, et plusieurs couvens ou colonies de moines cultivent les vallées de la montagne sainte, employant leurs journées au travail, les nuits à la contemplation et à la prière.

Nous avons profité de quelques heures de soleil pour faire une promenade au lac des Salines: le terrain sur lequel se trouve la saline est maintenant découvert et presque entièrement à sec; le bassin ou le lac se remplit au commencement du printemps, et se cristallise pendant les chaleurs de l'été; à mesure qu'on enlève la partie cristallisée, on l'entasse en grosses meules sur la rive; le sel est vendu ensuite à des marchands qui le transportent en Syrie, dans l'Archipel et jusqu'à Constantinople. Le terrain où se forme le sel paraît n'avoir pas toujours été couvert d'eau, car nous y avons reconnu des ceps de vigne, encore attachés au sol. Au midi, on aperçoit les restes d'une chaussée; les gens du pays, après les grandes pluies, y ont quelquefois trouvé des médailles ou des objets

d'une haute antiquité, ce qui prouverait que ces lieux n'ont pas toujours été sans habitations; n'est-il pas permis de croire que, dans le temps de sa grandeur, la ville de *Cithium* a pu s'étendre jusqu'à l'endroit qu'occupe maintenant la saline?

An nord du lac, sur une élévation, est bâti un fort beau teké qu'on appelle le *tombeau de la sultane*. Les Turcs racontent que dans ce lieu fut ensevelie une tante de Mahomet. Ce fait n'est pas bien prouvé, mais il y a si peu de monumens élevés aux femmes dans les contrées musulmanes, qu'il faut noter celui-ci. Le teké de la sultane est occupé par un seul derviche, qui appartient à l'une des plus nobles familles turques de Nicosie. Il a des manières fort polies, la conversation enjouée, et ne ressemble en rien à ces grossiers santons dont nous parle l'abbé Mariti. Je lui ai adressé quelques questions sur la tante de Mahomet, il a évité de me répondre; si j'en crois mon interprète, le cénobite des Salines n'en sait pas plus que moi sur la sultane dont il surveille la tombe. Les musulmans d'ailleurs, lorsqu'ils se trouvent avec des chrétiens, parlent fort rarement du prophète et de sa famille.

P. S. Il est arrivé dans la rade plusieurs bâtimens, les uns partis de la Syrie, les autres de Smyrne; les nouvelles de Beyruth et de Saint-Jean-d'Acre disent que la guerre civile est dans le pays de Naplouse, que tout est en feu dans la Ga-

lilée, et que la peste fait des ravages dans la Palestine; ces nouvelles nous donnent de véritables craintes pour notre pélerinage, mais elles ne changent point notre résolution. Un des bâtimens arrivés de Smyrne à relaché à Rhodes ; je vous donne à deviner la nouvelle qu'il nous apporte; deux jours après notre départ, il est venu à Rhodes un capidgi avec un firman du grand-seigneur ; ce capidgi avait à peine mis le pied dans la ville, que les habitans ont appris que leur bey venait d'être étranglé; l'envoyé du sultan a fait saler la tête du bey, et l'a emportée à Constantinople, où elle doit être exposée devant la porte du sérail. Les nouvelles de Rhodes ne disent rien de la joie du peuple; pour se réjouir, il ne suffit pas d'être débarrassé d'un fléau, il faut savoir si un autre fléau n'est pas en route, et si Dieu n'a pas tiré des trésors de sa colère un nouveau bey aussi méchant que celui dont le règne est passé.

LETTRE LXXXVIII.

HISTOIRE DE CHYPRE PENDANT LES CROISADES ET DANS LES TEMPS MODERNES.

Larnaca.... janvier 1831.

L'ILE de Chypre, comme la plupart des pays d'Orient, a commencé par des merveilles; les premières pages de ses annales sont des fables, et comme ces fables sont pleines de poésie et d'images riantes, elles se sont conservées dans la mémoire des hommes; cette île, comme elle était féconde et de facile accès, dut être souvent envahie, et son histoire se trouve confondue avec celle des plus grands conquérans de l'antiquité; nous y retrouvons Cyrus, Alexandre, Sémiramis, les plus grands monarques de la Perse et de l'Égypte. Les Grecs, les Phéniciens, les peuples du Nil et de

l'Éthiopie, envoyèrent tour-à-tour dans l'île de nombreuses colonies, avec leurs usages, leurs lois et leurs divinités. Il résulta de ce concours de plusieurs nations que, dès les premiers temps, la population se trouva mélangée, que le territoire fut divisé en plusieurs états et que l'île eut des noms différens. Il n'est pas aisé de suivre son histoire à travers les révolutions des temps primitifs, et la magnificence de ses quinze cités, de ses neuf royaumes, est le seul fait qu'on puisse regarder comme positif; dans les siècles moins reculés, Rome, Byzance, les croisés, enfin les Turcs, l'ont soumise à leur domination; toutes ces révolutions, toutes ces conquêtes ont été racontées par les historiens; je m'en tiendrai ici à l'époque des croisades et du moyen-âge.

Je dois d'abord vous rappeler que l'île de Chypre fut, dès les premiers temps de l'Église, un lieu de passage pour les pélerins qui se rendaient à Jérusalem. Beaucoup de saints personnages, des princes, des prélats venus des contrées les plus reculées du nord de l'Europe, telles que le Danemarck et la Norvège, s'arrêtèrent dans cette île, alors soumise à l'empire grec; plusieurs y moururent et y furent ensevelis. Lorsqu'après la seconde croisade, les armées de la croix prirent la route de la mer, les flottes qui les transportaient sur les côtes de Syrie cherchèrent souvent à Chypre un abri, des secours et des vivres. La flotte de Richard-Cœur-de-Lion,

après s'être arrêtée, comme nous l'avons vu, dans le port de Messine et dans celui de Rhodes, aborda à Limissol ; on sait que Richard fit alors la conquête de l'île ; mais les circonstances les plus curieuses de cette expédition sont très peu connues ; je les trouve dans la chronique de Gauthier-Vinisauf, que je vous ai déjà citée ; je pense qu'un extrait de cette chronique vous intéressera ; rien ne peint mieux, à mon avis, le caractère et l'esprit des chevaliers de la croix et des héros ou des conquérans du moyen-âge ; vous ne serez pas fâché d'ailleurs de voir comment on fondait des royaumes et des empires au temps si merveilleux des guerres saintes.

Lorsque la flotte des croisés (je suis, en l'abrégeant, la relation de Gauthier-Vinisauf) eut quitté le port de Rhodes, elle essuya une violente tempête devant le golfe de Satalie. Un vaisseau qui portait Jeanne de Sicile et Bérengère de Navarre, fiancée au roi d'Angleterre, se trouva séparé du reste de la flotte, et vint chercher un abri dans la rade de Limissol ; plusieurs navires avaient échoué sur la côte ; ceux qui les montaient et qui s'étaient sauvés avaient été dépouillés sur la rive, arrêtés et renfermés dans un château fort. En ce temps-là, l'île de Chypre était gouvernée par un prince grec, nommé Isaac, qui avait usurpé la souveraineté et prenait le titre d'empereur ; Gauthier-Vinisauf nous dit que l'usurpateur avait fait un traité avec Sala-

din, *et que tous deux avaient scellé leur alliance en buvant de leur sang*. Les deux princesses, à peine arrivées dans la rade de Limissol, firent solliciter Isaac en faveur des croisés, qu'on avait dépouillés et qu'on retenait captifs ; celui-ci leur répondit par les plus belles protestations d'amitié, et joignit à son message d'excellent vin de Chypre, *qui n'a pas son pareil sur la terre*. Il invitait les deux reines à quitter leur navire ; les princesses craignaient de tomber dans un piége en descendant à terre, et craignaient en même temps de se faire un ennemi d'Isaac en restant dans leur vaisseau; elles ne savaient quel parti prendre, lorsqu'on aperçut au loin deux vaisseaux qui s'avançaient à pleines voiles; on en vit bientôt deux autres; enfin parut toute la flotte de Richard; cette flotte entra dans la rade, *conduite par le secours de Dieu le jour de la fête de Saint-Jean*.

Quand Richard eut appris tout ce qui s'était passé, il envoya des députés auprès d'Isaac pour lui demander la réparation des injures faites aux pélerins, et de plus, la restitution de tout ce qu'on avait pris aux naufragés : l'usurpateur, que la chronique appelle *Gueneloñ*, ne répondit que par des menaces et des paroles de mépris, car il se croyait tout permis, puisque Dieu *n'avait pas fait éclater contre lui sa colère*. Le roi d'Angleterre, au retour de ses députés, ordonna à ses guerriers de prendre les armes; lui-même, suivi de ses plus braves che-

retour de ses députés, ordonna à ses guerriers de prendre les armes ; lui-même, suivi de ses plus braves chevaliers, se jeta dans une nacelle et ne s'occupa plus que de débarquer, pour châtier l'insolence d'Isaac et des Grecs, que les Latins ne désignaient alors que sous le nom flétrissant de *griffons*. Ceux-ci firent tous leurs efforts pour empêcher le débarquement des croisés ; on entassa sur le rivage des obstacles de toute espèce, des portes de maisons, des fenêtres, des tonneaux, des soliveaux, des bancs, des marches d'escalier, de grosses poutres, de vieux boucliers, de vieux casques, des carcasses de barques et de navires ; des archers et des balistaires montèrent sur quatre galères réunies dans le port ; mais toute cette défense ne put arrêter un moment le vaillant roi Richard et ses compagnons, qui, montés sur de frêles barques, s'approchèrent de la rive, se précipitèrent à terre, et furent, en quelques minutes, maîtres de la ville de Limissol et de son château ; le monarque anglais prit un mauvais cheval qu'il rencontra, et poursuivit *l'empereur Guenelon*, l'appellant à un combat singulier ; mais l'empereur *fuyait comme s'il n'eût rien entendu*.

Le lendemain de cette victoire, Richard fit sortir les chevaux des navires, et se mit à la poursuite d'Isaac qui campait dans une vallée couverte de bois, à deux lieues de Limissol. L'empereur de Chypre avait autour de lui une troupe nombreuse de soldats ;

les Grecs ou *griffons*, à la vue des croisés, jettent de grands cris et paraissent disposés au combat ; les croisés s'arrêtent et se mettent en défense ; Richard n'avait avec lui que cinquante chevaliers. Dans ce moment de péril, un clerc, nommé *Hugues de Maru*, s'approche du roi, et lui dit : « Seigneur » roi, il paraît prudent de ne pas se mesurer avec » cette multitude d'ennemis. — Seigneur clerc, lui » répond Richard, mêlez-vous de votre écriture » sainte, et laissez-nous faire la guerre. » Quelques chevaliers font au roi les mêmes représentations ; pour toute réponse, Richard pousse son cheval, et suivi de quelques braves, il se jette dans les rangs des Grecs, et s'attache à combattre Isaac, dont le cheval tombe renversé d'un coup de lance ; la victoire ne reste pas long-temps douteuse ; les Grecs et leur empereur fuient de tous côtés. Ici Gauthier-Vinisauf prend le ton et les couleurs de l'épopée pour décrire le champ de bataille couvert de chevaux tués, de débris de lances et d'épées, de casques et de cuirasses dispersés sur la terre ; l'historien nous décrit aussi les richesses qui tombèrent aux mains du vainqueur, parmi lesquelles on remarquait la bannière des *griffons* toute brodée d'or et la magnifique tente d'Isaac.

Isaac, plein de crainte, se retira dans la ville de Nicosie ; Richard rentra triomphant dans Limissol ; les fêtes succédèrent aux combats ; le mariage du roi d'Angleterre et de Bérengère de Navarre fut cé-

lébré avec une grande pompe en présence des Grecs et des croisés. C'était un dimanche, jour de saint Pancrace; toute la journée fut consacrée aux plaisirs, aux danses et aux festins; la vieille Amathonte sembla tout-à-coup sortir de ses ruines avec ses images riantes, avec ses anciennes voluptés; s'il y avait eu alors parmi les pélerins, des poètes, ils n'auraient pas manqué de comparer la jeune reine, jetée à Limissol par la tempête, à Vénus sortant de l'onde, et son époux au terrible dieu des combats. Dès le jour suivant, Richard s'occupa de recommencer la guerre contre Isaac; mais, comme celui-ci ne se sentait pas la force de résister, il implora la paix par l'intermédiaire du grand maître des Hospitaliers; il fut résolu, qu'avant de reprendre les hostilités, il y aurait une conférence entre les deux princes : on choisit pour cela une grande plaine voisine de Limissol. Ici le chroniqueur nous représente Richard, arrivant au rendez-vous, monté sur un cheval fauve, venu d'Espagne; la selle était couverte d'étoiles d'or; le sinople y brillait, mêlé à d'autres couleurs; sur la housse, l'aiguille avait figuré deux lions qui se menaçaient, tenant leurs pattes de devant l'une sur l'autre; le roi avait des éperons d'or; il était revêtu d'une tunique de sanut rose; il portait un manteau rayé, parsemé de croissans d'argent et de cercles radieux avec la forme du soleil; une épée pendait à son côté, la garde en était d'or, le baudrier et le fourreau garnis

de lames d'argent; le monarque avait sur sa tête un bonnet d'écarlate, où diverses figures d'oiseaux et d'animaux étaient brodés à points d'or.

Cette magnificence royale attirait tous les regards; Richard s'avança, tenant son sceptre à la main; Isaac, de son côté, étalait la parure des Grecs; mais on ne remarquait en lui que son air abattu et consterné; la situation malheureuse où il se trouvait, était la seule chose qui attirât sur lui l'attention des spectateurs. A la suite de plusieurs propositions faites de part et d'autre, l'empereur de Chypre promit obéissance et soumission au roi d'Angleterre; il offrit de remettre toutes ses places entre les mains de Richard, et de l'accompagner à la Terre-Sainte avec cinq cents cavaliers; il s'engageait de plus à payer trois mille cinq cents marcs d'argent pour indemniser les pélerins qu'on avait dépouillés après leur naufrage. Le roi fit examiner ces propositions par ses conseillers, et ceux-ci lui déclarèrent qu'elles convenaient à la dignité royale, ainsi qu'à l'honneur et au bien des croisés. Isaac jura qu'il observerait toutes les conditions du traité, et les deux princes se donnèrent le baiser de paix.

Cette paix jurée ainsi ne dura qu'un jour; un des courtisans d'Isaac, nommé Païen de Caïphas, vint lui dire que Richard avait le projet de le faire arrêter et de le charger de fers; Isaac crut ce qu'on lui disait, et n'écoutant que sa crainte, il abandonna ses tentes, ses chevaux, ses bagages, et courut s'en-

fermer dans Famagouste; bientôt la nouvelle de cette évasion parvient à Limissol; Richard ne peut contenir son indignation; une partie de son armée se dirige contre Famagouste, tandis que lui-même part avec plusieurs galères, pour assiéger la place par mer; mais Isaac avait déjà quitté sa retraite, et, suivi de quelques-uns des siens, il s'était mis à errer dans des pays couverts de bois; alors Richard marcha sur Nicosie, la capitale de l'île; Isaac, avec quelques soldats, se présenta sur le chemin des croisés; mais n'osant les combattre, il alla se cacher dans le château de *Candeyra*, bâti au milieu des montagnes de *Buffavent*. Les habitans de Nicosie vinrent au-devant du roi d'Angleterre, et le reconnurent pour leur souverain; Richard reçut leur soumission, et, pour gage de leur fidélité, il leur ordonna de se couper la barbe. Toute la noblesse qui n'aimait point Isaac, n'hésita pas d'obéir au roi des pélerins.

Tandis que Richard poursuivait ainsi la guerre contre Isaac, Guy de Lusignan qui venait de perdre le royaume de Jérusalem, était venu au-devant des croisés; le roi d'Angleterre le chargea d'assiéger plusieurs châteaux de l'île, entre autres ceux de *Chermies*, de *Didyme*, de *Buffacento*; tous ces châteaux se rendirent aux premières attaques; dans le château de *Chermies*, qui fut assiégé par mer et par terre, se trouvaient la fille unique et tous les trésors d'Isaac. Lorsque l'empereur fugitif apprit que

sa fille, qu'il aimait tendrement, était prisonnière des pélerins, il tomba dans un grand désespoir, quitta le château de *Dindeyra*, et vint se jeter aux genoux de Richard; il renonçait à toutes ses villes, à sa couronne; il consentait à ne plus rien posséder sur la terre; il abandonnait tout; et, pour grâce unique, il demandait à n'être pas chargé de chaînes de fer. Le roi d'Angleterre le releva, le fit asseoir près de lui, lui rendit sa fille, et lui donna, non des chaînes de fer, mais *des chaînes d'argent.*

Telle fut la conquête et l'origine du royaume de Chypre; Richard avait débarqué à Limissol, le jour de la Saint-Jean-Baptiste; trois semaines après, toute l'île était en son pouvoir; ce qui vous surprendra, c'est que tous les détails de ce grand événement sont passés sous silence par les historiens de Chypre, comme par les historiens d'Angleterre; les voyageurs modernes, à qui les documens historiques ont manqué, sont tombés dans quelques erreurs que je dois relever. Je lis, par exemple, dans l'abbé *Mariti*, que *Trepitus*, et plusieurs autres bourgs et villages, voisins du mont Olympe, furent détruits par les croisés. Il n'y a pas un mot de vrai dans cette assertion; un certain chevalier de *Jauna*, dans une longue histoire de l'île de Chypre, nous parle aussi de la destruction d'Amathonte par Richard, ce qui n'est pas moins hasardé. Lorsque les pélerins anglais abordèrent dans l'île de Chypre, il n'était plus question d'Amathonte; la

ville, dont ils s'emparèrent à leur débarquement, portait déjà le nom de *Limissol ;* il s'est trouvé des savans qui ont imaginé que Guy de Lusignan fonda la ville de Limissol, et qu'il lui donna le nom d'une province de France, le *Limosin.* C'est ici qu'il faut admirer la science des étymologistes.

J'aurais voulu que nos chroniqueurs nous eussent donné sur Isaac, quelque chose de plus positif et surtout de plus impartial que ce que nous lisons dans l'*itinéraire* de Richard. On ne peut douter que cet Isaac ne fût un prince fort peu digne d'estime ; les faits authentiques suffisent pour faire apprécier son incapacité et son peu de courage ; mais je ne crois point qu'il se soit entendu avec Saladin pour faire mourir les chrétiens ; je ne crois point, comme nous le dit Gauthier-Vinisauf, qu'il ait employé dans les combats des flèches empoisonnées, ou qu'il ait médité toutes les trahisons qu'on lui impute ; le malheureux Isaac n'avait point à sa suite, comme le roi Richard, des historiens et des panégyristes ; et, de plus, la fortune s'était déclarée contre lui. N'y avait-il pas là plus qu'il n'en fallait pour qu'il fût sacrifié dans l'histoire ? Une remarque générale qu'il faut faire pour le moyen-âge, et peut-être pour des temps moins barbares, c'est qu'il n'y avait alors rien de plus beau, rien de plus grand, rien de plus juste que la victoire ; il résultait de là qu'un conquérant était toujours à peu près irréprochable ; d'un autre côté, un prince qui était vaincu,

devait avoir tous les torts imaginables, tous les vices les plus honteux; c'est ce qui est arrivé à ce pauvre Isaac. Après avoir été dépouillé de ses états, il fut conduit comme prisonnier à la suite de Richard, et mourut à Tripoli dans l'obscurité et la misère, sans qu'aucune voix s'élevât pour le plaindre, encore moins pour le justifier. Pendant ce temps-là, le roi d'Angleterre vendait l'île de Chypre aux Templiers, et ceux-ci, après en avoir pris possession, la revendirent à Guy de Lusignan, que la croisade n'avait pu faire remonter sur le trône de David et de Godefroi. Le roi Guy, formé à l'école de l'adversité, mérita l'amour des Cypriotes. Les institutions de la Terre-Sainte le suivirent dans l'île de Chypre; les *assises de Jérusalem*, devenues les lois du pays, y firent fleurir la paix et la justice; les successeurs de Guy imitèrent son exemple; ils régnèrent à la fois sur l'île de Chypre et sur ce qui restait des colonies chrétiennes en Syrie; leur puissance devint redoutable aux musulmans, et la dynastie de Lusignan fut comptée parmi les familles des grands monarques de la chrétienté. Ce nouveau royaume d'Orient fut regardé en Europe comme un avant-poste des milices de la croix, comme un boulevard contre les invasions des Sarrazins, comme une station commode pour les flottes chrétiennes qu'on envoyait en Syrie et en Égypte.

La flotte qui portait saint Louis à la croisade, aborda au port de Limissol, à la fin de septembre

1248, soixante-huit ans après la conquête de Richard; c'est dans l'île de Chypre que Louis IX avait fait rassembler ces tonneaux remplis de vin, ces amas de blé qui, au rapport de Joinville, *s'élevaient comme des montagnes;* c'est là qu'il reçut tous les princes chrétiens d'Orient qui venaient implorer sa justice, et les ambassadeurs d'un prince tartare qui voulait embrasser la foi de l'Évangile; le roi de France passa tout l'hiver en Chypre, assistant tous les jours au service divin dans la cathédrale de Nicosie, et ne négligeant point d'étudier les lois du pays, avec la pensée qui le suivait partout, d'améliorer les lois et coutumes de son royaume. Le duc de Ponthieu, les comtes de Dreux et de Vendôme, le dernier des Archambaud de Bourbon; plusieurs autres princes et chevaliers français, moururent en Chypre; saint Louis ne s'embarqua pour Damiette avec son armée, qu'après la Pentécôte de l'année 1249.

Lorsqu'après la croisade de Louis IX, les colonies chrétiennes éprouvèrent de nouvelles calamités, leur misère et leur décadence trouvèrent un appui dans le royaume de Chypre; lorsque Saint-Jean-d'Acre et les autres cités qui restaient aux chrétiens, furent menacés par les sultans du Caire, les rois de Chypre vinrent à leur secours, et quand elles eurent succombé, tout ce qui avait survécu à ces guerres malheureuses, se réfugia dans un royaume dont les princes portaient encore le titre

de rois de Jérusalem. Les marchands établis à Tripoli et à Saint-Jean-d'Acre, vinrent s'établir à Nicosie, à Limissol, à Famagouste : la cour des rois de Chypre devint l'asile des princes et des seigneurs de Beyruth, d'Ibelin, de Sephet, de Jaffa, des deux ordres du Temple et de Saint-Jean; plus tard le royaume des Lusignan resta seul pour combattre les ennemis des chrétiens en Orient, et n'eut souvent pour auxiliaire que la chevalerie de Rhodes. On vit plusieurs fois des rois de Chypre venir en Europe pour solliciter les secours du pape; ceux des rois de France et des autres puissances de la chrétienté, afin de résister aux attaques continuelles des musulmans de l'Anatolie, de la Syrie et de l'Égypte; on voulait faire revivre l'esprit des croisades, mais l'enthousiasme des guerres lointaines, des guerres de la croix, ne pouvait renaître dans cet Occident que préoccupaient les idées confuses d'une civilisation commencée, et qui, au milieu des schismes, des guerres civiles, des révolutions de tout genre, marchait à un ordre de choses nouveau. Le royaume de Chypre, abandonné ainsi par les opinions qui l'avaient fondé, et livré à ses propres forces, ne put faire que de vaines tentatives pour attaquer ses ennemis; et le plus souvent, il resta sur la défensive. Toutefois il eut des momens de gloire; l'agriculture et le commerce firent d'heureux progrès; les républiques les plus florissantes de l'Italie portèrent quelquefois envie au royaume de Chypre; on

disait des marchands de Famagouste, de Limissol, de Nicosie, ce que l'Écriture a dit des marchands de Tyr et de Sidon. Heureuse cette colonie chrétienne si elle eût été toujours gouvernée par des princes pleins de modération, de bravoure et de prudence, comme Pierre II et Hugues III !

Ce qui m'afflige surtout en relisant l'histoire du temps des croisades, c'est de voir qu'aucun des états formés par les croisés en Orient ne put s'asseoir sur des fondemens solides, et que presque tous périrent par les excès de la corruption. Dans le seizième siècle nous ne voyons plus à la cour de Nicosie que des discordes, des assassinats, des empoisonnemens, des trahisons; la dynastie des Lusignans s'éteignit et disparut au milieu de tous les vices qu'on a reprochés au Bas-Empire, de tous les crimes, de toutes les violences qui souillent l'histoire des peuples barbares. Venise profita de ces désordres pour s'emparer de l'île de Chypre, pour se proclamer l'héritière d'une famille de rois, et ce que ne pouvait plus faire l'esprit des croisades, les exhortations des papes, les ligues des princes, fut accompli par l'ambition d'une république et par l'esprit du négoce; ce fut le lion de Saint-Marc qui sauva l'île de Chypre de l'invasion des sultans du Caire, auxquels elle payait déjà un tribut. On aurait pu contester à Venise ses droits sur l'île de Chypre, et lui reprocher les moyens qu'elle employa pour succéder à la dynastie des Lusignans, mais

elle légitima en quelque sorte son occupation en protégeant un pays qui allait succomber, et lorsqu'on voit, au moment de l'invasion des Turcs, le courage que déployèrent les Vénitiens, les maux inouis qu'ils eurent à souffrir, on ne songe guère à ce que leur domination pouvait avoir d'injuste dans son origine.

Il y a à peu près deux cent soixante ans que l'île de Chypre est tombée au pouvoir du sultan Sélim, et c'est ici qu'on peut voir clairement ce qu'un pays conquis a pu devenir entre les mains des Turcs, car toutes les provinces soumises à leurs armes ont été à peu près traitées de la même manière; toutes ces provinces n'ont jamais connu d'autre justice que celle de la victoire, d'autre régime que celui de la conquête; c'était toujours la guerre avec ses barbaries, la guerre avec ses excès et ses exigences sans frein. L'empire ottoman avait des lois protectrices, des maximes d'équité; ces belles maximes, ces lois protectrices pouvaient se voir alors comme aujourd'hui dans les proclamations du prince, dans les pages du Coran et dans les livres des docteurs; mais autre chose était l'administration des pachas, des mutzelins, des beys, des agas et des cadis; avez-vous de l'or? où y a-t-il de l'or? disaient tous ceux qu'on envoyait pour gouverner les peuples conquis. Jamais il n'est venu à la pensée de ces hommes qui cherchaient de l'or, de relever une ruine, de bâtir une maison, d'ouvrir un chemin, de créer une branche d'industrie,

ni même de planter un arbre dans la province livrée à leurs mains avides.

Quelque temps après la conquête de Chypre, l'île fut cédée par les sultans aux grands-visirs; ceux-ci la livrèrent à une compagnie financière, et tout le monde spécula sur sa ruine. Les pachas ou les mutzelins n'y furent envoyés que pour lever les impôts, et pour faire les affaires des capitalistes de Stamboul. La tyrannie fiscale, après avoir dévoré la richesse de l'île, s'en est pris à la pauvreté et à la misère. Ce qu'on m'a raconté de la levée des impôts dans ce pays, est véritablement incroyable. Si on déserte, la charge retombe sur celui qui reste; si on meurt, elle tombe sur ceux qui ont survécu; un village qui n'a pas perdu tous ses habitans, paie pour les villages restés déserts. La seule énumération des taxes remplirait un volume; le moindre prétexte suffit au génie du fisc; quelquefois on a imposé tous ceux qui s'appelaient Jean, Pierre ou Dimitri; d'autrefois on mettait sur la liste des contribuables tous ceux qui étaient mariés, quelque temps après ceux qui ne l'étaient pas; ajoutez qu'il n'y a point de merci pour ceux qui doivent quelque chose au fisc insatiable; vous savez que, dans notre barbarie du moyen-âge, la religion chrétienne avait pris sous sa sauve-garde les bœufs et la charrue du laboureur. Rien n'est sacré ici pour ceux qui lèvent les tributs, et le Coran ne défend point l'agriculture de leurs exactions. Si le paysan n'a

plus que ses instrumens de labour, on s'en empare; s'il n'a plus que sa cabane, on la démolit pour en vendre les matériaux; les lambeaux qui le couvrent, les maladies qui l'assiégent, la faim qui le dévore, ne le mettent point à l'abri! il faut qu'il paie, car l'important est que le mutzelin fasse sa fortune, que tous les agens du fisc s'enrichissent, et que les capitalistes qui ont affermé le gouvernement de l'île retirent douze ou quinze pour cent des fonds qu'ils ont avancés.

Les voyageurs qui ont visité l'île de Chypre dans le siècle dernier, déploraient déjà sa décadence; cette décadence n'a fait que s'accroître, et, si j'en crois ce que j'entends ici de tous côtés, elle est maintenant à son comble. Le mal en est venu au point qu'il a étouffé parmi les Grecs de Chypre jusqu'au sentiment du patriotisme. L'impatience des Cypriotes pour quitter leur sol natal est égale à celle que montrèrent autrefois les Hébreux pour sortir des terres de Pharaon. On ne voit que des gens qui s'enfuient, et tous les périls qu'on brave ailleurs pour sauver son pays, on les brave ici pour le déserter. Ajoutez à cela que la révolution de Morée est venue jeter dans ce peuple des espérances qui ne peuvent s'accomplir et qui ne font que rendre sa situation plus insupportable; on assure que la Porte a voulu réformer le gouvernement de l'île de Chypre, mais je crains que ce remède ne vienne trop tard.

La population de l'île ne s'élève pas aujourd'hui à quatre-vingt mille âmes, Grecs et Turcs. Dans l'antiquité, le territoire de Chypre fournissait des sujets à neuf royaumes différens, et des habitans à quinze grandes cités; vous pouvez juger jusqu'où va le mal; au reste, ce que nous voyons ici, nous l'avons vu partout sur notre passage; combien d'îles de l'Archipel sont presque désertes! Les rives de l'Hellespont ne sont pas peuplées davantage! Que sont devenues ces contrées de l'Asie-Mineure, d'où il sortait des armées semblables à de grands peuples? Que sont devenues tant de villes qui envoyaient partout des colonies? Jusqu'ici ce ne sont pas seulement les débris des cités, les ruines des empires que nous avons trouvés en Orient, mais les tristes restes des nations et les ruines de l'espèce humaine. Quelle est la cause de cette dépopulation? On me répondra que c'est la barbarie des Turcs; oui, sans doute, les Turcs ont pu y contribuer, mais le mal avait commencé avant eux : pour s'en assurer il suffira de lire l'histoire du Bas-Empire. Qui pourra remédier à ce dépérissement presque universel? Autrefois les Tartares venaient renouveler les sociétés corrompues, et repeupler les régions que les vices des peuples et de leurs chefs avaient rendues désertes; maintenant les hordes de la Tartarie restent sur leur plateau, et cette grande manufacture des nations, *officina gentium*, s'est arrêtée depuis quelques siècles. Au temps des croisades, l'Occident envoyait

des armées en Orient ; toutefois l'Europe ne put donner des habitans aux royaumes fondés par les armes de ses guerriers, et c'est pour cela que ces royaumes ont péri. La civilisation, dont on nous parle tant, et qui doit faire le tour du monde, fera-t-elle mieux que les Tartares? fera-t-elle mieux que les croisades? Dans la situation où se trouve l'Europe, il n'est pas aisé de savoir ce qui peut en sortir pour les contrées où nous sommes. C'est maintenant surtout, c'est au milieu des désordres qui troublent notre globe, qu'il faut s'adresser à ceux qui se piquent de faire des prophéties, et qu'on peut leur répéter avec Isaïe : *Annoncez-nous les choses futures et nous vous dirons que vous êtes des dieux.*

LETTRE LXXXIX.

Larnaca, janvier 1831.

Le 27 janvier, nous sommes partis pour Nicosie ; nous avions avec nous deux cavasis du consulat de France, à qui M. Pillavoine avait permis de nous accompagner, bien entendu qu'il n'entrerait en rien dans les frais de leur voyage. Deux ou trois Européens établis à Larnaca étaient partis avec nous ; notre itinéraire n'a rien ici qui mérite d'être rappelé. Après avoir traversé le village d'Aripe et des terres à moitié cultivées, nous sommes arrivés à la source qui donne de l'eau au bourg de la Marine. Là, notre caravanne a fait une halte, car, dans les contrées où nous sommes, il est d'usage

pour les muletiers et les animaux qu'ils conduisent, de s'arrêter lorsqu'on trouve le moindre filet d'eau; dans les chaleurs de l'été, on s'arrête ainsi pour se désaltérer et se rafraîchir; en hiver on s'arrête encore par habitude, et comme pour saluer l'urne de la fontaine, et montrer son respect pour l'humide élément: cette station faite devant la source d'*Aspera*, au milieu de deux ou trois troupeaux de chèvres, a été le seul événement de la première journée de notre voyage. Après trois heures de marche dans un pays sillonné par le lit des torrens, à travers des collines couvertes de bruyères, nous sommes arrivés au village d'*Athiène*, situé à moitié chemin de Nicosie. Notre projet était d'y passer la nuit, et comme le soleil n'était pas encore couché, nous avons parcouru le village et ses environs. Athiène n'est habité que par des Grecs; chaque maison a sur la porte une croix; quelques débris d'anciens édifices ont frappé çà et là notre attention; nous avons vu sur les murailles d'une chaumière deux lions attelés; ailleurs des fragmens de statues, et dans les masures d'une chapelle ou d'une église, des peintures rouges et bleues; représentant la Vierge et les apôtres. Nous avons fait quelques pas dans la plaine, couverte au loin de blés verdoyans; le village d'Athiène et ses environs ressemblent tout-à-fait à nos villages de la Beauce ou du pays chartrain; en revenant au gîte où nous devions coucher, nous avons trouvé

un fort bon pilaw, et nous y avons fait honneur; puis chacun de nous, s'enveloppant de son manteau, a cherché dans la maison, dans l'écurie ou sous des hangars, le réduit le moins incommode pour attendre le jour.

Le lendemain, au lever de l'aurore, nous avions déjà traversé la longue plaine d'Athiène, et nous étions au-delà du torrent auquel le village de Margo donne son nom. Le pays que nous traversions ressemblait à celui que nous avions vû la veille; un chemin montueux, rempli de pierres, quelques broussailles sans verdure, et çà et là des habitations avec des plantations de mûriers; arrivés enfin sur la plus haute des collines, nous avons découvert la vaste plaine au milieu de laquelle se trouve la ville de Nicosie. Cet immense horizon était borné au nord par les montagnes de *Buffaventi*, qui traversent l'île dans toute sa longueur.

Le premier aspect de Nicosie est celui d'une place de guerre très bien fortifiée; nous sommes entrés par la porte de Famagouste; cette porte mérite de fixer l'attention des voyageurs; elle est telle que l'ont construite les ingénieurs vénitiens; on y retrouve sur les murs intérieurs des croix et des lions. Nous ne sommes pas descendus de cheval pour entrer dans la ville; mais c'est un privilége que n'ont point les Grecs; nos conducteurs ont quitté leurs mules, et payé aux gardes leur droit d'entrée. Notre caravane s'est fait conduire au pa-

lais de l'archevêché; nous avons reçu un très bon accueil de l'archevêque et de son clergé; le palais épiscopal est un édifice considérable, mais fort mal entretenu; de longs corridors, des chambres qui n'ont que les quatre murs, une petite cour, un jardin planté d'orangers, une chapelle ou une très petite église, voilà ce que nous avons remarqué au premier abord. L'archevêque de Nicosie est un des personnages les plus considérables de l'île; il a trois suffragans, les évêques de Paphos, de Larnaca et de Cérines. Le gouvernement s'adresse ordinairement à l'archevêque pour la levée des tributs; aussi le prélat est-il souvent associé à la haine que les Grecs portent à leurs oppresseurs; le poste de l'archevêque de Chypre n'est guère moins périlleux ni moins embarrassant que celui du patriarche grec de Constantinople; il répond auprès des Grecs de la tyrannie fiscale des Turcs : auprès des Turcs, de tout ce que peut tenter le désespoir des Grecs; il y a dix ans, qu'on craignit un soulèvement dans l'île de Chypre; cette crainte rendit les Turcs barbares, et fit tomber plus de deux cents têtes; l'archevêque de Nicosie, l'évêque de Larnaca et celui de Paphos, furent étranglés dans la cour du mutzelin; depuis cette catastrophe, plusieurs prélats se sont succédé sur le siége épiscopal; les jalousies du clergé grec, les soupçons et les défiances des Turcs, ne les laissaient en place qu'un moment; le prélat qui nous a reçus, passe pour avoir une grande

modération, beaucoup de désintéressement, une prudence consommée, ce qui lui a mérité la confiance des deux religions, et le fera rester sans doute plus long-temps sur son siége que ses derniers prédécesseurs. Je le souhaite du moins pour les voyageurs qui descendront comme nous au palais archiépiscopal.

Après avoir pris nos logemens à l'archevêché, nous avons fait demander au mutzelin, à quelle heure il voulait nous recevoir; on est venu nous dire qu'il nous attendait; le gouverneur de Nicosie habite un palais bâti au temps des Vénitiens; le lion de Saint-Marc se voit encore sur la porte; nous sommes entrés dans une grande cour, au milieu de laquelle est une fontaine; tout autour sont les écuries; au-dessus des écuries est une galerie de bois, qui conduit aux appartemens du mutzelin et dans les divers bureaux où se traitent toutes les affaires de l'administration; il est d'usage que les étrangers soient d'abord conduits chez le kiaia, car, en bonne police, il faut avant tout qu'on sache qui vous êtes; le kiaia vous fait des questions et vous étudie; dès lors on a sur le compte d'un voyageur une première opinion, et le mutzelin sait comment il doit le traiter; nous avons donc été présentés au kiaia, qui nous a questionné fort adroitement, qui a vu nos firmans ou nos passeports, et dont l'accueil a été on ne peut pas plus flatteur; nous avons traversé ensuite une troupe

nombreuse de gardes et de serviteurs, pour arriver au mutzelin; son excellence était assise au coin de son divan, et ne s'est point dérangée à notre approche; sa réception a été froide, mais à mesure que nous échangions des paroles, cette réception est devenue plus polie; elle a fini par être presque affectueuse.

D'après ce qu'on nous a dit du mutzelin de Chypre, il appartient à la classe des gens de cour; c'est parmi les gens de cour qu'on prend ceux qui occupent les grands emplois de l'administration. Le grand-seigneur ne donne rien à ses courtisans, pas même à ceux qui sont attachés au service de sa personne, mais il leur permet de prendre de l'argent partout où ils en trouvent, et c'est le plus souvent le peuple des provinces qui se trouve chargé de payer les flatteurs, et d'acquitter les dettes du sérail. Voilà comment on peut expliquer la fortune de la plupart des pachas, des mutzelins, des beys, et des agens supérieurs de la Porte : tous ces gens de cour n'ont pas toujours tout ce qu'il faudrait pour gouverner ou reformer un état; mais ils étonnent quelquefois les étrangers par leur politesse et leurs bonnes manières. Les pachas que j'ai vus jusqu'ici m'ont paru parfaitement élevés, et celui de Nicosie pourrait être pris pour modèle par tout pays. S'il exerce le despotisme le plus difficile à supporter, le despotisme fiscal, il le fait du moins oublier à ceux qui l'ap-

prochent, par l'élégance et la douceur de ses formes.

Vous pensez bien que la conversation n'a pu rouler que sur des choses vagues et générales ; je n'ai point osé faire des questions ni sur Mahmoud, ni sur la réforme, en présence de la multitude d'esclaves qui nous écoutait. Pour ne pas rester muets, nous nous sommes rejetés sur l'histoire ancienne ; nous avons parlé au mutzelin des antiquités de l'île ; toutes nos paroles n'ont été écoutées qu'avec un médiocre intérêt, car un gouverneur turc, comme vous avez pu en juger, ne vient pas en Chypre pour étudier les ruines de Cithium, de Paphos ou d'Amathonte. Nous aurions été mieux écoutés sans doute, si nous avions donné au mutzelin l'idée d'une taxe nouvelle, de quelques moyens ingénieux de puiser dans la bourse du peuple, de quelques découvertes financières empruntées à notre Europe. Après avoir étalé notre érudition sur les temples de Vénus et d'Adonis, nous avons parlé du temps où régnait la famille de Lusignan, et nous avons beaucoup vanté les richesses de l'île à cette époque ; c'était un bon temps, nous a dit le mutzelin, pour ceux qui gouvernaient l'île et qui levaient les impôts. Voilà un trait de caractère que je recommande à votre attention.

J'ai dit au mutzelin que nous allions en pélerinage à Jérusalem ; l'idée d'un pélerinage plaît toujours aux musulmans. *Pekei, pekei.* La conversa-

tion est alors tombée sur l'état de la Syrie, et sur les guerres civiles qui désolent maintenant ce malheureux pays. Un voyageur ne peut le traverser sans quelque danger; le mutzelin m'a offert une lettre de recommandation pour le pacha d'Acre, qui est son ami. Si je savais, a-t-il ajouté, qu'il pût vous arriver quelque malheur, je vous accompagnerais moi-même avec mes soldats. Il y avait sans doute de l'exagération dans ces paroles, mais cette exagération même était de la bonté; j'ai remercié le mutzelin, et je lui ai promis de prier pour lui le *prophète Issa;* c'est ainsi que les Turcs appellent Jésus-Christ. Si j'avais accepté l'offre qui m'était faite, n'auriez-vous pas ri de me voir entrer à Jérusalem sous l'escorte et dans la compagnie d'un pacha?

Lorsque nous avons pris congé du gouverneur, il nous a permis de voir tout ce qu'il y a de curieux à Nicosie, et nous a donné deux de ses gardes pour nous accompagner dans nos courses. Nous avons visité d'abord la grande mosquée, autrefois l'église cathédrale; elle fut bâtie en même temps que l'église de Sainte-Sophie à Constantinople. Les Turcs l'ont consacrée au culte de leur prophète, et n'ont eu pour cela qu'à dépouiller le sanctuaire de ses ornemens, et à remplacer les tours qui servaient de clochers par deux minarets. Telle est l'idée que les musulmans se font des lieux saints, que, dans l'intérieur d'une mosquée, rien ne doit jamais atti-

rer les regards et l'attention de ceux qui prient ; vous ne trouvez là ni autel, ni tabernacle, ni décoration d'aucune espèce ; on voit seulement dans un mur latéral une niche où le livre du Coran est déposé, et la chaire destinée à la prière du coubé, qui est adossée à l'un des piliers. Le muezzin, vieillard vénérable, qui nous conduisait, nous a montré le lieu où se réunissent les vrais croyans, et la place réservée au gouverneur ; le gouverneur ou mutzelin vient tous les vendredis à la mosquée, et très souvent son excellence entre dans le saint lieu à cheval, ce que j'ai quelque peine à concilier avec l'esprit religieux des musulmans. Il faut dire toutefois que l'intérieur de la mosquée a, dans sa nudité même, quelque chose de solennel et d'imposant dont l'imagination est frappée. Quoique la construction de l'édifice n'ait rien de gothique, il me semble néanmoins qu'on pourrait le comparer à nos belles églises du moyen-âge ; je me suis rappelé que Louis IX assista souvent au service divin dans cette église de Sainte-Sophie. J'ai cherché à deviner la place où priait le saint roi ; c'était sans doute près du coubé, ou près de la niche qui renferme aujourd'hui l'Alcoran ; que de révolutions il a fallu pour faire de cette belle église une mosquée ! Combien en faudra-t-il pour que la mosquée redevienne une église, et pour que les prédictions populaires s'accomplissent ?

C'est dans l'église de Sainte-Sophie que les rois

de Chypre venaient recevoir la couronne; c'est là aussi que furent ensevelis Guy de Lusignan et quelques-uns de ses successeurs; en soulevant les nattes qui couvrent le parvis, nous avons remarqué plusieurs pierres sépulcrales qui portent encore des inscriptions et des images à moitié effacées. L'opinion générale est que cette mosquée renferme un trésor caché par les Vénitiens; on a fait plusieurs fois des recherches, dont on ne connaît pas le résultat; les Turcs persistent à croire que le trésor existe et qu'un jour on le découvrira. Ce pauvre peuple de Chypre ne rêve que des trésors enfouis; si on en croyait les opinions populaires, il y a des richesses cachées dans toutes les parties de l'île. Ne serait-ce pas ici le cas d'adresser aux Cypriotes le conseil du laboureur de la fable à ses enfans qui cherchaient un trésor :

Creusez, fouillez, bêchez; ne laissez nulle place
Où la main ne passe et repasse.

Ne suffirait-il pas en effet de *creuser*, de *fouiller*, de *bêcher* cette terre de Chypre, pour y trouver des trésors? Toutefois, il faudrait que les Turcs ne fussent pas là pour amasser tout ce qu'on aurait trouvé et plus encore.

En sortant de la mosquée de Sainte-Sophie, nous avons été conduits dans une église des Arméniens, bâtie sur l'emplacement de l'ancienne église de

Saint-Dominique. Dès le commencement du seizième siècle, l'église des Dominicains devint la sépulture des rois et des reines, ainsi que des grandes familles du royaume de Chypre. Le premier édifice n'existe plus, mais le parvis de l'église a été en grande partie conservé; nous avons pu y lire plusieurs épitaphes en latin et en vieux français. La pierre sépulcrale nous a fait voir des princes et des chevaliers couverts de leurs armures; des reines, des princesses, sont là, représentées les mains jointes sur la poitrine, avec leur tunique flottante, avec leurs cheveux partagés sur le front et tombant en tresses sur les épaules. Ces tombes ont conservé divers attributs de nos monarchies chrétiennes, des armoiries, des fleurs de lis, des croix, des couronnes; les inscriptions que nous avons vues en ce lieu, et que nous n'avons pas eu le temps de copier, pourraient servir à l'histoire du moyen-âge; c'est là, c'est dans cette étroite enceinte et dans ces caveaux funèbres, que vint finir tout ce qui restait des royaumes chrétiens de Chypre et de Jérusalem, des principautés de Jaffa, de Tripoli, de Beyruth et d'Antioche.

L'histoire nous apprend qu'il y avait à Nicosie jusqu'à trois cents églises : on ne sait plus ni leur nom, ni le lieu où elles étaient bâties. En parcourant la ville, nos guides nous ont fait voir une petite mosquée, et nous ont dit que cette mosquée avait été autrefois l'église de Sainte-Catherine; nous

avons traversé un bésestin où se vendent toutes sortes de comestibles, et qui occupe l'emplacement d'une ancienne église dédiée à saint Nicolas.

On trouve encore dans Nicosie beaucoup de maisons dont les façades annoncent la magnificence, mais derrière ces façades il n'y a que des masures. Nous avons parcouru plusieurs quartiers où sont entassées des cabanes, des rues où il n'y a point de maisons, mais seulement des murailles qui servent de clôture à des jardins; le palais du mutzelin, le kan bâti au milieu du principal bazar, le couvent des moines latins du Saint-Sépulcre que nous avons visité: voilà, après les mosquées, les édifices les plus remarquables de la capitale. Nous avons fait le tour des remparts, la ville n'a pas trois milles de circuit; les bastions se dégradent de tous côtés, et jamais il n'est venu un ordre du divan pour les réparer, car les sultans redoutent encore plus ceux qui gardent leurs forteresses, que les ennemis qui pourraient les attaquer. L'artillerie destinée à défendre la place se compose des canons pris aux Vénitiens, et de quelques pièces formées avec les cloches des églises; tout ce bronze ne tonne plus depuis la conquête, et ne s'est fait entendre que dans les guerres civiles qui ont troublé ce pays au siècle dernier. La ville était gardée autrefois par des janissaires et des spahis; nous avons trouvé tous les postes occupés par des soldats albanais, et quelques milices nouvelles qu'on essaie de former à

l'européenne; toutes ces milices, armées d'un simple bâton, affectaient de s'aligner, et de faire l'exercice en notre présence, comme si nous fussions venus à Nicosie pour les inspecter et les passer en revue. Il faut avouer que leurs progrès sont loin de répondre à l'empressement qu'ils paraissent avoir de s'instruire, et que si un voisin puissant, un pacha ambitieux, un chef de parti, voulait s'emparer de la capitale, une pareille garnison n'y mettrait pas un grand obstacle.

Voilà notre première journée dans Nicosie; lorsque nous sommes rentrés à l'archevêché, le soleil était encore sur l'horizon; on nous a proposé de monter sur la terrasse qui domine le palais archiépiscopal. Là, nous avons pu voir d'un seul coup d'œil, et dans un ensemble très imposant, tout ce que nous venions de voir en détail; une plaine immense, des chaînes de montagnes et de collines qui bornent au loin l'horizon, tels sont les premiers objets qui s'offrent aux regards; nous avons découvert autour de Nicosie plusieurs villages qu'on nous a nommés, et que la ville renfermait dans ses murs, avant que son enceinte eût été diminuée de moitié par les Vénitiens. On nous a montré les positions qu'occupaient les Turcs dans le siége mémorable de 1570, les lieux où le terrible Mustapha avait placé ses tentes et ses batteries. L'espace qu'occupe la cité renferme une grande quantité de jardins; ces jardins paraissent tous

assez bien cultivés, et se montrent tout couverts d'orangers avec leurs fruits d'or; comme les toits des maisons sont en terres, et que les pluies y font germer les plantes et les herbes, la ville, lorsqu'on la voit d'un lieu élevé, paraît comme un grand tapis de verdure; des kiosques élégans, à côté desquels sont baties de misérables chaumières, donnent à la cité l'aspect d'une campagne qu'on aurait entourée de bastions et de remparts. Au milieu de tous ces jardins, et du sein de cette capitale qui n'est habitée qu'à moitié, s'élèvent çà et là les cimes élégantes des palmiers; c'est la première fois dans mon voyage que j'ai remarqué cet arbre qui orne si bien un paysage. Le palmier, qui appartient aux côtes brûlantes de l'Afrique, commence ici à remplacer le cyprès à la forme pyramidale, le cyprès dont s'énorgueillissent Stamboul, Smyrne et tant d'autres villes musulmanes. La vue de ces palmiers nous annonçait que nous approchions de l'Égypte, que nous touchions à la Syrie, et que nous n'étions pas loin de la *Terre promise*.

Dans ce spectacle si pittoresque, il n'y avait ni bruit, ni mouvement; seulement nous voyions voltiger au-dessus des maisons, une multitude de corneilles, dont la voix rauque et le plumage grisâtre semblaient ajouter encore à la physionomie agreste et même un peu sauvage de la capitale de Chypre; le beau panorama que nous avions sous les yeux, était éclairé par les derniers rayons du

soleil; j'ai peu vu de perspective aussi ravissante; nous n'avons quitté la terrasse de l'archevêché, que lorsque les sommets de Buffaventi se sont perdus dans l'ombre, et que la nuit est venue effacer les tableaux qui nous avaient charmés pendant plus d'une heure.

SUITE

DE LA LETTRE LXXXIX.

PHYSIONOMIE DE NICOSIE. — DÉTAILS CURIEUX SUR PAPHOS, CÉRINES ET AUTRES ENDROITS DE L'ILE.

Larnaca, janvier 1831.

Nicosie n'est pas sans commerce et sans industrie; le bazar principal est vaste et pourvu de toutes sortes de marchandises; il est le rendez-vous des marchands des différentes parties de l'île et de ceux des côtes méridionales de l'Asie-Mineure. On fabrique à Nicosie des toiles de soie et de coton; ce genre d'industrie n'occupe pas seulement la population de la ville, mais celle des villages voisins. On compte à Nicosie douze à quinze cents familles grecques, à peu près autant de familles turques;

la ville n'a guère que deux cents catholiques, desservis par les pères du couvent latin.

Les Turcs de Nicosie ont un peu plus d'activité que ceux des autres pays d'Orient; ils ont des mœurs et des manières plus polies; ils forment la classe la plus aisée de la population, parce qu'ils paient moins d'impôts, et que plusieurs ont des emplois dans le gouvernement; beaucoup de riches Osmanlis ont des maisons de campagne et vivent dans leurs domaines; ce qui fait que les terres voisines de Nicosie sont mieux cultivées et présentent un aspect moins misérable que les autres parties de l'île.

Les Grecs qui habitent la capitale, surtout ceux qui s'adonnent au commerce, sont les plus riches ou les moins misérables. Quelques-uns ont des emplois dans l'administration et s'occupent de la levée des taxes; ce qui les expose souvent à la haine de leurs coreligionnaires. Les Grecs de Nicosie sont, dit-on, pleins de dissimulation et de ruses, comme la plupart des peuples que le despotisme opprime. On peut voir dans l'histoire que les Grecs de Chypre n'ont jamais été les maîtres chez eux, et qu'ils ont presque toujours subi un joug étranger; cette domination étrangère a souvent fait naître leurs plaintes; ils murmurent quelquefois contre les Turcs, qui, de leur côté, les maudissent et les craignent; toutefois, leur opposition ne va pas jusqu'à prendre les armes; l'esprit de révolte

ne leur donne guère que le courage de fuir et de déserter la patrie, lorsque leur patience est poussée à bout.

Nous étions recommandés à quelques familles grecques que nous avons visitées. Voici en peu de mots ce que nous avons remarqué dans toutes les maisons où nous sommes entrés. On arrive par un escalier de bois ou par un vestibule fort mal éclairé. La voûte des appartemens est très élevée, sans doute pour faciliter la circulation de l'air; les fenêtres, petites et étroites, mais nombreuses, s'y rapprochent du plancher, de sorte que le jour n'y pénètre que d'en haut; dans quelques habitations, des vitraux à petits compartimens nous rappelaient les chambres de nos anciens manoirs féodaux; l'ameublement des maisons que nous avons vues, au moins pour le premier coup d'œil, rappelle celui de nos maisons d'Europe, et si nous avons été surpris naguère de revoir à Larnaca nos wiski et nos cabriolets de Paris, nous n'avons pas été moins étonnés de retrouver à Nicosie nos chaises et quelque chose qui ressemble à nos tabourets et à nos fauteuils.

Comme nous avons fait la plupart de nos visites en un jour de fête, nous avons pu voir les dames grecques dans toute leur parure; la toilette des belles Cypriotes m'a paru un peu compliquée, et je ne vous dirai que ce qui a le plus frappé mon attention. D'abord leurs cheveux, partagés sur le

front, retombent en tresses sur leurs épaules, comme nous l'avons vu sur les pierres sépulcrales où sont représentées des dames du quinzième siècle ; elles ont sur la tête un bonnet, une manière de casque, formée de mousseline, qui ne ressemble pas mal à ce qu'on remarque dans les idoles phéniciennes trouvées sur l'emplacement de Cithium. Les dames de Nicosie aiment dans leurs vêtemens les couleurs éclatantes, comme l'écarlate, le vert foncé, les broderies en or; j'ai remarqué qu'elles portaient à leur cou une profusion de pièces d'or et de bijoux qui leur descendent sur la poitrine; il n'est point de femme, vieille ou jeune, jolie ou laide, qui n'ait la gorge toute découverte ; et tel est l'effet de l'habitude, que cette mise indécente ne scandalise que les étrangers.

A voir les femmes parées comme elles le sont, on les prendrait pour des reines; il faut vous dire, cependant, qu'elles vivent dans une espèce de domesticité; elles sont comme les servantes de la maison, et font tous les travaux pénibles de l'intérieur; elles servent leurs époux à table, et ne s'asseyent point devant eux; j'ai rencontré sur les chemins des époux grecs en voyage ; le mari est à cheval; la femme suit à pied par derrière. Cet état de servitude pour les femmes a lieu d'étonner dans un pays où la beauté eut autrefois des autels. Toutefois les communications avec les Francs ont modifié un peu le despotisme des maris cypriotes, et

ramené quelques principes d'égalité dans l'association conjugale.

Plusieurs voyageurs ont parlé des mœurs galantes des dames de Nicosie; je m'abstiendrai de vous en entretenir, car ceux qui passent dans un pays, ne connaissent guère que les femmes qui font parler d'elles, et les femmes qui occupent la renommée, de quelque manière que ce soit, ne sont jamais qu'une exception, sur laquelle il faut bien se garder de juger leur sexe; je ne sais pourquoi, dans tous les pays, le vice est toujours plus connu et plus souvent cité que la vertu. Quand la dissolution des mœurs est à son comble, la police turque a, pour y mettre un terme, une manière expéditive qu'on ne connaît pas dans notre Europe civilisée. Le mollah prononce une sentence de bannissement contre les femmes de mauvaise vie; on les arrête toutes, grecques et turques; un tchiaoux monté sur un âne et fumant son chibouc, les accompagne jusqu'à la porte de la ville; là, après s'être bien lamentées, ces pauvres prêtresses de Vénus se dispersent et se répandent en différentes parties de l'île; une heure après, on n'en parle plus et tout est rentré dans l'ordre. Vous trouverez sans doute que cette manière d'agir est tant soit peu illégale; je suis de votre avis; mais s'il y a jamais une charte à Nicosie, les choses se passeront bien autrement.

Je ne vous ai presque rien dit encore de l'arche-

vêché où nous sommes descendus ; nous avons occupé deux chambres donnant sur une galerie ou corridor ; ces chambres sont sans aucun ornement ; chaque lit en bois de sapin n'a qu'un matelas fort dur ; une courte-pointe nous sert de couverture ; nous avons des bancs pour nous asseoir, une table pour y déposer nos livres et nos papiers. Voilà tout notre ameublement ; du reste, tous les soins de l'hospitalité nous sont prodigués, et nous nous trouvons aussi bien logés que si nous étions dans des palais comme ceux des anciens rois de Chypre.

Le lendemain de notre arrivée, nous avons assisté à l'office divin, dans l'église attenante au palais épiscopal ; c'est l'archevêque qui officiait. Les cérémonies grecques ne ressemblent en aucune manière aux cérémonies de l'église latine. L'archevêque était dans le sanctuaire, debout sur un trône pontifical, tenant sa crosse à la main ; cette crosse n'est pas faite comme celle de nos prélats ; c'est un bâton qui se termine en pommeau d'argent et que surmonte une petite croix ; devant lui, à peu de distance, un jeune lévite portait la croix pastorale enveloppée dans une grande écharpe blanche. Sept à huit papas chantaient dans le sanctuaire ; leurs chants n'avaient ni gravité ni harmonie. Plusieurs lustres resplendissans, étaient suspendus à la voûte ; des diacres éteignaient et emportaient des flambeaux à la fin de chaque hymne ou de chaque psaume. Une grande cloison, en

99991

bois doré, au milieu de laquelle est une porte, sépare le sanctuaire de la sacristie; toutes sortes de parures et de colifichets religieux brillent sur cette cloison. La sacristie était remplie de diacres qui chantaient de leur côté, et de jeunes lévites qui balançaient l'encensoir. A différens intervalles, pendant l'office, la porte du milieu de la cloison s'ouvrait pour laisser passer deux diacres revêtus d'une aube et d'une étole croisée de plusieurs manières; le premier venait chanter ou psalmodier, le second venait encenser les reliques, l'archevêque, les papas et tous les assistans; il encensait quelquefois le prélat pendant plusieurs minutes sans discontinuer, et celui-ci lui donnait durant tout ce temps des bénédictions. J'ai remarqué que les assistans faisaient fréquemment des prostrations et des signes de croix. Vers la fin de la messe, on a présenté les saintes espèces à l'adoration des fidèles, et la cérémonie s'est terminée par la distribution du pain bénit. Il y a bien loin de tout cela à nos solennités latines; des chants continuels, des coups d'encensoir, des signes de croix et des prostrations: voilà au fond tout ce qui compose une messe grecque.

Nous prenons nos repas au réfectoire; la même table réunit les étrangers, l'archevêque et son conseil ecclésiastique. La table archiépiscopale est servie avec frugalité; mais une franche gaîté règne dans nos simples banquets; il est d'usage que ceux

qui reçoivent, boivent à la santé de leurs convives, et que ceux-ci à leur tour boivent à la santé de leurs hôtes; tous ces toats n'ont pas été oubliés; et c'est toujours le vin de Chypre qui a fait les frais de la cérémonie renouvelée très souvent. Les papas et les ecclésiastiques qui se trouvaient à table avec nous, nous ont paru tous disposés à la joie. Plusieurs ont de l'instruction, et nous avons eu dans leur société une satisfaction que nous ne trouvons pas toujours chez les Grecs, celle d'entendre parler d'Homère, de Démosthènes, de Thucydide, de Sophocle, et des grands écrivains de l'ancienne Grèce; nous n'avons pas épargné les questions sur l'Orient, particulièrement sur l'île de Chypre, et chacune de nos conversations nous apprenait quelque chose de curieux ou d'intéressant.

L'archevêque de Nicosie a été long-temps évêque de Paphos; je l'ai interrogé sur ce qui restait de l'antiquité dans son ancien diocèse. Il y avait deux Paphos, l'ancienne et la nouvelle; elles n'existent plus ni l'une ni l'autre; mais leur emplacement est connu; on retrouve encore des colonnes et des ruines qui ont appartenu à ces deux cités. L'ancienne Paphos disparut dans un tremblement de terre; la nouvelle existait encore aux premiers temps de l'ère chrétienne, car saint Paul y vint prêcher l'Évangile et convertit Sergius qui en était gouverneur; non loin de la nouvelle Paphos, on

avait bâti, dans le moyen-âge, un petit bourg qui fut appelé Baffa. Ce petit bourg a été détruit à son tour, et remplacé par un autre construit dans le voisinage; il y a ainsi un ancien et un nouveau Baffa, comme il y avait autrefois une ancienne et une nouvelle Paphos; en faisant des fouilles dans l'emplacement de ces vieilles cités, on découvrirait de précieuses ruines; les voyageurs d'Europe n'y vont que fort rarement, parce que le port est mauvais, et que les bâtimens n'y abordent pas.

J'ai demandé au prélat grec s'il avait vu les ruines d'Amathonte; il les avait vues plusieurs fois; elles sont à trois ou quatre milles de Limissol. Une église dédiée à saint Nicolas y avait remplacé le temple de Vénus; on voit encore quelques colonnes et les fondations de l'église. L'archevêque ajoutait que, dans les territoires d'Amathonte et de Paphos, on retrouvait encore trois choses de l'antiquité : la beauté du ciel et du climat, le caractère des habitans, et le vin de Chypre que les Francs appellent *vin de la commanderie*. On admire aujourd'hui, comme chez les anciens, les riches coteaux, les paysages charmans, les frais ombrages du canton d'Orni; les habitans y ont une imagination vive et riante, un langage plein de figures animées, des manières polies et gracieuses que n'ont pas les autres Cypriotes. Les vignobles qui couvrent les collines situées entre Limissol et Baffa, produisent encore cette liqueur que Salomon a célébrée dans

ses Cantiques, et cette liqueur n'a point dégénéré. Nous avons interrompu ici *sa sainteté*, et toute la société lui a porté un toast avec ce vin qui est resté digne des louanges de Salomon. L'histoire nous dit que les chevaliers du Temple, lorsqu'ils cédèrent l'île de Chypre à Gui de Lusignan, se réservèrent les vignobles de Limissol pour en faire une de leurs commanderies. Ce fut là, sans doute, qu'ils oublièrent les statuts de saint Bernard, les périls, les misères et la gloire des guerres saintes; c'est là qu'ils se corrompirent, et que commença cette réputation qu'une expression proverbiale de notre langue a fait venir jusqu'à nous, *boire comme un Templier*. Nous avons parlé longuement du procès et de la fin malheureuse des Templiers, qu'on connaît fort peu dans l'île de Chypre; tout le monde est convenu que cet ordre célèbre n'aurait peut-être pas fini sur des bûchers, s'il ne s'était pas arrêté trop long-temps dans le pays d'Amathonte et de Paphos.

Un jeune Grec, M. Lusy, qui était de nos dîners, a fait plusieurs fois le voyage de Paphos; il avait remarqué dans les mœurs du peuple des souvenirs, des restes de l'ancien culte de Vénus; l'amour n'y a plus d'autels; mais il y exerce plus d'empire que dans les autres parties de l'île. M. Lusy nous a répété une chanson qu'il avait entendu chanter à une femme de Paphos, à laquelle un désespoir amoureux avait fait perdre la raison. J'ai demandé

une copie et une traduction de cette chanson, dont vous trouverez ici une imitation peut-être un peu prosaïque :

Lorsque la colombe fidèle
A perdu ses chères amours,
Elle languit, languit toujours ;
Vous me voyez gémir comme elle ;
Je n'ai plus que peine et souci,
Et pour moi, pauvre créature,
Tout est changé dans la nature,
Celui que j'aime est loin d'ici.
L'eau de la fontaine est amère,
Sur la colline solitaire
Le front du palmier se flétrit,
L'arbre aux fruits d'or plus ne fleurit ;
Et le beau ciel qui nous éclaire,
Brûlant dès l'aube du matin,
N'est plus pour moi qu'un ciel d'airain ;
Prenez pitié de ma misère,
Prenez pitié de mon chagrin.

Celui qu'aimait cette pauvre femme est parti depuis plusieurs années pour la Caramanie ; on ne sait ce qu'il est devenu. La malheureuse femme, ainsi abandonnée, est tombée dans la misère ; elle va de maison en maison, chantant sa lugubre complainte ; tout le monde l'accueille, tout le monde s'empresse de lui donner du pain et un abri. On la regarde comme l'expression des anciennes mœurs et de l'ancien culte du pays. Le désespoir de cette femme et les couplets qu'elle chante en disent en

effet beaucoup plus que les colonnes du temple de Vénus.

Dans la plus haute antiquité, les femmes de l'île de Chypre avaient coutume de se rendre en procession aux bords de la mer, et de célébrer par des hymnes et des danses la naissance de Vénus et la fête d'Adonis. On a conservé jusqu'à nos jours quelque chose de cet usage antique; il n'est plus question d'Adonis ni de Vénus, mais on se rassemble encore aux bords de la mer pour se livrer au plaisir et à la joie, et c'est le second jour de la Pentecôte qu'on a choisi pour cette commémoration payenne. Plusieurs des personnes qui se trouvaient avec nous, avaient assisté à ces sortes de fêtes dans les cantons de Larnaca, de Limissol et de Baffa. L'Orient a beaucoup de ces anniversaires dans lesquels on pourrait retrouver les souvenirs des âges primitifs. Un des papas de l'archevêché nous a parlé d'une cérémonie qu'il avait vue à Rhodes, on y célèbre, dans le temps de Pâques, la fête de Silène; un homme d'un certain âge, à qui on fait un très gros ventre, est conduit sur un char par une troupe de jeunes garçons couronnés de guirlandes de fleurs. Cette espèce de triomphe est célébré au milieu des joyeuses acclamations de la multitude. On n'a pas besoin de venir si loin pour savoir ce qu'il y a quelquefois de documens historiques dans les simples divertissemens du peuple. Dans notre Occident, comme en Orient, souvent une fête de

village, dont on rechercherait l'origine, pourrait nous faire connaître les mœurs et l'histoire des temps passés beaucoup mieux que ne le feraient des bas-reliefs, des inscriptions et des médailles.

Vous me demanderez peut-être s'il est resté en Chypre quelque chose des institutions apportées dans l'île par les croisés. J'ai pris là-dessus quelques informations; voici le résumé de tout ce que j'ai pu apprendre. Après l'extinction de la dynastie de Lusignan, la république de Venise substitua partout ses lois à celles qui se trouvaient établies. Les Turcs n'ont rien conservé ni des unes, ni des autres ; pour les Grecs, l'antipathie qu'ils ont toujours eue pour la domination des latins, dut leur faire dédaigner une législation venue de l'Occident. Il ne reste ici du passage des Francs, que les ruines de quelques châteaux, les remparts de Nicosie et les tombes des rois et des chevaliers.

Je vous avais promis, dans une de mes lettres, de faire quelques recherches sur l'aspic de Chypre et sur le remède miraculeux qu'on emploie contre son poison mortel. Je n'ai pas négligé cette occasion d'avoir quelques notions positives, et je me suis adressé pour cela aux papas grecs, avec lesquels je passe une grande partie de mes journées. L'archimandrite de Nicosie, homme grave et fort éclairé, m'a assuré avoir été témoin d'une guérison. Il se trouvait au village de Cithré, lorsqu'il fut appelé auprès d'un malade qui venait d'être piqué

par un aspic ou couphi. On envoya sur-le-champ un exprès au papa qui possède seul le secret du remède merveilleux ; l'exprès partit le matin, arriva vers midi à Famagouste, et revint à Cithré à la tombée de la nuit. Voici littéralement ce que cet exprès raconta à son retour : « Je suis arrivé, dit-« il, auprès du papa, qui m'a interrogé sur la pi-« qûre de l'aspic; il a fait apporter ensuite un « verre d'eau dans lequel il a jeté un peu de pous-« sière, et me l'a présenté en prononçant quelques « paroles que je n'ai pas comprises; puis, il m'a « dit : *Retournez auprès du malade, que vous trouve-« rez guéri.* » En effet, le malade, au retour de l'exprès, était debout et ne ressentait plus aucun mal. Je vous donne le récit exact de l'archimandrite. On m'a cité d'autres guérisons opérées à peu près de la même manière. Vous croirez de tout cela ce que vous voudrez ; mais ici, c'est un article de loi. J'ai remarqué souvent qu'il y avait une ignorance qui croit tout, et une ignorance qui ne croit rien ; il faut se garder de l'une et de l'autre. Si on connaissait quelques circonstances du prodige, peut-être que le prodige disparaîtrait à nos yeux; la nature a sans doute beaucoup de merveilles que nous ne connaissons point, et pour les croire, il faudrait avoir vu ; pour moi, si on pouvait me persuader qu'il n'y a plus de charlatans dans le monde, il y a bien des choses que je croirais volontiers.

Parmi les prodiges qu'on raconte, je ne dois pas

oublier l'histoire des chats qui furent autrefois employés à détruire les serpens ; des moines de Saint-Basile, établis sur le promontoire de Casium, entretenaient un grand nombre de chats, à l'aide desquels ils firent long-temps une guerre à mort aux reptiles qui désolaient cette contrée; les chats avaient fini par donner leur nom au promontoire (*il Capo di Gatti*), ce qui n'a pas empêché que les serpens ne soient restés maîtres du champ de bataille, car tout ce pays est maintenant désert, et des milliers de couleuvres sifflent en paix parmi les ruines du monastère de Saint-Basile.

Nous avons dîné deux fois avec l'évêque de Cérines, qui logeait comme nous à l'archevêché; je lui ai adressé plusieurs questions sur la partie septentrionale de l'île; cette partie de l'île de Chypre est beaucoup plus boisée que le côté méridional; les vents du nord, qui embrasent l'atmosphère dans les plaines de Larnaca, apportent la fraîcheur et la fécondité dans les campagnes voisines de Cérines; le penchant des montagnes présente partout des bosquets, des ruisseaux, des cascades; la terre y produit toutes sortes de grains, de fruits, d'arbres et d'arbustes; ce pays serait à la fois un grenier d'abondance et un paradis terrestre, sans les rigueurs du fisc, auquel on ne peut nulle part échapper, et qui accourt dès qu'il aperçoit l'ombre d'une industrie ou une main qui remue la terre. Le château de Cérines est bâti sur un grand rocher;

on le laisse tomber en ruines; le prélat nous a parlé de quelques antiquités, et surtout de plusieurs chambres sépulcrales creusées dans le roc; cette côte du nord avait autrefois un grand nombre de monastères; plusieurs sont abandonnés; l'évêque de Cérines fait sa résidence dans un couvent de la riche vallée de *Solea*. Les habitans de la côte ont de fréquens rapports avec Satalie et Selefké; on traverse le canal, en s'embarquant à Cérines; le trajet est de huit heures, dans les temps ordinaires. C'est par Cérines qu'arrivent les Tartares de la Porte, et tous les firmans du grand-seigneur, toutes les lettres de Smyrne et de Constantinople; c'est par là aussi que s'échappent les Cypriotes fugitifs, et que s'en vont les trésors arrachés aux pauvres habitans de l'île.

Vous voyez que notre séjour à Nicosie n'a pas été sans fruit; je ne vous répète ici que ce qui peut vous intéresser; lorsque nous avons parlé de notre départ, le bon archevêque et son clergé ne voulaient plus nous laisser partir. Nous sommes revenus à Larnaca par une pluie battante, ce qui nous a empêché de rien voir sur la route.

LETTRE XC.

DÉPART DE LARNACA. — ARRIVÉE DANS LA RADE CAIPHA.

A bord de la *Truite*, février 1830.

Après notre voyage de Nicosie, nous sommes restés quelques jours à Larnaca, parce que la *Truite* avait besoin de faire quelque provision de vivres. Pendant ce temps-là, il est arrivé dans la rade plusieurs navires marchands qui nous ont donné des nouvelles de la Grèce et de l'Italie ; la Grèce est plus agitée que jamais ; elle éprouve le contre-coup des événemens qui ont ébranlé l'Europe ; que va devenir, au milieu des factions, chaque jour plus menaçantes, le pauvre Capo-d'Istrias, qui en était encore aux illusions quand je l'ai vu à Naupli, et qui prenait le sommeil des volcans pour une paix véritable

que son administration avait donnée au pays. Les derniers numéros du *Courrier de Smyrne* parlent d'une révolution qui a éclaté ou qui doit éclater dans les états du pape, car aujourd'hui on ne se contente pas de raconter les révolutions qui arrivent, on nous donne le programme et la marche de celles qui doivent venir; en serait-il des trônes de notre triste Occident, au milieu de la tourmente révolutionnaire, comme des maisons de bois de Péra et de Galata dans un incendie; quand le feu a pris quelque part, il y a du miracle si tout n'est pas brûlé dans le quartier; malheureusement il se trouve partout des gens qui aident à l'embrasement, les uns par la malveillance, les autres par la maladresse, et qui mettent de l'huile dans les pompes comme le faisaient autrefois les janissaires. Que puis-je faire de si loin, si ce n'est de pleurer sur les victimes et d'imiter le bonhomme Lot, qui fuyait sans détourner les yeux, car Dieu lui avait défendu de regarder derrière lui.

Les derniers jours que nous avons passés à Larnaca ont été employés à savoir dans quel port la *Truite* devait aborder en Syrie; tous les documens qui nous ont été donnés là-dessus par les marins les plus expérimentés, nous ont appris que la Syrie et la Palestine n'ont pas un seul port qui soit commode et sûr. On s'étonne que les lieux qui ont été le berceau de la navigation ne présentent plus maintenant qu'un accès difficile et

dangereux. Les poètes seuls parlent encore des ports de Tyr et de Sidon; celui de Ptolémaïs ou de Saint-Jean-d'Acre ne reçoit que de petites barques; celui de Jaffa, le plus voisin de Jérusalem, est environné d'écueils; les plus vieux pilotes de l'île de Chypre ne connaissent sur les côtes de Palestine d'autre asile pour les bâtimens de guerre que la rade d'Acre ou de Caïffa, et c'est là que nous avons résolu d'établir notre station.

Nous avons quitté l'île de Chypre le 3 février par un temps assez incertain; avant la nuit, nous avions perdu de vue la montagne de Sainte-Croix et le cap de Saint-André, qui s'étend comme un glaive vers la mer de Syrie. Le lendemain, au lever du jour, nous avons vu à notre gauche les chaînes du Liban, qui paraissaient comme des points noirs à l'horizon, et les sommets neigeux du Sephet, que les marins du pays confondent mal à propos avec le mont Thabor toujours couvert de verdure. Le soleil d'Orient avait repris tout son éclat, et semblait sortir des montagnes de la Phénicie et de la Galilée. Il est rare qu'on ne se fasse d'avance une idée du pays qu'on va voir; il est rare aussi que l'aspect des lieux réponde au tableau que notre esprit s'était créé. Jusqu'ici je me suis fait très souvent les choses plus belles qu'elles ne sont réellement, et j'ai eu bien des mécomptes; mais, en présence de ces beaux rivages de Syrie, je me hâte de vous dire que mon imagination ne m'a point

trompé ; ici la Bible et les croisades s'offrent à moi avec tous leurs poétiques souvenirs, et plus ce grand spectacle se rapproche de nous, plus j'éprouve de ravissement. Après trois jours de paisible navigation, nous avons vu d'un côté le cap Blanc et la pointe sur laquelle s'avance Saint-Jean-d'Acre, de l'autre, la cime radieuse du Carmel ; sous un léger vent nord-ouest, nous n'avons pas eu de peine à nous approcher de la côte, et la *Truite*, sans rencontrer le moindre obstacle, a *mouillé* à très peu de distance de la nouvelle Caïpha.

Nous sommes à plus de deux lieues de Saint-Jean-d'Acre ; nous avons près de nous, au sud-ouest, le promontoire où s'élevait l'ancienne Caïpha ; au fond de la rade, au nord, nous voyons les embouchures du fleuve Bélus et du torrent de Cison, le Bélus, si souvent cité par nos historiens des croisades, le Cison, où périrent les prophètes de Baal, confondus par les miracles d'Élie. Le commandant de la *Truite*, après avoir jeté l'ancre, a envoyé deux de ses officiers à Saint-Jean-d'Acre, pour régler les salutations d'usage avec le pacha ; M. Poujoulat s'est joint aux officiers, afin de voir l'agent consulaire de France, et de faire remettre au pacha d'Acre nos lettres de recommandation. Pour moi, j'étais très impatient de mettre le pied sur la terre de Syrie, et je me suis fait descendre à Caïpha.

Les montagnes, le ciel, la mer, comme je vous l'ai dit, sont bien encore ici tels que nous les

représente la poésie des anciens âges; mais pour rester dans toutes ses illusions sur ce pays, il ne faudrait pas entrer dans les villes et les lieux habités. Il n'y a rien au monde de plus triste, de plus misérable, de plus dégoûtant, que la petite bourgade de Caïpha, qu'on appelle Caïpha la neuve. Quand on a vu un amas informe de cabanes de pierres, une population couverte de lambeaux, et qu'on aperçoit ensuite les fortifications de la ville, on se demande à quoi elles peuvent servir, ce que ce pauvre pays peut avoir à défendre, ce que des ennemis viendraient y chercher. J'ai été conduit dans la maison la plus apparente; on m'a fait entrer dans une grande salle au dôme élevé, sans nattes, sans tapis, sans aucun meuble; je n'y ai trouvé que quelques provisions de grains et du bois, ce qui donnait à cette salle l'air d'un grenier. Comme j'avais demandé où nous étions, un Arabe m'a répondu que nous étions chez le gouverneur de Caïpha. On nous a fait asseoir par terre; puis est venue la cérémonie de la pipe et du café; mais le gouverneur n'a point paru, et nous a fait dire pour excuse qu'il avait une maladie du larynx qui l'empêchait de parler. La conversation s'est établie avec le capitaine du port et quelques notables du pays, que la curiosité avait amenés. Je n'ai pu faire attention à ce qu'on disait, tant j'étais frappé de la prononciation dure et barbare de l'arabe vulgaire, tel qu'on le parle à Caïpha. Je ne sais quel poète d'Orient a dit,

pour exprimer la puissance et le charme des paroles harmonieuses, qu'*une langue douce pouvait briser la pierre*; cette pensée ne serait pas venue dans le pays où nous sommes. Jusqu'ici, nous n'avions entendu parler que des Turcs et des Grecs, dont la prononciation n'a jamais blessé nos oreilles; mais lorsque j'entends parler les habitans de Caïpha, il me semble que chaque parole leur déchire la bouche et leur écorche le gosier; ils ont l'air de faire tant d'efforts pour prononcer les mots, ils font de si vilaines grimaces, que je crois toujours voir des gens qui se fâchent ou des gens qui avaleraient des cailloux. Je ne serais pas étonné que le gouverneur de Caïpha n'eût pris sa maladie du larynx en parlant la langue du pays.

Un des pères du Carmel est venu nous faire une visite, et nous a priés d'aller voir ce qu'on appelle le Petit-Couvent. Ce petit couvent n'est guère plus beau que la plupart des maisons de Caïpha. On voit d'abord une cour étroite; à côté, un jardin qu'un figuier couvre tout entier de son ombre; l'intérieur de l'habitation consiste en deux petites chambres ou cellules, où deux mauvais matelas servent à la fois de sopha et de lit; sur le carreau et sur des planches, parmi des croix, des chapelets, et quelques livres de prières, nous avons trouvé des marteaux, des clous, des rabots, des limes, des serrures, toutes sortes d'instrumens de menuiserie et de maçonnerie; car les hôtes de cet humble

réduit s'occupent maintenant de la construction d'un vaste édifice que nous avons vu de la mer, sur la montagne du Carmel.

Le cénobite qui nous avait amenés, après nous avoir offert *l'aqua vita*, la liqueur hospitalière des moines latins, nous a proposé de monter au Carmel, ce que nous avons accepté. En sortant de la ville par la porte du Septentrion, nous avons traversé une assez vaste plaine très bien cultivée, où l'œil découvre çà et là quelques figuiers, beaucoup de nopals, et deux ou trois plantations d'oliviers. Comme on nous avait aperçus du haut de la montagne, on a envoyé au-devant de nous deux serviteurs avec une mule sellée et bridée. Les bons frères m'ont fait les honneurs de cette monture, et j'ai pu arriver sans fatigue au sommet du Carmel; le chemin que nous suivions est étroit et rapide, et taillé dans le roc en plusieurs endroits. Le Carmel, vu de la mer, avait été pour moi un beau spectacle; du haut du mont, la perspective de la mer et de ses rivages n'a pas moins charmé nos regards. Les pères de Saint-Élie, qui ne croyaient pas qu'il y eût rien de plus curieux à voir dans le pays que leur nouveau monastère, nous ont arrachés à ces magnifiques tableaux pour nous montrer le grand édifice qui s'achève.

Dans ces derniers temps, le couvent de Saint-Élie a donné lieu à d'importantes négociations entre la France et la Porte. A l'époque de la révolu-

tion grecque, en 1821, une grande fermentation s'éleva contre tout ce qui était chrétien. Abdallah, pacha d'Acre, crut voir alors dans l'habitation des cénobites du Carmel, une forteresse, une véritable place de guerre, où la révolte pouvait se mettre à l'abri. Dans cette persuasion, ou plutôt dans cette crainte, il fit démolir le couvent, malgré les réclamations des consuls français. Les plaintes des solitaires, étouffées en Orient, traversèrent bientôt les mers; elles arrivèrent au roi de France, constant appui des chrétiens catholiques du Levant. Les notes les plus pressantes furent présentées au cabinet ottoman de la part de S. M. très chrétienne; la Porte, sans repousser les plaintes qu'on lui adressait, mit dans cette affaire les lenteurs accoutumées de sa politique : on nomma d'abord des commissaires pour examiner sur les lieux si les alarmes du pacha d'Acre avaient été fondées; après un retard de plusieurs mois, les commissaires nommés dressèrent leur rapport, et, sur leurs conclusions, le grand-seigneur ordonna au pacha de rebâtir l'édifice démoli; celui-ci refusa d'obéir. Nouvelles notes présentées à la Porte; nouvelles négociations où le divan, selon sa coutume, ne se hâta point de prononcer un arrêt définitif. Enfin, un ambassadeur de France fut obligé de quitter la capitale de la Turquie, et déclara que sa Cour renoncerait à toute relation avec le gouvernement du sultan, jusqu'à ce qu'on eût fait droit aux ré-

clamations du roi très chrétien. Dès lors, le sultan renouvela l'ordre qu'il avait donné, et le pacha se trouva dans la nécessité d'obéir ; le firman impérial portait que le couvent serait rebâti aux frais du visir de Saint-Jean-d'Acre ; on n'insista pas sur l'exécution de cette dernière clause, car le pacha aurait pu bâtir pour les moines un kiosque simple et fragile à la manière des Turcs, ou faire durer éternellement la construction de l'édifice. Tout cela n'aurait pas arrangé les pères latins ; aussi ont-ils mieux aimé mettre eux-mêmes la main à l'œuvre et se charger de toutes les dépenses. Vous me demanderez quelles étaient leurs ressources ; ils n'en avaient point d'autres que la charité des fidèles, et cette charité leur a suffi pour faire des merveilles dignes de Salomon.

Pour que le Louvre pût être achevé, disait un plaisant du siècle dernier, il aurait fallu le donner aux capucins. Nous pouvons voir sur le Carmel tout ce que peuvent faire de pauvres moines qu'anime le zèle de la maison du Seigneur. Lorsqu'on a jeté les fondemens de l'édifice, il ne restait plus que quatre cénobites du couvent d'Élie ; deux ont présidé aux travaux, les deux autres se sont mis à parcourir le monde chrétien *per avere della moneta ;* enfin ils sont venus à bout d'achever l'œuvre commencée et de relever le monastère, dans l'espace de trois ans. Je vous avoue que j'ai été émerveillé de la solidité de cette construction ; je ne sais point

ce qu'était l'ancien couvent qu'on a détruit sous prétexte qu'il ressemblait à une citadelle; mais je crois que dans le nouvel édifice (et j'espère que vous ne trahirez pas nos bons pères) ils peuvent fort bien soutenir un siége lorsque l'occasion s'en présentera. A quelques pas du monastère, le pacha d'Acre a fait bâtir un kiosque qui est bien loin d'avoir la solidité, ni même l'apparence extérieure du couvent.

Les cénobites, voulant témoigner leur reconnaissance au roi très chrétien, ont construit, en mémoire de saint Louis, une chapelle qu'ils n'ont pas manqué de nous montrer. — « Il y a quelques » mois, nous ont-ils dit, que nous en avons célé- » bré la dédicace; nous y avons chanté un *Te Deum* » pour la prise d'Alger. — Sans doute que vo- » tre voisin le pacha n'en a rien su? — Le pa- » cha, m'ont-ils répondu, se moquait de notre » *Te Deum*, car il ne croyait point à la victoire » des Français, et n'y croit pas encore. »

Nos hôtes pieux nous ont conduits à la grotte d'Élisée, à quelques pas du couvent; c'est une caverne de sept ou huit pieds carrés, au milieu de laquelle se trouve une espèce d'autel en pierre, où les prêtres latins disent la messe. C'était là, d'après les traditions saintes, la demeure d'Élisée. « Une pa- » reille habitation, ai-je dit à nos hôtes, ne res- » semble guère à la belle maison que vous venez » de bâtir. » Je leur ai rappelé en même temps

l'exemple d'un grand nombre de saints personnages qui vécurent ainsi dans des habitations formées autour de la montagne, creusée en mille endroits, comme une grande ruche. *Toutes ces abeilles du Seigneur*, nous disent les chroniques anciennes, *recueillaient là les dons du ciel, et préparaient le miel de l'éternité.* Nos bons pères m'ont donné d'excellentes raisons pour me prouver que ces temps heureux étaient passés, et que cette manière de vivre n'offrirait aujourd'hui ni la sûreté, ni la considération nécessaire à l'œuvre de Dieu; un des cénobites, nous montrant le pavillon français flottant sur le toit du monastère, « Ce pavil-» lon que nous déployons aux grandes fêtes, » m'a-t-il dit, ne doit-il pas être logé selon les » idées et les convenances du siècle? La France » nous a-t-elle confié son drapeau pour le faire » flotter sur un rocher ou sur une grotte sau-» vage? » Mais pourquoi, ai-je répondu, mêler les choses saintes aux choses du siècle, les pensées du monde à celles de la solitude? Pourquoi, lorsque vous tenez les yeux attachés sur l'éternité, vous mettre dans la nécessité de vous informer de ce qui arrive dans les pays lointains et dans les sociétés où tout est si mobile et si passager! — En effet, le drapeau arboré sur le couvent, qui étalait naguère la blancheur des lis, porte maintenant les trois couleurs; qu'est-il besoin de savoir et de constater dans le désert du

Carmel, qu'une révolution est arrivée à Paris?

J'ai fait une autre remarque, c'est que les pères ne nous ont point montré les grottes qu'ils habitaient au temps passé. Retrouverions-nous donc sur les rochers du Carmel certaines faiblesses de notre pauvre humanité? Dans le monde que nous connaissons, lorsque notre bonne fortune nous donne pour demeure un palais, nous oublions facilement la chaumière qui fut notre premier abri. Le désert, habité par les ermites, aurait-il aussi ses vanités? Cependant les grottes où s'étaient retirés les saints ont fixé autrefois les regards des rois, et, si je m'en souviens bien, Louis XIV envoya des ambassades pour des monastères et des églises creusées dans le roc.

LETTRE XCI.

LE CARMEL.

A bord de la *Truite*, février 1831.

Dans le monde ancien, toutes les croyances regardaient comme sacrée la montagne du Carmel ; la sagesse divine et la sagesse humaine y rendaient en même temps leurs oracles ; les prophètes de Baal y venaient disputer avec les prophètes du Dieu d'Israël, et dans leurs combats la victoire se décidait toujours par quelque miracle. La philosophie des Grecs eut aussi ses apôtres sur le Carmel ; Pythagore, dit-on, vint y adorer l'Écho, et peut-être le sage de Samos se reposa-t-il dans les grottes d'Élie ou d'Élisée. Au temps de l'empire romain, il y avait sur la montagne un autel, une pierre pro-

phétique qu'on venait consulter de toutes parts, et qui promit à Vespasien la domination du monde. Aujourd'hui les oracles du Carmel sont muets, mais la montagne est encore révérée par les Juifs, les Grecs, les Turcs, les Arabes, par toutes les sectes qui se partagent la Syrie et la Palestine.

Plusieurs de nos compagnons de voyage se sont avancés jusqu'au lieu qu'on appelle le *Champ des Melons et des Concombres*. Sur un terrain assez étendu, se trouvent dispersées çà et là des pierres dont la forme imite non-seulement celle des concombres et des melons, mais celle de toutes sortes de fruits, tels que des figues, des poires, des abricots, etc. Ce jeu de la nature a paru si extraordinaire, qu'on n'a pu l'expliquer que par un miracle. Élie passant par là avait, dit-on, demandé un melon ou une pastèque pour apaiser sa soif; au refus du jardinier, tous les melons et tous les fruits furent convertis en pierres. Cette merveille ressemble tout-à-fait aux métamorphoses d'Ovide, et je m'étonne qu'elle ait fait fortune parmi les disciples de l'Évangile. On sait que l'homme-Dieu ne fit jamais de miracle que dans un esprit de charité, et qu'il n'interrompit jamais les lois de la nature pour se venger d'un refus ni même pour punir une offense; il n'est pas croyable non plus que le prophète Élie, qui se contentait de l'eau du torrent et de la nourriture que lui apportaient les corbeaux, ait maudit un jardinier qui lui refusait des melons.

A quelques milles du couvent, se voient des ruines qui paraissent avoir appartenu à des constructions du moyen-âge, telles que des monastères et des chapelles. Vous pensez bien que nous n'avons pas cherché sur le Carmel l'Ecbatane syrienne, que placent là les antiquaires, et dans laquelle ils font mourir Cambyse revenant de la conquête d'Égypte. Le Carmel a des souvenirs qui nous touchent bien davantage ; j'aimerais mieux savoir où fut dressé le bûcher sur lequel Élie fit descendre le feu du ciel pour confondre les faux prophètes, en quel lieu il était assis, lorsque, dans un temps de sécheresse, se penchant à terre et la tête entre ses genoux, il dit à son serviteur de regarder du côté de la mer ; je voudrais qu'on m'indiquât le point élevé de la montagne sur lequel le serviteur d'Élie était venu se mettre en observation jusqu'à sept fois, quand il aperçut un petit nuage *semblable au pied d'un homme*, et qu'il vit commencer la pluie miraculeuse. Voilà surtout les images dont nous aimons à nous faire suivre sur les hauteurs solitaires du Carmel.

Après notre course sur la montagne, nous sommes venus nous reposer dans le couvent. Nous avons été reçus dans une chambre remplie de fragmens et d'objets d'antiquités, trouvés parmi des décombres et dans des fouilles faites au bas du Carmel ; j'y ai remarqué plusieurs médailles portant l'effigie et les caractères phéniciens, et un autel

votif sur lequel le nom d'Homère est gravé en lettres grecques. Je rends grace à notre heureuse destinée qui nous fait rencontrer partout dans notre voyage les traces du divin auteur de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. Les rivages que nous foulons maintenant furent un des premiers foyers de l'antique civilisation ; serait-il étonnant que les Grecs fussent venus y établir une école d'Homère à côté de l'école des prophètes?

Sortis du couvent, nous avons été conduits par un des religieux vers une caverne où sont entassés un grand nombre d'ossemens; à l'époque de l'expédition française en Syrie, l'ancien monastère de Saint-Élie avait été converti en hôpital pour les blessés et les pestiférés; quand Bonaparte eut levé le siége d'Acre, et que l'armée française reprenait le chemin de l'Égypte, la plupart de ces pauvres malades, qu'on abandonnait sur la montagne, réunirent tout ce qui leur restait de forces afin de pouvoir rejoindre leurs compagnons qui s'en allaient; mais bientôt, épuisés et perdus au milieu des ténèbres de la nuit, ils trouvèrent une mort misérable dans les vallons du Carmel; on leur donna pour sépulture la caverne qu'on nous a montrée, et ces malheureuses victimes d'une guerre lointaine reposent là à l'ombre du pavillon de France.

En descendant la montagne par le même chemin, nous sommes arrivés à une grotte appelée l'École des prophètes; c'est là, dit la tradition

qu'Élie enseignait les doctrines du vrai Dieu; la grotte est habitée par des santons, et les musulmans la visitent avec respect; le sanctuaire était fermé; nous avons frappé plusieurs fois à la porte; personne n'est venu nous ouvrir. Autour de la grotte, on remarque çà et là des morceaux d'étoffe rouges, bleus, noirs, emblèmes de la dévotion musulmane. J'ai demandé à notre cénobite si les moines du couvent avaient à se plaindre du voisinage des santons; « Ils nous laissent fort tranquilles, » m'a-t-il répondu; quelquefois même ils viennent » adorer l'image de la Vierge et des saints pro- » phètes dans notre église, ce qui les fait ressem- » bler un peu *à l'homme qui boîte des deux côtés.* » Au reste, nous avons pu juger par nous-mêmes que les musulmans de ce pays ont beaucoup plus de tolérance que les Turcs. Il faut ajouter que les souvenirs du Carmel sont ici comme un point de réunion, comme un lien pour les croyances diverses; les pères latins sont considérés et respectés dans la contrée, parce qu'on les regarde comme les véritables gardiens de la montagne sainte.

Le chemin par lequel nous sommes descendus est l'ouvrage des moines de Saint-Élie, et comme j'en faisais mon compliment à celui qui nous accompagnait, il m'a dit que le pacha d'Acre a voulu leur faire payer pour cela une contribution; dans ce pays, les chrétiens n'obtiennent qu'à force d'argent la faculté de remuer le sol ou d'aligner des

pierres; on a vainement représenté au pacha que ce chemin ne lui coûtait rien, et que lui-même en profitait pour aller à son kiosque du Carmel; Abdallah a persisté très long-temps à exiger un *bakchis;* à la fin cependant il s'est rendu à la prière du consul de France, et n'a plus rien demandé; il a même permis aux pères, et pour cela on chante ses louanges, de réparer le chemin à leurs frais, toutes les fois qu'ils le jugeront nécessaire. J'entre dans ces petits détails pour vous faire connaître le gouvernement des pachas. Du reste, les moines du Carmel ne se plaignent pas trop d'Abdallah, et le regardent comme un assez bon voisin.

Arrivés dans la plaine, nous nous sommes dirigés vers l'extrémité du promontoire, où nous apparaissait de loin un amas de décombres; ce sont des rochers peu élevés dans lesquels on a creusé au ciseau des demeures pour les vivans et pour les morts; ces rochers, qui jadis furent des habitations, ont ressenti les coups du temps comme d'autres anciens édifices dont nous avons vu les ruines au pied du Carmel, et la nature n'a pas mieux défendu ses ouvrages que le génie de l'homme n'a défendu les siens. De belles anémones croissent maintenant au milieu de ces ruines. Plusieurs géographes ont placé là l'antique cité de Porphire.

Un peu plus loin, vers la mer, nous avons vu les débris de l'ancienne Caïpha. Je n'ai rien à vous dire de cette ville, si ce n'est qu'au temps de la

première croisade, elle était habitée par des juifs, et qu'après la conquête de Jérusalem, elle fut prise par les croisés ; il s'éleva de grandes discordes pendant le siége, car Tancrède comptait garder la ville pour lui, et Godefroi l'avait donnée d'avance à Guillaume Charpentier, vicomte de Melun. Le légat du pape fut obligé d'intervenir, et parvint à rétablir la concorde ; alors on recommença les assauts ; le siége dura plusieurs jours et les combats furent sanglans ; à la fin, on s'empara de la ville, et parmi les dépouilles des vaincus, on trouva d'immenses trésors, ce qui suffirait pour expliquer la valeur opiniâtre que les juifs avaient mise à défendre la place. La possession de Caïpha resta à Tancrède, qui en chassa Guillaume de Melun ; cette ville ouvrit ensuite ses portes à Saladin, puis les chrétiens la reprirent ; Louis IX répara ses fortifications. Depuis qu'elle est retombée au pouvoir des musulmans, l'histoire n'en parle presque plus ; elle a cependant continué d'exister jusque vers le milieu du siècle dernier, époque où fut bâtie la nouvelle Caïpha.

LETTRE XCII.

NÉGOCIATION AVEC LE PACHA D'ACRE, VISITE AU CONSUL DE FRANCE.

A bord de la *Truite*, février 1831.

Nous venons d'avoir une grande affaire avec le pacha d'Acre; nous avons traité de puissance à puissance, et la négociation a été vive; voici le fait; pour que vous puissiez me suivre, il faut que je reprenne les choses à leur origine. A notre passage à Rhodes, un Arabe égyptien, nommé Ibrahim, s'était présenté au commandant de la *Truite*, le conjurant de le recevoir à son bord jusqu'à Alexandrie. Ibrahim avait été tambour dans l'armée française en Égypte; il était allé en France, où pendant

sept ans il servit en qualité de tambour; étant retourné ensuite dans son pays, il avait formé de jeunes tambours pour l'armée de Mehemet-Ali; mais n'ayant plus rien à faire en Égypte, il était parti pour Constantinople, afin d'offrir ses services au sultan Mahmoud. Comme le bâtiment sur lequel il s'était embarqué s'arrêta à Rhodes, Ibrahim se présenta devant le pacha; Suchiur-Bey, qui n'avait point de tambour, jugea à propos de retenir celui que la fortune lui envoyait. Ibrahim était depuis quelques semaines au service du bey, qui ne le payait point; il se trouvait ainsi réduit à une grande misère, ne pouvant ni poursuivre sa route pour Stamboul, ni retourner en Égypte; les prières du tambour égyptien, soutenues par la recommandation du consul de France, avaient touché notre commandant, qui a bien voulu le recevoir à bord de la *Truite*.

Comme Ibrahim parlait assez bien la langue française, et qu'il avait fait plusieurs fois le voyage de Jérusalem, je pris dès lors un arrangement avec lui, et je lui promis de le prendre pour guide et pour interprète, pendant tout le temps que je resterai en Syrie, en Palestine et même en Égypte. Toutes nos conventions étaient faites, et pour commencer son service auprès de moi, Ibrahim était allé avec Antoine à Saint-Jean-d'Acre; mais à peine a-t-il été débarqué, que le bruit s'est répandu dans la ville qu'un tambour *du grand Bonaparte*

venait d'arriver. Ce bruit est parvenu aux oreilles du pacha, qui a voulu le voir; Ibrahim, mandé devant le visir Abdallah, s'est mis à battre du tambour, et son excellence a été ravie de ce qu'elle a entendu; le don d'un sabre et d'une bourse a été un premier témoignage de sa satisfaction. Il faut vous dire qu'Abdallah fait la guerre depuis plusieurs mois aux Arabes de Naplouse, et qu'il n'a pas un tambour dans son armée. Sa grande manie, depuis quelques jours, est d'avoir des troupes disciplinées à l'européenne, et le tambour Ibrahim lui a paru un heureux commencement de son entreprise; il a voulu que cette merveille parût devant son divan rassemblé; Ibrahim s'est présenté de nouveau avec l'instrument de sa fortune et de sa gloire; il a fait des prodiges dans l'art qu'il professe; la cour du pacha a tour-à-tour entendu *la générale, le pas de charge, la diane, le champ, l'assemblée, le rappel, la retraite*, etc.; tout le monde était dans l'enthousiame; les courtisans les plus adroits, pour exprimer leur admiration, feignaient, à chaque coup de baguette, d'être saisis de frayeur; lorsque Ibrahim a battu le pas de charge, un vieux Kiaïa qui s'était trouvé dans Saint-Jean-d'Acre assiégé par Bonaparte, a paru plus effrayé que tous les autres, et s'est couvert le visage en s'écriant que les tambours de l'armée française faisaient le même bruit toutes les fois que les *giaours* montaient à l'assaut. Vous voyez qu'il n'a rien manqué au

succès d'Ibrahim, et que le pacha ne pouvait pas moins faire que de le retenir à son service.

Antoine est revenu seul, et lorsque je lui ai demandé ce qu'était devenu ibrahim, il m'a raconté ce que je viens de vous dire. J'ai fait part de ce qui m'arrivait au commandant de la *Truite*, et j'ai réclamé son intervention auprès du pacha ; le droit des gens ne permettait pas à Abdallah de retenir ainsi un homme placé sous le pavillon français. Le commandant, qui traite sévèrement tout ce qui tient à l'honneur du pavillon, a sur-le-champ adressé ses plaintes à l'agent consulaire ; celui-ci a présenté une note au pacha, qui d'abord n'a point voulu faire justice ; le consul a insisté ; on a même menacé le pacha d'employer à punir son infraction au droit des gens, la poudre qu'on voulait employer à le saluer. Alors le pacha a fait des réflexions sérieuses, et, changeant de ton, il nous a proposé un accomodement ; il s'offrait, si on lui laissait Ibrahim, de nous donner huit de ses gardes et le premier de ses interprètes pour nous accompagner jusqu'à Jérusalem. Cette offre ne nous a pas semblé déraisonnable, et comme, d'un autre côté, nous ne voulions pas arrêter le pauvre Ibrahim sur le chemin de la fortune, nous avons accepté l'arrangement proposé par le pacha.

Je suis resté à bord de la *Truite* pendant toute cette négociation, qui a duré deux jours. Quand tout a été terminé à la satisfaction générale, nous

nous sommes embarqués dans la chaloupe de la *Truite*, pour nous rendre à Saint-Jean-d'Acre. Nous avions plus de deux lieues de mer à traverser; nous sommes partis à sept heures du matin; le temps était fort beau et le vent favorable; il n'était pas neuf heures quand nous sommes entrés dans le port. Arrivés chez l'agent consulaire de France, on nous a fait entrer dans une salle très vaste, ornée de tapisseries et d'un divan recouvert d'une belle soie de Lyon. Bientôt nous avons vu paraître le consul. M. Catafago (c'est son nom) a quelque chose d'original et même de grotesque dans sa physionomie et dans son accoutrement; figurez-vous un homme de taille moyenne, avec la longue robe des Orientaux, et coiffé d'un chapeau à trois cornes. M. Catafago est un négociant arabe, établi à Saint-Jean-d'Acre depuis plus de quarante ans; il a vu se succéder plusieurs pachas, et s'est toujours assez bien maintenu auprès de chacun d'eux; il est à la fois le représentant de l'Autriche, celui de la Russie et celui de la France; en sa qualité de banquier, il avance quelquefois des fonds aux grands personnages du pays, au pacha lui-même. Le jour de notre arrivée, M. Catafago avait prêté trente mille piastres au prince de la montagne, et n'a pas manqué de nous le dire, pour nous montrer son crédit dans le Liban et sur toute la côte; il a quelquefois essuyé la mauvaise humeur, l'humeur capricieuse d'Abdallah; mais toutes les bour-

rasques qui éclatent contre lui finissent toujours par s'apaiser et par tourner au profit de sa fortune; elles sont pour lui comme les orages du ciel, qui troublent un moment la terre, et dont le résultat salutaire est de féconder les moissons.

Nous avons été présentés à madame Catafago et à ses deux filles. Madame Catafago s'exprime fort bien en français, et parle avec un très grand sens; elle est vêtue moitié à la franque, et moitié à l'orientale; ses deux filles ne manquent ni de beauté, ni de grace; leur parure est celle du pays, quantité de clinquans et de colifichets dont je ne sais point les noms. Des galoches ou des nalines de bois de sycomore les font paraître beaucoup plus grandes qu'elles ne le sont; leurs cheveux, d'un noir d'ébène, descendent en tresses sur leurs épaules; elles ont sur le front, au lieu de bijoux, un diadême formé de sequins; elles ont aussi des pièces d'or mêlées à leurs tresses flottantes; ce genre de parure a été pour moi une grande nouveauté. Je me rappelle que Voltaire compare quelque part les beaux esprits qui affectent de briller dans tout ce qu'ils écrivent, à des gens qui se mettraient des diamans jusque sur le derrière; c'est justement ce que font les demoiselles Catafago. Ajoutez à cela, que lorsque les dames arabes marchent, toutes les pièces de monnaies pendues à leur chevelure produisent des sons argentins, qui augmentent encore la singularité du spectacle pour un étranger. Leurs

galoches de bois résonnent sur le pavé et s'entendent d'assez loin. Telle est la mode du pays; les dames, parées de la sorte, ne peuvent marcher un peu vite, sans faire un très grand fracas, et si on y donne des bals, je ne sais pas trop comment on peut suivre les violons.

Après les premières surprises, nous avons fini par nous faire à tous ces costumes; j'étais touché de la manière affectueuse dont on nous a reçus. Nous avons dîné avec toute la famille; la table était servie à l'européenne; nous avons bu du vin de Chypre à la santé des vainqueurs d'Alger, et pendant tout le dîner, nous n'avons parlé que de la France, de sa gloire et de ses malheurs.

J'ai prié M. Catafago de m'accompagner hors de la ville; j'étais impatient de voir ces campagnes de Saint-Jean-d'Acre, qui avaient été le théâtre de tant de combats pendant les croisades. Nous sommes sortis par la porte de Damas; une plaine immense s'étendait devant nous, bornée de tous côtés par des collines et des montagnes. Nous avons pu découvrir au premier aspect les principales positions décrites par les chroniques qui ont raconté les différens siéges de la ville d'Acre; j'ai pu d'abord m'assurer que leurs descriptions ne manquent point d'exactitude, et je prévois avec une véritable satisfaction que j'aurais peu d'erreurs à rectifier dans cette partie de mon histoire des guerres saintes. Nous aurons occasion de revenir

sur cette plaine, si remplie de grands souvenirs.

Après une promenade de deux heures dans les campagnes d'Acre, nous nous sommes rapprochés des remparts de la ville; ces remparts ont été rebâtis à neuf, il y a dix ans, et présentent un état de fortification redoutable, surtout du côté de la terre; on s'est moins occupé de fortifier le côté de la mer, assez bien défendu par la difficulté de s'approcher du rivage. Nous avons retrouvé à l'entrée du port cette fameuse tour des Mouches, devant laquelle échouèrent tant d'héroïques efforts; j'ai eu quelque plaisir à savoir qu'elle porte encore le nom que lui donnaient les pélerins. A la distance de plus d'une demi-lieue hors de la ville, le sol est couvert de débris; l'enceinte de la vieille Ptolémaïs se trouve par là très facile à reconnaître. Aujourd'hui la ville occupe à peine les deux tiers de l'espace qu'elle occupait au temps où les croisés en étaient les maîtres

Saint-Jean-d'Acre est, par sa position, la clef de la Syrie; au temps des croisades, les chrétiens et les Sarrasins mettaient une grande importance à l'occupation de cette place; quoiqu'il y eût alors plusieurs autres ports sur la côte, on abordait le plus souvent à Saint-Jean-d'Acre. En perdant cette ville, les chrétiens perdirent la Palestine et la Syrie. Lorsque Bonaparte eut la pensée de pousser ses conquêtes en Syrie, il chercha d'abord à s'emparer de la ville d'Acre, et les ennemis qu'il avait à com-

battre mirent aussi tous leurs soins à la défendre; ayant échoué dans sa tentative, et perdant l'espoir de réduire la ville qu'il avait devant lui, il renonça à toute expédition au-delà du désert, et ne s'occupa plus que de conserver l'Égypte. Si, dans l'avenir, quelque conquérant veut porter ses armes en Syrie, il est probable qu'il commencera aussi par Saint-Jean-d'Acre.

Il n'est pas aisé de suivre l'histoire de Saint-Jean-d'Acre dans les temps modernes, et surtout depuis la chute de la puissance chrétienne en Syrie; il y a près de trois siècles que cette ville est sous la domination ottomane. Toutefois, l'autorité des sultans ne peut s'y faire respecter; nous avons vu dans l'Anatolie, des pachas que la Porte peut déplacer, changer, même faire étrangler quand il lui plaît; il n'en est pas de même ici, où les pachas sont des princes et presque des souverains indépendans; à mesure qu'on s'éloigne de la capitale de l'empire, on s'aperçoit que la puissance du grand-seigneur va en s'affaiblissant, et que le pouvoir des gouverneurs s'accroît; la Porte, ne pouvant exercer une autorité immédiate dans l'éloignement, a dû se contenter d'un hommage ou d'un tribut, et souvent elle a été obligée de reconnaître pour chefs ou pour pachas d'Acre, tous ceux que les événemens de la guerre, les intrigues de l'ambition, quelquefois même le crime et la félonie, rendaient maîtres de ces pays lointains. On se ressouvient avec horreur du pacha

Djézar; il a eu déjà trois successeurs, que la fortune a tirés comme lui des rangs les plus obscurs, et qu'elle a imposés au choix des sultans.

On peut voir par l'exemple d'Abdallah, qui règne aujourd'hui, comment se font les pachas d'Acre; Abdallah était le fils d'un kiaïa mort au service de Soliman; personne ne songeait à lui, et son enfance délaissée n'inspirait que la compassion. L'idée d'élever au pachalik un orphelin abandonné vint à l'esprit d'un juif à qui Djézar avait fait couper les oreilles, et que ses intrigues rendaient encore puissant. On doit sans doute être surpris de cette brusque élévation, mais ce qui surprend bien davantage lorsqu'on connaît Abdallah, c'est qu'il ait pu se maintenir au pouvoir. Figurez-vous un homme capricieux et fantasque, un homme efféminé, passant sa vie avec des femmes, et déjà vieux à trente-trois ans. Il ne faut pas demander à ce pacha de la Syrie, la moindre suite dans sa politique, car sa politique va selon son humeur; il lui prend quelquefois des boutades de civilisation européenne; le voilà tout-à-coup avec le tarbouch, avec un habit écourté; le voilà qui boit du vin, qui monte à cheval à la française; mais au bout de quelques jours, tout est changé de nouveau; il retourne à ce qu'il avait quitté, pour le quitter encore lorsqu'il lui viendra d'autres pensées.

Quoiqu'on ait à lui reprocher la fin tragique du pauvre juif qui l'avait fait nommer pacha, Abdallah

n'a pas la réputation d'être cruel; les coups d'état, les excès de son despotisme sont comme des fantaisies de femme; il est tyran à la manière des enfans gâtés; il y a six mois qu'il s'était mis en tête d'avoir les diamans de madame Catafago; les menaces, les violences même, ont été employées pour obtenir ce qu'il désirait, puis, comme s'il n'eût jamais été question de rien, le visir s'est remis à combler de ses bonnes graces une famille qu'il avait dépouillée. Il négocie depuis quelque temps avec la Porte et le pacha d'Égypte. Aujourd'hui, il veut se faire un bouclier de Méhémet-Ali contre le grand-seigneur; demain, il se réunira au grand-seigneur contre Méhémet-Ali; vous pouvez juger de l'esprit qui préside à ces négociations, et quelles peuvent en être les suites. Abdallah, comme je vous l'ai dit, est, depuis quelques mois, en guerre avec les Arabes de Naplouse, et ne peut les soumettre; tantôt il croit que cette guerre lui fera un nom glorieux parmi les nations; tantôt il se décourage, et parle de s'enfuir avec son harem et ses trésors. Tel est le pacha que la fortune a donné à la Syrie, et dans les mains duquel est tombé l'héritage de Salomon, car la Porte vient de réunir au pachalik d'Acre la ville de Jérusalem et tout le littoral jusqu'à Gaza.

Nous avons visité l'intérieur de la ville de Saint-Jean-d'Acre; nulle part on ne voit des rues plus étroites, plus obscures, plus sales; les khans

de la ville, ouverts aux caravanes et aux marchands, sont comme tous ceux des villes arabes; les bazars sont misérables, mal tenus, et n'ont rien qui attire les passans; la ville n'a que deux édifices qui méritent quelque attention, le palais du visir et la mosquée de Djézar. On rencontre encore quelques vestiges de la puissance des chrétiens; ce sont des ruines d'anciennes églises; parmi ces ruines qui ont conservé un nom, on distingue les restes des églises de Saint-André, de Saint-Jean, de Saint-Nicolas; je me suis arrêté sur l'emplacement de cette fameuse église de Saint-Sabbat qu'on se disputait les armes à la main, et qui fut l'occasion d'une guerre à la suite de laquelle finit la domination chrétienne sur les côtes de Syrie : on nous a fait voir auprès de la mer, ce qui reste de l'arsenal des galères, et des *auberges* des chevaliers de saint Jean; on montre au milieu de la ville des décombres qui ont appartenu au palais des grands-maîtres de l'hôpital; ce sont des voûtes, des arcades, des souterrains couverts de ronces et de poussière : on ne retrouve plus rien de ces anciennes forteresses bâties au temps des croisades, de ces châteaux avec leurs tourelles gothiques, dans lesquelles s'enfermèrent tour-à-tour les chrétiens et les musulmans.

Les pères de la Terre-Sainte ont un couvent à Saint-Jean-d'Acre; tous les moines qui l'habitaient, au nombre de sept, sont morts de la peste.

Voici comment on raconte ce malheureux événement ; il y avait plus d'une année qu'un père franciscain avait été enlevé par ce fléau contagieux, et tous les vêtemens du défunt étaient restés dans une malle qu'on avait eu soin de tenir fermée ; on a cru qu'au bout de douze ou quinze mois, il ne resterait plus de traces de la contagion, et qu'on pouvait enfin ouvrir la malle, sans avoir rien à redouter ; sécurité malheureuse ! car la malle ayant été ouverte, deux moines sont morts le lendemain, le surlendemain deux autres ont expiré ; enfin les sept jours de la semaine n'étaient pas écoulés, qu'on avait ouvert sept sépulcres, et qu'il ne restait plus personne au couvent. On a fait fermer la maison ; le pacha a donné des ordres pour que personne n'y entrât et n'en sortît ; des gardes ont été placés à la porte ; comme l'intérieur du couvent restait sans gardiens, on a publié à son de trompe qu'il serait donné trois piastres par jour à quiconque voudrait s'y enfermer pendant six mois. Plus de deux cents personnes se sont présentées, redoutant moins la peste que la misère, et sur les deux cents, on en a choisi cinq qui sont dans le couvent sans pouvoir en sortir. Je suis entré dans la cour et dans la galerie du monastère pour voir le docteur Bosio, qui occupe là un appartement. M. Bosio est un réfugié piémontais, établi à Saint-Jean-d'Acre avec sa famille ; il est depuis quelque temps médecin du pacha ; le médecin auquel M. Bo-

sio a succédé, et que nous avions vu à Marseille, nous avait parlé des caprices et des singularités d'Abdallah ; entre autres bizarreries de son caractère, il voulait que son médecin avalât la moitié des remèdes que celui-ci lui conseillait de prendre. On lui ordonnait un émétique, il fallait en avaler la moitié ; une tisane, de même ; une purgation, *idem*, etc. J'avais fini, me disait le docteur, par ne lui ordonner que l'air pur du Carmel et l'eau fraiche du Bélus. Le docteur Bosio est un homme de sens et d'esprit ; il a très bien su s'accommoder à l'humeur du pacha, qui, avec lui, est devenu plus raisonnable. Versé à la fois dans l'art de guérir et dans la science militaire, il tâte tous les matins le pouls d'Abdallah, et passe ses troupes en revue tous les soirs. Il est admis quelquefois au divan suprême, et son influence s'étend jusqu'à la politique du pacha, qui n'en va pas plus mal.

J'ai fait quelques questions au docteur Bosio sur la peste qui paraît s'être confinée dans le couvent ; le docteur nous a répondu que le fléau ne donnait plus d'inquiétudes pour le moment, mais que l'année ne se passerait pas sans qu'il ne renouvelât ses attaques ; il ne m'appartient pas de raisonner sur un mal dont la connaissance paraît avoir échappé aux plus habiles, mais qu'il me soit permis d'exprimer une observation que j'ai faite, non pas en étudiant la médecine, mais en étudiant l'histoire. Comment se fait-il que pendant deux

siècles et demi qu'ont duré les croisades, la peste ne se soit pas déclarée une seule fois dans une ville de Syrie ou d'Égypte, tandis que maintenant elle revient presque chaque année dans ces deux pays. Ce fut sans doute un grand bonheur, car l'Europe n'eût pas tardé à se dépeupler. J'ai fait part de cette observation historique au docteur Bosio qui en a été frappé; je pense qu'elle vous frappera de même, je laisse d'ailleurs les explications à ceux qui en savent plus que moi. C'est ici surtout qu'il faut s'en rapporter à ces voyageurs éclairés qui, dans leurs courses laborieuses, n'ont rien négligé pour connaître la vérité, et qui l'ont cherchée au péril de leur vie [1].

[1] Je n'ai pas besoin de nommer ici M. Pariset et plusieurs de ses compagnons de voyage, qui m'ont précédé en Égypte et sur les côtes de Syrie.

LETTRE XCIII.

DÉPART POUR JÉRUSALEM. ROUTE DE CAIPHA A RAMLA.

9 février 1831.

Nous avions fixé notre départ pour Jérusalem au 7 février; dès le matin, le pacha d'Acre nous a envoyé les huit gardes et l'interprète qu'il nous avait promis. Plusieurs des officiers de la *Truite* ont voulu aussi faire le voyage, et nous ont accompagnés; notre caravane était nombreuse; tout le monde avait des armes; on parlait depuis quelques temps de plusieurs brigandages, de plusieurs meurtres commis sur la route que nous allions suivre; nous nous attendions à trouver plus d'une occasion d'exercer notre valeur contre les Arabes

bédouins, avant d'arriver à Ramla et dans les montagnes de la Judée.

Nous sommes sortis de Caïpha à sept heures du matin, et nous avons laissé à notre gauche la pointe du Carmel. Notre troupe a marché long-temps dans une plaine à moitié cultivée, située entre la mer et une chaîne de montagnes; la grande armée des croisés, dans la première guerre sainte, avait suivi le même chemin; c'est aussi la route que prit Richard-Cœur-de-Lion, lorsqu'après la prise de Saint-Jean-d'Acre, il marcha avec son armée vers Jérusalem. Les lieux que traversait l'armée de Richard, nous dit Gauthier Vinisauf témoin oculaire, étaient remplis d'herbes de toute espèce, qui s'élevaient jusqu'à la hauteur de l'homme; une grande quantité d'animaux sauvages sautaient souvent entre les jambes des soldats, et *semblaient s'offrir d'eux-mêmes à leur appétit*. L'*itinéraire de Richard* parle de certains insectes rampans qu'il appelle *tarentes*, et qui incommodaient les pélerins par des piqûres douloureuses; ces insectes ne paraissaient point le jour; mais à l'approche de la nuit, ils accouraient en foule, armés de leur cruel aiguillon; leur piqûre causait une enflure subite, accompagnée de douleurs violentes; les croisés finirent par éloigner ces insectes venimeux, en frappant sur des boucliers, sur des casques, sur tous les ustensiles qu'ils avaient sous la main, et qui pouvaient produire un son. Le

même historien cite une ville ou un château appelé Capharnaum, dans lequel Richard *dîna en attendant l'armée;* les descriptions des lieux que fait Gauthier n'ont pas perdu leur exactitude, et les pays qu'il traversa avec les croisés ne m'ont pas paru avoir changé d'aspect et de physionomie. Les bords de la mer sont encore couverts de hautes herbes; nous n'avons point cependant retrouvé les tarentes, ni le château de Capharnaum, qui devait être situé à l'endroit où se trouve maintenant le village arabe d'Atlik.

Après trois heures de marche, nous sommes arrivés à l'endroit du chemin que le chroniqueur anglais appelle les *Chemins étroits*. Une route a été taillée à main d'homme au milieu d'une couche rocheuse qui couvre la plaine; on marche entre deux bancs de rochers pendant près d'un demi-mille; puis on arrive dans une campagne découverte, au bout de laquelle on aperçoit le *château des Pélerins*. Rien ne peut nous faire connaître en quel temps a pu être tracé le chemin des *Étroits;* tout ce que je puis vous dire, c'est que le pays que nous avons traversé nous a montré partout des rochers travaillés par le ciseau et l'industrie de l'homme; nous avons vu partout des demeures pour les vivans et pour les morts, creusées dans la roche vive; quelques-unes paraissent fort anciennes, et je ne m'étonne pas qu'on les fasse remonter à des temps qui ont précédé la con-

quête des Hébreux; nous voyons en effet dans l'Écriture, que les habitans de ces contrées furent ceux qui résistèrent le plus long-temps aux armes d'Israël; il n'était pas facile de triompher d'un peuple pour lequel chaque rocher était un asile, et chaque montagne une place de guerre.

Le *château des Pélerins* qui s'aperçoit du chemin des *Étroits*, présente de loin l'imposant aspect de ses tours et de ses remparts. On a de la peine à croire d'abord que ce château qui reste debout, et qui semble n'avoir rien perdu de ses fortifications, puisse être sans habitans. A mesure qu'on s'en approche, on est frappé du silence qui règne dans son enceinte; lorsqu'on a franchi les portes, on s'étonne de n'y trouver que des troupeaux de chèvres avec leurs gardiens; les Arabes l'appellent le château d'Atlik, du nom du village situé à une lieue de là, au pied des montagnes; le château des Pélerins ou d'Athlik fut bâti par les templiers, après la troisième croisade. Jacques de Vitri nous apprend que, lorsqu'on en jeta les fondations, on découvrit dans la terre plusieurs sources d'eau vive, beaucoup de colonnes et des trésors qui avaient appartenu à des temps tout-à-fait ignorés; quand la puissance des Francs eut succombé en Syrie, et que Ptolémaïs, Tripoli et Beyrouth, furent tombées au pouvoir du sultan du Caire, les chevaliers du Temple se défendirent encore quelque temps dans le château des

Pélerins. L'histoire n'en parle plus depuis cette époque; plusieurs tours de plus de cent pieds de hauteur y sont encore debout; les murailles qui subsistent ont en plusieurs endroits plus de douze pieds d'épaisseur. Nous avons distingué parmi les ruines, des colonnes de granit, des fenêtres, des créneaux, des dômes, les restes d'une église et d'un palais du grand-maître; une espèce de hâvre qui s'avance jusque sous les murs, peut recevoir de petits bateaux. Les tours solitaires d'Atlik servent maintenant de point de reconnaissance aux navigateurs. Lorsque la *Truite* était près d'entrer dans la baie de Caïpha, je me rappelle que notre pilote grec nous avait montré, à notre droite, le château des Pélerins.

A quatre ou cinq mille d'Atlik, toujours en suivant la côte, on trouve le village de *Tantoura;* ce lieu occupait un rang distingué parmi les villes de la terre de Canaan. L'Écriture lui donne le nom de *Dor*, *Dora*, *Nephath*. Je vous intéresserais médiocrement en vous disant que cette ville fut prise d'assaut par Josué, et que *Triphon*, usurpateur du trône de Syrie, et meurtrier de Jonathas, y fut assiégé par un prince de la famille d'Antiochus. On distingue encore sur une pointe de terre les restes d'une forteresse ou d'une ville qui existait au temps des croisades et que les chroniques du temps appellent *Mirla*.

Le village de Tantoura, où nous avons couché,

est situé sur le bord de la mer ; il y a là une espèce de port dans lequel on ne peut entrer sans danger. La côte que nous parcourons n'offre aucun abri, aucun refuge aux navigateurs. Les peuples de ces rivages n'ont long-temps vécu que des dépouilles des naufragés, et tandis que les Arabes vagabonds attendaient le voyageur égaré dans le désert, ceux qui habitaient les côtes attendaient les navires battus par la tempête ; ainsi vivaient naguère les Arabes de Tantoura, et ce n'est que depuis un siècle qu'ils se sont mis à cultiver la terre, qui est dans ce pays d'une très grande fécondité.

Le village, composé d'une soixantaine de maisons, ne ressemble point aux villages que nous avons vus en Turquie. Comme nous avions un *bouiourdi* du pacha d'Acre, nous sommes descendus chez le scheirk, qui a la maison la plus commode du pays ; il nous a reçus avec de grandes démonstrations de joie, et ne sachant comment nous faire honneur, il s'est mis à crier de toutes ses forces, à répéter mille mots sans suite, le tout accompagné de gestes et de manières qui nous ont paru tout-à-fait barbares. Du reste, il ne nous a offert ni le café ni la pipe ; quelle différence entre ce chef turbulent et grossier d'une tribu arabe, et ces bons agas de l'Asie-Mineure, dont l'hospitalité, avec moins de bruit et de paroles, était si franche, si naturelle et si affectueuse ! Nous avons été introduits

dans une chambre, espèce de hangar assez vaste qui sert d'écurie pour les bestiaux; le scheirk a poussé la politesse jusqu'à nous y laisser seuls, c'est-à-dire que les animaux ont été renvoyés dans la cour. Comme nous sommes arrivés de bonne heure à Tantoura, nous avons eu tout le temps de parcourir le village et les environs. Nous sommes entrés dans quelques-unes des cabanes des Arabes; toutes ces habitations sont à peu près construites sur le même plan; leur intérieur, qui n'est qu'un réduit étroit et voûté, ne ressemble pas mal au dedans d'un four; au milieu de chaque cabanne, est un tronc d'arbre qui en soutient la voûte; ce sont partout les formes arrondies de l'architecture arabe, et le village, vu de loin, pourrait se prendre pour une réunion de grosses taupinières. Au reste, les animaux de nos basses-cours sont beaucoup mieux logés que les habitans de Tantoura.

Toutefois, ce peuple paraît moins malheureux que celui que nous avons vu à Saint-Jean-d'Acre et à Caïpha; ce ne sont là ni les Arabes nomades, ni les Arabes tout-à-fait corrompus des cités. Le jour de notre arrivée, on célébrait une noce; nous avons vu une partie de la fête; trente ou quarante jeunes hommes, rangés sur une même ligne, et pressés les uns contre les autres, marchaient en cadence, et chantaient une chanson dont le refrain était : *La belle épouse le beau* et *le beau épouse la belle;* après eux s'avançait un jeune homme d'une vingtaine

d'années, qui avait un air fort commun, et que nous n'aurions pu prendre, à son extérieur, pour le *beau* de la chanson : c'était le futur époux ; il s'avançait, monté sur un cheval, armé d'un fusil ; il était suivi des femmes et des enfans du village qui répétaient le refrain : *Le beau épouse la belle*. Il partait du cortége quelques coups de fusil qui animaient la fête ; après avoir fait le tour du village, on s'est arrêté sur un terrain qui venait d'être balayé ; là, le marié est descendu de cheval ; il s'est assis sur une natte ; la pipe que les Arabes appellent *hassabé*, lui a été offerte avec un air de solennité. Au bout d'un quart d'heure, on a apporté devant lui un énorme pilaw, qui a été distribué aux assistans ; puis le jeune époux a été reconduit dans sa maison, où l'attendait sa future compagne ; nous n'en avons pas vu davantage ; voilà, je pense, les principales cérémonies d'un mariage arabe : seulement on passe un contrat, quelques jours avant la noce, devant le scheirk.

Les femmes du pays sont vêtues d'une longue robe bleue, qui leur descend jusqu'au talon, et qui s'ouvre sur la poitrine ; la robe est serrée au milieu du corps par une ceinture d'étoffe, quelquefois même par une simple corde. Un bandeau, fait de pièces de monnaie, orne leur front, et leur pend des deux côtés jusqu'à l'oreille ; elles ont aux bras de petites chaînes de verre ou de métal. Nous n'avons point vu de femmes voilées ; le sexe ne man-

que pas d'une certaine beauté, mais l'habitude qu'ont les femmes de se noircir les lèvres et les sourcils avec je ne sais quelle drogue, donne à leur physionomie quelque chose de dur et de repoussant. Ce sont les femmes qui ont soin des bestiaux, et qu'on charge de tous les travaux domestiques. La plupart des habitans n'ont qu'une femme, car dans leur maison, ils ne pourraient pas en loger deux; le scheirk, logé d'une manière plus commode, en a jusqu'à quatre; il les fait travailler comme des servantes ou des esclaves; ce sont les femmes du scheirk qui ont balayé et nettoyé notre appartement, l'écurie de la maison, et qui nous ont apporté le pilaw et le lait bouilli que nous avons mangé à notre souper. Nous avions vu, dans la cour, à notre arrivée, la première femme du scheirk, occupée de moudre du frôment sur un moulin à bras; cette occupation m'a rappelé que dans l'antiquité les femmes étaient chargées ainsi de moudre le blé; Jésus-Christ, annonçant la destruction de Jérusalem, dit ces paroles : « Deux femmes moudront au moulin; l'une sera prise et l'autre laissée. » La femme du scheirk, occupée de ce travail, lorsque nous avons paru, n'a pas même daigné tourner vers nous ses regards; la reine de Saba n'aurait pas eu plus de fierté; elle avait sur son front un bandeau de piastres d'argent, et portait des brasselets de verre bleu.

Les hommes sont vêtus d'un manteau ou plutôt

d'une pièce de feutre, rayé de noir et de blanc, qui tombe sur leurs épaules, et leur laisse le bras droit à découvert; ils n'ont pas d'autre parure. Les Arabes n'ont pas comme les Turcs un paquet de pistolets pendu à la ceinture; leur arme habituelle est un fusil, leur monture est le cheval. Le scheirk paraît avoir sur eux la plus grande autorité; c'est lui qui est chargé de recevoir les impôts, et cette fonction ajoute encore à la crainte qu'il inspire; il veille lui seul pour le maintien de l'ordre, et lorsqu'il se commet quelque infraction aux lois, il administre lui-même les corrections. Le scheirk de Tantoura nous a donné le spectacle de sa justice; en rentrant chez lui après notre tournée dans le village, nous l'avons trouvé sur sa porte, frappant, à grands coups de bâton, un jeune homme accusé de je ne sais quelle faute. Tout se passait sans aucune résistance, sans même qu'on entendît une plainte; j'ai cru remarquer que le scheirk n'était pas fâché que nous fussions témoins du pouvoir qu'il exerce dans le pays.

Dans une promenade que nous avons faite au bord de la mer, nous avons visité une caravane de pélerins arméniens qui campaient sur une belle esplanade couverte de gazons. Les plus riches avaient des tentes, la plupart n'avaient point d'abri et restaient sur la terre nue, au milieu de leurs bagages, exposés aux vents et à la pluie. Il y avait dans cette caravane des femmes, des vieillards,

des enfans au berceau; un grand nombre faisait le voyage à pied; quelques-uns montaient des ânes; une perche surmontée d'une touffe de crins de cheval, était plantée au milieu de cette multitude; il se trouvait là des pélerins qui venaient de Tauris, qui venaient d'Édesse, qui ayaient quitté, pour visiter Jérusalem, le pays d'Érivan, la Georgie, les rives de la mer Caspienne, les bords de l'Euphrate et du Tigre. Cette pieuse caravane me rappelait nos pélerins d'Occident qui, dans le moyen-âge et avant les croisades, abandonnaient leur pays pour se rendre dans les lieux saints; quoique nous fussions tout-à-fait étrangers les uns aux autres, un sentiment religieux nous a mis en rapport dès la première vue. En passant au milieu d'eux, nous voyions sur leurs figures quelque chose d'affectueux et de bienveillant; les uns voulaient nous faire asseoir sous leurs tentes, d'autres nous invitaient à fumer la pipe, ou nous offraient de l'eau-de-vie; nous prononcions devant eux le nom de *Jérusalem*, mais la ville sainte n'a pas le même nom dans leur langue; quelques-uns de nous leur montraient les montagnes que nous avions devant nous, et nous leur faisions entendre que nous allions par-delà ces montagnes; je leur montrais le soleil, et je leur faisais comprendre par signes que nous étions partis des lieux où se couche l'astre du jour, pour venir aux lieux où naît la lumière. Ces bonnes gens nous priaient de ne pas les quitter

et d'achever notre voyage avec eux, car ils n'avaient, nous disaient-ils, d'autres armes que leurs prières, d'autre appui que celui des anges. Comme nous appartenions à la grande nation des Francs, et que nous étions bien armés, ils nous prenaient pour ces guerriers dont parle l'Écriture, qui n'ont besoin que d'être dix pour mettre en fuite cent ennemis, et d'être mille pour en tuer dix mille.

Je vous ai parlé du réduit que le scheirk de Tantoura nous avait laissé pour la nuit; après notre souper, nous nous sommes étendus parmi nos bagages, et nous avons dormi en dépit des insectes qui nous dévoraient; le lendemain, nous nous sommes réveillés avant le jour, et nous avons fait nos dispositions pour nous remettre en route; notre premier soin a été de payer au scheirk l'hospitalité qu'il nous avait donnée, et nous avons cru que quatre *krérì* en or, dont chacun vaut trois piastres et demie, suffisaient pour nous acquitter; mais cette offrande était loin de répondre à l'attente de notre hôte; il se rappelait que le consul de Hollande à Beyrouth, qui était venu loger chez lui quelques jours auparavant, lui avait donné en partant quatre-vingt piastres; malheur à ceux qui viennent après des voyageurs aussi magnifiques, car de telles libéralités font croire aux Arabes que tous les Francs sont cousus d'or, et qu'ils doivent partout répandre des trésors sur leurs route. Notre scheirk est souvent revenu sur la grace insigne qu'il nous avait faite

en déplaçant pour nous ses chevaux, ses vaches et ses moutons; comme nous n'avons pas voulu nous soumettre à ses prétentions, et que nous nous disposions à partir, on est venu nous dire que les selles et les brides de nos montures avaient disparu; à la fin l'interprète du pacha d'Acre qui nous accompagnait, a montré au scheirk notre bouiourdi (passeport) et lui a dit d'un ton menaçant qu'Abdallah lui ferait couper la tête, s'il persistait à rançonner ainsi les voyageurs; aussitôt le ton du scheirk s'est radouci, les selles et les brides de nos chevaux se sont retrouvées, et nos quatre petites pièces d'or pour la nuit que nous venions de passer dans une écurie, ont été acceptées sans trop de murmure. Qu'on vante tant qu'on voudra l'hospitalité patriarchale des Arabes; voilà celle des Arabes de Tantoura.

SUITE

DE LA LETTRE XCIII.

DÉPART DE TANTOURA, RUINES DE CÉSARÉE, DE LA FORÊT PRISE POUR LA FORÊT DU TASSE, HALTE DANS UNE TRIBU NOMADE, ARRIVÉE A ALI-EBN-HARAMY.

10 février 1831.

Une pluie battante était tombée pendant la nuit; lorsque nous sommes partis, le soleil s'est levé dans tout son éclat; la caravane arménienne s'était mise en marche; nous l'avons suivie à travers un rivage sablonneux, couvert en plusieurs endroits d'une énorme quantité de coquilles. A deux lieues de Tantoura, nous avons traversé une rivière que les gens du pays appellent *Nahr-Coucath* ou le fleuve des Crocodiles. Plusieurs voyageurs ont cru voir

dans cette rivière des crocodiles plus monstrueux que ceux du Nil ; une de nos chroniques rapporte que ces monstres avaient dévoré deux soldats de la croix. Nous n'en avons vu aucun ; on nous a dit que les crocodiles du *Nahr-Coucath*, sont de la plus petite espèce. En passant dans ce lieu, nous avions une autre préoccupation, je pourrais dire une autre frayeur : c'était celle des Arabes-bédouins et des brigands du désert, dont tout le pays, nous disait-on, était infesté. Les gardes du pacha, qui nous servaient d'escorte, s'écartaient à droite et à gauche pour éclairer notre marche, et pour découvrir les ennemis, s'il y en avait. Quelquefois, ils revenaient auprès de nous d'un air très effrayé, et nous racontaient qu'ils avaient vu beaucoup d'hommes à cheval ; c'étaient les bedouins ; alors notre caravane serrait les rangs ; chacun préparait ses armes. Nous avons eu ainsi plusieurs alertes ; mais l'ennemi n'a pas paru.

Nous avions à une lieue de nous, sur le bord de la mer, les ruines de Césarée ; nous distinguions les tours et les remparts de la cité ; le voisinage d'une aussi grande ville nous rassurait, et nous nous avancions pleins de sécurité et de confiance ; mais quelle a été notre surprise, lorsque nous n'avons trouvé qu'une ville démolie et pas un être vivant ! J'avoue que l'aspect de ces ruines solitaires m'a inspiré quelques craintes ; je portais autour de moi des regards inquiets, et de chaque rue déserte, de

chaque tour abandonnée, il me semblait voir sortir des troupes de bédouins.

Césarée eut ses temps de gloire sous la domination romaine; vous pouvez voir dans l'historien Josèphe une pompeuse description de son cirque, de son amphithéâtre, de ses palais de marbre, de son temple de César-Auguste, de son port qui égalait ceux du Pyrée et de Tyr. C'est dans cette ville que les apôtres de la foi chrétienne commencèrent à cueillir les palmes du martyre. L'histoire de Césarée est environnée de ténèbres, jusqu'au moment où elle tomba au pouvoir du kalif Omar. Elle fut reprise sur les Sarrasins, par Baudouin Ier, roi de Jérusalem; Caffaro, historien génois, qui assistait à la prise de Césarée, nous donne sur cette conquête des détails fort curieux. Tandis que les chrétiens, nous dit-il, se disposaient à livrer un assaut, deux Sarrasins sortirent de la ville, et dirent aux assiégans : « Pourquoi voulez-vous nous tuer et vous emparer de notre pays, puisqu'il est écrit dans votre loi qu'on ne doit pas envahir ou même désirer le bien d'autrui, ni attenter à la vie des créatures formées à l'image de Dieu. — Il est vrai, répondit le patriarche de Jérusalem, qu'il est écrit dans notre loi qu'on ne ravira pas le bien d'autrui, et qu'on ne versera pas le sang de l'homme, mais la ville de Césarée ne vous appartient pas, elle appartient à saint Pierre qui nous l'a donnée; quant à l'effusion du sang, nous vous répondrons que celui

qui a pris les armes pour détruire la loi de Dieu, mérite la mort. » De pareils raisonnemens, il faut l'avouer, avaient besoin d'être accompagnés de la victoire, et la victoire ne manqua pas aux soldats chrétiens en cette occasion.

Cette ville retomba au pouvoir des musulmans, au temps de Saladin; puis elle fut reconquise et réparée par Richard, roi d'Angleterre. L'histoire nous apprend que Louis IX séjourna plusieurs mois à Césarée. « Le roi, dit Joinville, ne tarda pas à partir d'Acre avec tout ce qu'il avait pu recouvrer de gens, et s'en alla à Césarée qui était à douze lieues d'Acre, tirant vers Jérusalem, et pour ce que les Sarrasins avaient rompu et abattu les murailles, le roi les fit refaire en grande diligence, et fit bien fortifier la ville, en sorte que tout le monde s'émerveillait, comme en si peu de temps, il avait pu si bien clore la cité de murs, et, durant tout le temps que nous y fûmes, personne ne nous dit mot, combien que nous fussions bien petit nombre de gens. »

Césarée passa de nouveau entre les mains des musulmans, et fut prise par le fameux Bibars, qui fit tant de mal aux colonies chrétiennes; depuis l'année 1264, elle n'est plus rentrée sous la domination des chrétiens, et son entière décadence s'est acccomplie sous l'étendard du croissant. Le port est tout-à-fait comblé. Les débris des temples et des palais ont été transportés dans les villes voisines;

on en a transporté jusqu'à Damiette; le fameux Djézar-Pacha avait tiré des ruines de Césarée, les belles colonnes de porphire qui ornent sa mosquée à Saint-Jean-d'Acre; il y a quelques mois que les moines latins de Jaffa ont fait venir du même lieu des pierres et des marbres pour la construction de leur nouveau couvent.

A quelques milles de ces ruines, en poursuivant notre route, nous avons trouvé un petit lac que nos vieux chroniqueurs appellent l'étang de Césarée. Cet étang, qui n'a pas deux cents pas de large et sept à huit cents pas de longueur, était couvert d'oies et de canards sauvages; Raymond d'Agiles, un des historiens de la première croisade, nous dit que l'armée chrétienne, marchant vers Jérusalem, s'arrêta deux jours près du lac de Césarée. Tandis que les croisés étaient campés, un pigeon, mortellement blessé par un vautour, vint tomber au milieu d'eux; l'évêque d'Agde l'ayant pris, trouva une lettre que cet oiseau portait, et qui était conçue en ces termes: « LE ROI D'ACCON AU DUC DE CÉSARÉE. *Une race de chiens a passé chez moi, race folle et querelleuse, à laquelle, si tu aimes ta loi, tu dois faire tout le mal que tu pourras, tant par toi que par les autres; fais savoir ceci dans les autres villes et dans les châteaux.* » On fit connaître le contenu de cette lettre, écrite dans la langue des barbares, aux chefs de l'armée chrétienne, ainsi qu'à tous les pélerins assemblés; les croisés rendirent grace au

Seigneur dont la miséricorde éclatait ainsi envers eux, *puisque les oiseaux même ne pouvaient traverser les airs pour leur faire du mal, et venaient au contraire leur livrer les secrets de l'ennemi.*

Quatre-vingt-dix ans après le passage de ces premiers pélerins, l'armée de Richard vint aussi camper autour du lac de Césarée; les croisés anglais rencontraient partout des Sarrasins qui fondaient sur eux à l'improviste; les traits et les flèches, dit Gauthier Vinisauf, tombaient en si grande quantité, qu'il n'y avait pas dans tous les environs un espace de quatre pieds qui n'en fût couvert; c'est dans ce lieu que Richard, comme il le raconte lui-même dans une lettre, fut atteint d'une flèche, *quodam telo vulneratus*. Les croisés anglais s'arrêtèrent sur les bords d'une rivière que les chroniques appellent *la Rivière Salée*. Nous avons traversé cette rivière, à laquelle les Arabes donnent le nom de *Nahr-Karcadin* (eau des Crocodiles); quelques voyageurs l'ont confondue avec le Nahr-Koucath, dont nous avons parlé, et qui a son embouchure entre Césarée et Tantoura.

Lorsqu'on a traversé le Naar-Karcadin, on entre dans une région sauvage et déserte, qui est presque partout couverte de bois, et qui n'est habitée que par des ours et des sangliers. C'est dans cette région boisée que j'avais cru devoir placer la forêt enchantée du Tasse; j'avais même publié là-dessus un mémoire qu'on peut lire dans les pièces

justificatives du premier volume de l'*Histoire des Croisades*. Des voyageurs éclairés que j'avais consultés, m'avaient confirmé dans l'opinion que je m'étais formée, et je me vantais d'avoir fait une découverte importante; il me semblait, en approchant de la forêt, entendre les arbres se plaindre et gémir; je croyais voir couler le sang de la blessure des cyprès et des sapins, comme dans la *Jérusalem Délivrée*. Vains fantômes de l'imagination! brillantes illusions de poète! Je n'ai pas tardé à voir que j'avais été induit en erreur, et que les arbres qui croissent dans cette plaine n'ont jamais pu connaître ni les enchantemens d'Ismen, ni la cognée de Tancrède et de ses compagnons; d'après le témoignage de tous nos vieux chroniqueurs, la forêt qui fournit aux croisés le bois nécessaire à la construction des machines, était située à quelques lieues seulement de Jérusalem, du côté de Naplouse; or la forêt de Césarée est à seize ou dix-huit lieues de la ville sainte. Puisque les guerriers de la croix pouvaient trouver des bois à quelques milles de leur camp, pourquoi seraient-ils venus si loin, et dans un pays ennemi qui assurément ne les aurait pas laissés en paix? Raoul de Caen et tous les chroniqueurs qui ont parlé de la forêt découverte par les croisés, la placent *au milieu d'une terre montueuse, dans des vallons enfoncés;* ce qui ne pourrait convenir au pays plat que nous parcourons. Au temps des juges et des rois d'Israël, c'est

du territoire de Naplouse qu'on tirait le bois pour les sacrifices du temple ; aujourd'hui, comme au temps des Hébreux, comme à celui des croisades, le pays de Sichem est encore en plusieurs endroits un pays boisé. Une dernière observation, c'est que nos chroniqueurs, en parlant des bois coupés pour la construction des machines, nomment des sapins, des cyprès, des pins et non point des chênes; or la forêt de Césarée est une forêt de chênes, et le voyageur n'y trouve ni pins ni cyprès. J'avoue, mon cher ami, qu'il m'en a beaucoup coûté de renoncer ainsi à ma glorieuse chimère; mais, à l'approche des lieux saints, il faut savoir s'humilier et confesser ses fautes.

Le pays que nous avons traversé, est appelé par les chroniqueurs des guerres saintes, la forêt d'*Arsur*. On ne trouve nulle part des arbres de haute futaie, mais partout des bois taillis et des bouquets de chênes nains. Les Arabes nomades qui habitent ce pays, promènent leurs tentes dans les lieux qui offrent les meilleurs paturages; c'est là que nous avons vu pour la première fois des campemens d'Arabes bédouins. Comme nous étions fatigués, nous sommes descendus de cheval pour nous reposer sous la tente d'un cheik; les tentes des Arabes, alignées comme les cabanes d'un village, sont construites de roseaux, et couvertes d'un feutre noir, formé de poil de chameau ou de chèvre. Une simple cloison, composée de joncs et de

branchages, sépare l'habitation des femmes et celle des hommes; un fusil est suspendu à la cloison; les principaux meubles sont des vases de terre; une natte grossière est étendue sur le sol; nous avons dîné dans la tente du cheik avec les provisions que nous avions apportées; pendant notre dîner, le cheik a fait allumer du feu devant sa tente, et, dans un vase à demi brisé, on a préparé le café. La liqueur hospitalière a été offerte à toute notre caravane; les Arabes de la tribu étaient venus se ranger en cercle autour de nous, ne nous perdant pas de vue. Des femmes sans voiles, parmi lesquelles plusieurs avaient le nez traversé par un anneau, s'étaient accroupies devant une tente voisine, et nous regardaient avec une grande curiosité; quelques-unes murmuraient, et notre présence paraissait leur déplaire. Je me suis adressé à notre interprète, et je l'ai prié de remercier le cheik de son hospitalité. Celui-ci a paru sensible à nos complimens, et s'est félicité dans sa réponse d'avoir reçu des hôtes aussi respectables que nous. Ces Arabes, ai-je dit alors à notre interprète, me paraissent des gens très pacifiques; très pacifiques, m'a-t-il répondu, cela peut être; mais ne perdons pas de vue nos pistolets et nos fusils.

En quittant les tribus nomades, nous n'avons pas tardé à entrer dans une plaine, qui nous a paru assez fertile, au milieu de laquelle est un gros village, appelé *Hom-kaded*. La caravane arménienne,

dont les haltes sont courtes, et qui nous devançait sur le chemin de Jérusalem, s'étendait en longue phalange dans la plaine. Nous sommes arrivés vers le coucher du soleil au village d'*Ali-ebn-Haramy*, *Ali fils de voleur*. Le village est situé sur un lieu élevé tout près de la mer. Le père Nau place en ce lieu l'ancienne *Antipatride;* j'étais d'abord tenté d'adopter cet avis; mais comme l'historien Josèphe rapporte qu'Antipatride fut bâtie dans un lieu où abondaient les eaux, il faut lui chercher un autre emplacement, car il n'y a que des citernes dans le village d'Ali-ebn-Haramy. Hors du village et sur l'endroit le plus élevé de la côte, on voit l'emplacement et les ruines d'un château; en nous promenant dans la campagne, nous avons rencontré beaucoup de pierres semblables à des émeraudes. La maison du cheik où nous avons passé la nuit est attenante à la mosquée; depuis que nous avons quitté la terre des Osmanlis, c'est la première fois que nous avons entendu la voix du muezzin; j'ai cru remarquer en général que les Arabes sont moins religieux et moins dévots que les Turcs.

Une extrême agitation paraissait régner parmi les habitans, à cause de la guerre de Naplouse. Les Arabes de Sanour se répandent dans les campagnes voisines, pour chercher des vivres; ils enlèvent les troupeaux, pillent les habitations isolées, attaquent et dévalisent les voyageurs; d'un autre côté, on redoute dans tous les villages, les agens du pacha

d'Acre, envoyés pour lever de l'argent et des troupes; les gardes d'Abdallah, qui nous accompagnent, ont reçu l'ordre de se conduire avec douceur et modération; ils ne doivent rien exiger des habitans, pas même pour la nourriture de leurs chevaux; les Arabes, d'ailleurs, paraissent peu disposés à montrer la moindre complaisance à leur égard; nous avons pu voir qu'on ne leur fournissait rien sans être payé d'avance, ce qui peut être regardé comme une nouveauté dans le pays.

SUITE

DE LA LETTRE XCIII.

ARRIVÉE A RAMLA.

Février 1834.

Nous sommes partis du village *d'Ali-ebn-Haramy* vers les six heures du matin. A huit heures, nous avions dépassé le village de *Jalib*, et nous nous sommes trouvés sur les bords d'une rivière appelée par les chroniques *Rochetalie*, et *Leddar* par les Arabes. Les bords de cette rivière ont été le théâtre d'une grande bataille dans la troisième croisade. C'est sur la rive gauche du *Leddar* que Saladin avec toutes ses forces réunies attendait l'armée de Richard ; là deux cent mille musulmans

furent aux prises avec cent mille croisés; on se battit depuis la colline d'Arsur jusqu'à la plaine de Ramla, et depuis la mer jusqu'aux lieux que couvraient des bois de chênes. Que de grands coups de lances! que de prodiges de valeur signalèrent cette journée! Saladin disait que pendant quarante ans de guerre il n'avait pas vu un choc si violent; nous avons eu affaire, disaient les émirs, à une *nation de fer*, et *lorsqu'on frappe sur un soldat franc, c'est comme si on frappait sur un caillou.*

Je vous invite à voir dans les chroniques cette bataille d'Arsur; c'est là que vous trouverez notre épopée du moyen-âge; je regrette de n'être pas resté plus long-temps sur ces glorieux champs de bataille, et de n'avoir pu y prendre pour guides *Gauthier Vinisauf*, *Jean Brompton*, *Roger de Hoveden*, qui nous ont raconté tant de miracles de bravoure; quel charme j'aurais trouvé dans leurs relations tout à la fois merveilleuses et naïves, si j'avais pu les relire dans la plaine d'Arsur et sur les bords de la rivière *Leddar*, comme j'avais relu, quelques mois auparavant, les combats héroïques de l'*Iliade* dans la plaine de Troie et sur les rives du Simoïs!

Nous avons passé la rivière sur un pont de pierres, et nous avons pris le chemin de Ramla. Nous laissions à notre droite la route de Jaffa. Les campagnes de Saron que nous avons traversées, sont encore belles comme au temps d'Isaïe; dans la partie

cultivée, car il est des endroits restés incultes, le coton, le blé, la garance, le maïs, viennent en abondance. Plusieurs villages que nous avons vus sur notre route, tels que *Mescdil*, *Sarphanto*, *Ilkibabb*, ne montrent point dans leur apparence extérieure cette misère qui nous avait attristés à Caïpha ou à Tantoura. On y recueille une grande quantité de pastèques, dont il se fait des envois jusqu'à Beyrouth. A mesure que nous approchions de Ramla, les champs étaient mieux cultivés; de beaux vergers d'oliviers, des jardins entourés de nopals verdoyans, donnent à Ramla une physionomie riante qui charme de loin le voyageur.

A notre arrivée à Ramla, nous sommes descendus au couvent des pères latins du Saint-Sépulcre. On nous a fait attendre très long-temps à la porte du couvent, car les pères faisaient la sieste, et tout le monde dans la maison la faisait à leur exemple; à la fin, la porte s'est ouverte. On croit d'abord entrer dans une prison ou dans une forteresse, tant les murailles sont épaisses, les corridors étroits et sombres; nous avons été reçus par le père Thomas, Espagnol de nation; le père Thomas a dans son caractère un mélange de générosité et de brusquerie, qui ne lui permet pas d'être d'une humeur égale avec tous ceux qui arrivent; les Français sont en disgrace dans son esprit depuis qu'il a su la révolution de juillet; il les prendrait tous volontiers pour des gens qui ne peuvent souffrir ni Dieu, ni roi, ni

loi. Ajoutez à cela, qu'en 1830, quelques chevaliers d'industrie sont venus faire une de leurs campagnes en Orient, et que ces honnêtes gens ont passé par Ramla ; le bon père Thomas ne les a point oubliés ; et c'est ce qui le rend soupçonneux avec les étrangers ; cependant, nous avons fini par nous rapprocher, et chacun de nous a été traité avec une cordialité toute fraternelle.

Les voyageurs se sont quelquefois demandé quelle ville s'élevait dans l'antiquité à la place qu'occupe maintenant la cité arabe de *Ramlé* (sable) ; les uns ont pensé que là était Arimathie, patrie de ce Joseph qui eut la gloire de donner un sépulcre au Sauveur ; les autres ont placé là l'ancienne Ramatha, patrie de Samuel ; sans prendre parti pour aucune de ces opinions, je vous dirai que le nom de Ramatha rappelle une des circonstances les plus mémorables de l'histoire du peuple hébreu. C'est là que se réunirent les anciens et les sages d'Israël, pour délibérer sur les avantages et les inconvéniens de la royauté et de la république ; Samuel, qui présidait cette assemblée, n'épargna pas la royauté dans ses discours ; il dit aux Hébreux qu'un roi leur prendrait leurs fils et leurs filles pour sa maison, leurs ânes et leurs bêtes de charge pour traîner ses chariots et ses bagages ; qu'il faudrait lui payer la dîme des moissons, des oliviers et de tous les fruits de la terre ; que tout le peuple serait obligé de tra-

vailler pour entretenir la magnificence royale, et de contribuer par ses sueurs à tous les travaux qu'il conviendrait au prince d'entreprendre. Les députés d'Israël répondirent au prophète que les autres nations avaient un roi, et qu'il était sage de les imiter; que leur pays avait besoin d'un chef suprême, non-seulement pour rendre la justice, mais pour défendre contre l'étranger l'indépendance du peuple de Dieu. Cette opinion fut celle qui prévalut, et la monarchie eut la majorité. Cette assemblée, qui délibérait ainsi dans les murs de l'antique Ramatha, est la première assemblée législative dont l'histoire du genre humain fasse mention. C'est la première fois aussi, la seule fois peut-être, que la grande question de la royauté et de la république a été soumise à une discussion populaire, et qu'elle a été décidée à la majorité des voix; alors aucun orateur n'avait encore parlé au Pnix ni au Prytannée, et le bon Évandre faisait encore paître ses troupeaux sur la colline où devaient se rendre les décrets du sénat et du peuple romain.

Les pélerins de l'Occident qui se rendaient à Jérusalem avant les croisades, passaient très souvent par Ramla; ce fut la première ville de la Palestine qui tomba au pouvoir des croisés. En voyant les vastes plaines qui s'étendaient autour de nous, je me suis rappelé les différentes batailles livrées par les croisés près de Ramla; ce fut là qu'au temps

de Baudouin Ier, roi de Jérusalem, périrent, les armes à la main, un duc de Bourgogne, un comte de Blois; où Baudouin lui-même n'échappa à ses ennemis que par un miracle de Dieu; il y eut au temps de Baudouin IV, dit le Lépreux, une autre bataille de Ramla, dans laquelle l'armée de Saladin fut dispersée; la vraie croix, disent les chroniques, qu'on portait dans le combat, paraissait s'élever jusqu'au ciel, et couvrir de son ombre tout l'horizon. L'armée de Richard, après la bataille d'Arsur, vint camper deux fois dans les plaines de Ramla; c'est de là que partait le roi d'Angleterre, tantôt pour aller surprendre les caravanes sur la route de Damas, tantôt pour tenter quelques excursions dans les montagnes de la Judée. Les tentes des croisés français et anglais couvraient tout le pays; que de bénédictions, que de chants d'allégresse retentissaient dans les campagnes voisines, lorsqu'on parlait à ce peuple de la croix d'aller à Jérusalem! Quels cris de désespoir, que de plaintes amères, que de blasphèmes, lorsque les rigueurs de la saison, la discorde des chefs, les préparatifs de Saladin, empêchaient les croisés de poursuivre leur marche vers la ville sainte, et les forçaient de revenir dans les ruines d'Ascalon ou dans les murs de Jaffa!

J'ai décrit toutes ces scènes passionnées des croisades, j'ai raconté les combats, les malheurs, les querelles des pélerins; je ne puis m'empêcher

néanmoins d'y revenir quelquefois dans mes lettres, car, à chaque pas que je fais dans ce pays, je marche sur un champ de bataille que les croisés ont arrosé de leur sang; je ne suis pas un chemin qui n'ait vu passer leurs armées; je ne rencontre pas une bourgade, pas une plaine, où n'ait flotté leurs drapeaux, et qui n'ait été le théâtre de leurs misères, de leurs débats et de leurs exploits.

Ramla, quoiqu'elle soit située au milieu d'un pays fertile, nous a paru pauvre et misérable; les habitans y vivent de la culture des terres; on y trouve deux ou trois manufactures de savon. La population est de trois mille ames, un tiers de Grecs et d'Arméniens, sept à huit familles catholiques, un très petit nombre de juifs. Ramla n'a presque point d'antiquités; nous y avons vu quelques restes des remparts bâtis autrefois par les croisés; à quelques pas hors de la ville, du côté du nord, nous avons visité les ruines d'une belle église, dédiée aux quarante martyrs; plusieurs murailles sont encore debout; au-dessous de l'édifice, était une église souterraine, dont les voûtes sont assez bien conservées. Ce monument religieux paraît être du temps des croisades; on y trouve les débris de plusieurs tombeaux de chevaliers chrétiens; vers la fin du siècle dernier, à l'époque du passage de l'armée française en Syrie, des officiers de notre nation découvrirent sur un des

sépulcres francs de l'église de Ramla, un fragment de vitraux peints qui portait l'épitaphe suivante :

Quid prodest vixisse diù? cùm fortiter acta
Abdiderit latebris jam mea tempus edax;
Tempore fama perit : pudor! et mors, atque vel ipsum
Prætereunt tempus; morsque secunda venit [1].

A cette époque le couvent latin devint le bivouac de l'état-major de l'armée de Bonaparte, et l'église de Ramla se changea en hopital pour les blessés; quelques soldats de cette armée, morts à Ramla, furent ensevelis parmi les vieux sépulcres des chevaliers de la croix. Ainsi des guerriers français, entraînés par des sentimens bien différens, sont venus dans le pays d'outre-mer, et à sept siècles d'intervalle, mêler leurs ossemens dans le même sanctuaire, dans le même tombeau. Ce spectacle nous a déjà frappés plusieurs fois sur notre route, et nous aurons occasion de le rencontrer encore.

[1] Le vitrau sur lequel est tracée cette inscription funèbre, fait maintenant partie du musée de M. Marcel, un des principaux rédacteurs de l'*Expédition française en Égypte*.

SUITE

DE LA LETTRE XCIII.

ROUTE DE RAMLA A JÉRUSALEM.

Février 1831.

Hier, nous sommes arrivés de bonne heure à Ramla; nous avons parcouru la ville et ses environs; aujourd'hui, nous voilà de nouveau sur pied avant le lever du jour. Nous allons franchir les montagnes de la Judée; heureusement qu'au milieu de ces courses fatigantes, il fait le plus beau temps du monde, et que le soleil d'hiver de la Palestine nous donne des jours semblables à notre printemps de France!

En quittant Ramla, on marche pendant deux

heures au milieu d'une plaine qui paraît fertile; on rencontre sur la route plusieurs villages, dont je n'ai pu me procurer les noms; ils ne sont habités que par des Arabes. Après avoir parcouru trois lieues de pays, nous sommes arrivés à un village qu'on appelle *Amoas*. Plusieurs voyageurs, trompés par la ressemblance des noms, ont placé là l'ancienne Emmaüs. Les caravanes s'arrêtent dans le village d'Amoas, pour payer un droit de passage qu'on appelle le *caffar*, *cafarum*; ce tribut avait été imposé par les anciens rois de Jérusalem, pour la réparation des chemins de la Terre-Sainte; l'usage en a été conservé; on n'entretient pas les routes, mais on fait toujours contribuer les pélerins. A mesure qu'on approche, on voit accourir des cavaliers arabes qui demandent le caffar; les uns sont armés de fusils, les autres portent une lance ou un long bâton où flottent quelques crins de cheval; semblables à des loups affamés, ils se précipitent au-devant des caravanes, que personne ne défend, et qui s'avancent comme des troupeaux de brebis sans pasteur. Malheur au pauvre pélerin qui n'a pas de quoi payer son passage, ou qui voudrait échapper à cette barbare exaction! Toutefois, on nous a laissé passer sans rien exiger de nous, grace à nos cavaliers arabes et à notre attitude guerrière.

A trois ou quatre mille d'Amoas, on aperçoit sur une hauteur à droite un amas de ruines avec quel-

ques pauvres cabanes ; ce lieu se nomme dans le pays *Attroum* ou *Latroum ;* les traditions rapportent que celui des deux larrons qui fut crucifié à la droite de Jésus-Christ, était le seigneur de ce village, et qu'il y attendait les passans pour les dévaliser ; *il est rare, néanmoins,* dit le père Nau, *qu'un seigneur de marque se fasse voleur de grand chemin.* Quoi qu'il en soit, le village de Latroum est encore redouté des voyageurs, et ses habitans, que l'exemple du larron *de la droite* n'a point convertis, passent pour être des gens adonnés au brigandage. A peu de distance de Latroum, on trouve un petit village, appelé *Deriou.* Ce village, situé à l'entrée des montagnes, est à la gauche du chemin de Jérusalem.

On entre alors dans une vallée étroite, que les Arabes appellent *Ouadi-Ali.* Il m'est arrivé là un accident qui aurait pu me devenir funeste. Pendant que je regardais les précipices et les rochers déserts, ma mule a fait un faux pas, et m'a laissé tomber sur des pierres ; j'ai été blessé au bras et au côté gauche, mais très légèrement. Voilà ma troisième chute dans le pays d'Orient, sans que ma santé et mes forces en aient trop souffert ; si les Sarrasins m'avaient vu, ils auraient peut-être jugé que j'appartenais à *cette nation de fer* dont parlaient les émirs de Saladin. Quoi qu'il en soit, ce dernier accident était un avertissement du ciel pour le reste de la route que nous avions à faire, et qui devenait toujours plus mauvaise.

Les montagnes qui s'élevaient à notre droite et à notre gauche, sont désertes et d'un aspect sauvage. Quoique les sommets et les revers des monts soient couverts d'arbustes et de plantes verdoyantes, on n'y voit point néanmoins des fontaines et des cascades, comme le dit l'abbé Mariti. On nous a montré des cavernes où les Arabes se tiennent quelquefois cachés, pour attendre les caravanes et les dépouiller. Tout ce qu'on peut désirer en de pareils chemins, c'est de n'y rencontrer personne; en plusieurs endroits, la route est presque impraticable; le chemin est l'ouvrage des torrens, qui tantôt y font rouler de grosses pierres, tantôt y entassent des amas de sable, tantôt y creusent des trous et des fondrières. L'aspect de ces chemins et des montagnes qui les environnent, attriste le voyageur, et lui rappelle cette prophétie, qui ne s'est que trop accomplie : *Même l'étranger qui viendra de loin, sera étonné des misères répandues sur ce pays*. Laissant à droite, à une demi-heure du chemin, un village appelé *Serris*, nous avons gravi une montagne un peu moins triste et moins sauvage que celles qui dominent la vallée d'Ali.

Notre caravane a fait une halte de quelques minutes sur le sommet de cette montagne; on découvre de là, en regardant du côté du couchant, les belles plaines de Ramla, les collines rougeâtres de Joppé, et les rivages de la mer. Après une marche de trois quarts d'heure à travers un pays boisé, nous

sommes entrés dans la vallée appelée en arabe *Il-Hasïé*; plusieurs coteaux y sont couverts de vignes et de figuiers.

Les voyageurs font ordinairement une halte au village d'Anathot, à cause de sa fontaine. Nous sommes descendus de cheval devant une ancienne église, dont il reste encore la nef et le toit; cette église, bâtie au temps des croisades, était dans le siècle dernier desservie par les pères latins du Saint-Sépulcre; mais ceux-ci, en butte à la barbarie des habitans, ont été forcés de l'abandonner. Les traditions nous apprennent que, dans une seule nuit, quatorze prêtres furent égorgés. Nous nous sommes assis sur des nattes devant la porte de l'église, et nous avons dîné avec nos provisions. Pendant que nous prenions notre modeste repas, il est arrivé un grand nombre d'Arabes; plusieurs se sont acroupis par terre à quelque distance de nous; ce sont presque tous des hommes forts et robustes; ils ont dans la physionomie quelque chose de fier et de menaçant; ils regardaient nos armes, ils regardaient notre escorte sans dire une parole, et leur curiosité inquiète cachait mal le dépit qu'ils avaient de nous voir si bien armés et si bien accompagnés. Au milieu d'eux, était le fameux Abou-Ghos, depuis long-temps la terreur des pélerins, et dont le nom est connu de tous les Francs qui ont traversé la Judée; cet Abou-Ghos, qui depuis vingt ans ouvre ou ferme à son gré les chemins de la

ville sainte, et qui a fait tour-à-tour la guerre et la paix avec les pachas de Damas, n'a rien qui le distingue des autres Arabes, ni dans sa physionomie, ni dans ses vêtemens. J'ai demandé à notre interprète en quoi pouvait consister la puissance d'un chef aussi redoutable. — Ses soldats sont tous les Arabes de la vallée, et beaucoup d'habitans des montagnes voisines, avec lesquels il s'est mis en rapport; ses trésors sont les dépouilles de ceux qui passent, les tributs qu'il fait payer aux pauvres caravanes; ses places de guerre sont les ruines de Modin et les cavernes du voisinage. — J'ai prié notre interprète de saluer de notre part le seigneur Abou-Ghos; celui-ci a répondu à notre salut d'un ton assez poli; il ne serait pas si poli, nous a-t-on dit, si vous étiez seuls et désarmés, car l'appareil de la force est à peu près la seule chose qu'il respecte dans ce monde.

J'ai demandé à l'interprète d'Abdallah, si le pacha d'Acre était bien avec Abou-Ghos, et si la révolte de Sanour avait gagné les montagnes de la Judée. — On n'a jamais cessé de craindre ce pays, et pour ne pas se brouiller avec une population brave et turbulente, on n'y exerce aucune autorité, on n'y exige aucun impôt.—Notre interprète nous a donné quelques détails assez curieux sur ces montagnes, si peu connues des voyageurs; les vallées où il y a des eaux et quelques terres propres à la culture sont habitées; les autres, et c'est le plus

grand nombre, sont tout-à-fait désertes; les vallées habitées forment comme autant de petits états, séparés par des intérêts différens, et surtout par des querelles de familles; ces diverses peuplades se font souvent la guerre, et s'attaquent avec toute la fureur que peut inspirer une haine héréditaire. Les mœurs paisibles des temps primitifs s'y mêlent quelquefois à tous les excès du brigandage; comme ce sont les passions qui gouvernent cette population dispersée, il n'y a rien de fixe dans la conduite des habitans envers les étrangers; aujourd'hui, vous y trouverez une hospitalité patriarchale; demain, vous courrez le risque d'être maltraité, dépouillé, égorgé; ce qui caractérise le plus ce peuple des montagnes, c'est une répugnance invincible pour toute espèce de joug étranger; aussi les montagnes de la Judée sont-elles encore ce qu'elles étaient au temps des Hébreux, ce qu'elles étaient au temps des croisés, qui n'avaient jamais pu y faire adopter leurs lois.

L'armée des premiers croisés s'arrêta pendant deux jours dans le village de Saint-Jérémie, que les chroniqueurs ont appelé Emmaüs. Pendant qu'ils étaient dans la vallée, les pélerins virent une éclipse de lune, et furent très effrayés; les plus savans de leurs clercs, dit Albert d'Aix, les rassurèrent en leur disant qu'une éclipse de lune était un signe certain de la destruction des infidèles; le même chroniqueur ajoute qu'on *n'aurait pas pu en*

dire autant d'une éclipse de soleil. C'est du village de Saint-Jérémie que Tancrède partit avec sa troupe, pour délivrer Béthléem.

En quittant cette vallée, nous n'avons eu à remarquer que les ruines de Modin, qui couronnaient à notre droite le sommet d'une montagne; après une heure et demie de marche, à travers de mauvais chemins, nous sommes entrés dans la vallée de Thérébinthe, que les Septante appellent la *Vallée du Chêne*. Cette vallée est une des plus riantes de la Judée. C'est là que se livra le fameux combat de Goliath et de David. Nous avons traversé le torrent dans lequel David ramassa les cinq cailloux avec lesquels il devait terrasser son redoutable adversaire. Nous avions, d'un côté, la montagne sur laquelle campait l'armée d'Israël, de l'autre, celle où campaient les Philistins. Les croisés avaient bâti une ville appelée Kalonia, en mémoire du triomphe de David; il ne reste plus rien de Kalonia; mais un petit village, bâti au même lieu, porte encore le nom de *Kaloni*.

Nous n'étions plus qu'à trois milles de Jérusalem; le pays commence ici à être moins inculte; la vigne et le figuier, ces anciens arbres de la Judée, couvrent çà et là le penchant des collines. Des couches de terres végétales qui s'élèvent en gradins parmi les rochers, reçoivent les semences de la moisson, et nous montrent de temps à autre le laboureur conduisant sa charrue. Nous avons

remarqué en plusieurs endroits des bois d'oliviers, mêlant leur pâle verdure à la teinte rouge des coteaux et des vallées.

Notre caravane était impatiente d'arriver; à chaque instant, nous espérions atteindre quelque hauteur, d'où nous pourrions découvrir Jérusalem; mais de nouveaux sommets s'élevaient toujours devant nous. Plusieurs femmes arabes descendaient des montagnes avec des paniers et des urnes sur leur tête, comme les anciennes filles de Sion. Nous étions comme attristés de ne point découvrir Jérusalem; nous nous sommes adressés à quelques-unes des femmes qui passaient par notre chemin, et qui semblaient venir de la grande cité; nous les interrogions par des signes :—*El-kods! el-kods!* (la sainte), répondaient-elles; et en même temps elles nous montraient de la main que la ville que nous cherchions était derrière la montagne; en effet, un quart d'heure après, une décharge de fusils et de pistolets de nos cavaliers arabes nous avait annoncé la vue de Jérusalem.

LETTRE XCIV.

PREMIÈRE VUE DE JÉRUSALEM, LE MONT SION, LA VOIE DOULOUREUSE, LE MONT DES OLIVIERS.

Jérusalem, 11 février 1831.

Nous sommes logés dans un édifice qu'on appelle le Couvent-Neuf ; cet édifice n'est séparé du monastère de Saint-Sauveur que par la largeur d'une rue ; il n'est destiné qu'à recevoir les pélerins, et n'offre ni la solidité ni l'aspect imposant des couvens latins de la Terre-Sainte. On trouve dans cet hospice comme deux départemens, dont l'un est réservé aux voyageurs d'Europe, l'autre aux catholiques orientaux. Les chambres ou plutôt les salles qu'on a mises à notre disposition, donnent sur une galerie de pierre ; le soin qu'on a mis

à les garantir des rayons du soleil, les rendent un peu tristes. Chaque chambre a deux ou trois lits. J'étais très fatigué quand je me suis couché, et le besoin extrême du repos m'a fait trouver mon lit doux et commode. Mon premier sentiment, à mon réveil, c'est la joie d'être arrivé à Jérusalem ; et j'avoue qu'à ce sentiment de joie se mêlait encore un peu de cette surprise que la pensée de mon lointain voyage avait donnée à mes amis, et que j'ai partagée quelquefois moi-même sous le ciel étranger de l'Orient [1].

Je suis monté sur une des terrasses de l'hospice, afin de promener mes regards sur cette Jérusalem pour laquelle j'avais traversé tant de pays, bravé tant de fatigues, cette Jérusalem dont le nom s'est trouvé si souvent sous ma plume, sur laquelle ma pensée s'est arrêtée si long-temps, et qui, toujours présente à mon esprit, dans mes travaux et mes veilles d'historien, semblait être devenue pour moi comme une ville que j'avais habitée. Le spectacle de la cité sainte n'a rien changé d'abord à l'idée que m'en avait donné nos vieilles chroniques, les relations des voyageurs, les plans qui ont plusieurs fois passé sous mes yeux. C'est à cette première vue que j'ai pu reconnaître combien était exact le panorama de Jérusalem qu'on montrait, il y a quel-

[1] Cette première vue de Jérusalem est tirée de différentes lettres écrites à Mme Michaud, à Mme Berryer, à M. Laurentie, à M. Raulin, à d'autres de mes amis et à quelques-uns de mes confrères de l'Institut.

ques années, sur le boulevart des Capucines, à Paris ; j'ai reconnu tout ce que j'avais vu dans cette fidèle image, jusqu'à la terrasse où je me trouvais, jusqu'à la galerie de pierres qui sert comme de vestibule à nos chambres.

C'était bien là cette cité si pâle, si triste, bâtie sur une terre montueuse, inculte et brûlée. En parcourant des yeux l'enceinte de Jérusalem, je remarquais au milieu de la ville le dôme élevé de l'église du Saint-Sépulcre ; sur le côté oriental, la mosquée d'Omar, dont le croissant de plomb brillait sous le soleil ; à travers cet amas de maisons surmontées de terrasses uniformes, quelques vastes édifices arrêtaient mon attention ; c'étaient d'abord le couvent de Saint-Sauveur, la demeure de nos religieux latins, puis le couvent grec, le sérail du mutzelin, bâti sur l'emplacement du Prétoire ; à notre droite, le château qui porte encore le nom de la tour de David ; vers le midi, sur la partie du mont Sion, enfermée dans la ville sainte, le beau monastère des Arméniens. Du haut de ma terrasse, je montrais du doigt les différentes portes de Jérusalem ; au nord, la porte de Damas ; au couchant, celle de Béthléem ; au midi, celle de David ou de Sion ; à l'orient, celle de Saint-Étienne ; de ce côté, mes regards s'arrêtaient sur la belle montagne des Oliviers, et son aspect jetait une teinte douce et mélancolique dans le grand et sévère tableau qui se déroulait devant moi.

J'étais ainsi préoccupé de l'intéressant spectacle de Jérusalem, lorsqu'un des pères est venu me demander comment nous avions passé la nuit, et quels étaient nos projets pour la journée; nous ne pouvions avoir d'autre pensée que celle de visiter Jérusalem. On nous a donné pour guide ou cicérone un catholique arabe appelé Joseph, attaché au couvent de Saint-Sauveur en qualité de drogman. Nous avions de plus l'*Itinéraire* de M. de Chateaubriand, qui ne nous quitte point; je ne connais pas de description des lieux saints plus exacte, plus complète, plus attachante; ce n'est pas seulement un guide qui nous conduit bien, mais un compagnon de voyage qui nous charme par son esprit et son éloquence; on aime à suivre dans ce pays les traces de l'illustre auteur des *Martyrs*, comme on suit celles de Jérôme le Cicéronien, et son passage à Jérusalem est devenu comme un des souvenirs de la Terre-Sainte.

Notre guide Joseph nous a conduits d'abord au mont Sion, ce mont sacré dont la gloire a été tant célébrée par les prophètes; une moitié de cette montagne est enfermée dans les murs de Jérusalem. Pour arriver à la porte de Sion, nous avons traversé le quartier des Arméniens, le plus propre et le plus beau de tous les quartiers de la ville; on nous a montré, à gauche de notre chemin, l'emplacement du palais d'Anne le pontife. Sortis de la cité, nous avons vu le Cénacle, jadis une église,

maintenant une mosquée, le lieu où les apôtres rassemblés reçurent le don des langues et se partagèrent le monde qu'ils allaient évangéliser; nous sommes entrés dans l'édifice qu'on appelle la maison de Caïphe; on nous a fait voir le lieu où Jésus-Christ passa une nuit de douleur, la cour où Pierre renia son maître avant que le coq eût chanté.

Le mont Sion n'est pas, comme on pourrait le croire, une montagne détachée du sol de Jérusalem; cette montagne n'en est une que par rapport aux vallées voisines, car elle est à peu de chose près au niveau du terrain sur lequel est bâtie la cité sainte. Le mont Sion présente l'aspect d'une esplanade déserte; ces lieux qui ont répondu à la harpe de David, qui ont vu la splendeur de Salomon, ne sont plus traversés que par quelques étrangers qui passent, et par des morts qui viennent y reposer en attendant le dernier jugement; le mont Sion est devenu le cimetière de toutes les nations chrétiennes de Jérusalem. Nous avons vu de la montagne sainte, à l'ouest, les hauteurs de Saint-Georges, le champ du Foulon, le chemin de Béthléem et plus loin le monastère de Saint-Élie; au sud, la colline d'Aceldama ou du *Champ du sang*, à l'orient, la vallée de Siloé, le *mont des Offenses;* il y a là, comme vous devez le juger, bien autre chose qu'une belle vue, qu'un beau paysage; chaque colline, chaque vallée, chaque coin de terre qu'on découvre, nous rappelle un

souvenir de notre éducation, un souvenir de ce que nous avons appris dans notre enfance. Je dois vous faire ici une remarque que d'autres voyageurs ont pu faire comme moi; c'est que l'impression que fait d'abord sur nous le spectacle de toutes ces merveilles saintes, nous ramène naturellement sous le toit paternel, et nous reporte aux premiers jours et aux premières études de la vie; elle tempère ainsi, elle adoucit en quelque sorte ce que les images de cette Jérusalem désolée ont d'amer, de triste et de douloureux.

Après avoir parcouru le mont Sion, nous avons demandé à visiter la voie Douloureuse; nous avons passé le long des murs extérieurs de Jérusalem, laissant à droite la vallée de Josaphat, et nous sommes rentrés dans la ville par la porte de Saint-Étienne; cette porte se trouve dans la direction de la rue du Prétoire. Assez de voyageurs ont énuméré et fidèlement décrit toutes les stations de la voie Douloureuse, l'arcade de l'*Ecce Homo*, le lieu de la flagellation, l'endroit où Marie rencontra son fils marchant au Calvaire, les différentes chutes de l'homme-Dieu accablé sous le poids de l'instrument de son supplice, la place où Simon le Cyrénéen se chargea de la croix, la maison de Véronique qui, pleine de compassion, essuya avec son voile le sang, les crachats et l'ordure, qui couvraient la face du Christ, action touchante à laquelle la nature elle-même semble s'être associée, et dont

le souvenir nous est conservé par une fleur des champs. Dans les villes de la Grèce et de l'Asie, c'étaient des colonnes de marbres qui conduisaient notre marche à travers les ruines ; ici ce sont des masures, des pierres brutes, ou des bornes grossières, et leur aspect annonce assez que ce ne sont point les grandeurs de la terre qui ont passé par ce chemin ; l'humilité chrétienne se revèle jusques dans les dernières traces de l'homme-Dieu ; aucune inscription ne vous fait reconnaître la route que vous suivez, mais tous ces lieux sacrés restent dans la mémoire des petits enfans, car ils sont devenus l'héritage des générations chrétiennes de Jérusalem ; ils sont aussi dans la mémoire des pélerins, et si la dévastation passait encore sur la ville sainte, on verrait des fidèles accourir de tous les coins de l'Orient, de toutes les régions de la terre, pour indiquer les vestiges révérés de la Passion.

Moins je vois de monumens, plus mon imagination est frappée ; si les arts étalaient ici leur pompe, qui pourrait se défendre de quelques distractions ! Pour moi, je craindrais que le marbre sorti de la main des sculpteurs, ne me fît oublier ce que je viens voir ; tout ce que je veux savoir sur les lieux que je parcours, est dans l'Évangile, et je ne veux avoir d'autres souvenirs et d'autres témoignages que ceux du livre divin.

Je ne suis ni un apôtre, ni un docteur, je ne

suis pas même un disciple bien fervent; je suis venu à Jérusalem, je dois l'avouer, non pour réformer les erreurs de ma vie, mais pour corriger les fautes d'un livre d'histoire. L'objet de mon voyage lointain pourrait bien ne pas trouver grace devant une piété sévère, et si j'avais la dévotion et les scrupules de nos vieux pélerins, peut-être me faudrait-il revenir une seconde fois aux saints lieux, et faire un nouveau pélerinage, pour expier ce qu'il y a de mondain et de profane dans celui que j'achève maintenant. Mais quels que soient les motifs qui m'ont conduit, je n'ai point traversé cette voie Douloureuse sans éprouver une vive émotion et sans m'élever à de religieuses pensées.

L'antiquité païenne, dans son Olympe, n'avait point vu de dieu humble, de dieu pauvre, de dieu souffrant; aussi dans ce temps les prières étaient-elles boiteuses, et l'humanité cherchait en vain des sympathies dans le ciel. C'est dans ce chemin que nous parcourons maintenant, qu'il s'est fait un mystérieux accord entre la faiblesse et la toute-puissance, entre la misère et la grandeur, entre le ciel et la terre; c'est là que la divinité est descendue jusqu'à l'homme, et que l'homme a pu monter jusqu'à la divinité, qu'un Dieu s'est associé aux douleurs humaines, et que les douleurs humaines ont pris à leur tour quelque chose de divin. Pour connaître cette religion d'un Dieu souffrant,

il n'est pas nécessaire d'avoir un grand génie ni une grande science ; il suffit d'avoir souffert et d'avoir bu au calice amer de la vie. Or, qui n'a pas souffert ici-bas ; qui n'a porté aussi sa croix dans ce monde, et qui n'a passé par cette voie qui mène au Calvaire? Voilà ce qui nous explique pourquoi le christianisme fit d'abord des progrès si rapides, car tout le genre humain souffrait ; voilà ce qui nous explique pourquoi la religion du Christ s'est étendue partout, car partout il y a de la douleur ; et pourquoi aussi elle vivra toujours, car il y aura toujours sur la terre des souffrances, des misères et des pleurs.

En sortant de la voie Douloureuse, nous nous sommes trouvés à peu de distance de l'église du Saint-Sépulcre, mais l'église était fermée et ne devait s'ouvrir que le lendemain matin. Les musulmans qui en ont la clé, nous ont fait dire qu'ils nous ouvriraient, si nous voulions, la porte du temple. Nos religieux nous ont engagés à ne pas accepter l'offre des gardiens musulmans, et ce n'est que ce matin que nous avons visité le Saint-Sépulcre avec la foule des pélerins. Je suivais le bon père Placide, qui nous servait de guide ; tous les objets m'ont paru d'abord confus, car j'étais singulièrement troublé. Ce qui m'a frappé en entrant dans l'église, c'est la vue de plusieurs musulmans, assis à la porte sur une estrade élevée, armés d'une pipe et d'un baton, et quelques-uns

jouant aux échecs. En avançant dans l'enceinte, nous avons vu une foule d'hommes avec des physionomies et des costumes différens, qui paraissaient ne point prier de la même manière et s'unir de cœur dans leur dévotion. Il s'élevait de toutes les parties du temple des bruits de voix, comme dans un bazar ou une place publique. Nous suivions notre respectable guide sans l'interroger, et nous sommes entrés dans une petite chapelle ou espèce de catafalque, placé sous le dôme de l'église et au milieu d'une grande nef. « Nous » voilà dans la chapelle de l'Ange, nous a dit notre » guide; c'est là qu'un ange annonça aux trois » Maries que Jésus était ressuscité. » La chapelle de l'Ange est un étroit réduit revêtu de marbre, au milieu duquel est un pilier de porphire. On entre de là par une porte basse dans un autre réduit plus étroit encore; c'est le saint tombeau. Une table de marbre blanc couvre la place du sépulcre; une quantité de lampes d'argent brillent dans ce sanctuaire

C'est à ce tombeau qu'ont afflué toutes les nations depuis dix-huit siècles. C'est là qu'on a loué Dieu dans toutes les langues qui se parlent sur la terre; c'est pour cette enceinte qui n'a pas quatre pieds carrés, et que Deshaies appelle un *simple cabinet taillé dans le roc*, que le monde entier s'est ému, et que l'Occident et l'Orient se sont plusieurs fois ébranlés pendant le temps des croi-

sades. En venant d'Europe à Jérusalem, nous avons vu d'autres tombeaux qui avaient reçu les hommages de l'antiquité ; nous sommes arrivés ici à travers une avenue de glorieux sépulcres ; mais quels monumens funèbres pouvaient nous toucher, comme celui où Dieu lui-même s'est enfermé, et qui, selon la belle expression de M. de Chateaubriand, est le seul tombeau qui n'aura rien à rendre au jour du dernier jugement !

Sortis du saint tombeau avec notre guide, nous avons poursuivi notre visite des lieux saints renfermés dans l'église de la Résurrection ; nous avons vu d'abord la chapelle de la Vierge et celle de la Madelaine; c'est là que le Sauveur avait apparu à Madelaine après sa réssurrection, et qu'il lui avait dit : *Femme, ne me touchez point ; Mulier, noli me tangere.* Nous avons vu ensuite la chapelle de la *Division des vêtemens*, celle de l'*Invention de la Sainte-Croix*, la *Pierre de l'Onction*, le tombeau de Joseph d'Arimathie, la chapelle de Marie Syrienne, et le vaste sanctuaire des Grecs, qui est le chœur de l'église, et dans lequel on montre un marbre circulaire qui marque le centre où le milieu du monde ; tous ces lieux révérés ne se rencontrent point sur un terrain toujours égal ; il faut quelquefois descendre dans des souterrains profonds ou dans des grottes obscures ; il faut quelquefois monter des escaliers et gravir des roches. Il est des en-

droits qu'on visite à la clarté du soleil, d'autres où l'on ne pénètre qu'à la lueur d'un flambeau. Toutes ces chapelles, tous ces sanctuaires appartiennent aux Latins, aux Grecs, aux Arméniens, aux Abyssins, aux Syriens, aux Cophtes ; un esprit de rivalité qui ressemble presque aux ambitions du monde, sépare toutes les sectes chrétiennes ; et ces mots, qui ont enfanté tant de discordes, le *tien* et le *mien*, se sont fait entendre aussi dans l'église du Saint-Sépulcre.

Nous avons terminé nos stations par le Calvaire; on y monte par un escalier de douze à quinze marches; des autels ont été élevés aux lieux où la croix fut plantée, où le Christ expira, où le rocher se fendit au dernier soupir du Fils de l'homme; toute cette montagne du Calvaire est couverte de marbre, de porphire, de lames d'argent, de pierres précieuses ; quantité de lampes y sont allumées. Lorsqu'on arrive pour la première fois, on ne voit point cette magnificence, car on a l'esprit tout préoccupé de ce qui s'est passé en ce lieu ; que de grands mystères se sont accomplis sur ce Golgotha et autour de ce Golgotha! Là, c'est un Dieu qui marche accablé de sa croix; ici, c'est un Dieu qui expire en présence de la nature qui s'émeut, et de la roche qui se fend. Dans cette divine association aux douleurs humaines, voilà donc le dernier sacrifice ; voilà la dernière chaîne qui doit lier l'homme à Dieu, et qui sera plus puissante que cette chaîne

d'or avec laquelle le Jupiter d'Homère se vantait d'enlever tous les dieux, et avec les dieux, la terre, la mer, le genre humain et toute la nature!

Il n'y a guère que vingt ans que les voyageurs, en descendant du Calvaire, pouvaient visiter encore les tombeaux de Godefroi de Bouillon et de Beaudoin, rois de Jérusalem. En 1808, quand l'église du Saint-Sépulcre fut incendiée, des mains jalouses brisèrent, au milieu du désordre, les tombes des rois libérateurs; deux bancs de pierre, recouverts de nattes, ont remplacé les deux sépulcres. Avant cette profanation barbare, chaque fois que les pères latins faisaient leur procession dans l'église, un acolyte allait offrir l'encens devant les tombeaux des deux héros chrétiens. En portant mes regards sur la pierre muette et restée sans inscription, je me suis rappelé que Godefroi avait refusé de porter une couronne d'or dans la ville où Dieu avait été couronné d'épines; je me suis rappelé le prodige de miséricorde qu'avaient fait éclater dans le saint lieu Godefroi et ses compagnons, lorsque, après la prise de Jérusalem, ils suspendirent tout-à-coup leur victoire, cessèrent le carnage, et laissèrent leur part du butin pour venir s'agenouiller au pied du Calvaire. Ce spectacle d'une armée victorieuse qui, avec son chef, s'humilie et vient arroser de ses larmes le lieu où mourut le Sauveur, ne périra point dans la mémoire des

hommes; un si touchant souvenir se présentera toujours à la pensée des voyageurs qui s'arrêteront devant la place où fut le tombeau de Godefroi.

En quittant cette place, le père Placide nous a conduits dans une chambre attenante au couvent latin; il a ouvert devant nous un vieux coffre du temps des croisades, et nous a montré l'épée et les éperons de Godefroi; l'épée, qui est très grande et très pesante, est tant soit peu rouillée; le bon père a pris un air mystérieux pour nous la laisser voir et nous la laisser toucher. Les Turcs, nous a-t-il dit, ne savent pas que nous avons cette épée; s'ils le savaient, ils ne manqueraient pas de nous l'enlever; car ils sont persuadés qu'avec cette épée, les chrétiens doivent un jour reconquérir Jérusalem. Lorsqu'on reçoit un chevalier du Saint-Sépulcre, il ceint l'épée, il revêt les éperons de Godefroi; mais tout se passe sans bruit, et les prières qui se font dans la cérémonie, surtout le serment de combattre les infidèles, se prononcent à voix basse.

Après avoir visité l'église du Saint-Sépulcre, nous avons voulu faire une course à la montagne des Oliviers; nous sommes sortis de Jérusalem par la porte de Saint-Étienne. En descendant à la vallée de Josaphat, les pélerins ont coutume de s'arrêter à l'endroit où, selon la tradition, saint Étienne fut lapidé. Le torrent de Cédron, presque toujours

à sec, passe au fond de la vallée, et va du septentrion au sud; deux ponts sont jetés sur le torrent, l'un aboutit au chemin qui mène à la porte de Saint-Etienne, l'autre au chemin qui mène au mont Sion. Sur le coté septentrional, nous avons visité l'église souterraine qu'on appelle le tombeau de la Vierge, dans laquelle on descend par un large escalier de marbre de cinquante marches; à la voûte sont suspendus une infinité de lampes et d'œufs d'autruche, et lorsque dans les solennités toutes ces lampes sont allumées, le temple souterrain doit être tout rayonnant de splendeur et le disputer à la voûte étoilée. Ce lieu est vénéré par toutes les nations musulmanes ou chrétiennes qui habitent Jérusalem. Non loin du sanctuaire de la Vierge, on montre la grotte où Jésus versa une sueur de sang; et, près de là, toujours dans la vallée, le jardin des Olives ou le jardin de Gethsémani. Les oliviers qu'on remarque dans cette enceinte ont assisté à toutes les révolutions de Jérusalem. Ils sont mentionnés dans les relations de nos vieux pélerins; on en comptait neuf au dix-septième siècle, on n'en compte plus que huit; ils ne sont défendus que par une simple clôture de pierres; personne ne songe à dérober leurs fruits, dont on fait de saintes reliques, et tout le monde les respecte comme les témoins de Dieu et les contemporains de Jésus. Quelques écrivains ont objecté que Titus avait fait couper tous les arbres aux environs

de Jérusalem; mais on sait que l'olivier renaît de sa souche et de ses racines.

Plus bas, vers le midi, nous avons été frappés de la vue des sépulcres d'Absalon, de Zacharie et de Josaphat, taillés dans le roc avec un art admirable. A peu de distance de ces tombeaux, du coté du midi, s'étendent au penchant de la vallée les sépultures des Israélites; non loin de là, la fontaine de Siloé s'échappe du pied du mont Sion, et ses eaux, qui ne coulent que tous les trois jours, sont recueillies dans un bassin. Tels sont les lieux qu'on remarque dans la vallée de Josaphat. Tous ces lieux si remplis des souvenirs du passé, offrent aussi les grandes images du dernier avenir du monde. Dans toutes les langues le mot de Josaphat exprime l'idée d'un tribunal suprême où doit être jugé le genre humain; avec cette pensée qui nous est familière dès le berceau, je ne pouvais traverser le Cédron sans me représenter ce grand jour où Dieu, selon la parole des prophètes, *assemblera tous les peuples et entrera en jugement avec eux.*

En avançant sur la montagne des Oliviers, nous avons vu la grotte où les apôtres rédigèrent le symbole de la foi chrétienne, le lieu où le Sauveur composa pour ses disciples l'Oraison dominicale. Quelles paroles ont été plus souvent répétées que celles qui sortirent alors de la bouche du Christ! quel chef-d'œuvre du génie a été plus répandu parmi

les peuples que le *Credo* sorti de cette humble grotte de la montagne! L'Occident et l'Orient ont redit la prière de Jésus; dans les cités et les bourgades, il n'est personne, femme, enfant, vieillard, qui chaque jour n'ait répété le matin et le soir, *Notre père qui êtes aux cieux*; ces paroles ont été entendues partout où il y avait une voix d'homme, et la solitude les a connues comme elle connaît les hymnes des bois et le bruit du torrent. Il n'est pas non plus de lieu sur la terre où des voix n'aient dit : *Je crois en Dieu le père tout-puissant;* et les doctrines que renferme le symbole de douze pauvres pêcheurs se sont mêlées aux sociétés humaines, au cœur et à l'esprit des nations, comme le sel aux eaux de l'immense Océan. N'est-ce pas là le miracle des miracles.

La montagne des Oliviers se divise en trois parties, dont chacune est traversée par un sentier; au nord, la montagne des Galiléens (*viri galilei*); au midi, celle du Scandale ou des Offenses; au milieu, celle de l'Ascension; sur cette dernière élévation, est une petite chapelle gardée par un santon musulman, dans laquelle on nous a fait voir une pierre avec l'empreinte d'un pied d'homme[1]; Jésus-Christ, d'après les traditions populaires,

[1] Je me rapelle avoir lu dans la Chronique de Mathieu Pâris, qu'en 1827 des frères prêcheurs emportèrent en Angleterre un marbre blanc sur lequel était empreint un pied qu'on disait être celui du Sauveur.

laissa ce vestige sur la terre en s'élançant vers le ciel ; notre *cicérone* nous a dit, en sortant de la chapelle : *Aquesto lo crede qu voglio* (quant à ceci, le croit qui veut). Beaucoup de pélerins ont cru et croient encore à la vérité de la tradition ; mais l'Église n'en fait point un article de foi. Pour moi, si je voulais me représenter l'ascension miraculeuse, cette montagne des Oliviers serait le marchepied d'un Dieu, et pour assister au divin spectacle, je me placerais sur la hauteur des Galiléens, où se trouvaient la Vierge et les apôtres, lorsque le Sauveur montait au ciel. Pourquoi en effet me renfermerai-je dans un étroit réduit, dans une cabane obscure, les yeux attachés sur une pierre qu'un santon turc me fait voir pour de l'argent, tandis que du point où je me suis placé, je puis voir, du côté de l'orient, la longue ligne de verdure qui marque le cours du Jourdain, les montagnes bleues de l'Arabie, la plaine de Jéricho, et devant moi, vers l'occident, Jérusalem avec toutes ses merveilles. Tout est beau, tout est pur sur la colline des Oliviers, et l'aspect radieux du firmament semble nous y montrer encore la route azurée du fils de Dieu ; le mont des Olives n'a point, comme je l'ai déjà dit, la physionomie sombre qui caractérise le pays où nous sommes ; il est partout cultivé, et couvert en plusieurs endroits des arbres dont il porte le nom ; en regardant d'un côté la montagne du Calvaire, et de l'autre la

belle colline des Oliviers, on juge d'abord que l'homme-Dieu a dû choisir la première pour y mourir, et l'autre pour opérer le miracle de son Ascension.

LETTRE XCV.

BÉTHLÉEM, SAINT JÉROME, LES BÉTHLÉÉMITES.

A M. M.....

Béthléem, février 1831.

La petite cité où naquit le Christ, est à deux heures au sud de la ville sainte; la route que j'ai suivie se trouve décrite dans une foule de relations; je ne vous citerai que le couvent de Saint-Élie, aujourd'hui solitaire, situé à mi-chemin des deux cités, et le petit édifice qu'on appelle le tombeau de Rachel, à une demi-heure de Béthléem; le prophète Élie s'asseyait quelquefois sur la colline qui domine ce monastère, et ses regards se portaient

tour-à-tour vers Jérusalem et vers Béthléem; il était triste, et pleurait à l'aspect de la cité malheureuse et coupable; il était consolé quand il regardait la future patrie du Rédempteur. Je pourrais me dispenser de vous dire que ce qu'on appelle le tombeau de Rachel est tout simplement la sépulture de quelque santon, car plusieurs voyageurs ont déjà fait cette remarque. Le monument est également vénéré par les juifs et par les disciples de l'Évangile et du Coran; il est couvert de noms et d'inscriptions arabes et hébraïques; à l'entour se voit un cimetière musulman. L'antique sépulture de la compagne de Jacob ne devait pas être loin de là; mais qui pourrait nous dire ce qu'elle est devenue? C'est là aussi qu'on doit placer Rama la noble, qu'il ne faut pas confondre avec Ramla, l'ancienne Arimathie. Il ne reste plus qu'un champ de pierres à la place où fut Rama. La plupart des innocentes victimes d'Hérodes appartenaient à Rama, voisine de Béthléem; aux jours de ce désastre, on entendit Rachel gémir du fond de son sépulcre; elle pleurait ses enfans, et ne voulait point se consoler, parce qu'ils n'étaient plus, *quia non sunt.*

Il m'a fallu peu de temps pour bien connaître la petite cité appelée *Maison de pain* ou *Maison de chair*. Je suis déjà devenu comme un habitant de Béthléem, et je puis vous donner là-dessus toutes les descriptions que vous me demanderez. Une chose que je dois d'abord vous dire, c'est que j'é-

prouve ici des impressions tout-à-fait différentes de celles que me donnait Jérusalem. Pendant que j'étais dans la ville sainte, mon esprit n'était rempli que de sombres idées, une douleur indéfinissable me poursuivait partout, et chaque objet se teignait à mes yeux des couleurs du deuil; ici, au contraire, mon esprit ne me présente que de riantes images; la nature semble m'inviter à une douce joie, et je respire plus à mon aise; cette différence d'impression, que j'attribue d'abord au changement de paysage, provient sans doute aussi des souvenirs austères ou joyeux que réveillent les deux cités; à Jérusalem, on trouve toutes les douleurs, toutes les calamités qui peuvent tomber sur un peuple, et, pour dernier malheur, on voit le juste condamné à la croix et à l'ignominie; Béthléem, au contraire, nous offre tout ce qui peut enchanter l'imagination; c'est une jeune Nazaréenne qui met au monde celui que les siècles attendaient; ce sont des rois de pays lointains qu'une étoile conduit vers le sacré berceau, des pasteurs qui laissent leurs troupeaux pendant la nuit pour venir adorer un enfant; j'entends les chœurs des anges, les symphonies du ciel, je sens la terre tressaillir d'allégresse; à Jérusalem, la mort et la dévastation; à Bethléem, la vie et l'espérance.

Quand le voyageur rencontre le berceau d'un grand homme, il s'arrête et s'agenouille avec respect, car le berceau et la tombe des grands

petite ville de Thécua, située à deux heures au midi de Béthléem. De grands fossés et de fortes tours défendaient le monastère de Béthanie, exposé aux attaques des Arabes ennemis de la croix. Guillaume de Tyr, à qui j'emprunte ces différens détails, nous apprend que, *pour ce qui est des biens temporels*, aucun monastère d'hommes et de femmes n'égalait celui de Béthanie; Mélisende concéda à la nouvelle abbaye la ville de Jéricho et toutes ses dépendances; elle l'enrichit de vases sacrés en or, de draperies en soie, d'ornemens sacerdotaux de tout genre. Les débris de ce couvent sont semblables aux débris d'une forteresse; des tours et des murailles renversées, des fossés comblés par la terre ou les décombres, annoncent encore que cette pieuse retraite des vierges latines était un vrai château de guerre capable de soutenir un siége.

Si nous voulons une nature moins triste que la nature de Jérusalem, si nous voulons égayer nos yeux par la vue de rians paysages, allons dans la vallée qu'on appelle le *désert de Saint-Jean*, à une heure et demie de la ville sainte, à l'occident. Nous ne nous arrêtons point au monastère grec de Sainte-Croix, qu'on rencontre à mi-chemin, et qui, depuis quelques années, est entièrement abandonné. Cet édifice est bâti à côté d'un verger d'oliviers, qui, d'après une tradition, fournit le bois de la croix du Sauveur. Je ne sais jusqu'à quel point cette tradition peut avoir de la vraisemblance;

puisqu'on voulait dresser une croix à l'homme-Dieu avec du bois d'olivier, l'olivier ne manquait point aux bourreaux du Christ sous les murs de Jérusalem, et je ne vois pas pourquoi on serait allé en chercher à trois quarts d'heure de là. Ce serait peut-être ici le cas de parler du bois de la vraie croix, et de ce qu'il en reste dans le monde chrétien : mais vous penserez sans doute comme moi, que rien ne serait plus difficile que de suivre les traces du bois sacré à travers les révolutions de dix-huit siècles, et j'aime mieux ne rien dire que de m'aventurer dans des calculs et des systèmes qui ne sauraient amener rien de positif.

Ce qu'on appelle le désert de Saint-Jean, n'est point une terre sauvage, sans arbres et sans culture, abandonnée aux bêtes fauves et aux oiseaux de proie; le désert qui cacha l'enfance et la jeunesse du précurseur, est une de ces charmantes solitudes dans lesquelles on aimerait à voir finir ses jours; ce sont des vallons parés d'arbustes et de fleurs, des champs d'orge et de blé, une douce et vivante nature qui semble tout-à-coup vous séparer des régions que Jéhovah a maudites. On rencontre dans ces vallons une grande quantité de caroubiers. La grotte qui recueillit jadis Jean-Baptiste est une roche creuse et blanchâtre, suspendue aux flancs d'un côteau élevé; au-dessus de la grotte, les restes d'une église; à côté, une fontaine où s'abreuvait, dit-on, le fils

hommes ont le privilége de devenir des autels; à la vue du berceau du Christ, mon cœur pouvait-il ne point battre d'une religieuse émotion! Ici naquit le juste, qui, selon les paroles d'Isaïe, eut la gloire du Liban, la beauté du Carmel et de Saron, le législateur qui ouvrit au genre humain un avenir de paix.

Après l'histoire merveilleuse de la naissance du Christ, ce qui frappe le plus mon imagination à Béthléem, c'est le souvenir de saint Jérôme. Qui n'aimerait à se représenter cette ame ardente, d'un côté, poursuivie par l'image de Rome, de ses plaisirs et de ses fêtes; de l'autre, entourée du désert et de la pauvreté, cherchant à racheter par des pleurs pénitens et des macérations les fautes de sa jeunesse! Souvent, je descends dans la grotte où ce grand homme écrivit et pria, et je repasse sa vie toute pleine de souffrances, de travaux et de larmes; il me semble quelquefois le voir se lever devant moi; il me semble le voir calme, silencieux, et comme las d'avoir si long-temps gémi. Jérôme, nourri dans l'étude des chefs-d'œuvre de Rome et de la Grèce, après s'être séparé du monde, n'avait pu se séparer de Cicéron et d'Horace, de Virgile et de Platon; il lui fallait lutter sans cesse avec son penchant pour la littérature profane, et son cœur se troublait, ses yeux se remplissaient de larmes à l'aspect d'un de ces génies qu'il chérissait; le saint anacho-

rète nous apprend lui-même qu'il jeûnait avant de *lire Cicéron*, qu'il n'ouvrait Platon qu'après bien des pleurs et des nuits passées dans les veilles, et qu'en quittant leurs ouvrages, il trouvait les livres saints rudes et grossiers. Dans le délire d'une fièvre dévorante qui ne lui avait laissé qu'un souffle de vie, Jérôme se crut un jour transporté devant le tribunal du grand juge; *Qui es-tu?* lui demanda une voix terrible; *Je suis un chrétien*, répondit-il; *Tu mens.*, répliqua le juge suprême, *tu n'es qu'un cicéronien.* » Le génie de Jérôme était devenu son démon.

Lorsque je visite, dans le couvent de nos franciscains, l'école où un pauvre Béthléémite apprend à une cinquantaine de petits enfans la lecture de l'arabe et du latin, puis-je ne pas songer à saint Jérôme, qui enseignait aux enfans de Béthléem l'Évangile, l'Histoire sacrée, les langues et les belles-lettres? Rufin, prêtre d'Aquilée, qui, après s'être montré l'ami de Jérôme, mérita, par ses noires trahisons, que notre illustre solitaire l'appelât son Catilina, accusait le grand docteur *de faire à Béthléem une œuvre de grammairien profane, d'expliquer aux enfans les auteurs payens, au lieu de leur inspirer la crainte du Seigneur.* D'autres personnages contemporains, sans mettre dans leurs reproches toute l'amère dureté du prêtre Rufin, se plaignaient de ce que Jérôme n'eût point renoncé aux souvenirs de l'antique littérature, et qu'il *mêlât*

l'ordure du paganisme à la pureté des doctrines chrétiennes; le docteur, pour répondre à ces accusations, citait l'exemple des prophètes, des apôtres, de beaucoup d'écrivains des Églises grecque et latine, qui n'avaient point dédaigné les études profanes, et disait, dans son style figuré, qu'il fallait, comme David, trancher la tête de Goliath avec sa propre épée; il comparait l'éloquence païenne à une belle étrangère dont il avait fait sa captive et son épouse, après l'avoir purifiée de ses erreurs et de ses idolâtries; pour ce qui est des attaques anti-littéraires du prêtre Rufin, Jérôme lui fit dire *qu'étant aveugle comme une taupe, il ne devait pas se moquer de ceux qui avaient des yeux de chèvre*.

Vous savez que c'est ici que le grand docteur traduisit ou commenta les livres saints; ses commentaires sont restés dans l'Église comme un recueil d'oracles. Jérôme fut de son vivant le flambeau du monde chrétien; on venait le consulter de tous les pays soumis à l'Évangile; le désert de Béthléem était devenu le grand foyer des lumières sacrées, un Orient nouveau d'où la vérité répandait au loin ses rayons les plus purs. La renommée de Jérôme peupla de cénobites cette solitude: le monastère et l'hospice qu'on y avait bâtis étant devenus trop étroits pour la foule des solitaires, il fallut chercher à les agrandir ou à construire de nouvelles demeures, et Jérôme, manquant de ressources, envoya à Rome un de ses

frères pour vendre le reste de son patrimoine qui aurait échappé aux barbares. Lui-même fut appelé à Rome par le pape Damase, et son séjour dans la capitale des pontifes fut comme un continuel triomphe. L'envie qui, semblable à la foudre, aime à frapper les hauts sommets, les fronts sublimes, s'arma de tous ses mensonges et de tous ses poisons contre cette renommée si pure et si belle; et Jérôme, bientôt dégoûté du monde, songea à retourner dans son désert de Béthléem. Il écrivit une lettre d'adieu du navire même qui le ramenait en Palestine; après avoir réduit au néant tous les griefs dont on l'accusait : « J'étais un insensé, s'é-» crie-t-il, de vouloir chanter les cantiques du Sei-» gneur dans une terre étrangère, d'abandonner » la montagne de Sinaï pour mendier le secours de » l'Égypte; j'avais oublié ce que dit l'Évangile, » qu'on ne peut sortir de Jérusalem sans tomber » entre les mains de voleurs qui nous dépouillent, » nous blessent et nous tuent. »

Vous connaissez l'histoire de Paule et d'Eustochie, sa fille, qui préférèrent la pauvreté de la crèche aux grandeurs de Rome, et qu'une sainte amitié liait à l'anachorète de Béthléem. Après avoir visité tous les lieux sacrés de la Syrie et de l'Égypte, la fille des Gracques et des Scipions vint établir sa demeure à Béthléem. Paule y fonda un monastère pour les hommes, et trois monastères pour les jeunes filles. Jérôme, qui nous a laissé la vie ou l'orai-

son funèbre de la noble romaine, en parle comme d'*un riche diamant qui, placé au milieu d'autres pierreries, les efface toutes par son éclat;* elle avait tout abandonné pour la croix, et s'était déshéritée sur la terre pour s'assurer l'héritage du ciel; son panégyriste nous dit que vainement elle cherchait à se dérober à sa gloire, qu'elle était partout entourée du respect et de l'admiration des hommes, car la gloire suit la vertu comme l'ombre suit le corps. Quand la jeune Eustochie fut devenue orpheline, Jérôme lui écrivit des lettres pleines d'onction et de pur amour, où lui-même rappelle ses propres misères, ses combats, ses longues douleurs, et demande à Dieu qu'il lui abrège son pélerinage. Maintenant les trois plus illustres hôtes du désert de Béthléem, ont leurs tombeaux à côté de l'étable qui recueillit autrefois leurs soupirs et leurs larmes; et s'il est vrai que parfois les ombres s'échappent de leurs sépulcres, sans doute que Jérôme, Paule et Eustochie, comme trois ombres amies, se réunissent encore la nuit, à la lueur des lampes d'argent, autour de cette crèche pour laquelle ils avaient tout quitté.

Béthléem n'a pour tout monument que le couvent latin, semblable à une forteresse, et une église qui remonte au temps de Justinien; les deux édifices se touchent, et c'est dans leur enceinte que se trouvent tous les lieux que les traditions chrétiennes ont rendu sacrés. Deux entrées con-

duisent à la grotte de la Nativité, la première appartient aux Latins, la seconde aux Grecs; elles sont à l'opposé l'une de l'autre. L'entrée latine est à l'extrémité de la chapelle des Franciscains ; on descend quinze degrés, à la lueur d'un flambeau qu'on porte soi-même, et après avoir traversé ses grottes ou chapelles obscures consacrées aux saints Innocens, à saint Joseph, à saint Jérôme, à sainte Paule et à sa fille Eustochie, on arrive au sanctuaire de la Nativité; c'est une grotte taillée dans le roc, revêtue de marbre et de draperies de soie rouge, et soutenue par trois colonnes de marbre ; elle est illuminée par trente-cinq lampes d'argent suspendues à la voûte; les plus belles de ces lampes proviennent de la munificence des rois du Portugal; la place où Marie enfanta le Sauveur, est marquée d'un marbre au milieu duquel on a enchâssé du jaspe entouré d'un cercle d'argent formant comme un soleil; autour du rayon de ce soleil, on lit les mots suivans gravés en gros caractères :

Hic de virgine Mariâ Jesus Christus natus est.
C'est ici que Jésus-Christ est né de la vierge Marie.

Au-dessus de cette table de marbre s'élève un petit autel éclairé par trois lampes, dont la plus riche fut envoyée par Louis XIII. A quelques pas

de là, à droite, deux marches qu'on descend vous mènent à la crèche; la véritable crèche a été emportée de Béthléem, et c'est Rome qui a hérité de cette précieuse relique; elle a été remplacée par un bloc de marbre posé à un pied au-dessus du sol, en travers d'une petite voûte formée dans le roc. Tous ces lieux ont été décrits par les voyageurs, principalement par M. de Chateaubriand; mais je ne pouvais m'empêcher de vous en donner une idée, pour vous épargner la peine de recourir en ce moment à d'autres relations.

Beaucoup de voyageurs ont parlé de l'ancienne église attenante au couvent latin, et qui fut jadis un des plus beaux monumens de la Terre-Sainte; quelques inscriptions qu'on y reconnaît encore, annoncent que l'église fut réparée et embellie par les rois latins de Jérusalem. Les Grecs se sont emparés de la partie du chœur de l'église, et en ont fait leur sanctuaire. Ce temple vénérable, où Beaudoin 1er fut sacré roi, et qui retentit pendant un siècle et demi des chants et des prières de nos croisés, est maintenant abandonné à la poussière et à la destruction, et n'est plus qu'un passage public pour les religieux du monastère et les Arabes chrétiens.

Les collines où s'élève Béthléem présentent un aspect assez riant avec leurs vergers d'oliviers et leurs figuiers, dont la verdure éclate davantage sur un sol rougeâtre et semé de pierres; le territoire

de Béthléem mérite encore le nom d'*éphrata* (fertilité). Les arbres fruitiers et les moissons donnent d'abondantes récoltes sans beaucoup de culture. Béthléem compte deux mille habitans, dont quinze cents catholiques, quatre cents Grecs schismatiques et le reste musulman. Les mécréans ont toujours été en petit nombre dans ce pays, parce que les Béthléémites, hommes forts et courageux, ne supportent qu'avec peine la présence des sectateurs de Mahomet. Une remarque à faire, c'est que Béthléem est peut-être la seule cité d'Orient qui ne soit point gouvernée par un chef musulman; il n'y a ici ni aga, ni mutzelin. Les Béthléémites catholiques, dans leurs querelles et leurs affaires, ont recours au père gardien du couvent latin et au religieux qui remplit les fonctions de curé; ils invoquent aussi l'autorité des principaux chefs des familles. Le pacha ne peut guère obtenir d'eux que le paiement des impôts annuels; les taxes arbitraires sont toujours suivies de quelques révoltes; les Béthléémites prennent alors les armes et se cantonnent dans le monastère comme dans un fort. Il leur arrive souvent de mettre à contribution la charité de nos religieux, et quand ceux-ci se trouvent dans l'impuissance de les secourir, les pauvres pères sont maltraités et contraints de se réfugier à Jérusalem. On m'a raconté à ce sujet des anecdotes qui ne sont point à la louange des Béthléémites; voici un trait de ce genre qui vous suffira : Il y a une vingtaine d'an-

nées que le chef du couvent, n'ayant pu satisfaire à des demandes d'argent qu'on lui avait faites, fut arrêté dans une rue de Béthléem, et entraîné vers un four pour y être brûlé; pendant que le four chauffait et qu'on s'apprêtait à consommer le crime, un des Béthléémites, touché de compassion, sollicita la délivrance du pauvre père; après une délibération de quelques instans, le religieux fut mis en liberté. La vie de nos cénobites, comme vous voyez, est mêlée d'assez de mauvais jours pour qu'ils ne puissent oublier qu'ils habitent une terre barbare.

Il est des Béthléémites qui s'imaginent que le couvent est obligé de payer pour eux, par la seule raison qu'ils sont catholiques, et quelques-uns n'embrassent la foi romaine que pour avoir part aux aumônes des Latins. On en trouve pourtant un grand nombre dont la dévotion est vive et sincère, et qui, par leur ferveur, rappellent les chrétiens des premiers âges de l'Église. Ainsi le monastère franc est pour les Béthléémites un temple d'où leur prière monte au ciel, un tribunal où se jugent toutes leurs querelles, une hôtellerie où les pauvres trouvent du pain, et au besoin, comme je vous l'ai dit plus haut, une forteresse pour repousser toute espèce d'agression. Les troupeaux, la culture des champs et surtout le commerce des croix, des images de la Vierge, des boîtes en nacre, sont les ressources de Béthléem. Les trois quarts des habitans connaissent

quelques mots d'italien, et plusieurs parlent cette langue comme leur langue naturelle. Je ne me promène pas une seule fois dans Béthléem sans être abordé par des Arabes qui me disent : *Boun giourno, signor, comme estate, bene?*

La moitié de mes heures s'écoulent dans la société des Béthléémites; ils aiment à m'entretenir de leurs misères et de leurs espérances, et la présence d'un Français est pour eux un signe prophétique de liberté et de bonheur; les traditions de Béthléem ont fidèlement conservé le souvenir de nos vieilles croisades, et rien n'égale l'amour qu'on a ici pour notre nation. Les Béthléémites nous regardent encore comme leurs libérateurs futurs; ils croient fermement que le roi de France se propose d'envoyer quelques milliers d'hommes en Palestine pour reconquérir l'ancien royaume de Godefroi. Chaque matin, ma chambre est pleine d'hommes qui me demandent si l'heure de leur délivrance est prochaine; depuis quelques jours, il n'est bruit à Béthléem que d'une descente des Français à Beyrouth; hier on me répétait qu'on avait vu une troupe française occupée à rebâtir Ascalon. Je n'ose pas leur dire qu'ils sont mieux instruits que moi, et quand ils me pressent de m'expliquer à ce sujet, je me sauve par de vagues paroles. Il est impossible de se faire une idée de l'effet merveilleux qu'a produit dans ces pays-ci la conquête d'Alger; la Palestine est remplie de la terreur de nos armes, et je

crois bien que nous aurions peu de peine à nous en emparer. On ne parle ici que de la France ; dans l'esprit de ce peuple, la France est tout l'Occident. Aussi les voyageurs de notre nation sont maintenant plus que jamais entourés de respect ; le titre de Français porte avec lui un caractère de grandeur et de gloire devant qui tout préjugé tombe et tout orgueil s'abaisse. Plaise à Dieu que les révolutions à venir ne gâtent point l'idée qu'on a de nous dans ces lointaines régions !

P.....

LETTRE XCVI.

BÉTHANIE, DÉSERT DE SAINT-JEAN, MONASTÈRE LATIN ET VILLAGE DE SAINT-JEAN, MODIN, LES MACHABÉES ET RICHARD-CŒUR-DE-LION.

A M. M .....

Février 1834.

Ma première promenade m'a conduit à Béthanie, situé à une heure de la ville, au-delà de la montagne des Oliviers. Béthanie, appelé aujourd'hui *Lazarié*, est un village arabe habité par une trentaine de pauvres familles ; les huttes ou les grottes qui servent d'habitations à ces familles, ressemblent plutôt à des cavernes d'animaux qu'à des de-

meures d'hommes. La population de Lazarié, mêlée de chrétiens et de musulmans, subsiste des produits de l'agriculture; elle a le caractère sauvage des Arabes du pays, sans avoir ni leur physionomie sombre ni leur barbarie. Deux choses sont remarquables à Béthanie, le tombeau de Lazare et les ruines d'un grand édifice que tous les voyageurs apellent le château de Lazare, et qui n'est autre chose qu'un ancien monastère du royaume de Jérusalem, bâti par Mélisende, femme de Beaudoin III. La grotte sépulcrale qui porte le nom de tombeau de Lazare, n'offre rien de curieux; on trouve au fond de la grotte un autel de chétive apparence, sur lequel on dit la messe tous les ans. Le sépulcre avait été enfermé dans l'enceinte du monastère de Melisende.

L'Évangile offre peu de scènes plus intéressantes que la résurrection de Lazare. Marie et Marthe allèrent à la rencontre de Jésus, et lui dirent en pleurant : *Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort.* Jésus pleura aussi, et les Juifs se dirent entre eux : *Voyez comme il aimait Lazare!* Quelque temps après, c'était six jours avant la pâque, le Sauveur vint souper à Béthanie, dans la maison du ressuscité; Marthe servait; Marie ayant pris une livre d'huile de parfum de vrai nard, qui était d'un grand prix, le répandit sur les pieds du Christ, qu'elle essuya ensuite avec ses cheveux.

Tels sont d'abord les souvenirs qui m'ont suivi

à Béthanie. Ce lieu est un de ceux que le Christ aimait le plus à fréquenter; en parcourant Béthanie et les champs voisins, on foule une terre que Jésus a souvent foulée, on peut espérer de s'asseoir sur des pierres où Jésus s'est assis, de poser ses pieds là où l'homme-Dieu posa les siens. Si le voyageur se plaît à visiter à Athènes les jardins d'Académus, à suivre dans la ville de Minerve les promenades de Platon, avec quel intérêt il s'arrêtera sur les coteaux, dans les vallées où le Christ avait coutume d'enseigner à ses disciples ces doctrines qui devaient changer la face du monde! Les ruines du monastère de Mélisende m'ont d'autant plus intéressé, que nous pouvons les regarder comme une de nos découvertes; voici en deux mots l'histoire de cette abbaye, qu'on appelait l'abbaye de Saint-Lazare. Mélisende avait une sœur nommée Yvette, vouée à la vie religieuse dans l'abbaye de Sainte-Anne, à Jérusalem; comme Yvette n'était point à la tête de cette communauté, il ne parut pas convenable à Mélisende que la fille d'un roi fût soumise à la loi monastique comme une simple fille du peuple; la reine fit construire alors un couvent à Béthanie, pour lequel elle choisit une abbesse d'un âge fort avancé; celle-ci n'ayant pas tardé à mourir, fut remplacée par la jeune Yvette. Mélisende avait obtenu des chanoines du Saint-Sépulcre la cession de Béthanie, qui était un de leurs apanages, et leur avait donné en échange la

de Zacharie. Le désert de Saint-Jean n'offre aucune cabanne, aucune espèce d'habitation; les passereaux, les alouettes et les rossignols sont les seuls êtres qui animent cette sainte solitude ; leurs chants joyeux se mêlent à cette *voix du désert* qui semble redire encore à l'oreille du pélerin : *Preparez la voie du Seigneur, rendez droits ses sentiers.*

Le précurseur du Christ, avec son vêtement de poil de chameau, avec sa ceinture de cuir, vivant de sauterrelles et de miel sauvage, s'est toujours montré à moi comme un des caractères les plus poétiques de ces temps merveilleux; ils s'en allait de son désert aux rives du Jourdain, prêchant la pénitence, baptisant avec le baptême de l'eau tous les peuples de la Judée, traitant les Pharisiens et les Saducéens de race de vipères, annonçant le Christ qui, ayant son van en main, *devait nettoyer son aire, puis amasser son blé dans le grenier, et brûler la paille dans un feu inextinguible.* Vous n'avez point oublié comment le fils de Zacharie fût traité par Hérode le tétraque; la tête de Jean tomba par la fantaisie d'une danseuse. C'est en songeant au meurtre de son précurseur, que le Christ prononçait un jour ces mélancoliques paroles : « Jéru-« salem, Jérusalem, qui tues les prophètes et » qui lapides ceux qui sont envoyés vers toi, com-» bien de fois ai-je voulu rassembler tes enfans » comme une poule rassemble ses petits sous ses » ailes, et tu ne l'as pas voulu ! »

A une demi-heure à l'est du désert de Saint-Jean, se trouve un village de ce nom, habité par environ deux cents familles, dont une quinzaine seulement sont catholiques. Les religieux latins y possèdent un beau monastère, bâti au dix-septième siècle; l'église du monastère, une des plus riches et des plus remarquables de la Terre-Sainte renferme dans son enceinte le lieu où naquit saint Jean. Autour du village, on montre à la piété des pélerins la place de la maison où la vierge Marie alla saluer sa cousine Élisabeth, la fontaine où la mère du Christ avait coutume de venir puiser de l'eau pendant son séjour dans cette vallée; l'emplacement de la maison d'Élisabeth est marquée par un couvent et une église tombés en ruines.

La population du village de Saint-Jean se distingue par un caractère sombre et turbulent; des guerres de famille à famille y sont fréquentes et quelquefois terribles. Les religieux s'enferment alors dans leur monastère comme dans une forteresse, afin de se dérober aux violences de bandes arabes qui veulent des provisions ou de l'argent. Les voyageurs s'étonnent quelquefois que nos franciscains se soient bâtis des demeures semblables à des forteresses; mais si les religieux latins n'habitaient que d'humbles ermitages ou des cellules, que deviendraient-ils, ainsi exposés chaque jour à la barbarie fanatique des peuplades musulmanes? Pour que les cénobites de Saint-François aient pu

se maintenir si long-temps dans la Terre-Sainte, il a fallu quelque chose de plus que la protection des rois chrétiens, il a fallu de hautes et épaisses murailles, des portes revêtues de fer.

Le territoire de Saint-Jean fournit des fruits et des légumes aux marchés de Jérusalem; la fête du Précurseur réunit tous les ans, dans ce village, grand nombre de catholiques de la ville sainte, qui, après les cérémonies du couvent latin, passent la journée en joyeux banquets. Quoique les terres environnantes soient fécondes et bien cultivées, le village de Saint-Jean présente partout le spectacle de la misère; lorsqu'un voyageur franc y passe, il n'entend de tous côtés que des voix suppliantes, il ne voit que des mains tendues vers lui. Les pauvres n'ont point manqué sur mon passage; il a fallu jeter une pluie de paras sur la foule mendiante qui avait envahi mon chemin. Au milieu d'une multitude de petits enfans nus, de petites filles sans graces et couvertes de sales vêtemens, à travers toutes ces figures à peau noirâtre, desséchées par la misère, j'ai reposé mes yeux sur une jeune fille d'environ quatorze ans, belle comme une vierge de Raphaël, se tenant à l'écart, silencieuse et triste, comme si elle avait eu quelque chagrin. Les petits mendians s'approchaient de moi en grand nombre, et la jeune fille restait immobile. Après quelques instans, lorsque déjà je m'étais un peu éloigné du village, vite elle

a accouru vers moi, et me montrant une croix de verre suspendue à son cou, elle m'a dit, avec un gracieux sourire mêlé de tristesse: *Je suis chrétienne et je m'appelle Marie, Ana nassara ké'chesmou Maria.* Vous pouvez imaginer l'effet que ces mots ont produit sur moi; j'ai mis aussitôt dans la main de la pauvre fille tout ce que j'avais dans mon gousset; et la petite Marie, qui ne s'était jamais vue aussi riche, après avoir couvert mes mains de larmes et de baisers, s'en est allée en courant pour porter sans doute les pièces d'argent à une mère pauvre et souffrante. Cette belle petite Marie, qui m'a apparu au sein d'une région barbare, restera dans mon esprit comme une image de ce que l'Orient a de plus suave et de plus pur.

En parcourant le désert de Saint-Jean, j'avais devant moi, au nord-ouest, la haute montagne où s'élevait Modin, patrie des Machabées; je me suis acheminé jusqu'au sommet de la montagne, en passant par un village arabe nommé *Zuba*. Le livre des Machabées est l'*Iliade* des Hébreux. Quels guerriers que les fils de Mathathias, Jean, Simon, Judas, Éléazar et Jonathas; l'Écriture les compare à des géans terribles, à des lionceaux qui rugissent à la vue de leur proie; leur épée était la protection d'Israël, et chacun de leurs combats était une victoire. « Souvenez-vous des œuvres de nos ancêtres, » leur disait Mathathias à l'approche de sa mort, et » vous acquerrez une grande gloire et un nom

» éternel. » C'est à Modin que furent ensevelis les vaillans d'Israël.— « Simon, disent les livres saints, » fit bâtir sur le sépulcre de son père et de ses » frères, un haut édifice qu'on voyait de loin, » dont toutes les pierres étaient polies devant et » derrière; il fit construire sept pyramides, dont » l'une répondait à l'autre, une à son père, une à » sa mère, et quatre à ses frères; il plaça tout au- » tour de grandes colonnes, et sur les colonnes des » armes pour servir de monument éternel; et au- » près des armes, des navires en sculpture, pour » être vus de loin par tous ceux qui navigueraient » sur la mer ». Ainsi, les navigateurs avaient de glorieux sépulcres à saluer sur les mers de Syrie, comme sur la mer d'Hellé; mais on cherche vainement à Modin les tombeaux des Machabées; je ne sais si je me tromperais de beaucoup en disant que les Machabées étaient contemporains des héros d'Homère; voyez que de grandes choses dans le même âge, et dans deux pays différens qui sans doute ne se connaissaient pas!

Richard-Cœur-de-Lion qui, à l'époque de son expédition en Palestine, resta long-temps campé à Ramla, s'aventurait quelquefois seul ou avec un petit nombre de chevaliers pour trouver des musulmans à combattre; un jour, le roi d'Angleterre s'étant plus avancé que de coutume dans les montagnes de Jérusalem, aperçut la ville sainte et versa des larmes; Richard pleura à l'aspect de cette cité

pour laquelle il avait pris la croix et l'épée, et que sa bravoure ne pouvait délivrer. N'y a-t-il pas tout une épopée dans ses pleurs religieux du roi pélerin? Quand Richard, l'Achille des croisades, pleure à l'aspect de Jérusalem, ses larmes sont-elles moins héroïques que les larmes du fils de Pélée? Dans les environs de Jérusalem du côté du couchant, on ne peut découvrir la ville que du haut de la montagne de Modin; il faut en conclure que le monarque anglais était sur cette montagne lorsque ses regards rencontrèrent la cité sainte. Voilà Richard, défenseur de la croix, que le hasard conduit auprès des tombeaux des défenseurs d'Israël. Ainsi, en vous parlant de Modin, je vous aurais nommé tout ce qu'il y a de plus éclatant dans la gloire des armes; Judas Machabée en Israël, Achille aux temps héroïques de la Grèce, Richard-Cœur-de-Lion aux temps héroïques de l'Europe: ces trois grandes figures me frappent par leur merveilleuse ressemblance.

Après avoir trouvé que c'est du haut de Modin que le roi d'Angleterre aperçut la ville sainte, je reconnais d'une manière évidente que vous avez eu raison de placer l'Emmaüs des croisés au village de Jérémie appelé aujourd'hui village d'Abou-Ghos, car la montagne de Modin n'en est pas loin, et nos chroniques nous disent que les hauteurs d'où Richard découvrit Jérusalem étaient voisines d'Emmaüs. Il ne doit plus y avoir aucun doute sur

cette question. Des citernes, des grottes, des chambres souterraines, telles sont maintenant les curiosités de Modin. Les restes de l'ancienne ville ont servi à bâtir un village, une mosquée et un fort ; c'est dans ce fort que le fameux Abou-Ghos avait coutume de se retirer, lorsqu'autrefois les pachas d'Acre ou de Damas lui faisaient la guerre. Les Arabes de Modin cultivent leur montagne, et et recueillent en assez grande quantité des olives, de l'orge et du blé. La montagne de Modin est une des plus hautes de la Palestine ; du sommet de ce mont, le regard se promène, au midi, sur la Judée pâle et blanchâtre ; au couchant, sur les vertes plaines de Ramla et sur la mer ; au nord, sur la Galilée, entrecoupée de riantes collines ; à l'orient, le regard s'arrête sur Jérusalem ; vue des hauteurs de Modin, Jérusalem se présente avec les teintes les plus lugubres, et ressemble à une cité couchée dans la poussière ; à cet aspect, mon cœur s'attristait, et peu s'en est fallu que je n'aie pleuré comme Richard.

P.....

LETTRE XCVII.

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR L'ÉGLISE DU SAINT-SÉPULCRE ET SUR LES SAINTS LIEUX.

Jérusalem, février 1834.

QUAND je suis entré pour la première fois dans l'église du Saint-Sépulcre, j'ai été si troublé, qu'il ne m'est resté que des idées confuses, et que j'ai dû mettre un peu de vague dans mes descriptions; je suis retourné ce matin dans le sanctuaire de la croix, et les images que j'en ai conservé dans mon esprit ont pris plus de netteté et de précision; je n'entreprendrai pas toutefois de vous faire un tableau plus complet et plus exact de ce que j'ai vu, et de vous dire ce que d'autres ont déjà si bien dé-

crit avant moi. Je me bornerai à quelques détails qui n'ont pu être connus; j'y joindrai quelques observations que m'a suggérées l'état présent des saints lieux.

A travers les sentimens dont mon esprit était dominé pendant nos pieuses stations, j'éprouvais une sensation pénible, et je ne crains pas de vous l'avouer, il me semblait que le soin qui avait été pris pour répandre partout des ornemens, avait ôté à quelques-uns de nos monumens religieux quelque chose de leur majesté; j'ai regretté, vous le dirai-je! que la montagne du Calvaire ait été taillée par le ciseau, et qu'elle soit couverte en plusieurs endroits de couches de marbre, de lames d'argent; l'aspect de cette montagne, qui semble sortir de la main des sculpteurs, et que les arts ont ornée, m'eût inspiré peut-être plus de vénération, si je l'avais vue telle qu'elle était au temps de la passion du Christ. J'ai fait cette remarque au père Placide qui m'accompagnait; avant que les choses fussent ainsi, m'a-t-il répondu, les pélerins ne se faisaient point scrupule d'enlever des morceaux de pierre dans les lieux les plus révérés; on emportait une si grande quantité de ces reliques, que le tombeau du Sauveur, que le mont Golgotha aurait fini par disparaître tout entier; on a pris le parti d'opposer des couches de marbre à ces pieuses dégradations.—Mais les lames d'argent, pourquoi les voit-on dans le lieu où Dieu est mort nu sur la croix?—

Le bon père s'est étonné de cette dernière objection; vous venez d'Europe, m'a-t-il dit, mais dans quel endroit de votre Europe, l'argent est-il assez méprisé pour qu'on ne l'emploie pas à orner les lieux saints? Croyez-vous qu'en Orient on soit fait d'une autre manière que chez vous! — Ces paroles m'ont éclairé; j'ai trouvé que j'avais parlé comme un artiste qui raisonne ses impressions, et que le père Placide avait raisonné comme un philosophe chrétien qui prend l'humanité telle qu'elle est; tout bien considéré, quel mal y a-t-il que Dieu soit honoré comme les rois de la terre, et que dans le lieu où la divinité a le plus compati aux misères de notre nature, l'homme se montre encore avec quelques-unes de ses faiblesses!

Le père Placide est un jeune moine italien, qui ne manque ni d'esprit ni d'instruction; il est d'un caractère doux et aimable; comme il parle assez bien le français, je recherche sa conversation et j'y apprends toujours quelque chose. Dans nos entretiens, il me parle souvent avec une grande douleur des usurpations continuelles des Grecs et des Arméniens; à chacune des stations que j'ai faites avec lui, il s'arrêtait pour déplorer les pertes des Latins; les sectes schismatiques se sont emparées d'une grande partie du Calvaire; il y a peu d'années, les Grecs ont usurpé la pierre où fut déposé le corps de Jésus avant d'être enseveli. Comme nous étions arrêtés devant cette pierre, et que le

père Placide me faisait ses lamentations, pourquoi, lui ai-je dit, n'essaieriez-vous pas de la racheter? Hélas! m'a-t-il répondu, la chose est impossible; car *les Grecs ne la donneraient pas pour trente millions*. Voilà un trait qui peut vous donner une idée du prix qu'on met ici à la possession d'un lieu sacré.

Je ne vous parlerai point de toutes les révolutions qui arrivent dans les saints lieux; on ne me comprendrait pas en Europe; chez vous, une révolution est le changement d'un empire, le renversement d'une dynastie, l'envahissement d'une province; ce sont là les grands événemens qui occupent vos publicistes de Paris; ici c'est la perte d'un autel, l'envahissement d'une chapelle, l'usurpation d'un marbre ou d'une pierre; il s'agit pour vous de savoir si un roi reviendra dans le palais de ses pères; on s'inquiète *ici*, on se demande à qui doit rester la demeure de Dieu, à qui sera confiée la garde de ses autels.

Il n'y a pas un sanctuaire, pas un coin de l'église du Saint-Sépulcre dont la possession n'ait été l'objet d'un débat, d'une réclamation, d'une querelle entre les différentes sectes chrétiennes. Toutes ces contestations ont souvent passé les mers, et sont parvenues aux oreilles des rois de l'Europe. L'Europe, pressée par les Latins, n'a point envoyé des armées comme au temps des croisades; mais on a envoyé des commissaires,

des négociateurs, des arbitres; on a présenté des notes, on a fait des menaces. Au moment où je vous écris, le révérendissime de Saint-Sauveur est à Constantinople, pour solliciter l'intervention de la Porte et l'appui de l'ambassadeur de France, contre les dernières usurpations des Arméniens et des Grecs.

Parmi ces usurpations, la plus récente et la plus douloureuse est celle qui a enlevé aux Latins la possession exclusive du saint tombeau, le droit exclusif d'y allumer des lampes et d'y célébrer l'office divin. Il nous a fallu, m'a dit le père Placide, partager la pierre du tombeau avec les Arméniens et les Grecs. En me disant ces mots, il m'a montré sur le marbre sacré le sceau des Turcs, qui le divise en trois parties égales, car ce sont les Turcs qui jugent ces sortes de contestations. Une chose singulière, c'est la manière dont les musulmans reconnaissent en ce cas le droit de propriété. S'ils ont vu quelqu'un balayer une chapelle, un lieu quelconque de l'église, cette chapelle ou ce lieu appartiennent à celui qu'ils ont vu un balai à la main. Vous vous étonnerez sans doute de cette justice distributive des musulmans; il faut l'expliquer par ce qui se pratique à Médine pour le tombeau de Mahomet; quarante noirs sont tous les jours occupés à frotter, à nettoyer, à balayer l'enceinte dans laquelle se trouvent déposées les cendres de leur prophète, ce qui leur a fait donner le

nom de *ferrasch* (balayeurs); c'est une fonction très considérée chez les musulmans; il y a même des aspirans à cette charge de balayeur; il y a des balayeurs honoraires qui sont nommés par le sultan de Stamboul, et que sa Hautesse choisit ordinairement parmi ses favoris et les principaux personnages de sa cour. Au reste, je n'ai pas besoin de vous dire que la raison tirée du balai qu'on met ainsi en avant, n'est pas le seul titre qu'on fasse valoir. Ici comme ailleurs, il y a toujours deux raisons pour faire certaines choses, l'une qu'on dit publiquement, et l'autre qu'on garde pour soi. Il y a tel sanctuaire qui a été ouvert aux Grecs et aux Arméniens, parce que ceux-ci ont donné beaucoup d'argent, et qui leur serait fermé demain si les Latins avaient de quoi satisfaire la cupidité des musulmans. Il est arrivé plus d'une fois que les Turcs ont reçu quelques milliers de piastres pour donner une chapelle à l'une des sectes chrétiennes, et qu'ils en ont reçu le double pour la livrer à une autre.

Comme j'étais chargé indirectement d'examiner l'état des choses, et surtout les moyens de rétablir la paix, je n'ai rien négligé pour connaître la vérité, et me mettre dans le cas d'éclairer les démarches de la haute diplomatie. J'ai eu plusieurs conversations avec quelques-uns des pères latins; ils m'ont expliqué tous leurs griefs, et la plupart de ces griefs m'ont paru justes. Mais comment y faire

droit! quels moyens employer! J'ai hasardé un conseil pacifique, et j'ai proposé de terminer par une conciliation une guerre à laquelle la puissance même des rois ne saurait mettre un terme. Ne pourriez-vous pas, ai-je dit au père Placide, vous entendre sur quelques points avec vos adversaires, sans faire intervenir des puissances qui sont un peu comme le dieu Baal, lequel, lorsqu'on venait à l'invoquer, se *trouvait toujours en voyage ou en affaire?* Se partager, comme on l'a fait, la pierre du sépulcre, n'est-ce pas se donner une fâcheuse ressemblance avec ceux qui se partagèrent les vêtemens du Christ! Pourquoi ne partagerait-on pas le temps, au lieu de partager le marbre? Voici donc comment on pourrait se mettre d'accord pour la chapelle et la pierre du saint tombeau; les Latins en auraient la disposition, et y feraient leurs cérémonies saintes depuis cinq heures du matin jusqu'à neuf heures; les Grecs depuis neuf heures jusqu'à midi, les Arméniens le reste de la journée. Dans ce partage du temps, les derniers venus trouveraient de quoi se consoler dans la parabole de la vigne du Seigneur, où l'ouvrier qui arrive à la onzième heure est aussi bien récompensé que celui qui a supporté le poids du jour. — Le père Placide secouait la tête en écoutant ces paroles. — La justice que vous attendez, ai-je ajouté, dépend d'une foule de circonstances, sur lesquelles vos larmes ni vos prières ne peuvent rien. Vous savez

que la Russie protége les Grecs, et que la Russie commande en souveraine à la cour du sultan; d'un autre côté, les Arméniens ont beaucoup d'argent à donner, et cette nation industrieuse et active n'est pas sans appui auprès du divan. Ne devez-vous pas craindre, d'après cela, que la querelle qui trouble maintenant le sanctuaire n'ait point de fin, et que la justice se fasse attendre jusqu'au jour où Jésus-Christ viendra juger le genre humain dans la vallée de Josaphat! — Ce langage paraissait dur et amer au bon père Placide; les vieux gardiens du Saint-Sépulcre ne pouvaient consentir à ce que je proposais. L'usurpation d'une partie du saint tombeau leur paraissait une calamité égale à celle qui avait frappé Israël, lorsque l'arche sainte tomba au pouvoir des Philistins; ils ne pouvaient s'expliquer comment de tous les royaumes de l'Europe on ne venait pas à leur secours. La France, me disaient-ils, avait fait la guerre au dey d'Alger pour un motif beaucoup moins grave que celui qui excitait leurs plaintes.

Le père Placide m'a exprimé d'autres chagrins; ses plus grandes douleurs viennent de la tyrannie des Turcs, qui ont la clé de l'église du Sépulcre, et qui font la police des saints lieux. N'est-il pas odieux de voir des musulmans s'asseoir dans le temple, parler tout haut et fumer leur pipe en présence des fidèles assemblés? J'ai été témoin de ce scandale; il n'y a pas jusqu'aux enfans des Turcs

qui ne se mêlent aux outrages qu'on fait aux disciples du Christ. Je vous citerai un trait qui s'est passé sous mes yeux; lorsque nous suivions le père Placide dans les différentes parties de l'église de la Résurrection, trois ou quatre petits garçons musulmans sont venus lui enlever le flambeau ou la bougie qu'il tenait à la main; j'en ai témoigné ma surprise au pauvre père, qui s'est contenté de me répondre : *Cela m'arrive tous les jours.* Comme le père Placide, avant de faire sa tournée dans le sanctuaire, avait pris sous sa robe beaucoup de tranches de pain, je lui demandai ce qu'il en voulait faire. — C'est pour les petits Turcs ; sans cela, ils nous tourmenteraient et ne nous permettraient pas de faire nos stations. — Toute cette licence, à laquelle les pères latins sont ainsi en butte, ne pourrait-elle pas être appelée à bon droit l'*abomination de la désolation dans le saint lieu!* Il faut dire toutefois une triste vérité; c'est que les Turcs ne sont pas toujours ceux dont on redoute le plus la présence dans l'église du Saint-Sépulcre. Il y a des Latins qui, lorsqu'ils entrent dans le sanctuaire, s'accommoderaient beaucoup mieux de voir autour d'eux des musulmans que des Grecs et des Arméniens, de même qu'il y a beaucoup d'Arméniens et de Grecs qui aimeraient mieux voir là des Turcs que des catholiques.

Parmi les sectes chrétiennes que la piété rassemble en ce lieu, il en est deux toutefois qui ne sont

point en guerre avec les autres; leurs cérémonies se font sans éclat; leurs petits sanctuaires, ornés modestement, paraissent presque toujours déserts; elles ne reçoivent des contrées lointaines que de modiques tributs; à peine quelques pauvres pélerins viennent-ils prendre part à leurs solennités; le monde où nous sommes n'a aucune puissance qui les protége. Ces deux sectes, que personne ne voit, que personne ne cherche, auxquelles on ne porte point envie, et qu'on laisse vivre en paix, sont les Cophtes et les Abyssins. Si on ne les reconnaissait pas à leur teint basanné, à leur visage noir, on les distinguerait facilement à leur attitude suppliante, à leur extérieur qui annonce la misère et la pauvreté.

Le père Placide a donné à un de ces pauvres Abyssins un des morceaux de pain qu'il réservait aux Turcs, et je l'en ai remercié au nom de l'humanité; il en est revenu à ses plaintes contre les musulmans; sans doute, lui ai-je dit, vous avez beaucoup à vous plaindre de la domination des mécréans; mais dites-moi, lorsque cette église a été brûlée il y a vingt-cinq ans, sont-ce les Arabes, les Maures, les Maugrabins, ou les Turcs qu'on a soupçonnés d'y avoir mis le feu. Si Dieu a permis que l'église qui renferme son tombeau se soit conservée jusqu'à nous, les infidèles n'ont-ils pas été les instrumens de ses desseins! L'humiliation des disciples de l'Évangile a été grande sans doute, lors-

que des musulmans se sont emparés du sépulcre de Jésus-Christ; mais qui peut savoir ce qui serait arrivé, si le tombeau du Sauveur avait été placé dans un autre pays, et confié à la garde d'un autre peuple, même chrétien. Qui pout savoir ce que serait devenu ce précieux dépôt, s'il se fût trouvé dans quelques cités de notre Europe à certaines époques! Il y a beaucoup de barbares en Orient; mais l'Occident n'en manque pas non plus, et ceux-ci n'auraient pas eu peut-être la tolérance des Turcs. Représentez-vous le Saint-Sépulcre au milieu de nos cités populeuses, dans ces jours de désolation où les églises étaient fermées et démolies, les autels renversés, les prêtres proscrits, où les dépouilles des saints et des rois étaient jetées aux vents, et leurs os dispersés sur les chemins.

Ce qui nuit encore plus que la présence des Turcs à tout ce que cette terre a de saint, de solennel et de poétique, c'est l'ignorance grossière des chrétiens qui l'habitent. La plupart des monumens sacrés que j'ai vus, ont frappé mon imagination; mais, vous le dirai-je! au milieu de ces monumens sans nombre qui attirent ici les regards et la dévotion des pèlerins, on est fâché d'entendre sans cesse autour de soi le langage d'une superstition grossière ou d'une crédulité puérile. A côté de cette ignorance qui croit tout, et qui respecte le mensonge comme la vérité, est venue se placer une érudition vaine et superbe qui ne croit

rien, et qui a profité des ténèbres répandues sur ce pays, pour semer partout des doutes et de trompeuses clartés.

C'est ici qu'il faut déplorer l'état d'isolement et d'abandon où la chrétienté a laissé Jérusalem ; on sait qu'autrefois, il y avait des rapports continuels entre la ville sainte et l'Europe chrétienne ; tous ces rapports ont cessé ; les pélerinages à Jérusalem, si fréquens dans le moyen-âge, ont duré jusqu'au dix-septième siècle ; mais la philosophie du siècle dernier avait fait oublier les chemins de Sion ; ce pays était tombé dans un tel oubli, qu'une armée française, aussi nombreuse que celles du temps des croisades, était venue en Égypte, avait porté ses conquêtes jusque sur les côtes de Syrie, sans qu'on prononçât le nom de Jérusalem, et qu'aucune personne de l'expédition eût seulement la pensée de traverser les montagnes de la Judée. Des savans, dignes d'ailleurs de toute notre estime, ont à cette époque étudié l'Égypte et tous ses monumens ; nous avons de gros volumes sur Thèbes, sur Memphis, sur toutes les merveilles des Pharaons, et nous n'avons pas une ligne sur Jérusalem et ses antiquités. Jérusalem, que nos pères regardaient comme le centre de la terre, est restée à l'écart et comme dans un coin du monde.

N'est-il pas permis de croire que la ville sainte reprendra sa gloire parmi nous, et que la science, non point celle qui prend l'orgueil pour guide,

mais celle qu'éclaire le flambeau de la foi, suivra un jour les pélerins aux rives du Jourdain et du Cédron? Nous verrons alors une croisade nouvelle, une croisade de la philosophie et du savoir, dont les suites ne périront point, et qui réunira pour jamais l'Orient et l'Occident.

LETTRE XCVIII.

PHYSIONOMIE DE JÉRUSALEM TELLE QU'ELLE EST AUJOURD'HUI [1].

Jérusalem, février 1831.

Tandis que nous parcourons, M. Poujoulat et moi, cette Jérusalem solitaire, au milieu de laquelle règne un morne silence, et qui n'a pour elle que ses grands souvenirs, vous, avec la *flanerie* piquante de Sterne et le pinceau de La Bruyère, vous parcourez chaque jour Paris où tant de passions s'agitent, où vingt partis se font la guerre, où tout est sans cesse en mouvement; au moment où je vous écris, vous êtes peut-être arrêté devant une barricade d'où part la foudre populaire, devant

[1] Cette lettre est adressée à M. Bazin, auteur de l'*Époque sans nom*.

une émeute qui menace un palais ou envahit une église, devant une révolution qui vient de naître ce matin aux pieds d'une borne, et qui dispute déjà le haut du pavé à la révolution qui s'est faite hier ! Que d'occasions d'exercer votre esprit observateur ! quê de scènes passionnées, où le cœur humain se montre tout entier! Comment vous arracher à ce spectacle si terrible à la fois et si curieux, pour nous suivre dans les lieux où nous sommes, pour vous arrêter comme nous devant chaque pierre de la voie Douloureuse ou du Golgotha, pour errer autour du Siloé ou du Cédron, pour courir les rues abandonnées de la cité de David, et *flaner* avec nous sur le mont Sion désert, ou dans la muette vallée de Josaphat !

Lorsqu'on arrive à Jérusalem, on est d'abord surpris de trouver une ville debout, car dès notre enfance, nous sommes accoutumés à entendre parler de la capitale d'Israël comme d'un amas de pierres; il reste peu de chose, il est vrai, de la ville de David et de Salomon ; mais Jérusalem est encore une grande cité avec des remparts et des tours, avec des églises, des mosquées, des synagogues, des khans et des bazars; sa population qui appartient à plusieurs peuples, s'élève encore à dix-huit ou vingt mille ames, et dans le temps des pélérinages, cette population est augmentée d'un cinquième. Je ne puis vous faire une description complète d'une ville où je ne fais que d'arriver ; je vous

dirai dès aujourd'hui tout ce que j'en connais; à mesure que j'en saurai davantage, j'entrerai dans de plus grands détails.

La population de Jérusalem se compose de musulmans, de Grecs, d'Arméniens, de catholiques, de Cophtes, d'Abyssins; l'industrie et le commerce offrent peu de ressources à la cité; les rochers et les montagnes qui l'environnent n'ont jamais connu les moissons; j'ai demandé quels étaient les moyens de subsistance pour la plupart des habitans; on m'a repondu que chacun vivait de sa croyance; l'Orient n'a point de sectes qui n'envoient des aumônes à Jérusalem; on m'avait parlé à Constantinople d'une caisse destinée par les juifs de la capitale à secourir leurs frères établis dans la cité de David; les pélerinages des Arméniens et des Grecs apportent à Jérusalem des sommes considérables; les dons et les offrandes de la dévotion soutiennent ainsi la population chrétienne et la population juive; les musulmans profitent de tous ces trésors envoyés par la piété, et si chaque secte vit ici de la foi qu'elle professe, on peut dire que les mécréans vivent et s'enrichissent de la foi de tous.

Pour bien étudier la physionomie de Jérusalem, il faudrait suivre chaque nation en particulier; les Hébreux de la ville sainte habitent le quartier le plus malpropre de la cité; il est situé près de la porte *Sterquiline* ou la porte des Immondices, appelée maintenant porte des Maugrabins; séparés

de toutes les autres sectes, divisés eux-mêmes en deux sectes ennnemies, tristement rassemblés dans leurs synagogues et les yeux attachés sur la vallée de Josaphat, ils mangent *leur pain dans l'affliction et boivent leur eau dans la frayeur* [1]. A les voir dans leurs habitations sales et étroites, on juge bien qu'ils ne sont pas venus à Jérusalem pour y vivre heureux, même pour y vivre, mais seulement dans l'intention d'y marquer leur place dans la funèbre vallée, et d'*être tout portés*, comme dit le vulgaire, pour le dernier jugement. Il vient à Jérusalem des juifs de toutes les contrées de la terre. Lorsqu'ils y sont arrivés, ils n'en sortent plus; la plupart sont des vieillards que le temps a épargnés, et qui ne songent plus qu'aux choses de l'autre vie. Jérusalem compte un bon nombre de juifs, surtout des femmes, qui ont plus de cent ans, plus de cent-vingt ans.

Les Arméniens et les Grecs se montrent dans la ville de Jérusalem à peu près comme ils sont partout. Quoique les deux nations ne soient étrangères à aucun trafic, à aucun genre de commerce, elles ne pourraient se soutenir dans la ville sainte, si la dévotion des pélerinages ne venait à leur secours, et je ne crains pas d'affirmer que cette dévotion est la branche la plus productive de leur industrie. Le quartier des Arméniens, situé sur le

[1] Paroles d'Isaïe.

mont Sion, est, comme je vous l'ai déjà dit, le plus propre et le mieux bâti des quartiers de Jérusalem. Cette nation, qui n'a point de territoire, point de foyers domestiques, qui vit errante et dispersée comme les enfans d'Israël, nous fait voir partout sa puissance et son crédit ; elle semble prospérer chaque jour davantage au milieu de toutes les ruines et de toutes les misères de l'Orient. Il y a quelques années que la nation arménienne était à peine aperçue, et maintenant, quoiqu'elle soit peu nombreuse, et qu'elle soit partagée en deux sectes qui se haïssent, elle se montre en quelque sorte à la tête des nations chrétiennes réunies dans la cité sainte. On ne rencontre sur les chemins de Jérusalem que des caravanes arméniennes, qui viennent de toutes les parties de l'empire ottoman, même de la Perse, et chacune de ces caravannes apporte avec elle des trésors. Pour vous faire juger l'importance que les Arméniens mettent à leurs pélerinages, et les grands avantages qu'ils en retirent, je veux vous dire un fait qui m'a paru fort curieux. Il est defendu, sous peine d'excommunication, à tous les pélerins arméniens, de dire à leur retour ce qu'ils ont souffert dans leur pélerinage à la Terre-Sainte ; on craindrait que des récits trop véridiques ne décourageassent ceux qui ne sont pas encore venus et qui doivent venir à leur tour avec de grosses sommes d'argent.

La nation grecque habite autour de l'église du

Saint-Sépulcre, et ce voisinage la console de tout ce qu'elle a perdu. Les Grecs, persécutés dans toutes les contrées musulmanes, n'envoyaient presque plus d'offrandes à Jérusalem, et leurs pélerins ou *hadji* avaient oublié les chemins de Sion. Ce n'est que depuis quelques mois seulement, que, protégés par le pavillon russe, ils ont commencé à revenir, et nous avons rencontré sur notre route beaucoup de Grecs qui venaient de l'Asie-Mineure, des deux rives de l'Hellespont et même de Stamboul. Plusieurs sont arrivés avec leurs familles, pour chercher un asile contre les violences et les persécutions. Quelques-uns viennent oublier au pied du Calvaire les grandeurs éclipsées du Fanar et les libertés orageuses de la Morée. Les Grecs ont conservé leur ancien caractère, et s'il y a quelque gaîté dans la triste Jérusalem, c'est chez les Grecs qu'il faut la chercher. Les Grecs sont plus superstitieux que les autres sectes chrétiennes; ils ont toutefois dans leur haut clergé des hommes instruits.

Nous avons vu qu'à Constantinople, la Porte permettait aux Juifs, aux Arméniens et aux Grecs, d'avoir une administration, une juridiction domestique; ici l'existence des nations tributaires est réduite à une existence purement religieuse; on peut ajouter qu'elles ne se maintiennent à Jérusalem et qu'elles n'existent en quelque sorte que par les saints lieux et pour les saints lieux. Elles

n'ont point la faculté, ni même la pensée de réclamer d'autre privilége, d'autre droit, d'autre liberté, que de prier leur Dieu, de suivre leur culte, et de fréquenter leurs temples. Nous avons eu plusieurs fois l'occasion d'observer que la religion remplaçait la patrie pour toutes les nations chrétiennes opprimées par les musulmans; cette vérité se montre surtout à Jérusalem; aussi tous les regards des chrétiens qui l'habitent, se portent-ils sur leurs églises, et surtout sur l'église du Saint-Sépulcre. Les lieux où le Sauveur a laissé les traces de ses pas, voilà le sol où se rattache pour eux le sentiment de la nationalité, voilà le seul intérêt, le seul lien social qui les rassemble, voilà en un mot la patrie pour laquelle tout chrétien établi à Jérusalem, doit vivre, souffrir et mourir.

Vous savez que de tout temps on a dit beaucoup de mal des habitans et même des chrétiens de Jérusalem sous le rapport des mœurs; depuis les premiers âges de l'Eglise, une opinion générale adoptée parmi les peuples de l'Occident, a toujours vu dans les murs de Sion tous les vices qui ont fait périr Sodome, Ninive et Samarie: peut-être a-t-on jugé la ville sainte d'après les sévères peintures des prophètes, et les reproches faits à l'antique Sion sont ainsi retombés sur la cité nouvelle. On sait d'ailleurs combien l'éloquence et la poésie recherchent les grands contrastes, et quel con-

traste que celui de la prostitution et de la débauche assises en face du saint tombeau! Il n'en fallait peut-être pas davantage pour que les jugemens portés sur la cité sainte fussent pleins de sévérité et de rigueur. Je ne suis pas encore resté assez long-temps dans la ville pour avoir des notions positives, et pour démentir d'une manière formelle les assertions d'un grand nombre de voyageurs; tout ce que je peux vous dire, c'est que les femmes à Jérusalem vivent d'une manière plus retirée que partout ailleurs, et que la corruption des mœurs ne se montre pas plus ici qu'à Smyrne, à Constantinople, à Nicosie, et dans plusieurs grandes cités de l'Orient.

Je vous ai dit que dans Jérusalem tout se réduisait à des opinions religieuses; ce qu'il y a de fâcheux, c'est que dans ce concours de croyances opposées et rivales, il y en a une qui domine toutes les autres, et c'est la plus jalouse et la plus intolérante; les musulmans sont en toute chose les maîtres. la population musulmane forme plus de la moitié des habitans; cette population se compose de Turcs, d'Arabes, de Maures, de Maugrabins; elle est turbulente, inquiète, ne pouvant souffrir de joug pour elle-même et de liberté pour les autres; il n'est pas un de ces musulmans, qui, lorsqu'il s'agit des autres croyances, ne se regarde comme un juge suprême, et comme ayant le droit de commander. Chacun de ces mécréans peut outrager, dans la rue

ou dans leurs maisons, des chrétiens ou des juifs, sans que ceux-ci puissent se plaindre ou obtenir réparation. Ce qu'il y a de singulier, c'est que les musulmans se rencontrent avec les disciples du Christ, et même avec les juifs, dans la vénération de plusieurs lieux sacrés, tels que le palais de David, le temple de Salomon, la grotte de Jérémie, le tombeau de la Vierge; il y a dans la Bible et dans l'Évangile des noms qui attirent aussi le respect des enfans de l'islamisme; ils ne croient pas à la mort de Jésus-Christ, mais ils croient que Jésus est monté au ciel; ils détournent leurs regards du Calvaire, mais ils contemplent pieusement la montagne des Oliviers; ce rapprochement apparent n'adoucit point en eux la haine d'un fanatisme grossier et jaloux; il faudrait aller à Damas et à la Mecque pour trouver des musulmans aussi intolérans, aussi barbares que ceux de Jérusalem; ils sont encore aujourd'hui pour les pélerins et pour les enfans de la foi chrétienne, ce qu'étaient les Sarrasins au moyen-âge, et sous les successeurs du calife Omar. Malheur aux chrétiens qui seraient surpris dans le voisinage de leur grande mosquée, et qu'on aurait accusés d'avoir manqué de respect à leur prophète Mahomet!

C'est dans Jérusalem qu'il faut voir tout ce que la religion musulmane inspire d'intolérance et d'orgueil à ses sectateurs, tout ce que la religion chrétienne donne à ses disciples de patience, de résí-

gnation et d'humilité. Une circonstance assez singulière vient de nous montrer les deux croyances en présence l'une de l'autre, et chacune dans l'esprit qui la caractérise. Cette année, le ramadan a commencé le même jour que le carême des chrétiens ; dans l'église du Saint-Sépulcre, dès le lever du jour, les catholiques se sont pressés au pied des autels pour la cérémonie des cendres ; tous les fidèles se frappaient la poitrine, s'accusaient de leurs fautes, chantaient les cantiques de la pénitence. A la fin de la même journée, les musulmans ont aperçu la lune, et ont jeté de grands cris ; le canon des fêtes a tonné du haut des remparts, les mosquées étaient illuminées, les cafés remplis de monde ; les musulmans couraient par bandes dans les rues ; on entendait partout des clameurs, et le nom d'Allah se mêlait au bruit des coups de fusils; on eût dit que les musulmans, au lieu de se préparer à la pénitence, se préparaient à la guerre, et comme le disait le bon drogman Joseph, qu'ils voulaient escalader le Paradis.

Vous voulez savoir sans doute s'il y ici des autorités publiques, s'il y a quelque chose qui ressemble à un gouvernement, à une police. Nous rencontrons quelquefois dans les rues et sur les chemins le gouverneur ou le mutzelin de Jérusalem ; il est monté sur un cheval arabe, coiffé d'un large turban, armé d'un sabre recourbé de Damas ; autour de lui un cavalier porte une longue lance sur-

montée d'un plumet noir comme la lance des cheiks arabes; parmi ses gardes, les uns frappent sur des espèces de tambours ou timpanons qui retentissent au loin, d'autres tirent des coups de fusil, et les balles meurtrières sifflent aux oreilles des passans. Voilà le gouverneur ou plutôt le gouvernement de Jérusalem; tout le monde en a peur, tout le monde se met à l'écart. Il y a aussi dans la ville un cadi, un sous-cadi chargés de rendre la justice, un muphti qui préside à la police des mosquées et à l'observation de la loi religieuse. Les hommes qui exercent ce pouvoir n'ont pas le fanatisme aveugle et passionné de la multitude; ils s'occupent moins de persécuter des croyances que de ruiner ceux qui les professent, ils protégent les sectes religieuses comme une chose productive; leur tyrannie fiscale est la seule qu'ils exercent véritablement, mais ils l'exercent dans toutes ses rigueurs, avec tous ses excès; on ne peut nombrer tous les trésors qu'ils ont extorqués aux chrétiens, pour la conservation des saints lieux; ils retirent de l'argent de toutes les querelles qui s'élèvent dans le sanctuaire, et la discorde fait chaque jour tomber entre leurs mains une pluie d'or; si un Grec commet quelques désordres, le monastère grec est imposé; la même chose pour les Arméniens, la même chose pour les catholiques. Si des chrétiens veulent relever une maison, une église qui tombe en ruines, les musulmans en vendent chèrement la

permission; quelquefois même leur cupidité va tendre ses filets aux bazars, et c'est alors que les marchands peuvent dire avec le prophète Ézéchiel, *que celui qui vend ne se réjouisse pas.*

Jérusalem a été long-temps gouvernée par les pachas de Damas; elle est maintenant sous la domination du pacha d'Acre; demain peut-être elle subira les lois du pacha d'Égypte; mais il est probable qu'elle restera toujours telle qu'elle est, avec ses misères et ses souvenirs. Quand je suis parti de Paris, il était beaucoup question de changer et d'améliorer le sort de Jérusalem; on parlait de l'acheter pour le compte des juifs, on voulait en faire une ville libre pour les chrétiens; il faut venir ici pour savoir combien tous ces projets étaient chimériques; il serait bien singulier, d'ailleurs, qu'un état de choses tant soit peu durable, qui pût mettre tout le monde d'accord et combler tous les vœux, sortît d'un pays comme le vôtre où rien ne dure, où vous n'avez pas deux hommes qui s'entendent, où personne ne paraît content.

C'est de la ville sainte qu'il faut voir tout ce qui arrive maintenant dans votre Europe; c'est sur les roches du Calvaire qu'on est bien placé pour voir passer les empires qui s'en vont; en reportant mon esprit à ces illusions de l'avenir, à ces fantômes qui vous tourmentent sans cesse, à ces besoins, à ces visions de liberté qui ne se réalisent jamais, je me rappelle ce qu'Isaïe disait aux enfans d'Israël:

« Vous êtes comme un homme qui a faim, et qui » rêve qu'il mange pendant la nuit, ou comme » un homme qui a soif, et qui songe en dormant » qu'il boit à longs traits; quand le sommeil a » fui, le premier est aussi vide qu'il l'était, l'au- » tre plus altéré qu'auparavant. » Tel sera le réveil des peuples de votre Occident, qui rêvent aujourd'hui des prospérités futures, et qui, dédaignant tout souvenir des temps anciens, n'interrogent plus que l'avenir, aussi trompeur que les songes de la nuit. Peut-être se demandera-t-on un jour ce que ces peuples sont devenus; mais Jérusalem ne périra pas par les révolutions; elle restera toujours la même, car, toute misérable qu'elle est, elle vit du passé, et le passé ne lui manquera point.

LETTRE XCIX.

DES COUVENS LATINS DU SAINT-SÉPULCRE, AVANIE DES TURCS, RESSOURCES DES PÈRES LATINS.

Jérusalem, février 1831.

Il faut que je vous dise un mot des pères du Saint-Sépulcre, et du monastère de Saint-Sauveur, où nous sommes logés ; beaucoup de relations nous font connaître l'établissement et les statuts du couvent latin; les gardiens du saint tombeau appartiennent à l'ordre de Saint-François; ils sont envoyés de l'Italie et de l'Espagne, ce qui a fait naître quelquefois des antipathies, des discordes dont on a beaucoup parlé, quoiqu'elles n'aient éclaté que dans une étroite solitude; tous les établissemens

de la Terre-Sainte ont toujours été et sont toujours sous le patronage de la France, ce qui pourrait faire croire qu'il y a dans le couvent de Saint-Sauveur quelques moines français; mais la vérité est qu'il n'y a ici de français que le souvenir des monarques qui ont protégé autrefois la Terre-Sainte, et quelques vieilles capitulations avec la Porte, dont l'exécution n'est réclamée par aucune autorité spéciale, par aucun fondé de pouvoir [1]. Ce qui m'étonne et m'afflige tout à la fois, c'est de n'entendre parler ici qu'un mauvais italien et un mauvais espagnol; cette langue française, qu'au rapport d'un vieil historien, on parlait jadis à Jérusalem comme à Paris, est à peine connue dans le monastère des pères latins, et tandis que toutes les langues de l'univers sont journellement entendues autour du saint tombeau, la langue du peuple de France est celle qu'on y parle le moins.

Je vous parlerai d'abord du couvent que les pères franciscains ont dans l'intérieur de l'église du Saint-Sépulcre, et du service que fait leur sainte milice auprès du tombeau de Jésus-Christ; il y a toujours treize moines qui veillent dans le sanctuaire, et qui sont là comme une garde avancée. Une fois entrés, ils ne sortent plus; car ce sont les musulmans, comme je vous l'ai dit, qui ont la clé de l'église; les pères latins reçoivent

[1] Le père vicaire est censé représenter la France; mais le père vicaire n'est pas Français et ne parle pas français.

leur nourriture à travers les barreaux, et restent ainsi jusqu'à ce que d'autres frères viennent leur succéder; véritables sentinelles qu'on place et qu'on relève tour-à-tour. Nous avons visité plusieurs fois ce couvent intérieur; de tous côtés il tombe en ruines; dans plusieurs endroits du toit, il s'est formé de larges ouvertures par lesquelles passe la pluie; dans les jours pluvieux, les cellules reçoivent plus d'eau qu'il n'en faudrait pour remplir une grande citerne. Ajoutez à cela que les chevaux des santons musulmans ont leur écurie au-dessus du réfectoire des moines, et qu'ils frappent du pied le plancher, toujours près de s'écrouler. Les pauvres cénobites sont chaque jour à la veille d'être écrasés sous les débris de leurs cellules.

Il y a quelque temps que les moines ont le projet de réparer leur couvent en ruines; ils en ont demandé la permission au pacha d'Acre, car, bien que les Turcs, comme vous le savez, ne soient ni les auxiliaires, ni les complices du temps, ils sont les premières gens du monde pour le laisser faire, et lorsque ses ravages sont à leur comble, il faut toujours acheter d'eux le privilége de s'en défendre. La permission de faire des réparations nécessaires avait donc été achetée d'Abdallah; mais voici ce qui est arrivé, et ce qui vous fera connaître le régime des Turcs. Les pères latins, autorisés par le pacha, allaient mettre la main à l'œuvre, lorsque le gouverneur de Jérusalem s'est présenté,

en disant qu'on ne lui avait pas donné son *bakchis* (gratification); il a fallu le satisfaire; après cela, on a cru pouvoir se remettre à l'œuvre; mais le cadi est venu à son tour, réclamant son bakchis, et menaçant les pères latins de sa colère, si on remuait une pierre avant de lui avoir compté trois mille piastres; nouveau tribut qu'il a fallu payer. Enfin, le gouverneur et le cadi étant satisfaits, on pouvait croire qu'il n'y aurait plus d'opposition; mais on se trompait; car le cadi et le gouverneur étant partis pour la guerre de Naplouse, il est resté à Jérusalem un sous-cadi, revêtu de la puissance suprême; il a demandé à son tour qu'on lui fît une libéralité, il exigeait quinze cents piastres. Les choses en étaient là quand nous sommes arrivés à Jérusalem; le monastère de Saint-Sauveur était rempli de tristesse et de deuil, car il allait se trouver ruiné; les pères ont cherché à toucher le sous-cadi par leurs prières, et pour toute réponse, on leur a dit : *Bakchis;* ce qui veut dire, payez.

La même chose arrive toutes les fois qu'il s'agit de faire la moindre réparation dans le couvent ou dans l'église du Saint-Sépulcre; les gardiens du saint tombeau auraient bâti un palais avec ce qu'ils ont donné aux musulmans, pour obtenir la permission de réparer leur modeste demeure. Comment les pères latins peuvent-ils suffire à toutes ces exigences des musulmans? ils ont d'ailleurs beaucoup d'autres dépenses à faire, car ils sont obligés d'en-

tretenir vingt-deux couvens établis dans plusieurs parties de la Palestine, en Syrie et en Chypre. Dans des temps éloignés, les princes de l'Occident venaient au secours des catholiques de Jérusalem, non-seulement en les protégeant auprès de la Porte ottomane, mais en envoyant de l'argent au monastère des Latins; avec ces libéralités royales, les gardiens du Saint-Sépulcre pouvaient nourrir les pauvres, recevoir les pélerins, entretenir les édifices des chrétiens dans la ville sainte. Mais ces ressources, venues de si loin, dépendaient de l'état où se trouvait l'Europe, et même des opinions qui s'accréditaient dans les sociétés européennes; dès le siècle dernier, le monastère de Jérusalem ne recevait plus de subsides que de l'Espagne, du Portugal et de la cour de Rome. Encore ces secours avaient-ils été supprimés ou réduits de beaucoup par suite des guerres qui ébranlèrent tout l'Occident, et qui ne permirent pendant plusieurs années à aucun prince chrétien de porter ses regards vers les saints lieux. Au milieu des plus grands orages de la révolution française, le couvent latin se trouva dans une telle misère, qu'il fut réduit à vendre les vases sacrés et les ornemens des autels. J'ai vu un vieux père espagnol qui me parlait, les larmes aux yeux, des candelabres, des lampes et des calices d'or, qu'on avait vendus ou mis en gage pour ne pas mourir de faim à Jérusalem.

Depuis ce temps, la charité des rois, la charité

des fidèles a été sollicitée; en France, quelques voix se sont quelquefois élevées en faveur des gardiens du Saint-Sépulcre; j'ai souvent entendu un de nos orateurs sacrés, rappelant à ses auditeurs la misère qui régnait dans les saints lieux, et prêchant, comme il le disait lui-même[1], une croisade de charité; à la voix du prédicateur, au nom de Jérusalem délaissée, de nombreuses aumônes étaient recueillies, et la pauvreté de Sion a pu être soulagée; mais les fruits de cette croisade de charité ne pouvaient suffire à des besoins sans cesse renaissans et toujours les mêmes. Les pères de Saint-Sauveur m'ont dit que le roi Charles X leur envoyait chaque année une somme de deux mille francs; cette somme pour l'année 1830, vient d'arriver à Beyrouth, et le consul de France leur en a donné l'avis; mais il est plus que probable que cette modique pension sera supprimée, et qu'aucun secours ne viendra désormais du royaume très chrétien.

J'ai voulu savoir comment les pères latins, abandonnés ainsi par les rois et par une grande partie de la chrétienté, avaient pu se soutenir; voici les renseignemens qui m'ont été donnés et qui sont d'une grande exactitude; la charité des fidèles

[1] Je n'ai pas besoin de vous citer ici le bon abbé Desmasures, qui a fait deux fois le voyage de la Terre-Sainte, et qui a prêché dans toutes les provinces de France pour les pauvres de Jérusalem.

suffit encore aux besoins des gardiens du Saint-Sépulcre; mais cette charité a besoin d'être réveillée par une sorte d'industrie; la Providence en donnant la pâture aux petits des oiseaux, n'a point entendu par là que les oiseaux ne chercheraient pas eux-mêmes leur nourriture; les pères de Saint-Sauveur ont compris la Providence de cette manière, et n'ont rien négligé pour se mettre en état de donner le *pain quotidien* aux familles chrétiennes dont le sort leur est confié. Une grande quantité de chapelets se fabriquent sous leurs auspices, soit à Jérusalem, soit à Béthléem; on bénit tous les chapelets et beaucoup d'autres reliques sur le Saint-Sépulcre, puis on les envoie dans de grosses caisses aux ports de Saint-Jean-d'Acre, de Jaffa, et d'Alexandrie; de là on les expédie par des occasions sûres, et presques toujours sans frais, pour l'île de Malte, pour les Deux-Siciles, pour l'Espagne et le Portugal; deux ou trois frères du couvent de Saint-Sauveur accompagnent ces pieuses cargaisons, et débitent les chapelets qu'on leur a confiés. Les produits de cette vente sont envoyés à Jérusalem, sans qu'il y ait jamais la moindre infidélité; telle est la précieuse manne qui tombe chaque jour sur les lieux saints, et nourrit leurs pauvres habitans. Si cette ressource venait à leur manquer, si d'un autre côté les rois d'Espagne et de Portugal ne leur envoyaient plus aucun secours, tout me porte à croire qu'ils retomberaient dans la

misère où la première révolution de France les avait plongés, et qu'ils n'auraient pas même de quoi fournir de l'huile aux lampes du saint tombeau.

Je vous ai donné ces détails, parce qu'on ne les connaît point en Europe; il importe d'ailleurs aux gardiens du Saint-Sépulcre de ne pas passer pour être plus riches qu'ils ne le sont, et cela pour deux raisons qui me paraissent sans replique; d'abord si les Turcs pouvaient croire qu'ils ont des trésors, ce serait tous les jours de nouvelles *avanies*, de nouveaux bakchis; en second lieu, les sources de la charité se trouveraient taries, car on ne fait pas l'aumône à ceux qu'on croit riches.

Il en coûte toujours beaucoup en Orient, et même aux voyageurs, de passer pour être les favoris de la fortune, et de paraître comblés de biens; je vous raconterai à ce sujet ce qui m'est arrivé; j'ai voulu aller à l'église du Saint-Sépulcre et sur le mont Sion avec l'habit de l'Institut; les palmes dont ce costume est orné et sa couleur verte, couleur privilégiée chez les musulmans, avaient beaucoup ébloui les Turcs; on a été jusqu'à me prendre pour un prince de l'Occident; lorsqu'on est venu m'annoncer tout cela, j'en ai été effrayé; car les Turcs parlaient déjà d'un bakchis, que je devais leur payer. J'ai prié le drogman de Saint-Sauveur de démentir tous les bruits qui s'accréditaient sur ma grandeur, et surtout de faire entendre aux musulmans qu'il y avait bien loin de l'un des quarante à un prince qui

donne de gros bakchis. On a consenti à ne voir en moi qu'un pauvre pélerin, et j'en ai été quitte pour la peur.

Je terminerai cette lettre sur le monastère de Saint-Sauveur par une seule considération; il ne faut pas y voir un simple couvent de moines; il est la métropole de la plupart des établissemens latins en Orient; il est à lui seul la grande famille catholique de ce pays, et nous représente tout ce qui reste des Francs en Syrie et sur les terres des infidèles. On ne doit pas oublier que les enfans des chrétiens y reçoivent leur éducation, les étrangers l'hospitalité, les malades des remèdes, les pauvres du pain.

LETTRE C.

PROMENADES AUTOUR DES MURAILLES DE JÉRUSALEM. — EXAMEN DES POINTS PAR LESQUELS LA VILLE FUT ATTAQUÉE ET PRISE PAR LES CROISÉS.

Jérusalem, février 1831

J'ÉTAIS venu à Jérusalem pour y suivre les traces des croisés, et savoir comment ils avaient assiégé et pris la ville sainte; M. de Chateaubriand m'a rendu cette tâche plus facile, en examinant dans son *Itinéraire* les positions de l'armée chrétienne telles que le Tasse les a décrites; notre voyageur nous a montré avec la critique la plus judicieuse tout ce que l'épopée a pu mettre de vérité dans ses peintures. Il est cependant des détails dans les-

quels la poésie ne saurait entrer, et que l'histoire ne peut négliger, sans être accusée de manquer d'exactitude.

On exige de l'historien une précision minutieuse et sévère qu'on n'exige pas toujours du poète. La muse épique, à qui le ciel semble avoir donné quelque chose de sa puissance, a quelquefois le droit d'ajouter aux événemens, et de nous intéresser à ses tableaux par des merveilles que l'imagination a créées; tout ce qu'on lui demande, c'est de respecter la vérité des mœurs et des caractères, et de peindre les lieux avec les couleurs générales qui leur sont propres, c'est ce qu'a fait le Tasse dans la plus grande partie de son poème, et M. de Chateaubriand nous fait très bien apprécier ce mérite.

Toutefois, il faut le dire, si le poète de l'Italie avait fait lui-même le voyage de Jérusalem, peut-être ses tableaux seraient-ils encore plus vrais, peut-être ses inspirations auraient-elles été plus sublimes, ses couleurs plus solennelles! Vous savez que Virgile était revenu de l'Orient avec l'idée de refaire son chef-d'œuvre, l'*Enéide*, car la vue des contrées qu'il avait parcourues avait élevé ses pensées, et l'avait mieux inspiré que l'aspect même du *Latium* et de la belle Italie. Nous pourrions demander ici à l'auteur des *Martyrs* lui-même, s'il n'a pas rapporté de son voyage en Grèce, de ses courses poétiques à Jérusalem et dans les montagnes de la Judée, quelque chose de ces conceptions

brillantes, de ce coloris si vrai, de ces images si vives que nous admirons dans son poème! Un jour viendra sans doute où l'exemple de notre illustre voyageur sera suivi par d'autres grands poètes[1]; les muses de notre pâle Occident viendront se ranimer aux rayons de ce beau ciel qui éclaire la Syrie, et renouveler en quelque sorte leur génie au spectacle de toutes les merveilles que nous offre cet Orient à la fois si ancien et si nouveau.

Pour moi, simple narrateur du temps passé, je jouis en passant de tous ces tableaux, mais leurs inspirations sont étrangères à la tâche que je me suis faite; il faut que je marche, les froides chroniques à la main, à travers tous ces prodiges; il me faut suivre les chroniqueurs dans l'histoire de chaque événement, il faut comparer leurs versions diverses; il me faut expliquer chaque circonstance de leur relation par l'aspect des lieux, et me condamner à ne voir dans ces contrées merveilleuses que des remparts, des fossés, des accidens de terrain qui ont pu favoriser ou arrêter la marche d'une armée. Tandis que d'autres, plus heureux, rapporteront des trésors de poésie des pays que nous visitons maintenant, pour moi, je n'en rapporterai que quelques lignes de critique, quelques explications de faits déjà connus; la moisson que j'aurai faite dans un champ aussi vaste, aussi fécond, ressemblera peut-

[1] M. de Lamartine.

être à celle du modeste botaniste, qui, après avoir parcouru les plaines et les montagnes, après avoir vu les plus belles scènes de la nature, ne rapporte de tout cela que quelques brins d'herbe et quelques fleurs qui se dessèchent dans son herbier.

Nous avons fait plusieurs fois le tour de Jérusalem, accompagnés de notre drogman Joseph. Une esplanade couverte d'oliviers s'étend sur le côté septentrional; là le terrain présente une surface unie, et c'est le seul endroit autour de la ville qui puisse se prêter au campement d'une armée; lors même qu'on n'aurait pas vu dans l'histoire les premières dispositions des croisés, on jugerait qu'ils durent d'abord porter leurs principales forces de ce côté. C'est au milieu de cette esplanade que Godefroi de Bouillon, Robert comte de Normandie, Robert comte de Flandre, dressèrent leurs tentes dès le commencement du siége; nous placerons leur camp entre la grotte de Jérémie et les sépulcres des Rois; ils avaient devant eux la porte appelée maintenant porte de Damas, et la petite porte d'Hérode, qui est aujourd'hui murée. Tancrède, avec plusieurs autres chefs renommés, avait planté ses pavillons à la droite de Godefroi et des deux Robert, sur le terrain qui fait face au nord-ouest des murailles; à cette époque, l'angle nord-ouest et l'angle nord-est des remparts étaient surmontés chacun d'une tour qui s'appelait tour Angulaire; ce qui reste de la tour qui prit plus tard

le nom de Tancrède, est l'indication la plus certaine que nous puissions suivre pour déterminer le campement du héros chrétien. Après le camp de Tancrède, venait celui de Raymond, comte de Toulouse, et des pélerins provençaux. Le comte Raymond avait devant lui la porte du couchant, et la tour de David dont on voit encore des débris. Il était séparé des murailles de Jérusalem par la vallée de Réphaïm, et par une vaste et profonde piscine; ses tentes couvraient les hauteurs appelées maintenant collines de Saint-Georges; cette position ne lui permettait pas de concourir utilement au siége; c'est ce qui le détermina à porter une partie de son camp vers le côté méridional de la ville, et à planter son drapeau sur le mont Sion. Alors, comme aujourd'hui, la partie du mont Sion, qui ne se trouvait pas enfermée dans la ville, présentait fort peu d'étendue. Les croisés qui s'y étaient établis, et dont les tentes couvraient l'espace qu'occupent les cimetières des chrétiens, pouvaient être atteints par les flèches lancées du haut des tours et des remparts. Aussi beaucoup de soldats de Raymond refusèrent-ils de venir camper en cet endroit périlleux, et les plus braves de l'armée ne purent se décider à y rester, que parce que Raymond augmenta leur paie, et que le clergé les conjura de défendre l'église du Cénacle, et les autres lieux sacrés du mont Sion.

Les murailles du côté de l'est, défendues par les

profondes vallées de Josaphat et de Siloé, se trouvèrent à l'abri de toute attaque. Seulement, pour prévenir une surprise de l'ennemi, les croisés avaient établi un camp de surveillance sur le mont des Olives. Ainsi donc la ville ne fut investie qu'à moitié par les pélerins; elle n'était entourée que dans la ligne qui s'étend de la porte Saint-Étienne, vers l'angle nord-est, à la porte de Béthléem, vers le nord-ouest, et depuis cette dernière porte jusqu'au mont Sion; tout l'espace extérieur qui s'étend du côté du midi et de l'est, depuis la porte des Maugrabins jusqu'à la porte Saint-Étienne, resta libre, et ne fut le théâtre d'aucun combat. S'il avait fallu partout livrer des assauts, et planter des pavillons, il est probable que l'armée des croisés n'aurait pu y suffire, car, d'après les chroniqueurs du temps, cette armée comptait à peine sous ses drapeaux vingt mille combattans; encore Raymond d'Agiles, témoin oculaire, ne porte-t-il qu'à douze mille le nombre des pélerins en état de porter les armes; aussi a-t-il soin de nous dire que la conquête de Jérusalem était la grande affaire de Dieu, et que les miracles du ciel devaient suppléer, en cette occasion, à ce qui manquait aux soldats de la croix.

Je n'ai point cherché l'emplacement ni les vestiges des tours *Marianne*, *Phasael* et *Hipicos*, ni les restes des antiques fortifications. Un semblable travail, déjà si bien fait par Danville, ne vous donnerait aucune lumière pour l'histoire des croisades.

Je me bornerai à vous dire ici qu'à quelque distance de la porte des Maugrabins, vers le côté oriental de la ville, on distingue dans les murailles deux arcades avec quelques ornemens d'architecture. Ces deux arcades, qui paraissent appartenir à un âge très reculé, marquent la place de la porte Dorée. La porte Dorée, par laquelle Jésus entra à Jérusalem le dimanche des Rameaux, aboutissait à l'enceinte intérieure du temple; non loin de là, nous avons vu des remparts dont la base est dégradée par le temps; ces remparts sont bâtis avec d'énormes pierres, dont quelques-unes ont jusqu'à vingt-quatre pieds de longueur; si on en croit les traditions du pays, cette partie des murailles appartiendrait aux constructions de Salomon. Je n'ai pu savoir à quelle époque on a muré la porte d'Or; elle a été fermée, dit-on, à cause de certaines prédictions, qui annonçaient que les chrétiens devaient un jour entrer par cette porte dans Jérusalem. Nous avons vu à Constantinople une porte qui s'appelle aussi la porte Dorée, et qui a été fermée par les Turcs, d'après des prédictions semblables. On retrouve, en plusieurs endroits de l'Orient, cette crainte qu'on a des Francs et des chrétiens, exprimée par des traditions populaires, ce qui prouverait que les barbares, maîtres de ces pays, n'ont pas confiance dans leur avenir, et qu'ils prévoient la fin de leur domination.

Je viens de vous montrer les campemens des

croisés : nous suivrons maintenant les travaux du siége et les différens assauts. Le cinquième jour, disent les chroniqueurs, après que les pélerins furent arrivés sous les murs de Jérusalem, les chefs firent publier dans tout le camp que chacun, depuis le plus petit jusqu'au plus grand, eût à préparer ses armes pour commencer le siége; à peine cet ordre fut-il donné, que, sur les avis d'un ermite établi au mont des Oliviers, on essaya d'escalader les murailles. Dans cette première attaque, où les croisés n'étaient secondés que par leur enthousiasme, quelques-uns des plus braves périrent sur les remparts qu'ils avaient envahis, et ce fut alors qu'on fut obligé d'arracher Tancrède à l'échelle sur laquelle il voulait monter, pour voler au secours de ses compagnons[1]. Tout nous porte à croire que cette première attaque eut lieu entre la porte d'Hérode et la tour Angulaire du nord-ouest. Les pélerins s'aperçurent qu'il ne suffisait pas, comme l'avait dit l'ermite, d'avoir *des échelles de joncs pour escalader de hautes murailles*, et que le dieu des armées, en de pareilles circonstances,

[1] Raoul de Caen, auteur contemporain, nous apprend que les croisés n'avaient qu'une seule échelle pour ce premier assaut; lorsque Tancrède fut arraché à cette échelle, ce fut un jeune guerrier, nommé Raimbaud Greton, qui y monta à sa place, et qui arriva au sommet de la muraille, où il fut blessé : Orderic Vital, qui écrivait soixante ans après la première croisade, et qui nous dit que Raimbaud Creton fut le premier des pélerins qui monta sur les remparts de Jérusalem, en a parlé d'après Raoul de Caen.

Nous avons été suivis à Jérusalem par M. le comte d'Estourmelles, un

ne favorise guère que ceux qui ont pris les précautions convenables.

C'est ici qu'on peut prendre pour guides et pour *cicérone*, les chroniqueurs du temps des croisades. Parmi ces chroniqueurs, deux avaient suivi les croisés jusqu'à Jérusalem, et leur récit, rempli de leurs vives impressions, anime pour les voyageurs ces lieux où règne maintenant un profond silence; et qui ne sont autour de nous qu'une triste solitude. En relisant Robert-le-Moine et Raymond d'Agile, il me semble voir cette vaste esplanade du côté du nord toute couverte de tentes où flotte l'étendard de la croix. Le même spectacle se présente sur le terrain qui s'étend devant la tour de Tancrède, sur le plateau de Saint-Georges et le sommet du mont Sion. Partout on s'occupait de la construction des machines et des instrumens nécessaires pour attaquer la place. Les croisés maniaient tour-à-tour la coignée et la lance, la hache et l'épée; les grands, les petits, les pauvres, les riches, les clercs, les barons, les chevaliers, travaillaient ensemble; des bêtes de somme appor-

des descendans de Raimbaud Creton; on peut dire que le voyage de la ville sainte était en quelque sorte pour M. Destourmelles une affaire de famille, comme il était pour nous un intérêt d'histoire; il n'a rien négligé pendant son séjour pour connaître tous les détails du fameux siége; les notes qu'il nous a communiquées à ce sujet ont ajouté aux lumières que nous a données l'inspection des lieux, et nous croyons avoir réuni tout ce qu'on peut trouver de documens pour éclaircir les doutes que nous avait laissés la lecture des chroniques.

taient au camp des arbustes, des branches, des broussailles amassées du côté de Béthléem, et destinées à faire des échelles et des claies; d'un autre côté, on voyait arriver à la file des chameaux chargés de sapins et de cyprès qu'on venait de couper dans le pays de Sichem, et qu'on employait à construire des tours et des béliers. On était alors dans les plus grandes chaleurs de l'été; l'air, le ciel, la terre, paraissaient embrasés; la multitude, dévorée par la soif, descendait par le mont Sion à la fontaine de Siloé, qui ne donnait son eau que par intervalle, et beaucoup de pélerins étendus sur la poussière ardente, attendaient que la fontaine merveilleuse vînt à couler; on se répandait dans les vallées du voisinage, pour y découvrir des sources, et souvent des femmes, des enfans, de pauvres malades, tombèrent sous les coups des Sarrasins, comme des colombes surprises par des chasseurs qui les attendent au bord des fontaines. Ceux qui restaient au camp achetaient au poids de l'or une eau bourbeuse et mêlée à des insectes et à des vers. Quelques-uns pressaient entre leurs lèvres des mottes de terre humide, ou léchaient les pierres et les marbres couverts de la rosée de la nuit; au milieu de cette désolation, aucun courage ne faiblissait; on n'exprimait pas la moindre plainte; on n'entendait sous les murs de Jérusalem que le bruit du travail, la voix de la prière et le cri de guerre des croisés, *Dieu le veut*, *Dieu le veut*. Ce miracle

de la résignation et de la patience était produit par la seule vue de Jérusalem; l'enthousiasme était si grand, qu'on voyait chaque jour des pélerins se précipiter sans armes au pied des murailles, baiser avec transport les pierres des remparts, et tomber sous les coups des Sarrasins, heureux d'avoir vu et touché la cité sainte.

On avait construit trois énormes tours de bois; l'une devait être dirigée par Godefroi contre les murailles du nord de la ville; l'autre, par Tancrède, contre les murs du nord-ouest; la troisième, par Raymond, comte de Toulouse, chargé d'attaquer la place vers le midi. Quand ces trois tours, qui étaient comme trois forteresses mouvantes, furent achevées, il fallut donner aux croisés cette force miraculeuse qu'ils trouvaient toujours dans leur enthousiasme religieux. Le peuple de la croix alla en procession à la montagne des Oliviers; il est probable que cette procession partit du camp de Godefroi au nord de la ville sainte, descendit à la vallée de Josaphat, passa entre le tombeau de la Vierge et le jardin des Olives, et se dirigea ensuite sur le mont de l'Ascension; descendus de la montagne des Olives, les pélerins traversèrent la vallée de Siloé, et se rendirent sur le mont Sion; là plusieurs clercs furent atteints par les flèches de l'ennemi, et les croisés se trouvèrent assez près des remparts pour voir les insultes faites par les infidèles aux images de la croix.

Après cette cérémonie religieuse, l'armée des assiégeans n'avait pas un soldat qui ne fût disposé à mourir les armes à la main pour le triomphe de la croix. On ne s'occupait plus parmi les croisés que de disposer toutes les machines de guerre, et surtout de faire approcher des murailles les trois forteresses de bois qu'on venait de construire. Celle de Raymond de Saint-Gilles s'avançait péniblement du côté du midi; Tancrède faisait mouvoir la sienne au nord-ouest; quant au duc de Lorraine et aux comtes de Flandre et de Normandie, ils changèrent tout-à-coup leur position et le point de leurs attaques. « Le jour étant fixé pour l'assaut général, dit le chroniqueur Raymond d'Agiles, Godefroi et les deux Robert transportèrent pendant la nuit leurs machines, leurs claies et leurs instrumens de guerre, vers cette partie de la ville qui s'étend depuis l'église de Saint-Étienne jusqu'au penchant de la vallée de Josaphat; il y avait presque un mille de distance du premier camp de Godefroi à cette nouvelle position; ce changement, ajoute le chroniqueur, fut fait, d'abord parce que le terrain du nouveau campement était plus uni, et présentait plus de facilités pour pousser les tours au pied des murailles; en second lieu, parce que ce côté de la ville était plus faible, et que les assiégés avaient négligé d'y faire des travaux de défense. » Raoul de Camp qui entre dans beaucoup de détails, rapporte le même fait que Raymond d'Agile : « Entre

le camp des chrétiens et la vallée de Josaphat, un espace planté d'oliviers offrait un emplacement très commode pour livrer un assaut, et sur nul autre point la ville ne pouvait être attaquée avec plus de chances de succès. En effet, de ce côté, à l'extrémité du champ d'oliviers, la muraille était plus basse que sur d'autres points, il n'y avait point de tours, et la surface plane du terrain avait toute l'étendue nécessaire pour l'approche et le jeu des machines. » Les chroniques contemporaines admirent la promptitude avec laquelle s'opéra un si grand déplacement; les béliers, les tours, furent démontés, et transportés pièce à pièce dans le nouveau camp; ce travail prodigieux, qui devait décider du sort du siége et de la prise de Jérusalem, se fit dans une seule nuit, et dans une nuit du mois de juillet, c'est-à-dire dans l'espace de cinq ou six heures.

On peut imaginer quelle fut la surprise et même l'épouvante des Sarrasins; cependant, ils repoussèrent le premier assaut, et les croisés, après avoir combattu jusqu'au soir, abandonnèrent leur attaque, désespérés de ce que leurs *péchés ne leur permettaient pas encore d'entrer dans la ville sainte;* des deux côtés, on passa la nuit dans les alarmes; les assiégeans craignaient qu'on ne brûlât leurs machines, les assiégés redoutaient une surprise. Le lendemain, on donna le signal d'un nouvel assaut, et les chroniques nous disent que l'aurore se leva

plus brillante qu'à l'ordinaire. Les grands combats qui furent livrés vers le côté de la ville attaqué par Godefroi, n'ont pas manqué d'historiens; les assiégés étaient animés par le désespoir, les assiégeans par l'enthousiasme religieux et par l'exemple du duc de Lorraine. « Godefroi, dit le moine » Robert, témoin occulaire, paraissait dans sa » tour non comme un chevalier, mais comme un » soldat exercé à lancer des flèches; le Dieu des » armées dirigeait son bras, et ses javelots por- » taient partout la mort; près de lui était son frère » Eustache, comme un lion à côté d'un lion. » La victoire demeura indécise jusqu'à l'heure de la journée où le Sauveur expira sur la croix; alors l'ardeur des pélerins qui commençait à se ralentir, se ranima tout-à-coup; des visions miraculeuses vinrent réchauffer leur bravoure; un chevalier parut sur le penchant de la montagne des Oliviers, agitant un bouclier d'airain, et faisant signe aux soldats de la croix d'entrer dans la ville; ce chevalier fut aperçu des hauteurs du mont Sion où combattait Raymond de Saint-Gilles, et du lieu où combattaient Godefroi et les deux Robert. Beaucoup de croisés, dans la chaleur de la mêlée, crurent voir l'évêque Adhémar et plusieurs chevaliers morts au siége d'Antioche, à qui Dieu avait permis, disait-on, de sortir de leurs sépulcres pour assister à la conquête de Jérusalem; les femmes même, les enfans, s'étaient mêlés parmi les combattans; des

prêtres vêtus de leurs robes blanches, transportaient des échelles en chantant des hymnes; on entendait partout dans les rangs, ces mots : *Dieu le veut* et *Kirie eleïson*. Enfin, la tour de Godefroi, s'avançant au milieu des flammes, des pierres et des flèches lancées par l'ennemi, parvient à jeter son pont-levis sur le rempart; bientôt un passage est ouvert pour entrer dans la ville; le duc de Lorraine s'y précipite avec les plus braves; d'autres montent sur les murs par des échelles; quelques-uns de ceux qui avaient franchi les murs, accourent vers la porte qui s'ouvre sur la vallée de Josaphat; ils en font sauter les gonds avec leurs épaules, et la foule des pélerins pénètre dans Jérusalem sans rencontrer d'obstacle.

Je me suis long-temps arrêté dans ce lieu, où se décida la dernière et la plus glorieuse victoire des croisés; lorsque je décrivais, il y a vingt-deux ans, le siége de Jérusalem, les chroniques me présentaient quelque obscurité, et j'avais dès lors la pensée de venir sur les lieux éclaircir mes doutes; les moyens et les occasions m'avaient toujours manqué; enfin, j'ai pu voir la vérité par mes yeux; c'est là pour moi le plus beau résultat, le plus heureux fruit de mon voyage, et je retournerai content en Europe.

Je dois vous dire que tout a été changé dans cette partie des remparts; il paraît que dans la construction des murailles, ordonnée par Soliman, l'enceinte de la ville s'est trouvée agrandie

vers l'angle nord-est ; en visitant le côté intérieur de la ville, nous avons reconnu un terrain plat, moitié nu, moitié couvert de pauvres cabanes; au temps des croisades, ce terrain se trouvait en dehors de la cité; c'est là que s'arrêta la tour mobile de Godefroi, et que se livra le combat décisif des assiégeans. L'examen des lieux me fait penser que la porte de Saint-Étienne occupe la même place qu'au temps des guerres saintes, mais l'avancement des murailles du côté du nord-est lui donne une position plus orientale par rapport à la ville.

Malgré les changemens qui ont été faits sur ce point, ce côté de la ville est encore aujourd'hui celui qui présenterait le plus de facilités à un ennemi, pour en approcher et pour s'en rendre maître. Le terrain va en s'élevant et domine l'extérieur des murailles. Le drogman Joseph, fort préoccupé comme on l'est ici d'une arrivée prochaine des Francs, ne cessait de nous faire remarquer combien ce côté de la place est de facile accès; à l'entendre, il ne fallait qu'une pièce de canon et deux cents grenadiers pour s'emparer de la ville vers le rempart du nord-est, le plus voisin de la vallée de Josaphat.

Pour compléter le tableau des derniers combats et des derniers travaux du siége, je ne dois pas oublier les attaques qui se firent sur d'autres points. Les chroniques nous donnent peu de détails sur

l'attaque de Tancrède, et se bornent à nous dire qu'il fit armer sa tour mobile vers l'angle nord-ouest des murailles; l'impétueux Tancrède suivit de près Godefroi de Bouillon, et s'avança vers le temple de Salomon, sur lequel il planta le premier son drapeau ; les croisés qu'il conduisait entrèrent dans la ville par les portes de Damas et de Béthléem, qui furent enfoncées comme celle de Saint-Étienne. Tandis que Jérusalem, dit Raymond d'Agile, était comme prise par les Français du côté du nord, les Sarrasins résistaient encore à ceux qui combattaient au midi sous les ordres du comte de Toulouse; *ils résistaient encore comme s'ils n'eussent jamais dû être vaincus ;* le comte Raymond avait eu beaucoup de peine à faire approcher sa tour mobile du rempart méridional de la cité; cependant la tour de David qu'il attaquait offrit de se rendre à lui, et c'est ainsi qu'il fut averti de la prise de Jérusalem. Dès lors, il abandonna ses machines qui lui devenaient inutiles, et fit enfoncer la porte de Sion, par laquelle il entra dans la cité conquise à la tête de ses bataillons provençaux.

Le côté extérieur de la ville, contre lequel Tancrède dirigea ses dernières attaques, ne paraît pas avoir subi de changement comme celui qui fut attaqué par Godefroi vers la fin du siége ; les murailles, surtout dans leurs parties basses, conservent quelques restes des anciennes constructions ; les portes de Damas et de Béthléem, se trouvent dans la même

place qu'au temps des croisades. J'ai parcouru, les chroniques à la main, l'esplanade du mont Sion, sur laquelle était campé le comte de Saint-Gilles; on reconnaît facilement que rien n'y a été changé, et la distance qui sépare les remparts de l'église du Cénacle est toujours, selon l'expression d'Albert d'Aix, d'une portée de flèche. On s'étonne que lorsqu'on a reconstruit les fortifications de Jérusalem, cet espace n'ait pas été enfermé dans les murs de la place; la ville aurait été par là inaccessible du côté du midi comme elle l'est à l'orient. L'histoire nous apprend que Soliman fut tellement irrité de cette faute ou de cette négligence, qu'il fit couper la tête à l'ingénieur qui avait dirigé les travaux.

Vous savez que Jérusalem retomba au pouvoir des musulmans, quatre-vingt-sept ans après la conquête des croisés. J'aurais voulu vous parler du siége à la suite duquel Saladin entra dans la cité sainte. Nos chroniques d'Occident nous donnent très peu de détails sur les événemens de ce siége, où les débris de l'armée chrétienne vaincue près de Tibériade, ne purent opposer une longue résistance. Les historiens arabes se contentent de dire que Saladin attaqua la ville du côté du nord et du côté du midi. Ce fut sans doute sur l'esplanade du nord que le sultan victorieux, après la reddition de la ville, fit élever son trône et qu'il vit défiler devant lui les misérables restes de la population

chrétienne, qui, abandonnant les saints lieux, allaient chercher un asile au-delà des mers ; quarante-deux ans après la conquête de Saladin, Frédéric II, empereur d'Allemagne, vint en Palestine, à la tête d'une armée de croisés, et, dans une négociation avec le sultan de Damas, il demanda que Jérusalem fût rendue aux disciples de l'Évangile. « Je suis venu dans ce pays, écrivait-il au prince » musulman, pour délivrer la ville de Jésus-Christ; » rendez-moi donc cette ville sainte, le berceau » de notre foi, afin que mon entreprise ne soit » point mal jugée chez les nations chrétiennes, et » *que je puisse lever la tête parmi les rois de l'Occi-* » *dent* [1]. » Après de longs pourparlers, où Frédéric fut secondé par la discorde des musulmans, Jérusalem fut remise entre ses mains ; mais les fortifications en avaient été démolies et ne furent point relevées ; les chrétiens ne purent y rester long-temps ; depuis cette époque, la sainte cité a toujours été soumise au joug des infidèles.

Je suis entré ici dans de très longs détails, parce que j'ai pensé qu'ils pourraient vous intéresser ; ne faut-il pas d'ailleurs que le principal but de mon voyage soit rempli, et que je parle un peu longuement du plus grand événement des croisades, moi,

[1] Paroles tirées de la lettre de Frédéric ; cette lettre a été conservée par l'historien arabe Déhébi. Voyez, dans la Bibliothèque des croisades, les auteurs arabes traduits par M. Reinaud.

qui suis parti de d'Europe pour suivre les traces des pélerins et des croisés. Il faut que je vous dise de plus que nous ne sommes pas aussi loin qu'on le croit des conquêtes merveilleuses, des prodiges qu'ont admirés nos aïeux; vous auriez été bien étonnés, si vous aviez vu la frayeur des Turcs, lorsque nous avons fait notre entrée presque triomphante à Jérusalem; la garnison de la ville était partie pour le pays de Naplouse; notre caravane était nombreuse, montée sur de bons coursiers, armée de sabres, de pistolets et de fusils; il ne tenait qu'à nous de dire avec Isaïe, de dire comme les croisés : *Fille de Sion, sors de la poussière; réveille-toi, Jérusalem.* Qu'auriez-vous pensé, mon cher ami, si vous aviez lu dans les journaux que nous avions pris la ville sainte; la difficulté, je vous l'avoue, n'était pas de la prendre, mais de la garder et de la gouverner; je dois d'ailleurs ajouter que si nous avions fait cette conquête, il aurait fallu en remercier M. de Bourmont et ses compagnons d'armes; car depuis qu'on sait en Orient la prise d'Alger, il suffit de porter un habit français pour se faire ouvrir les portes de toutes les cités.

Voilà ma tâche remplie, au moins pour ce qui concerne Jérusalem. Je vais partir pour l'Égypte, afin d'y suivre les traces de saint Louis et de son armée, et je reprendrai la route de France; je laisse ici M. Poujoulat qui nous fera bien connaître la Palestine et la Syrie. Vous pouvez juger la tristesse

que m'inspire la seule idée de cette séparation ; je ne puis mieux vous exprimer le chagrin que j'éprouve, qu'en vous rappelant nos vieux croisés, qui, retournant en Europe après la prise de Jérusalem, se séparaient, les larmes aux yeux, de leurs compagnons d'armes qu'ils laissaient dans la ville sainte comme dans un lieu d'exil.

LETTRE CI.

MES TRISTESSES A JÉRUSALEM, MA CHAMBRE AU COUVENT LATIN.

A M. M.....

Jérusalem, 18 février 1834.

Me voici seul à Jérusalem depuis deux jours. Je ne dois plus vous revoir qu'à Paris, et d'ici au jour de notre réunion savons-nous ce que les destins nous gardent ? Il est toujours triste de se voir tout-à-coup séparé des gens qu'on aime, et avec qui on a long-temps vécu ; mais quand on se quitte à quinze cents lieues de son pays, mais quand on

se dit adieu dans la cité la plus lugubre du monde, la séparation devient naturellement plus amère. Je suis comme un homme jeté sur des bords inconnus par une tempête ou un naufrage; tout ce que je vois, tout ce que j'entends m'attriste, et l'heure présente ne m'apporte que des regrets et des douleurs.

Des nuages grisâtres couvrent depuis deux jours le ciel de Jérusalem; il tombe une pluie mêlée de neige, un vent froid souffle du côté du septentrion, et tout ce qu'il y a de noir dans mon ame semble avoir passé dans la nature. Jusqu'ici j'ai trouvé en Orient plus d'ennuis que de joies; les rêves de bonheur qui m'y avaient suivi s'évanouissent pour ne me laisser voir qu'une santé délabrée. La fièvre que j'ai rencontrée à Cysique et qui a voyagé avec moi sur le Bosphore et la Propontide, aux rives du Méandre et dans l'Archipel, me poursuit encore à Jérusalem; cette fièvre, qui est devenue mon démon, décolore le monde à mes yeux et m'enlève tout courage; à sa suite m'arrive le sombre désespoir, et j'imagine que tout va finir pour moi à Jérusalem. Je me plains avec Job que mes jours aient été retranchés plus vite que le fil de la toile n'est coupé par le tisserand, et que déjà ils se soient écoulés sans retour et sans espérance. Frappé de cette idée, vous le dirai-je, je me suis déjà traîné plusieurs fois du couvent latin au mont Sion pour y reconnaître l'endroit reservé à la sépulture des Francs;

dans un coin de la montagne occupé par des sépulcres portant des épitaphes latines, j'ai remarqué une tombe récente sous laquelle est étendu un jeune voyageur américain, nommé Cornelius Bradfort ; il est mort en peu de jours, aussi jeune que moi, plein de vie et d'avenir ; mon imagination, plus malade peut-être que moi-même, place déjà ma tombe à côté de cette tombe, et déjà je recommande mes derniers restes aux anges du mont Sion.

Telles sont mes préoccupations et mes pensées, tel est mon deuil loin de vous ; je regarde et ne vous vois plus venir, j'écoute et ne vous entends plus ; avec vous j'ai perdu ma seule joie, j'ai perdu mon génie ; pauvre instrument délaissé, je n'ai plus de main qui veille sur moi et me fasse retentir avec harmonie ; lyre oubliée dans le désert, je serai livré désormais au caprice de tous les vents. Il vous paraîtra tout simple que je regrette vos causeries, moi qui étais accoutumé à vivre de vos paroles ; votre conversation était pour mon esprit comme un banquet de tous les jours, de toutes les heures ; vous étiez pour moi un livre vivant, un livre qui se renouvelait sans cesse avec des pensées, des impressions et des couleurs nouvelles, suivant les pays et les peuples que nous traversions.

Les souvenirs sont la seule distraction de ma solitude ; ils accourent en foule me visiter comme de bons génies aux ailes d'azur, qui prendraient pitié de mes peines. Les souvenirs qui se rattachent

à notre pélerinage s'offrent à moi avec un attrait particulier, et le plus souvent c'est à eux que je m'abandonne. Entre autres reminiscences qui viennent quelquefois me charmer, je vous citerai, si vous voulez, notre dernière soirée à Smyrne, à l'époque de notre premier passage en cette ville. C'était le 8 juillet 1830; nous devions nous embarquer dans la nuit pour Constantinople. Quelques jeunes voyageurs, partis de France avec nous, s'étaient réunis ce soir-là dans notre chambre à l'hôtel d'Europe, situé au bord de la mer. Vous étiez assis à la manière orientale sur un lit assez mesquin, et nous, groupés autour de vous sur de vieux divans écarlates, nous écoutions religieusement vos paroles : je ne sais comment nos causeries s'élevèrent tout-à-coup aux plus hautes questions de philosophie et d'humanité ; soit que vous fussiez inspiré par la grotte d'Homère que vous aviez visitée le même jour, soit que le vent d'Ionie eût murmuré à votre oreille les secrets du ciel, vos discours avaient je ne sais quel divin parfum des temps antiques, je ne sais quel caractère qui me frappait, et je croyais assister à une leçon de Platon ou de Socrate. Les rayons de la lune qui étaient venus se mêler aux pâles lueurs d'une lampe grecque posée au milieu de nous, la mer qui battait doucement le pied de notre demeure, le silence de la rade et de la cité, ajoutaient à la poétique solennité de cette soirée. Vers minuit, une brise favorable s'étant

levée, les matelots du navire Ragusais que nous avions frété, vinrent mettre fin à notre entretien. La vie ne devrait-elle pas sembler douce quand on a de tels souvenirs ?

Le jour même de votre départ, je suis venu occuper une chambre dans le couvent latin de Saint-Sauveur. L'ameublement de mon étroite cellule se compose d'une petite armoire, de deux lits, d'une table et d'un fauteuil ; mais tout cela est bien vieux et bien endommagé ; l'armoire ferme à peine, la table tremble quand je la touche, et la nudité et le démembrement du fauteuil montrent assez qu'il a déjà reçu plusieurs générations de voyageurs ; les carreaux de ma fenêtre, presque tous brisés, permettent au vent d'hiver de souffler dans mon réduit; pour tout dire, en un mot, ma chambre ne m'offre que des ruines. Deux tableaux voilés par la poussière et par des toiles d'araignées, sont suspendus au mur de ma cellule ; l'un représente, je crois, saint Joseph, l'autre saint Bonaventure, le premier cardinal des franciscains. Les chats viennent la nuit se promener sur mon toit ; leurs miaulemens plaintifs se mêlent aux chants graves des Latins dans leurs offices nocturnes.

La porte de ma chambre, les murs, le bois de ma fenêtre, sont couverts de noms de voyageurs de toutes les nations, de toutes les époques ; ces boiseries, ces murs, sont comme des registres historiques où chaque voyageur aime à s'inscrire. En

visitant les anciens monumens d'Orient, j'ai souvent souri de la petite vanité qui appose sa signature sur les grandes œuvres des temps passés ; mais à Jérusalem, mais au terme du pélerinage, j'ai un plaisir infini à voir réunis sous mes yeux le nom de ceux qui furent ici étrangers comme moi. Je me demande quelquefois si tous ceux dont les noms sont gravés dans ma cellule, ont eu le bonheur de revoir leur patrie ; qui sait si la peste ou les balles des bédouins n'ont pas arrêté la course de plusieurs ?.... Je voudrais connaître la destinée de chacun d'eux, car il y a là peut-être des noms sur lesquels il faudrait pleurer. J'ai reconnu les noms célèbres de quelques pélerins dont j'ai avec moi les relations ; ces sortes de reconnaissances donnent presque du courage.

M. de Chateaubriand, votre ami, a occupé la chambre voisine de la mienne, dans le même corridor ; je tiens ceci de l'Arabe catholique qui servit de cicérone à l'illustre voyageur. Je parlais au drogman Michel de la renommée et de la gloire de l'auteur de l'*Itinéraire* et des *Martyrs* ; lui me parlait de sa générosité ; *Ché bravissimo huomo !* s'écriait Michel ; il a su que M. de Chateaubriand s'est ressouvenu de lui dans sa relation ; le bonhomme est fier de penser que son nom a retenti dans le pays des Francs.

Voulez-vous savoir quelle est ici ma manière de vivre ? Un jeune frère romain, appelé fra An-

toni, pourvoit régulièrement à tous mes besoins. Le jour où je n'attends point la fièvre, il m'apporte à sept heures du matin le café au lait, à onze heures mon dîner, à six heures du soir mon souper. Quoique nous soyons en temps de carême, la viande ne m'a pas été interdite, et j'ai une petite cuisine à part. Ce fra Antoni a un air et des manières qui me touchent; il s'est fait le serviteur des pélerins, et la piété noble qui l'accompagne dans ces humbles fonctions, commande le respect; le sourire est toujours sur ses lèvres et dans ses yeux; je n'ai jamais vu autant de calme et de sérénité sur un visage. Mon jeune religieux romain a reçu hier d'un des frères de Jaffa, une douzaine de fort belles oranges, et vite il est venu me les offrir. Le bon père Placide, dont vous n'avez sans doute pas perdu le souvenir, m'a forcé d'accepter trois tablettes de chocolat qu'il conservait depuis long-temps, et qu'il avait apportées de Naples, sa patrie. Il y a des gens dans le monde qui ne comprendraient rien à ce dévoûment hospitalier.

Je parlais de vous ce matin encore avec ce bon père Placide, et je me plaignais de nouveau de ce qu'aucun religieux ne sût que votre *Histoire des Croisades* se trouve au couvent de Saint-Sauveur: « Il fallait donc, lui ai-je dit, que M. Michaud vînt de Paris à Jérusalem pour apprendre aux pères latins qu'il leur a envoyé son livre, il y a huit ou dix ans? » — « La famille des religieux,

» m'a répondu le père Placide, se renouvelle tous » les trois ans; il n'est pas étonnant que les nou- » veaux venus ne sachent pas ce qui s'est passé » avant eux. » Le religieux napolitain aurait pu répondre tout simplement que personne ici ne connaît la langue française. J'ai voulu aussi ne pas laisser ignorer au père Placide que vous aviez été reçu de l'ordre du Saint-Sépulcre, et que l'*Histoire des Croisades* fut envoyée au couvent latin, comme le prix de votre diplôme de chevalier. Je suis faché, lui ai-je dit, qu'au jour de la réception de M. Michaud, un autre se soit mis à sa place pour la noble cérémonie. Qu'il eût été touchant, qu'il eût été beau de voir l'historien des croisades chausser les éperons et ceindre l'épée de Godefroi! Mais s'il n'a pu avoir cette consolante gloire des chevaliers du saint tombeau, il a pu du moins, à son passage à Jérusalem, presser dans ses mains ce glaive qui fut long-temps l'effroi de l'islamisme, et qui, au fond de son vieux coffre de bois, semble menacer encore les musulmans.

Je ne vous dirai rien de plus aujourd'hui sur Jérusalem. Si vous trouvez cette lettre trop triste, vous ne devez en accuser que le destin qui m'a séparé de vous. Il faut dire aussi que le séjour de Jérusalem est peu propre à guérir une imagination malade; Jérusalem est le pays des tristesses infinies, la terre classique du deuil; ici tout est mélancolique, le ciel, la terre, les édifices et les

hommes; pendant la nuit, le vent de Jérusalem gémit à mon oreille comme la harpe plaintive de David, de Jérémie ou de Job.

Quand la pluie aura cessé de tomber, et que mes pensées seront un peu moins tristes, je recommencerai mes courses dans le pays, et mes lettres datées du Calvaire iront vous chercher sur les bords du Nil et aux Pyramides.

P....

LETTRE CII.

DÉPART DE JÉRUSALEM, ARRIVÉE A RAMLA.

Février 1831.

Notre caravane est sortie hier matin de la ville sainte par la porte de Béthléem; arrivés sur un point élevé de la route, à près d'un mille de la cité, nous avons arrêté nos chevaux, et nos regards se sont reportés sur Jérusalem. Je ne puis vous dire ce qui s'est passé alors dans mon esprit, et quelle profonde tristesse s'est emparée de moi. Jérusalem, comme vous le savez, n'est pas le séjour des plaisirs et des joies de ce monde; cependant, on ressent un véritable chagrin lorsqu'on la quitte, et surtout lorsqu'on la quitte pour toujours. D'où cela peut-il venir?

Je crois en général que nous nous attachons aux lieux, à raison des sentimens que nous y avons éprouvés, des émotions vives, des nobles inspirations que nous en avons reçues ; en quittant les lieux où nous avons mis beaucoup de notre vie morale et intellectuelle, il nous semble que nous nous séparons d'une partie de nous-mêmes. Quoique je ne sois resté que quelques jours à Jérusalem, je puis dire que j'y ai plus vécu que dans d'autres villes où j'ai long-temps habité ; nulle part la religion du Christ ne m'a paru plus grande, sa morale plus sublime ; nulle part les souvenirs de la patrie, ceux de l'amitié, la compassion pour l'infortune, n'ont plus pénétré mon cœur ; en aucun lieu, en aucun temps, mes pensées ne se sont élevées plus haut ; jamais je n'ai été plus content de moi-même et des autres ; je n'ai jamais été plus fier de ma qualité d'homme.

Jérusalem est triste, mais sa tristesse a je ne sais quoi de mystérieux et de poétique comme les chants de ses prophètes ; la solitude de Sion, couverte de deuil, a toujours quelque chose d'attachant, parce qu'elle répond à nos souvenirs du berceau, à nos réflexions de l'âge mûr, à nos pensées de la tombe ; vous ne faites point un seul pas sur ce territoire sacré, sans vous sentir battre le cœur ; les crimes et les calamités des peuples, qui se mêlent aux images de la miséricorde et du salut ; une multitude que la fureur entraîne, le juste con-

damné, la trahison qui se punit elle-même, le repentir, la compassion, le dévoûment, les faiblesses de l'homme à côté de ses vertus; puis l'enfer qui dévore sa proie ; un Dieu ressuscité qui monte au ciel et l'espérance qui en descend, voilà ce que vous rencontrez au milieu des ruines de Jérusalem; nous retrouvons là nos destinées sur la terre, les biens et les maux de l'humanité; en parcourant les rues de Jérusalem, il semble qu'on parcourt les chemins de ce monde; dans ces lieux où un Dieu a vécu de notre vie, où un Dieu est mort de notre mort, tout est devenu semblable à l'homme. C'est ce qui nous explique pourquoi nous avons tant de peine à quitter Jérusalem; nous éprouvons alors quelque chose de ce sentiment pénible qu'on éprouve en sortant de cette vie, qu'on appelle une vallée de larmes, et dont la douleur même ne saurait nous détacher. O Jérusalem! ton image remplie de deuil me suivra long-temps. Que ma main soit desséchée, que ma langue s'attache à mon palais, avant que je puisse t'oublier. Quand ma destinée m'aura entraîné sous un autre ciel, et que je serai assis sur les fleuves de Babylone, je chanterai encore les cantiques de Sion!

Tels étaient mes adieux à la ville sainte; toutes mes pensées étaient tristes, et votre souvenir, mon cher Poujoulat, était bien pour quelque chose dans mon chagrin. Ainsi préoccupé, tout plein de mélancolie, j'ai suivi mes compagnons de voyage, et

nous sommes descendus dans la vallée de Térébinte. Nous avons revu ces montagnes sur lesquelles campaient, d'un côté les Philistins, de l'autre les guerriers d'Israël; en me reportant à la première croisade, je me suis demandé comment les pélerins avaient pu franchir ces défilés étroits sans trouver d'obstacles et sans livrer de combats; il fallait bien que les Sarrasins fussent déjà vaincus par la terreur, et que la crainte ne leur permît pas de venir au-devant de leurs ennemis; un petit nombre de guerriers aurait suffi pour arrêter l'armée chrétienne, épuisée de fatigues, manquant d'eau et de vivres, s'avançant en désordre à travers de mauvais chemins. La vue du pays, je dois l'avouer, diminue un peu la gloire dont se couvrirent les croisés, en renversant les murs de Jérusalem. Les véritables remparts de la ville sainte étaient les montagnes de la Judée; et quand ces remparts formidables eurent été franchis, rien ne pouvait plus arrêter les victoires des armées chrétiennes.

Quand nous sommes arrivés au village de Saint-Jérémie, l'air était froid, et le ciel se couvrait de nuages; notre caravane s'est arrêtée pour déjeûner, et nous nous sommes mis à couvert sous le toit de l'église. Nous avons fait allumer un grand feu; beaucoup d'Arabes sont venus s'asseoir autour de nous; parmi eux, était le fameux Abou-Ghos; il était fort mécontent, et voici pourquoi. Le

couvent de Saint-Sauveur, par un traité avec ce chef de tribu, s'est engagé à payer le caffar pour tous les voyageurs d'Europe; Abou-Ghos les laisse passer, et vient recevoir son tribut à Jérusalem; il a coutume en même temps de faire une visite aux étrangers qu'il regarde comme ses contribuables, et reçoit souvent de leur libéralité un large supplément à ce qui lui est dû par les traités. Il était venu pendant notre séjour au couvent latin, et par un mal-entendu que nous ignorions, il n'avait pas été reçu; trompé dans son attente, il était revenu à Saint-Jérémie, avec des dispositions d'esprit qui nous étaient peu favorables. On m'a mis au fait de cet incident que je ne connaissais point; j'ai fait semblant de n'en rien savoir, et j'ai prié notre interprète de complimenter de notre part le seigneur Abou-Ghos; ce n'est point des complimens qu'il attendait de nous, et sa mauvaise humeur s'est manifestée par un signe de tête qui ressemblait à une déclaration de guerre. *Pour cette fois*, a-t-il ajouté, *vous pouvez passer; mais si jamais vous revenez, vous serez reçus à coups de fusils*. En dépit de ses menaces, il n'a rien obtenu de nous que des salutations; si notre caravane, très bien armée, n'avait pas inspiré quelque crainte aux Arabes, il est plus que probable que nous n'en aurions pas été quittes à si bon marché.

Il faut dire aussi que nous arrivions dans un moment peu favorable; le ramadan met toujours les

Arabes de mauvaise humeur; il leur est défendu, non-seulement de manger, mais de fumer, de boire même de l'eau, de respirer un parfum entre deux soleils. Aussi, lorsque le ramadan est venu, on s'en aperçoit sur toutes les figures qu'on rencontre; les musulmans ont alors plus d'intolérance qu'à l'ordinaire; ils sont plus durs et plus grossiers avec les étrangers et les voyageurs; les gardes mêmes du pacha d'Acre, qui ont été fort complaisans jusqu'ici, commencent à nous regarder de mauvais œil, et si nous étions attaqués sur la route, ils ne verraient peut-être plus en nous que des mécréans qu'il faut abandonner à leur malheureux destin. Je ne sais quelle vertu le ramadan peut donner à l'intérieur des familles; pour les mœurs extérieures, elles n'en valent pas mieux; plus d'un Arabe se croirait damné s'il buvait une goutte d'eau pendant le jour, mais il ne se fait point de scrupule de dévaliser en plein midi des pélerins sans armes.

En quittant la vallée d'Anathot ou de Saint-Jérémie, nous avons suivi un chemin tracé sur les montagnes, laissant à notre gauche la vallée par laquelle nous avions passé en allant à Jérusalem. Nos guides ont choisi cette route, parce qu'on craignait la pluie et les inondations qui peuvent s'ensuivre. S'il était tombé quelques fortes ondées, le lit du torrent par où passent les pélerins, n'aurait pas manqué de se remplir d'eau, et notre caravane aurait pu être entraînée avec les quartiers

de roche et les monceaux de sable qu'emportent avec eux les flots débordés. Voilà du moins la raison qu'ils ont fait valoir auprès de nous pour changer de chemin.

Les sommets que nous avons parcourus, ne sont point dépourvus de végétation, et dans plusieurs endroits, nous avons vu la montagne couverte de bois taillis; du reste, pas un être vivant, pas une habitation; à chaque pas qu'on fait sur ces cimes escarpées, ce sont d'énormes roches qui menacent le ciel, des fondrières et des ravins qui paraissent descendre jusqu'aux enfers; de temps à autres, notre vue dominait sur une vaste étendue de pays. Je n'ai pas joui autant que je l'aurais voulu du spectacle que nous avions sous les yeux, car je souffrais encore de la blessure que je m'étais faite au côté, et les chemins sont si mauvais, qu'il faut toujours que le voyageur soit occupé de savoir où il met les pieds. N'attendez donc de moi aucune description; pour vous faire une idée des montagnes que nous traversons, rappelez-vous seulement les vives et sombres images des prophètes d'Israël; les poètes de tous les pays, soit que les muses profanes inspirent leurs chants, soit qu'ils n'écoutent que des inspirations divines, ont toujours dans leurs poésies le caractère et la physionomie du climat et des contrées qu'ils habitent. En parcourant la Troade, nous avons retrouvé les couleurs d'Homère dans les cimes du Gargare,

dans les vallées où roule le Simoïs, sur les rives du *large* Hellespont; de même ces montagnes de la Judée, dont l'imposante sévérité me frappe, rappellent à ma pensée le langage austère et solennel des poètes de Jéhovah.

Après trois heures de marche sur les sommets des monts, nous sommes descendus dans les vastes campagnes de Saron, laissant à notre gauche le village d'*Amoas*, à notre droite, le village de Lidda ou de Saint-Georges. Notre caravane est arrivée d'assez bonne heure à Ramla; nous avons logé, comme à notre premier passage, dans le couvent latin, où le bon père Thomas nous a fort bien accueillis. Notre projet en arrivant ici était de partir le lendemain pour Jaffa, mais le mauvais temps ne nous a pas permis de poursuivre notre route; lorsqu'il pleut dans la Palestine, ce sont presque toujours les cataractes du ciel qui s'ouvrent, et le déluge paraît recommencer. Je suis à peine sorti de ma chambre pendant toute la journée d'hier; tout ce que j'ai pu faire, c'est de me rendre de temps à autre sur la terrasse du couvent, et de profiter de quelques lueurs fugitives du soleil pour revoir ces vastes plaines où campèrent autrefois les croisés.

Antoine et plusieurs de nos compagnons ont été faire une visite à une jeune Parisienne que des circonstances malheureuses ont amenée à Ramla, où elle s'est mariée; elle avait suivi en Orient la femme

d'un consul dont elle était dame de compagnie; la femme du consul étant morte, cette jeune Parisienne s'est trouvée presque abandonnée; M. A..., qui restait son seul appui dans ces pays lointains, la conduisait à Alep, et comme elle passa par Ramla, elle plut à un jeune Arabe du pays, qui la demanda en mariage; comme elle n'avait point de ressource et pas même le moyen de revenir dans sa famille, elle accepta l'hymen qu'on lui proposait; il fut stipulé dans le contrat qu'elle vivrait à la française; car les femmes arabes sont traitées et vivent tout-à-fait comme des esclaves; tout se passa fort bien dans les premiers jours; mais la belle-mère de la nouvelle épouse, vit avec peine que celle-ci ne s'habillât point comme les femmes du pays, qu'elle s'assît à table et mangeât avec une fourchette, et surtout qu'elle s'abstînt des travaux les plus grossiers de la maison; dès lors la discorde entra dans la famille, et avec la discorde arrivèrent toutes sortes de chagrins pour la jeune étrangère; quelques personnes ont accusé le père Thomas d'avoir fait cette union, sans consulter ni les lois, ni les convenances; il nous a expliqué sa conduite en cette occasion, et nous a lu le contrat et l'acte de mariage où toutes les règles établies par l'usage, ont été suivies scrupuleusement. La jeune Française est, dit-on, fort jolie, et paraît avoir reçu une éducation très soignée; elle regrette beaucoup Paris, et ne s'accoutume point à sa nouvelle patrie, ni à

sa nouvelle famille; figurez-vous une jeune personne qui a tout ce qu'il faut pour plaire à des Français, et qui se trouve tout-à-coup jetée de la rue des Mathurins ou de la rue du Bac, dans la misérable bourgade de Ramla, ou la ville de sable; un poète pourrait la comparer à ces fleurs des climats lointains (car les fleurs voyagent aussi), qui traversent les mers, qui ont perdu leur soleil, et qui languissent sous un ciel étranger. Que Dieu prenne pitié d'elle, et la ramène dans son pays natal.

Il circule depuis quelques jours beaucoup de bruits sinistres; on annonce que des voyageurs ont été tués sur la route que nous allons suivre. Pour savoir à quoi nous en tenir sur tout ce que nous rapporte la renommée, nous avons pris le parti d'aller voir le commandant de Ramla; il nous a complètement rassurés; à la manière dont il nous a parlé de ceux qui répandent des bruits alarmans, nous avons jugé qu'il n'aime guère les nouvellistes et qu'il leur ferait volontiers couper la tête s'il les connaissait. Pendant que nous étions chez lui, et que nous causions sur l'état du pays, il est entré un cheik de village, nouvellement nommé par le pacha d'Acre; le gouverneur de Ramla l'a fait approcher, et lui a mis sur les épaules un manteau de laine rouge. J'ai demandé ce que venait de faire son excellence; on m'a répondu qu'elle venait de faire un cheik; après la cérémonie du manteau rouge, un cheik n'a plus qu'à entrer en fonctions;

il ne prête point de serment, il ne promet rien à Dieu, ni aux hommes, ni au pacha, il n'y a point d'autres formalités pour sa réception. J'ai voulu vous donner ce petit détail, car il faut que vous sachiez comment se font ici les autorités qui veillent à l'ordre public.

P. S. Au moment où je vous écris, je reçois une lettre de vous; je l'ai relue plusieurs fois, car elle est pleine d'amitié; rien n'est plus touchant que vos tableaux; je suis fâché seulement que la tristesse s'empare de toutes vos pensées. Pourquoi vous laisser vaincre ainsi par la douleur! La vue de l'Orient m'aurait-elle reporté aux jours de la jeunesse, et vous aurait-elle jeté tout-à-coup dans les idées tristes de l'âge mûr! La génération qui s'en va serait-elle obligée de ranimer celle qui arrive! que deviendrait donc la jeune France, si elle prenait jamais la route de Jérusalem!

Je me rappelle qu'autrefois Mentor avait voulu laisser Télémaque dans l'île de Chypre, dans l'île de Vénus; j'ai beaucoup mieux fait que le sage Mentor, je vous ai laissé dans la ville des miracles, dans la ville des prophètes; que de merveilles s'offrent de toutes parts à votre jeune et brillante imagination! que de grands spectacles vous avez tous les jours sous vos yeux; tandis que je vais visiter les rives du Nil et les ruines de Memphis, l'Arabie, le Jourdain, la Galilée, vous attendent avec tous leurs souvenirs. Détournez donc vos regards de ce

coin de terre réservé sur le mont Sion à ceux qui ont fini le pélerinage de la vie; car Dieu, comme le dit le livre de la Sagesse, n'a point fait la mort et ne se réjouit point de la perte des vivans. Et moi aussi, je me sens quelquefois découragé; mais je pense à vous, que j'ai laissé à Jérusalem, je songe à ceux que j'ai laissé en Europe, et je me ranime. Suivez donc mon exemple, songez à moi, qui vais courir encore à travers les monts et les vallées, songez à ceux qui vous aiment et à ceux qui vous sont chers; j'ai lu dans les livres saints que le lien des cœurs est plus puissant que la mort même, et je sens que l'amitié absente nous donne quelquefois du courage comme si elle était là.

SUITE

DE LA LETTRE CII.

JAFFA. RETOUR A CAIPHA.

Février 1831.

Nous avons été retenus deux jours à Ramla par le mauvais temps ; le troisième jour, nous avons poursuivi notre route, et nous sommes arrivés à Jaffa de bonne heure. La ville de Jaffa est agréablement située sur une colline voisine de la mer ; on traverse, pour y arriver, une plaine couverte de jardins. Nous sommes descendus au couvent des pères du Saint-Sépulcre ; comme j'étais très fatigué, j'ai demandé à prendre quelque repos, et les pères m'ont conduit dans le monastère qu'ils viennent de faire bâtir, et qui est à peine achevé.

C'est un grand événement dans le pays que la construction du nouveau couvent; les maçons étaient encore dans la chambre qu'on m'avait donnée; les fenêtres sans vitres, et les portes mal fermées, y laissaient entrer de toutes parts les vents et la pluie; mais on a pensé qu'un voyageur devait se trouver très honoré et très heureux d'être logé dans un palais tout neuf. Les bons pères sont venus me raconter tous les obstacles qu'ils avaient surmontés dans leur entreprise; quoiqu'ils eussent donné un bakchis assez considérable au pacha d'Acre, pour obtenir la permission de construire leur nouvel édifice, ils se louaient cependant de la généreuse tolérance d'Abdallah, et le regardaient comme un miraculeux instrument de la Providence. La construction de la nouvelle maison de Dieu avait excité la jalousie des Grecs; ceux-ci, m'a-t-on dit, avaient employé toutes sortes de manœuvres pour arrêter l'œuvre commencée, et leur noire malveillance s'était appuyée de l'autorité de l'agent consulaire de Russie; de l'autre côté, l'agent consulaire de France, *il signor Damiani*, avait pris parti pour les pères latins. Les choses avaient été si loin, qu'après avoir employé les moyens ordinaires de la diplomatie, les deux consuls en étaient venus aux mains; il y avait eu des coups de poing donnés, des vêtemens déchirés, et tout cela s'était passé à la face d'Israël. *Il signor Damiani* est venu me montrer les blessures qu'il avait reçues sur le

champ de bataille; on dit depuis quelques jours que la guerre est déclarée entre la Russie et la France; voilà que les hostilités ont déjà commencé dans les rues de Jaffa.

On m'a montré en détail le monastère, bâti à travers toutes ces discordes; les aumônes des chrétiens y ont suffi. Les pères latins n'y ont mis que leur persévérance et leurs prières. La ville n'a point de maison ou de palais qu'on puisse comparer au couvent neuf; j'ai remarqué déjà plusieurs fois que la puissance des rois et des maîtres de l'Orient est bien loin de produire autant de merveilles que la simple charité de l'Évangile, lorsqu'on lui permet d'agir et de se montrer.

Après avoir pris quelques momens de repos, j'ai parcouru la ville de Jaffa; rien n'est plus agréable que ses jardins, rien n'est plus dégoûtant que ses rues; Son port n'est connu que par des naufrages; ces jours derniers, un navire qui portait soixante pélerins, a échoué contre les roches; on n'a pu sauver que deux personnes. Je ne vous parlerai pas de l'origine de la cité, que certains écrivains font remonter plus haut que le déluge; l'Écriture parle en plusieurs endroits de la belle Joppé; saint Jérôme, dans l'épitaphe de sainte Paule, après avoir parlé de Jonas, ne dédaigne pas de citer la fable d'Andromède, attachée au promontoire de Jaffa. La ville de Jaffa est souvent nommée dans l'histoire des croisades; elle tomba au pouvoir des chrétiens

pendant que les croisés assiégeaient Jérusalem ; elle fut souvent prise et reprise par les Francs et par les Sarrasins ; ce fut sous les murs de Jaffa, que Richard-Cœur-de-Lion combattit seul une armée musulmane, et renouvela les prodiges de bravoure d'Amadis et de Roland. Saint Louis, qui avait fait rebâtir les remparts de Césarée, fit réparer aussi les fortifications de Joppé. « Quand nous fûmes » arrivés à Jaffa, dit le sire de Joinville, nous nous » logeâmes aux champs tout autour du château, » et fit faire le roi, tout autour dudit château, un » bourg depuis l'un des murs jusqu'à l'autre, et le » fit fermer ; et me souviens que souvent le roi ve- » nait voir ses ouvriers, et pour leur donner cou- » rage de bien diligenter, il leur disait que, plu- » sieurs fois, il avait porté la hotte pour gagner les » pardons. » Il ne reste rien à Jaffa des travaux de saint Louis ; cette ville a été détruite et rebâtie tant de fois, qu'on y chercherait vainement les traces du temps des croisades.

En nous promenant autour de la ville, nos regards se sont arrêtés sur une colline de sable, tout près de la mer ; c'est là, que dans l'expédition de Bonaparte, fut massacrée la garnison musulmane de Jaffa. Quel tableau on ferait avec les souvenirs de cette catastrophe ! Trois mille prisonniers sont liés deux à deux, et rangés sur un lieu découvert pour y recevoir la mort. Tous ces malheureux, qui n'ont point d'eau, font leurs ablutions avec

le sable ; les uns comptent les grains de leur rosaire, d'autres fument la pipe en attendant la balle homicide ; dans cette foule misérable, on ne voit pas couler une larme, on n'entend pas un gémissement ; il ne s'éleve pas une plainte. Ce qui vous étonnera encore plus, c'est que tout le monde passe aujourd'hui sur le théâtre de cette scène horrible, sans savoir ce qui s'y est passé ; il n'y a guère que les voyageurs qui en parlent ; lorsque nous avons fait des questions, on nous a répondu avec indifférence, car tout cela se confond avec mille autres barbaries auxquelles les esprits sont accoutumés.

Quelles doivent être nos pensées, lorsque nous nous rappellons toutes les guerres qui ont ensanglanté le pays où nous sommes, et que d'un autre côté, l'histoire nous dit que la plupart de ces guerres venaient des contrées de l'Occident. Tout-à-coup une opinion religieuse ou politique s'élevait dans un royaume de l'Europe ; tous les royaumes voisins étaient troublés, et l'orage formé sur les bords du Rhin, de la Seine ou du Tibre, venait éclater sur le territoire de Jérusalem, de Saint-Jean-d'Acre ou de Jaffa. Qu'on dédaigne après cela les opinions humaines, quelles qu'elles soient ! Les opinions qui avaient autrefois amené la guerre sur les rivages que nous foulons maintenant, n'ont pas trouvé grace devant la philosophie moderne, et ceux qui dédaignaient le plus le fanatisme d'où étaient sor-

ties les croisades, sont venus ici poussés par d'autres idées qui ont dominé à leur tour dans l'Occident; ils ont fait ce qu'avaient fait les croisés, et se sont montrés souvent comme nos chevaliers pélerins, au fanatisme près que les compagnons de Bonaparte n'avaient point, et qui aurait peut-être secondé efficacement leur bravoure dans les jours de misère et de péril!

Nous retrouvons ici des traces de deux grands hommes de notre Occident, Richard-Cœur-de-Lion et Bonaparte; je ne veux point faire un parallèle entre ces deux héros; ils ne se ressemblent point: chacun d'eux appartient au siècle où il a vécu, et dont il est l'expression et la gloire. Je dois dire cependant qu'ils ont dans leur vie militaire, et surtout dans la guerre qu'ils ont portée l'un et l'autre en Orient, des événemens qui peuvent un moment les rapprocher. Tous deux ont conduit des armées sous les murs de Saint-Jean-d'Acre; tous deux ont fait le siége de cette ville; le héros de la barbarie ou du moyen-âge fit massacrer cinq mille prisonniers après la prise de Ptolémaïs; le héros de la civilisation ou des temps modernes fit fusiller trois mille musulmans au pied de la colline de Jaffa; Richard, après deux ans de siége, s'était emparé de Saint-Jean-d'Acre; Bonaparte, après un siége de trois semaines, désespéra de conquérir la ville, et avec elle toute la Syrie. L'un et l'autre, en quittant les murs de

Saint-Jean-d'Acre, prirent la route de Jaffa et suivirent la rive de la mer, le premier avec une armée victorieuse, le second avec des troupes découragées, accablées de fatigues, en proie à la faim et à toutes les maladies. Je vous ai déjà retracé l'itinéraire de Richard, je pourrais vous retracer celui de l'armée française; avec quelle émotion ne verriez-vous pas les artilleurs français, jetant leurs canons dans le port du Tantoura et s'éloignant de la rive, en essuyant de grosses larmes ! plus *loin*, je pourrais vous montrer dans une halte des blessés se reposant un moment sur le sable, et ces pauvres blessés, lorsque la trompette sonnait la marche, essayant de se relever pour suivre leurs compagnons, et retombant sur le rivage qui devait être leur cercueil; on ne peut se défendre d'une profonde compassion, lorsqu'on se représente, d'après les témoins oculaires, cette malheureuse armée rassemblant ses faibles débris dans les ruines de Césarée, s'avançant ensuite péniblement à travers la forêt d'Arsur, et réduite à craindre quelques Arabes bédouins sur les rives du *Leddar*, où les armées innombrables de Saladin furent vaincues par les croisés.

Nous ne sommes restés qu'un jour à Jaffa; reprenant la route de Caïpha, nous avons fait notre première halte au village d'*Ali-ebn-Haramy*, où nous avions couché quelques jours auparavant. Le lendemain, nous avons traversé pour la seconde fois

la forêt de Césarée ou d'Arsur, et je me suis humilié de nouveau en songeant que je l'avais prise pour la forêt enchantée du Tasse; ce que dit Guillaume de Tyr dans la préface de son histoire, m'est revenu alors à l'esprit : « Si j'ai commis des erreurs dans mon récit (ce sont les paroles du pieux historien), je prie mes lecteurs de s'y arrêter avec indulgence et charité, afin qu'ils s'acquièrent par là quelques droits à la miséricorde de Dieu et à la vie éternelle. » Après avoir dîné près de la fontaine de Césarée et visité encore les ruines de la cité d'Hérode, nous sommes arrivés le soir à Tantourah; nous avons logé chez le cheik où nous avions couché à notre premier passage; nous l'avons trouvé moins exigeant, plus traitable, et nous nous sommes quittés fort bons amis. Nous voilà de retour à Caïpha, et rentrés à bord de la *Truite*; les derniers orages ont fait un grand dégât dans la rade; des navires chargés de marchandises ont été poussés à la côte, et le rivage est couvert de leurs débris.

• J'ai fait ce matin une visite à Saint-Jean-d'Acre, et j'ai revu avec plaisir la famille Catafago; j'ai demandé des nouvelles d'Abdallah; il ne rêve plus que l'imitation des Francs; il ne veut plus s'asseoir que sur des chaises, ne connaît d'autre boisson que le vin de Champagne; il a une selle et des étriers à la franque; le tambour Ibrahim ne le quitte point; son excellence a dîné ces jours der-

niers chez M. Catafago; elle y est venu avec Ibrahim, qui, au dessert, a battu *le pas de charge, la Diane, la générale;* pendant que j'étais chez le consul de France, Ibrahim est venu me voir; je lui ai demandé s'il était content de son sort; il est très content, mais il craint que la fortune ne se lasse, et qu'un beau jour on ne lui coupe le cou; ainsi finissent, dans ce pays, les grandeurs humaines, et les pachas eux-mêmes n'en sont pas exempts.

P. S. Je viens de recevoir une lettre de vous, venue par la voïe de Nazareth; je suis charmé de voir que vous avez repris courage; votre printemps de Jérusalem, votre dimanche au Saint-Sépulcre, m'ont fait grand plaisir; ainsi les prophètes d'Israël, après nous avoir attristé par leurs sombres accens, font entendre quelquefois des chants plus doux, et nous annoncent les fêtes de Sion. J'avais besoin de cela pour prendre la route d'Égypte, et pour m'éloigner du pays où je vous ai laissé.

Quand vous visiterez la mer Morte et le Jourdain, n'oubliez pas les poissons que nous avons promis de rapporter à M. Cuvier, et les plantes que nous demande Bory de Saint-Vincent. Je ne recevrai plus de vos nouvelles qu'à Alexandrie, car nous allons mettre à la voile.

LETTRE CIII.

LE PRINTEMPS A JÉRUSALEM — UN DIMANCHE DANS L'ÉGLISE DU SAINT-SÉPULCRE.

A M. M.....

Jérusalem, 20 février 1831.

J'AI lu dans le livre de la Sagesse, qu'il *vaut mieux être deux que d'être seul, parce que si l'un tombe, l'autre le relève ;* d'après cela, pouvais-je ne pas m'attrister de notre séparation ? Toutefois votre lettre de Ramla me charme et me console, comme si je vous voyais, comme si je vous entendais ; je ne sens plus aucun mal ; le deuil n'habite plus autour de moi, et je me trouve miraculeusement guéri de la fièvre et de la tristesse. Déjà je

m'indigne de mon repos dans ma cellule, et je brûle de m'élancer au milieu des peuples et dans les régions qui m'attendent. Quoi de plus puissant sur mon esprit que les accens d'une amitié qui fait à la fois mon bonheur et ma gloire ! Tandis que votre pensée s'est réveillée plus jeune et plus belle au milieu des merveilles de l'Orient, serais-je venu ici pour y traîner les pâles débris d'une stérile jeunesse, et mêler une ruine de plus aux ruines du pays où nous sommes ? Non, sans doute, et votre souvenir et le souvenir des amis que j'ai quittés, seront ma force et mon génie. Savez-vous ce qui m'a le plus frappé dans mes voyages avec vous ? c'est votre promenade historique autour des murailles des Jérusalem. Après avoir raconté la conquête de la ville sainte, vous êtes venu chercher sur les lieux l'éclaircissement de quelques doutes, la solution d'un dernier problême ; vous avez voulu déterminer d'une manière précise, par quel point Godefroy et Tancrède sont entrés dans la cité de David. Vous donnez au monde littéraire un grand spectacle, un spectacle nouveau ; c'est la première fois que la muse de l'histoire a passé les mers pour corriger ses fautes. Hérodote et quelques autres historiens de l'antiquité ont voyagé, mais c'était pour recueillir des faits, et non point pour améliorer un livre déjà achevé. Vous m'avez associé à cette noble tâche, qui doit être comme une consécration du monument que vous avez élevé aux

guerres de la croix, et cette faveur qui m'honore, est une des choses qui m'ont le plus touché de la part d'un ami tel que vous.

Il y a peu de temps, quand je vous parlais des ennuis de ma solitude, une pluie glacée tombait à Jérusalem, et les tristesses d'un sombre hiver ajoutaient à mes propres tristesses. Aujourd'hui tout est changé, et les beaux jours sont venus. A travers de légères vapeurs blanches qui s'étendent sous un ciel bleu comme une gaze transparente, le soleil du printemps répand sur nous ses plus doux rayons. A Gethsémani et dans la vallée de Siloé, les figuiers montrent leurs feuilles naissantes, le caroubier, le myrte et le thérébinte étalent l'éclat de leurs rameaux verts; les abricotiers sont en fleurs au penchant du mont Sion. J'ai vu parmi les pierres du plateau de Saint-Georges, de larges violettes sans parfum, semblables à celles que nous avons trouvées à Rhodes sur la colline de Simboli. L'hysope s'échappe des fentes des rochers; le feuillage de l'olivier a pris une teinte plus verdoyante, et de tout côté la saison nouvelle s'efforce d'animer la nature morte de Jérusalem. Il n'y a point ici, comme dans notre printemps d'Europe, des bosquets fleuris, des prairies, des ruisseaux murmurant au milieu de frais gazons; on n'entend point les alouettes et les rossignols chanter l'hymne harmonieux du matin de l'année; seulement quelques tourterelles soupirent sur les palmiers de la maison de Caïphe et sur les grands

arbres qui avoisinent la porte de Sion. Vous voyez, par cette courte peinture, que le printemps de Jérusalem n'est point un printemps joyeux.

Pour que vous sachiez que déjà je cherche à utiliser mon temps, je vous dirai que j'ai passé, aujourd'hui dimanche, la matinée dans l'église du Saint-Sépulcre, afin d'y voir les cérémonies des différentes nations chrétiennes, depuis six heures jusqu'à neuf heures. Le parvis du temple présentait l'image d'un bazar; on y vendait des croix et des images en nacre, des chapelets, des bracelets de verre, du pain, du biscuit, des étoffes et des babouches; ce sont des jeunes filles de Béthléem qui offrent aux passans les croix et les images en nacre. Le long des murs voisins de l'église, j'ai vu des mendians de toutes les nations qui demandaient l'aumône en criant et en tendant les bras; plusieurs d'entre eux, pour mieux exciter la compassion, répétaient avec des accens lamentables qu'ils étaient chrétiens. Des hommes grecs ou arméniens, des femmes et de jeunes filles avec leurs longs voiles blancs, embrassaient avec dévotion les colonnes qui décorent la porte du temple; la partie de ces colonnes qui reçoit les pieux baisers des chrétiens, se distingue par une blancheur particulière et un poli brillant.

En entrant dans le temple, j'ai entendu un long bruit semblable à celui qu'on entend dans les marchés de nos villes; ce que j'ai remarqué d'abord,

c'est une vingtaine d'hommes et de femmes prosternés sur le marbre qu'on appelle la *pierre de l'onction*. Il était six heures du matin, et nos religieux allaient commencer leur grand'messe dans la chapelle de la Madelaine, qui touche à celle de la Vierge; ces deux sanctuaires sont les seuls qui soient resté en entier au pouvoir des Latins; le reste des lieux saints, comme vous savez, leur a été enlevé en tout ou en partie par les Grecs et les Arméniens. La chapelle de la Madelaine était encombrée de catholiques; j'avais de la peine à me faire jour à travers la foule; un frère de Saint-Sauveur m'a conduit par la main dans la chapelle de la Vierge, d'où je pouvais voir les cérémonies des Latins. Le lieu où je me trouvais renfermait une quinzaine de femmes, qui, par faveur spéciale, avaient obtenu d'être séparées de la foule; enveloppées dans de longs voiles blancs, elles étaient assises sur leurs talons en face de la chapelle où se célébraient les saints mystères. J'aurais pu me repentir de m'être laissé conduire au milieu de ces belles compatriotes de Sara et de Bethsabée, car mon habit franc leur a donné de fréquentes distractions.

Après l'épître et l'évangile, un jeune Arabe du nombre des enfans qu'on élève au couvent de Saint-Sauveur et dont je vous parlerai ailleurs, a chanté l'épître du jour dans la langue du pays; le religieux qu'on appelle *il padre curato*, a répété aussi l'évan-

gile en arabe, afin que les bienfaits de la parole du Christ ne fussent point perdus pour les assistans; cette lecture a été suivie d'une exhortation en langue arabe; plusieurs musulmans sont venus entendre l'orateur par curiosité, et je vous assure qu'ils n'étaient pas les moins attentifs. Je voudrais savoir l'effet que produisent sur l'esprit d'un Turc les paroles d'un prêtre chrétien, à quelques pas du saint tombeau; on ne doit point s'attendre à ce qu'un disciple de Mahomet se convertisse, car, en religion comme en politique, les Turcs ne se convertissent point; mais on peut croire que la morale chrétienne, qui est la morale de toutes les nations, suffit pour intéresser et charmer des musulmans. D'ailleurs, vous avez pu remarquer comme moi que l'austère piété de nos catholiques frappe beaucoup les musulmans, et que la dignité solennelle des cérémonies latines attire leur respect.

L'ignorance où je suis de la langue arabe me dispensait d'écouter le sermon d'un bout à l'autre; j'ai pris le parti de sortir de la chapelle de la Madelaine, pour voir ce qui se passait dans le reste de l'église du Saint-Sépulcre. Les différentes sectes chrétiennes célébraient leurs offices dans leurs sanctuaires respectifs; les prêtres et les lévites grecs et arméniens cherchaient à chanter plus fort les uns que les autres, comme si la domination du temple dût appartenir à la voix la plus haute et la plus retentissante; j'entendais de tous côtés des chants

aigres qui ressemblaient à de longs cris; on eût pu croire que toutes ces sectes, ennemies l'une de l'autre, se querellaient entre elles chacune dans sa langue. De petits enfans turcs couraient, criaient ou jouaient autour du saint tombeau; des hommes se promenaient, riaient et conversaient dans l'église comme sur une place publique, et si Jésus-Christ eût été là, il eût chassé du temple ces indévots et ces profanateurs, comme autrefois il chassa les marchands et les usuriers. Le fouet du Sauveur a passé aujourd'hui entre les mains de quelques musulmans, chargés de la police du temple. Pendant la grand'messe des Latins, je voyais les commissaires menacer ou frapper ceux qui ne gardaient pas le silence, qui dérangeaient leurs voisins, qui se rapprochaient trop du clergé et de l'autel, ou ceux qui montaient sur des bancs ou des piliers pour mieux jouir du spectacle. Ces braves musulmans s'abandonnent quelquefois à tous les transports d'une véritable et sainte colère, et le bruit répété du fouet et du bâton accompagne les oraisons latines.

La foule, plus nombreuse en ce moment par l'affluence des pélerins, se précipitait constamment vers le divin sépulcre, comme un flot qui bat sans cesse le rivage qu'il aime; la porte du tombeau était ouverte, et chacun pouvait entrer librement; des babouches noires, des bottines jaunes étaient alignées devant la porte; car pas un chré-

tien ne garde sa chaussure en entrant dans le tombeau ; aussi, quand j'y suis entré avec mes bottes *franques, j'ai scandalisé* beaucoup de fidèles. C'est *dans le saint sépulcre, autour du monument*, que la dévotion des chrétiens orientaux éclate avec tout son enthousiasme ; ici la piété a des gestes et des accens qui lui donnent tout le caractère de la passion. J'ai vu des chrétiens, dans des accès de dévotion, se rouler sur le pavé, frapper de leur front le marbre du sépulcre, et l'inonder de larmes.

Je me suis avancé dans le chœur de l'église, devenu depuis long-temps le sanctuaire des Grecs. Une demi-douzaine de papas avec leurs longs cheveux flottans, leur toque et leur robe noires, chantaient en grec d'un air distrait et sur un ton très haut, pendant qu'un évêque, revêtu d'ornemens éclatans d'or et de soie, distribuait du pain bénit à une multitude d'hommes et de femmes qui se pressaient autour de lui. Un musulman était là qui poussait de la main ou du bâton ceux qui ne se retiraient pas assez vite après avoir reçu le pain bénit ; à la fin de la cérémonie, le musulman renvoyait avec des cris et des coups de bâton les Grecs qui étaient venus trop tard chercher leur part du banquet sacré. Je suis monté aussi dans une haute galerie, d'où partaient les chants arméniens. Un prélat, chargé de riches ornemens, debout au pied d'un autel, présentait à l'adoration des fidèles de

sa nation un livre fermé (c'était sans doute l'Évangile) et un crucifix en argent. Les chrétiens arméniens venaient l'un après l'autre embrasser le livre, le crucifix et la main de l'évêque; j'ai remarqué que plusieurs d'entre eux glissaient une pièce de monnaie dans la main du pontife. Après la cérémonie, j'ai suivi l'évêque jusque dans une espèce de sacristie, où il devait se dépouiller de ses ornemens; une trentaine de femmes se sont prosternées de toute leur longueur aux pieds du prélat; à mesure que celui-ci quittait sa chape, son étole et son aube, un clerc étendait sur elles les vêtemens sacrés, de manière à ce qu'elles fussent couvertes de la tête au pied; je ne pouvais m'empêcher de sourire en voyant les courtes jalousies qui s'établissaient entre ces Arméniennes, quand l'une était plus couverte que l'autre; je les voyais se disputer un bout d'étole ou les franges d'une aube, et tout cela était asssez divertissant; trois ou quatre petits garçons musulmans, après s'être amusés pendant quelque temps de ce spectacle, sont venus en riant se cacher aussi sous les vêtemens pontificaux. J'imagine que ces bonnes Arméniennes croyaient se couvrir de bénédictions en se couvrant ainsi des ornemens de leur évêque.

Les cérémonies dans l'église du Saint-Sépulcre avaient commencé à six heures du matin, comme je crois vous l'avoir dit; à neuf heures, tout avait cessé, la foule s'était écoulée devant le fouet et le

bâton des commissaires, et les gardiens avaient fermé la porte du temple. Voilà, en quelques pages, ce qui se passe le dimanche autour du tombeau de Jésus-Christ; l'église la plus sainte de l'univers se change ce jour-là en théâtre et en place publique. Mais je n'ose insister sur tout ce qu'un semblable spectacle a de surprennant pour un voyageur d'Europe, car l'Évangile a dit : *Malheur à qui se scandalise!*

P....

LETTRE CIV.

DES PÉLERINAGES A JÉRUSALEM.

A M. M.....

Jérusalem, février 1831.

En voyant des troupes de pélerins couvrir en ce moment les chemins de la ville sainte, ma pensée me reporte naturellement à ces temps du moyen-âge où, chaque année, il partait de tous les coins de l'Europe des chrétiens qui venaient adorer le divin tombeau. Sept ou huit siècles avant la première croisade, on commençait déjà à entreprendre le voyage de Jérusalem. Dans ces âges reculés, rien n'était beau, rien n'était grand comme

un pélerinage en Palestine ; un pélerin partait accompagné du respect des peuples ; l'épée des chevaliers le défendait comme elle défendait l'orphelin et la veuve ; à son retour il devenait un être auguste et sacré. Le pélerin de ces vieux âges était révéré comme ces envoyés de Dieu qui, au temps d'Abraham et de Jacob, visitaient quelquefois les hommes sous la forme de voyageurs. C'est à cela sans doute qu'il faut attribuer la conservation d'une foule de relations de pélerinages ; un récit du saint voyage était chose si précieuse et si intéressante, qu'il occupait la première place parmi les monumens historiques de cette époque. Aussi les documens ne vous ont point manqué pour raconter les anciens pélerinages dans le premier livre de votre *Histoire des Croisades ;* cette première partie n'est pas ce qu'il y a de moins attachant dans votre ouvrage. Il règne dans les relations de nos vieux pélerins ce pieux enthousiasme, cette ardente dévotion qui plus tard devait enfanter les guerres de la croix ; tous les lieux saints y sont décrits avec un soin minutieux et une complaisante exactitude ; les plus petits détails du pélerinage s'y trouvent longuement rapportés. Chacun sait que les pélerins, en partant pour Jérusalem, recevaient des mains de leur évêque ou du prêtre de leur paroisse, le bourdon et la panetière, de plus une lettre circulaire, espèce de passe-port qui les recommandait à tous les fidèles. Il y avait à Jérusalem un hospice pour

eux; on les recevait avec la croix à l'entrée de l'hospice, puis on les conduisait aux cellules qui leur étaient destinées; le lavement des pieds était une des cérémonies usitées pour la réception des pélerins. Le pélerinage ne coûtait que le paiement de deux tributs, l'un pour entrer dans Jérusalem, l'autre pour visiter le saint sépulcre.

Les cérémonies qui accompagnent la réception des pélerins francs, s'étaient conservées jusque dans le siècle dernier au couvent de Saint-Sauveur; mais, depuis cinquante ou soixante ans, Jérusalem étant plus que jamais oubliée de l'Europe, toutes ces pieuses pratiques du vieux temps se sont perdues dans le monastère latin. Quand on songe qu'il fut une époque où les chemins de Jérusalem étaient trop étroits pour l'immense multitude des peuples d'Occident; lorsqu'on pense que pendant plus de mille ans l'Europe n'a rien connu de plus saint et de plus glorieux que le pélerinage au tombeau du Christ, peut-on ne pas s'étonner que le nom de Jérusalem soit devenu aujourd'hui parmi nous un nom presque indifférent? Dans ces derniers temps, une armée française a passé sur les rivages de la Palestine, dans les pays de Jaffa et de Saint-Jean-d'Acre, de Nazareth et du Thabor, est-on venu visiter Jérusalem? *Jérusalem n'entre pas dans ma ligne d'opération*, répondit un jour Bonaparte à quelqu'un qui lui proposait de s'avancer jusqu'à cette ville sainte, pour laquelle jadis l'Occident tout entier se leva en armes.

Les pélerins qui affluent maintenant dans la cité sainte, appartiennent tous aux régions d'Orient. Vous savez que les couvens grecs et arméniens sont principalement soutenus par les aumônes des pélerins de leurs nations ; la cessation des pélerinages les réduirait à un état de misère qui ne leur permettrait plus de rester à Jérusalem. De plus, la ville sainte n'ayant ni commerce ni revenus dans son territoire, ne pourrait suffire à nourrir ses habitans sans ce concours d'étrangers, qui tous les ans viennent répandre des trésors au milieu d'elle. Jérusalem n'a pour toute ressource que ses saintes ruines ; c'est une pauvre reine qui n'a plus ni palais ni couronne, et qui, assise au bord du chemin, cherche à exciter la pitié des passans, en leur montrant ses vénérables lambeaux, en leur parlant de son ancienne gloire.

Les pélerins arrivent aux mois de janvier et de février ; dans les premiers jours de mars pour le plus tard ; ils ne s'en vont qu'après la célébration des fêtes pascales. C'est aussi à cette époque que les pélerins d'Occident avaient autrefois coutume de se rendre à Jérusalem. Je vois des pélerins de toutes les nations chrétiennes de l'Orient, Grecs, Arméniens, Abyssins, Syriens, Cophtes ; toutes les sectes appartenant à l'Évangile se donnent ici rendez-vous ; on rencontre aussi beaucoup de juifs, même des pélerins turcs, car Jérusalem est aussi une ville sainte aux yeux d'un musulman.

Tous ces pélerins d'Orient viennent ici par bandes. Les caravanes chrétiennes marchent par ordre et sous le commandement d'un chef, comme les grues et les cigognes quand elles passent sous d'autres cieux ; elles s'avancent avec les provisions de route, avec les vases et les ustensiles de cuisine suspendus aux flancs des chameaux ou des mulets ; ce sont des familles entières suivies de tout l'attirail domestique, comptant pour rien les fatigues d'un voyage de plusieurs centaines de lieues, marchant depuis l'aurore jusqu'au soir, tantôt sous la pluie, tantôt sous les feux du soleil, passant les nuits en plein air, et quand les vivres sont épuisées, vivant de ce qu'elles trouvent comme les oiseaux du ciel ; ce ne sont pas seulement des hommes robustes qui s'imposent tant de fatigues et de privations, ce sont de faibles vieillards qui ne veulent point mourir avant d'avoir vu Jérusalem, des femmes et de jeunes filles destinées à une vie plus paisible et plus douce, des enfans à peine échappés au berceau, qui viennent faire leur apprentissage des souffrances de la vie sur les chemins de la cité où leur Dieu souffrit et mourut. Quoique la pieuse troupe ne s'aventure point sans armes, elle tombe quelquefois entre les mains rapaces des bédouins ; que de larmes alors ! que d'ennuis ! car il faut de l'argent, beaucoup d'argent pour accomplir le pélerinage. On travaille dix ans, vingt ans pour le saint voyage. Une famille

chrétienne vient dépenser à Jérusalem quelquefois le produit des travaux d'une vie entière.

Comme je visite souvent les patriarches grecs et arméniens, et que je passe la moitié de mes journées avec des hadji de toutes les nations, je puis vous faire connaître tout ce qui concerne les pélerins. Arrivés sous les murs de Jérusalem, ils sont obligés d'attendre ceux de leur troupe qui seraient restés en arrière, afin de pouvoir entrer tous ensemble dans la ville; pendant ce temps-là, un des gardiens de la porte de Béthléem (c'est par cette porte, comme vous savez, que les pélerins font leur entrée dans la cité sainte) va prévenir le gouverneur et lui demander l'autorisation de les laisser entrer. La permission est accordée moyennant le tribut d'usage, et la porte s'ouvre. Toutes les nations, excepté les Turcs et les Francs, paient quatre paras par tête pour entrer dans Jérusalem, et autant pour en repartir. Chaque nation se rend d'abord à son couvent, accompagnée d'un des supérieurs du monastère. Les pélerins sont logés et nourris deux jours dans le couvent; le troisième jour, on appelle chaque pélerin l'un après l'autre, on enregistre son nom et celui de son pays, on lui demande une somme proportionnée à ses moyens; les uns remettent quinze cents piastres, les autres mille piastres, les moins riches paient six cents piastres; puis on leur trouve un logement pour tout le temps qu'ils doivent passer dans la ville;

bien entendu que ce logement est aux frais des pélerins. En outre, ils sont obligés de donner une somme pour tous les lieux saints où ils veulent prier ; un prêtre de leur nation les accompagne dans ces visites pieuses. Un pélerin ne peut pénétrer dans l'église du Saint-Sepulcre sans être muni d'un *laissez-passer* que délivre l'autorité musulmane ; ce permis ne se donne point gratis. Enfin, et ceci vous paraîtra peut-être peu croyable, la confession est devenue pour les prêtres grecs une des branches les plus lucratives de leur commerce religieux, et ce n'est qu'à prix d'argent qu'un pélerin obtient le pardon de ses fautes. Vous pouvez voir par-là ce que coûte à un Grec ou à un Armenien le pélerinage de Jérusalem. Les pélerins catholiques trouvent au monastère latin une hospitalité généreuse, et ne dépensent pas un para pour accomplir leurs actes de dévotion ; les Grecs et les Arméniens, qui n'ont jamais rien vu de semblable chez eux, doutent qu'on puisse faire son salut à si bon marché.

La nation arménienne, la plus riche, la plus ignorante, la plus superstitieuse des nations chrétiennes d'Orient, laisse à son couvent de Jérusalem des sommes énormes ; il est des pélerins arméniens qui poussent la dévotion jusqu'à donner quinze ou vingt mille piastres ; j'ai vu un chrétien de cette nation qui a remis entre les mains du patriarche cent mille piastres, croyant s'assurer ainsi une des

premières places dans le royaume des élus. En causant avec les pélerins grecs et arméniens de Jérusalem, je me suis aperçu que la plupart d'entre eux sont persuadés qu'on peut avec de l'argent acheter une place dans le ciel. J'entends dire tous les jours que le monastère arménien se montre d'une exigence tyrannique envers les pélerins qui ne sont pas assez généreux à son gré; les Arméniens de Constantinople, un peu moins ignorans que ceux d'autres pays, ont fait éclater quelques murmures; plusieurs annoncent hautement leur projet d'embrasser la foi romaine, et quelques-uns en ont fait le serment sur le saint tombeau. Mais tout cela n'arrêtera point le cours de ces perpétuelles exactions; les abus qui sont l'ouvrage de l'intérêt et qui font vivre un grand nombre d'hommes, deviennent facilement des lois, et c'est ici le cas de répéter le mot de votre naïb de la porte d'Andrinople : *Un sultan est plus facile à détrôner qu'un abus.* Il est arrivé jusqu'à ce jour quatre mille deux cent trente pélerins arméniens; d'ici à une semaine le nombre pourra bien s'élever à cinq mille; on n'avait jamais vu à Jérusalem autant de pélerins arméniens. Dans ces dernières années, où tant de révolutions ont éclaté, les enfans de l'Arménie n'accouraient pas en grand nombre à Jérusalem. Les hadji arméniens que je vois sont schismatiques; on en compte trente à peine appartenant au catholicisme. Maintenant que, grace à

la généreuse intervention de la France, les catholiques arméniens sont devenus comme une nation chrétienne indépendante, il est à croire qu'ils prendront à leur tour le chemin de la cité du Christ, et qu'ils viendront ainsi rendre quelque gloire à l'Église latine de Jérusalem[1].

A l'époque de la révolution de la Morée, les routes de Jérusalem s'étaient fermées pour les Grecs; à peine voyait-on quelques familles de l'Asie-Mineure venir frapper à la porte du monastère grec, car le glaive des Turcs était partout levé pour frapper la nation rebelle. Aujourd'hui que les Hellènes ne sont plus traités en ennemis, ils ont repris le chemin de la ville sainte. A l'heure où j'écris ceci, les registres du couvent grec offrent un total de dix-huit cent cinquante pélerins; on a su hier qu'une nouvelle troupe est débarquée à Jaffa; quelques papas sont allés à sa rencontre, et dans quatre jours elle arrivera à Jérusalem; le patriache grec m'a dit qu'il croyait pouvoir compter cette année sur deux mille cinq cents pélerins.

Beaucoup de Grecs se plaignent de la manière dont ils sont imposés par leur monastère; l'exemple du couvent latin qui ne demande rien à ses

[1] L'affranchissement des catholiques arméniens, cette grande œuvre d'humanité, a fait un honneur infini à l'ambassade française de Constantinople. M. Alix Desgranges, dont nous avons eu occasion de parler plusieurs fois, a pris une part active et distinguée à ces importantes négociations.

catholiques, contribue sans doute à leur ouvrir les yeux. Avant-hier, je me trouvais chez un barbier du quartier grec, et je fumais la pipe avec des pélerins de Satalie. « Il en coûte très cher pour » venir prier le Christ et la panagia à Jérusalem, » me disait un jeune pélerin. — « Que ne restez-vous » dans votre pays, lui disais-je; les prières de Sa- » talie montent au ciel aussi bien que les prières » de Jérusalem; il y a beaucoup de portes dans le » monde qui ne s'ouvrent qu'avec de l'or; mais » l'or ne saurait nous ouvrir les portes du paradis; » c'est la vertu qui est la clé du ciel. »

Πολὰ χαλὰ, πολὰ χαλὰ (fort bien, fort bien), s'écriait le jeune Sataliote; et mes paroles le faisaient rêver. — « Pauvres Grecs! ajoutai-je, après » avoir échappé aux pirates de l'Archipel et aux » Arabes de la Palestine, vous arrivez à Jérusalem » pour tomber entre les mains de pieux lar- » rons qui s'enrichissent de vos dépouilles. » A ces derniers mots, le jeune homme n'a pu s'empêcher de rire, et, quand nous nous sommes quittés, il me disait à l'oreille que la religion de Rome était assurément la meilleure, puisque le couvent latin n'exigeait pas un seul para.

Je ne vous parle point des pélerins catholiques, qui sont tout au plus au nombre de soixante; je vous ai déjà dit qu'ils sont logés et nourris sans bourse délier dans le monastère franc. On ne rencontre que quelques pélerins cophtes et abyssins.

Toutes ces nations, séparées entre elles par des dogmes différens, n'ont qu'une même pensée quand il s'agit de mépriser ou de haïr les pélerins juifs; l'aversion naturelle des chrétiens orientaux pour les juifs, doit se réveiller plus ardente dans la cité où tout rappelle le crime de la race israélite. J'ai remarqué que ce sont les Grecs qui manifestent le plus de répugnance pour les enfans de Jacob. Il y a quelques jours que je me promenais sur les hauteurs de Saint-Georges qui font face à la porte de Béthléem; ces collines étaient couvertes de pélerins, hommes, femmes, enfans, jeunes filles, venus là pour recueillir les doux rayons du soleil de mars; les femmes et les jeunes filles formaient des groupes à part et conversaient joyeusement entre elles; les hommes, étendus et nonchalamment penchés en face l'un de l'autre, causaient entre eux, jouant avec le rosaire, hochet perpétuel des peuples d'Orient; les enfans, distribués en petites bandes, se livraient aux amusemens de leur âge, ou mangeaient des gâteaux de miel achetés aux bazars. J'avais passé plus d'une heure à observer ces différens groupes de pélerins, et je me disposais à porter ailleurs mes pas, lorsque je fus accosté par un jeune israélite de seize ou dix-huit ans, qui me demanda en langue italienne des nouvelles de Smyrne et de Constantinople; tout-à-coup un petit garçon grec, âgé tout au plus de dix ans, s'approche de moi et me demande pourquoi, étant chrétien, je

souffre à mes côtés un juif ennemi de Jésus-Christ; « Cet homme-là ne m'a rien fait, répondis-je à » l'enfant; pourquoi le repousserais-je loin de » moi? » Je lui disais tout cela en mauvais grec, et j'aurais bien voulu poursuivre cette curieuse conversation; mais je n'eus que le temps de savoir qu'il était de Mitylène et qu'il avait fait le pélerinage avec sa mère; déjà le petit Lesbien, adressant la parole à mon israélite, le menaçait de sa colère s'il ne se hâtait de disparaître du milieu des chrétiens; le jeune hébreu ayant voulu imposer silence à l'enfant, tout une bande de petits garçons se mit à pousser des cris, et des pierres furent même lancées contre le pauvre israélite, qui n'eut que le temps de se sauver à toutes jambes du côté de la porte de Béthléem.

P....

SUITE

DE LA LETTRE CIV.

DES PÉLERINAGES A JÉRUSALEM.

A M. M.....

Jérusalem, mars 1831.

Je trouve ici des pélerins de tous les pays que nous avons visités, de la Morée, de l'Anatolie, de Constantinople et de l'Archipel; mes causeries avec eux me ramènent encore à ces régions qui nous sont connues, et je fais ainsi le voyage une seconde fois. Je recherche surtout la société des pélerins qui appartiennent aux contrées que nous n'avons

point parcourues; j'interroge avec une avide curiosité ceux d'Édesse et des bords de l'Euphrate, ceux de Satalie et de l'Asie-Mineure; j'ai recueilli sur ces différens pays des documens que j'aurai plus tard occasion de vous faire connaître. Presque tous les matins, je vais me promener dans les marchés pour y voir la multitude cherchant les provisions de la journée; la physionomie et les mœurs de toutes les contrées d'Orient s'offrent à moi dans un tableau qui se renouvelle sans cesse. Quand ma curiosité n'a plus rien à rechercher au milieu de tant de mœurs diverses, je m'abandonne aux impressions que fait naître l'aspect de dix nations différentes, accourues des pays les plus lointains pour venir prier sur un même tombeau. Il y a là matière à bien des méditations, à bien des réflexions philosophiques; moi, qui, dans les choses de l'humanité, m'attache surtout à ce qui parle au cœur ou à l'imagination, j'aime de préférence ce qu'on peut appeler la poésie des pélerinages. J'éprouve une secrète joie à voir la cité sainte ainsi entourée d'une portion de ses enfans. Les voies de Sion ne pleurent plus, car voilà les nations qui reviennent à ses solennités; le désert est un moment repeuplé; la triste Jérusalem secoue le pâle linceul et prend un air de fête, car elle a retrouvé un souvenir de ses anciens jours.

A la vue de ces milliers de pélerins, il est une pensée qui m'occupe et qui m'attriste quelquefois;

voilà, me dis-je, des peuples qui croient encore, des peuples pour qui Dieu n'a pas cessé d'exister, et qui se sont fait un destin au-dessus des choses de la terre; ceux-là au moins ne s'avancent point au hasard et dans des routes inconnues toutes pleines de ténèbres; la foi marche avec eux. Quant à nous, enfans d'Europe, hommes de doute et de blasphême, où allons-nous, quel est notre avenir? Nous avons traité Dieu comme nous traitons nos rois, nous l'avons précipité de son trône; nous avons tout nié ou tout détruit. La société européenne est un troupeau qui a tué son pasteur, et qui chemine à l'aventure aux bords des abîmes. Nos cœurs sont vides, notre esprit se consume dans le vague et l'obscurité, et ce n'est plus parmi nous que la vérité fait sa demeure. Livrés au démon du doute, nous allons jusqu'à nous prendre nous-mêmes pour de vains fantômes, pour un peuple d'ombres, étranger désormais à tout ce qui est réalité. L'ange de l'Europe cache sa tête sous ses ailes et pleure. O terre d'Orient! n'as-tu plus de dieux à nous donner, plus d'images que nous placions sur nos autels; car la foi c'est la vie des nations, et notre vieille société sans croyances se débat dans les angoisses d'une violente agonie. Oh! que j'aime bien mieux l'Occident à l'époque où la Religion prenait ses peuples par la main et les conduisait autour de ce divin tombeau! Il y avait alors dans nos pays une vie puissante, de grandes vertus,

de l'enthousiasme, de l'épopée ; mais, dites-moi, quoi de plus pâle, de plus stérile et de moins vivace que l'âge présent ? Quel nouvel Ézéchiel viendra souffler sur cette autre vallée qui n'est plus couverte que d'ossemens, et en fera sortir des hommes ? Ainsi je vois l'Europe du milieu des solitudes de Jérusalem ; d'un côté l'éloignement, de l'autre les couleurs du pays que j'habite rembrunissent peut-être mes pensées ; mais que vous preniez le temps présent pour un temps de renouvellement ou de ruine, quel lugubre spectacle que celui que présentent aujourd'hui nos royaumes d'Occident !

Beaucoup de relations vous parlent de ce fameux feu sacré que le patriarche grec fait descendre du ciel, le samedi-saint, à l'aide d'une pierre à feu ou d'un briquet phosphorique. Comme c'est-là surtout le grand événement qui attire à Jérusalem ces troupes de pélerins, il convient que je vous en dise un mot. Je ne veux point m'arrêter aux danses, aux rondes, aux clameurs scandaleuses qui précèdent l'arrivée du feu dans l'église du Saint-Sépulcre ; je passe sous silence cette universelle ivresse, cet incroyable délire qui s'empare de toutes les têtes quand le feu sacré vient à briller autour du divin tombeau ; je m'en tiendrai à quelques détails moins connus des voyageurs. Le patriarche grec, après avoir allumé son flambeau dans le Saint-Sépulcre, communique d'abord le feu au patriarche arménien, aux évêques cophtes, abyssins et syriens,

placés dans la petite chapelle de l'Ange, qui reste fermée pendant tout le temps que le patriarche grec prépare son feu sacré. Cette chapelle a deux larges ouvertures par où les assistans reçoivent le feu ; l'une est uniquement réservée au patriarche grec, l'autre est commune aux prélats des autres nations. Le Grec qui allume le premier son flambeau au flambeau du patriarche, est ordinairement un personnage de distinction. Depuis plusieurs années, cet honneur est devenu le partage d'une famille grecque de Jérusalem. Les autres évêques vendent cette insigne faveur à de riches pélerins, pour le prix de mille ou quinze cents piastres ; toutes les choses saintes ont ici une excessive valeur. Les Abyssins, aujourd'hui si pauvres, étaient autrefois les seuls qui eussent le droit d'entrer dans le saint tombeau le samedi-saint, et de faire descendre le feu sacré.

Je tenais beaucoup à causer avec le patriarche grec sur le miracle du samedi-saint ; j'ai eu là-dessus avec lui un entretien fort long, et voici le résumé de ses réponses : « Aucun prêtre grec ne croit au » miracle, aucun prêtre ne le prêche au peuple ; » le peuple ne met aucun doute que le feu ne » descende du ciel, pourquoi chercherions à lui » prouver le contraire? Nous appelons le feu du » samedi-saint, *feu sacré*, parce que tout ce qui » sort du saint tombeau et tout ce qui s'y trouve » est vraiment sacré. » Telles sont les paroles du

patriarche grec; je me suis donné le plaisir de les répéter au supérieur du couvent latin, et le bon père s'est livré à des transports de colère; il soutient que tous les prêtres grecs se mettent en frais d'éloquence pour exalter le miracle du feu sacré. C'est ici que la triste humanité se montre avec toutes ses misères.

Nos vieilles chroniques des guerres saintes ont beaucoup parlé du feu sacré; il n'y a pas un seul chroniqueur des premières croisades qui n'ait affirmé qu'au jour du samedi-saint les lampes du saint sépulcre avaient coutume de s'allumer d'elles-mêmes. Urbain II, comme il est dit dans votre *Histoire*, rappela le miracle du feu sacré au fameux concile de Clermont. Foucher de Chartres raconte dans les plus petits détails, et avec sa naïveté accoutumée, le miracle comme l'ayant vu de ses propres yeux; que de prières, que de *kyrie eleïson*, en attendant la divine lumière! que de larmes répandues quand la flamme tardait trop à se montrer! J'ai relu le récit de Foucher de Chartres dans votre *Bibliothèque des croisades*, tome deuxième, page 93. L'historien Gauthier Vinisauf raconte que Saladin, maître de la ville sainte, se rendit au saint sépulcre, la veille de Paques, pour y être témoin de la descente du feu sacre. « A l'ar-» rivée du sultan, dit le chroniqueur, le feu des-» cendit du ciel, et tous les assistans furent » vivement émus; les chrétiens témoignèrent leur

» joie en chantant la grandeur de Dieu ; les Sarra-
» sins, au contraire, prétendaient que la flamme
» était produite par des moyens trompeurs. Saladin,
» voulant constater lui-même le fait, fit éteindre
» la lampe que la flamme sainte avait allumée ;
» mais la lampe se ralluma aussitôt ; le sultan la fit
» éteindre une seconde et une troisième fois, et
» chaque fois la lampe se ralluma comme d'elle-
» même. Saladin, confondu, s'écria alors dans un
» transport prophétique : Oui, bientôt je mourrai
» ou je perdrai Jérusalem ; cette prédiction s'ac-
» complit, et Saladin mourut le carême suivant. »
J'ai cité en entier ce récit de Gauthier Vinisauf, parce que j'y trouve quelque chose d'épique et de romanesque, comme tout ce qui touche à Saladin. Le grand nom du fils d'Eyoub arrive à propos pour relever dans l'histoire une cérémonie chrétienne qui n'est plus aujourd'hui qu'une œuvre de cupidité.

En finissant ce chapitre, je vous raconterai une anecdote qui ressemble assez au trait que je viens de citer, quoiqu'elle n'en ait pas tout le grandiose. Il y a dix ou quinze ans que le pacha de Damas, se trouvant à Jérusalem à l'époque de la semaine-sainte des Grecs, fut curieux de voir lui-même le miracle du feu sacré. Le samedi-saint, le visir voulut donc s'enfermer avec le patriarche grec dans le saint tombeau. Celui-ci, qui n'avait pu échapper à la terrible épreuve, tremblait de tous ses membres, et le pacha put facilement s'apercevoir de son em-

barras. Cependant les chants du *kyrie eleïson* retentissaient dans l'église ; le peuple demandait à grands cris le miracle du feu sacré. Après une heure d'anxiété mortelle, le patriarche, qui cherchait vainement à tromper l'œil du pacha et ne pouvait différer plus long-temps le miracle, tombe aux pieds du visir, et lui déclare humblement qu'il est obligé de battre le briquet pour faire descendre la flamme sainte ; l'indignation du pacha fut grande d'abord, mais bientôt la colère fit place au rire. « Excellence, lui dit le prélat grec, si nous n'a-» vions pas le feu sacré, nous n'aurions point de » pélerins, et ce sont les pélerins qui nous font » vivre et nous aident à payer les impôts qui vous » sont dus. » Le pacha, pour ne point compromettre ses intérêts, promit au patriarche de lui garder le secret sur la pieuse fraude, et se contenta de lui faire payer le même jour une amende de douze mille piastres.

P.....

LETTRE CV.

LA VALLÉE DE JOSAPHAT ET LES ANCIENS SÉPULCRES DE JÉRUSALEM.

A M. M.....

Jérusalem, mars 1831.

Vous n'avez pu jeter que des regards rapides sur les lieux intéressans dont il sera question dans cette lettre; comme ces lieux méritent toute notre étude, et que j'ai eu le bonheur d'y revenir plusieurs fois, vous aimerez peut-être à en entendre parler encore. Les voyageurs qui ont décrit le pays de Jérusalem indiquent à peine le monument connu sous le nom de Tombeau de la Vierge, situé à l'extrémité septentrionale de la vallée de Jo-

saphat; ce monument est pourtant une des choses les plus étonnantes qu'on puisse rencontrer. Cinquante larges degrés, que les pas ont usés depuis tant de siècles, conduisent à cette vaste et sombre demeure, creusée dans le sein du rocher. On y voit les tombeaux d'Anne, de Joachim et de Joseph, et celui de la mère du Christ, taillés dans le roc; chacun de ces sépulcres est transformé en autel, et celui de Marie reçoit les adorations de toutes les nations chrétiennes de l'Orient. On peut appliquer au tombeau de Marie, le mot sublime qui a été dit au sujet du tombeau de son fils; celui-là aussi n'aura rien à rendre au jour du dernier jugement, car les traditions chrétiennes nous apprennent que la Vierge ne resta pas long-temps la proie du sépulcre, mais que, sortie vivante des bras de la mort, elle fut miraculeusement emportée dans les célestes demeures.

Au temps du royaume latin de Jérusalem, l'église souterraine du tombeau de la Vierge était desservie par quinze chanoines, dont l'institution fut l'ouvrage de Godefroi; les chroniques nous apprennent que le duc de Lorraine avait richement doté ces chanoines, pour que le service en reçût plus d'éclat et de solennité. Ce temple a recueilli les dépouilles d'une reine de Jérusalem, de Mélisende, femme de Baudoin III et mère de Baudoin IV; elle avait conduit pendant plus de trente ans, à titre de reine ou de régente, les affaires du royaume

de Jérusalem, et Guillaume de Tyr, qui vante beaucoup sa prudence et sa sagesse, nous dit qu'elle méritait d'être portée au ciel au milieu des chœurs des anges. J'ai vu le sépulcre de Mélisende, à droite en descendant les degrés du temple souterrain ; on n'y trouve plus les portes de fer dont il était entouré, ni l'autel où chaque jour se célébrait le saint sacrifice pour le repos de son ame et pour tous les fidèles trépassés. Le tombeau de la Vierge est un des sanctuaires que les Grecs ont enlevés à nos religieux latins.

Avant de recevoir pour un jour les dépouilles sacrées de la mère du Christ, avant de garder les cendres de Joachim, d'Anne, de Joseph, et plus tard de la reine Mélisende, quelle était la destination de ce grand crypte ! A quelle siècle, à quelle nation appartient une telle œuvre? Nouveau mystère pour nous. A-t-on adoré là quelque dieu dont le nom et le culte se soient perdus dans l'histoire? A-t-on creusé cette caverne pour y déposer les derniers restes d'une génération de rois ? Était-ce un temple? était-ce un tombeau? Je croirais volontiers que l'édifice souterrain fut d'abord un palais élevé à la mort, cette grande souveraine qui abat toutes les dominations, et qui seule reste debout au milieu de la ruine universelle. De tous les monumens de l'Orient, les monumens funèbres sont ceux qui, par leur genre de construction, doivent subsister le plus long-temps; entraîné par un instinct

d'immortalité, l'homme a voulu se survivre à lui-même dans son sépulcre; les pyramides d'Égypte, les grands tombeaux de la Nubie, de Pétra et de Jérusalem, égaleront en durée les montagnes et les collines.

Le jardin des Olives, comme vous avez vu, n'est pas loin du sanctuaire de la Vierge. Les huit oliviers qui se voient encore dans cet enclos sacré, sont restés jusqu'à ce jour au pouvoir des Latins. Autrefois l'huile provenant des olives de ce jardin, était envoyée à des rois chrétiens, à des bienfaiteurs de la Terre-Sainte; une partie de cette huile servait aussi à entretenir une lampe sur le saint tombeau; aujourd'hui, les cénobites franciscains se partagent entre eux les olives, et emploient les noyaux à faire des chapelets; ces sortes de chapelets sont d'un très grand prix; le père Placide m'a fait la faveur de m'en remettre quatre, et je les emporterai comme une des plus précieuses reliques de Jérusalem. Je pense avec vous, et avec la tradition, que les huit oliviers ont pu être témoins des souffrances du Sauveur, car l'olivier est l'arbre immortel de l'Orient. J'aime à voir l'arbre le plus triste choisi pour étendre ses rameaux sur les douleurs d'un Dieu; à l'heure de l'agonie du Fils de l'homme, qui sait si du pâle feuillage de l'olivier n'ont point découlé quelques larmes? De tous les lieux saints que j'ai visités, le jardin des Olives est ce qui m'a le plus ému; car il s'est trouvé à l'abri

des embellissemens et des constructions modernes, et tout est resté comme au jour où le Sauveur fit entendre ces paroles : *Mon ame est triste jusqu'à la mort.* Ce sol, ces pierres, ces arbres antiques, ont entendu les soupirs du Christ, ont vu ses mystérieuses tristesses, et quelquefois je me surprends leur demandant s'ils n'ont point retenu des paroles ou gardé des secrets qui pussent nous aider à comprendre l'ame d'un Dieu livrée aux angoisses.

Les tombeaux du roi Josaphat, dont le nom a été donné à la vallée, d'Absalon, fils de David, du prophète Zacharie, qui fut immolé par les Juifs entre le temple et l'autel, n'ont plus besoin de descriptions. Vous savez que ces monumens sont d'ordre ionique. Rien ne m'a paru étrange comme de voir l'ordre ionique dans la vallée de Josaphat ; il me semblait que le génie des arts et les images de la Grèce n'avaient jamais dû passer par cette vallée de mort et d'épouvante ; il faut dire aussi que l'inspiration grecque n'est venue ici que pour y laisser trois tombeaux. « Je n'ai point de fils, » avait dit un jour Absalon, je veux m'élever un » monument funèbre qui fasse vivre ma mémoire. » Et le prince fit construire le monument qui porte encore son nom ; mais Absalon rebelle n'eut pour demeure dernière qu'une fosse recouverte d'un monceau de pierres, dans une forêt d'au-delà du Jourdain ; l'usurpateur passager du trône paternel,

pour première punition de son crime, ne put jouir de son sépulcre.

Il n'est aucun voyageur qui, à la vue du cimetière des juifs dans la vallée de Josaphat, n'ait songé un moment à l'étonnante destinée des enfans d'Abraham et de Jacob. Après la mort de Jésus-Christ, lorsqu'un vent de malédiction dispersa le peuple hébreu sur toute la surface de la terre, la première douleur de ces proscrits fut sans doute de ne plus pouvoir mêler leurs os aux os de leurs pères. Chez les Hébreux, la coutume la plus sainte, la consolation la plus douce était d'être enseveli dans le sépulcre des ancêtres. Aussi ceux-là furent toujours réputés heureux, qui purent trouver un peu de place pour leurs cendres dans le pays de Jérusalem. Les juifs de toutes les nations de l'univers sont ramenés sans cesse par leurs vœux et leurs pensées vers la montagne de Sion. Chaque année il arrive ici une foule de vieillards israélites. Leur passage dans le monde, avant qu'ils ne touchent le sol sacré de Jérusalem, est pour eux ce qu'avaient été pour leurs pères ces longs voyages dans le désert, avant d'arriver à la terre de promission ; mais les Israélites voyageurs marchaient ayant à leur tête un pontife, un législateur et un Dieu, et maintenant les débris du royaume de Juda passent sur la terre comme des tribus errantes, condamnés au travail et aux humiliations, sans roi, sans autels, sans prophètes et presque

sans Dieu, car Israël a tué ses pontifes et ses prophètes, et suspendu au bois infame celui qui avait été envoyé comme un Dieu sauveur. Pour ce peuple hébreu, qui n'a plus de patrie au monde, qui n'obtient qu'à prix d'or la liberté de vivre et de mourir dans la capitale de ses anciens rois, la vallée de Josaphat est devenue comme une dernière patrie; c'est là qu'après les longues courses et les tribulations de l'exil, le juif vagabond trouve son repos sous la pierre et dans l'étroit espace de terre qu'il s'est acheté.

Quand je traverse le Cédron, dont le lit, semblable à un ravin, coupe le fond de la vallée, j'éprouve un regret, c'est de ne point le voir roulant les eaux que lui donnent quelquefois les pluies du printemps; nous touchons à la fin de février, et le lit du torrent est aussi desséché qu'un chemin de Jérusalem. Cédron veut dire en hébreu, *tristesse, noire pensée;* le torrent *de la tristesse* doit gémir en coulant; l'Israëlite, l'Arabe chrétien ou musulman, qui entend le bruit de ses eaux au milieu du silence de la vallée de Josaphat, croit entendre des plaintes, des soupirs de douleur s'échappant du fond des sépulcres.

La fontaine et la piscine de Siloé, au pied du mont Sion, sont encore aujourd'hui ce qu'elles étaient à l'époque du siége de Jérusalem par les croisés. La source de Siloé ne coule que tous les trois jours; j'ai vu des Arabes du village de *Siloa*

recueillir précieusement le léger filet d'eau qui sort de dessous le rocher. La piscine est à peu près de l'étendue que lui assigne Pokoke ; vingt pieds de largeur, cinquante-cinq de longueur, dix de profondeur, à compter depuis l'escalier par lequel on y descend. Pendant le siége de la ville sainte, nos pélerins francs, brûlés par un soleil d'été, n'avaient que la fontaine de Siloé pour apaiser leur soif ; chaque troisième jour, la multitude s'élançait dans la piscine, et beaucoup d'hommes et de bestiaux y périssaient. Les plus forts, dit le chroniqueur Raymond d'Agiles, se battaient cruellement pour recueillir l'eau à l'endroit où elle s'échappe du rocher, et les plus faibles se contentaient de l'eau bourbeuse. Une foule de malades se couchaient autour de la fontaine ; ils ne pouvaient élever la voix, tant leur langue était desséchée ; et lorsque des hommes passaient devant eux emportant de l'eau, ces pauvres malades ouvraient la bouche et tendaient des mains suppliantes. Je ne passe jamais à côté de la fontaine de Siloé sans me rappeler ce douloureux spectacle. Je ne vous décris point les jardins de la vallée de Siloé, qui fournissent des herbes et des légumes aux marchés de Jérusalem ; on ne les remarque que parce qu'ils se trouvent au milieu d'une terre sans végétation et sans verdure. Le village arabe de Siloa, au penchant du mont de l'*Offense*, présente une des plus curieuses physionomies qu'on puisse imaginer ; c'est une popu-

lation entassée dans des grottes sépulcrales ; on peut atribuer à l'influence de ces lugubres habitations, le caractère morne et sombre des Arabes de Siloa ; ils ne souffrent pas volontiers qu'un étranger passe à côté de leurs demeures. Je ne suis allé qu'une fois dans ce village, et des regards menaçans me poursuivaient de tous côtés, comme si les habitans eussent craint que je ne m'emparasse de leurs tombeaux.

P....

SUITE

DE LA LETTRE CV.

LA VALLÉE DE JOSAPHAT ET LES ANCIENS SÉPULCRES DE JÉRUSALEM.

A M. M.....

Jérusalem, mars 1831.

Quand on veut se consoler de la tristesse de ces vallées, on s'en va sur la montagne des Oliviers. Que d'imposantes scènes du haut de ce mont ! Le grand livre des écritures inspirées semble se déployer au loin sous vos yeux avec toutes ses pompeuses merveilles. Assis au sommet de la montagne, les regards attachés sur Jérusalem, j'ai quelquefois songé au spectacle magnifique que devait présen-

ter la cité sainte, vue du mont des Oliviers, dans les beaux jours du royaume d'Israël. Aidé de mes souvenirs bibliques et d'un peu d'imagination, j'aimais à me représenter la sainte métropole dans toute sa vaste étendue occupée par six cent mille habitans, ses fortes tours et ses hautes murailles, ses palais superbes bâtis avec l'or d'Ophir et les cèdres du Liban ; surtout ce temple de Salomon, qui devait être à lui seul un si beau spectacle. Oh! que j'ai bien compris les larmes que versa le Christ, lorsque, du haut de la montagne des Oliviers, il annonçait la ruine de la cité et du temple qu'il voyait devant lui!

De tout temps, le mont des Olives a frappé l'imagination des chrétiens ; dans les premiers âges de l'Église, on découvrait sur la montagne des feux miraculeux, et les pélerins du neuvième et du dixième siècle croyaient y voir se renouveler la scène glorieuse de l'Ascension du Sauveur. Quelques-uns, arrivés sur la montagne des Oliviers, se prosternaient à terre, les bras en croix et versant des larmes, et demandaient à Dieu la grace d'être délivrés de la prison du corps dans le lieu même d'où Jésus s'était élancé vers le ciel. Le chroniqueur Glaber nous parle d'un pélerin d'Autun, nommé Lethbald, que Dieu appela dans le séjour des élus, le jour même qu'il avait fait sa prière sur la montagne de l'Ascension. La procession des guerriers de la croix, avant le dernier assaut de Jérusalem,

s'arrêta sur le mont des Oliviers; le seul aspect de la ville, du haut du mont sacré, dut enflammer l'enthousiasme héroïque des compagnons de Godefroi, bien plus que les discours des clercs et des évêques. Le mont des Oliviers est resté à Jérusalem comme une dernière gloire, comme un diadème radieux qui couronne encore la fille de Sion; la critique et le scepticisme, qui, en passant par la Judée, se sont complus à jeter de la confusion dans les lieux sacrés, déplaçant les uns, niant les autres, ne pourront jamais, je pense, étendre leurs ténèbres sur la montagne des Olives; le doute ne viendra point se mettre devant mon soleil, et je garderai sur ce mont mes illusions religieuses et poétiques.

En visitant la vallée de Géhennon, à une demi-heure au sud de la vallée de Josaphat, j'ai vu l'ancien cimetière des Hébreux, qui, avant le docteur Clarke, avait échappé à tous les voyageurs; ce sont des chambres sépulcrales creusées dans les flancs d'une colline, et qui ne sortent point de la classe ordinaire des anciens sépulcres d'Israël. Sur plusieurs de ces tombeaux sont gravées ces paroles : Τῆς ἁγιᾶς Σιὼν (*de la sainte Sion*). Ces inscriptions répétées ont donné à penser au docteur Clarke que la colline qui domine les sépulcres était le véritable mont Sion, ce qui bouleverserait singulièrement toutes les notions reçues. L'opinion du savant anglais me semble peu fondée, et cela par deux raisons : 1° les

mots Τῆς ἁγιῆς Σιὼν, qui sont le grand argument du docteur Clarke, n'ont rien qui puisse prouver que là était la montagne de Sion ; les mots *Sainte Sion*, inscrits comme épitaphe sur des tombeaux, signifient plutôt, ce me semble, que ceux qui reposent dans ces demeures sont les enfans de Sion, c'est-à-dire de Jérusalem, car, dans la Bible, Sion se prend pour la ville sainte ; 2° on peut dire hardiment, d'après le témoignage de tous les auteurs, que, dans aucune époque, Jérusalem ne s'est jamais étendue aussi loin du côté du midi. Je me dispenserai, d'après cela, de répondre aux raisonnemens d'ailleurs assez ingénieux du docteur Clarke, lorsqu'il cherche à placer le tombeau de Jésus-Christ dans cet ancien cimetière hébreu. Clarke a nié l'emplacement du Saint-Sépulcre, comme il a nié l'emplacement de Troie; ce qu'il dit sur le tombeau du Christ n'est guère plus raisonnable ni mieux appuyé que son système sur la ville de Priam.

Les monumens funèbres de la vallée de Géhennon sont loin d'avoir l'intérêt et la magnificence de ceux qu'on appelle les Tombeaux des rois, à une demi-heure au nord de Jérusalem. M. de Chateaubriand a décrit ces palais funéraires avec son talent accoutumé; les portes, les gonds et les pivots de ces grands sépulcres, avaient été taillés dans le roc; M. de Chateaubriand n'a point voulu croire à cette dernière merveille de l'art; il a pensé que les portes

tiennent aux tombeaux par des jointures ; je crois qu'on pourrait éclaircir les doutes de l'illustre voyageur en lui citant les tombeaux de l'antique Telmessus, dont les portes, les gonds, les pivots et les verroux, d'après le rapport de tous les voyageurs qui les ont vus, sont taillés dans un même rocher. A l'époque du passage de M. de Chateaubriand, une porte restait encore debout dans les sépulcres des rois ; rien n'est debout aujourd'hui dans ces sombres demeures de la mort. L'étroit passage qui y conduit est semblable à la bouche d'un four, tant les débris se sont accumulés tout autour ! La première fois que j'ai voulu pénétrer dans ces monumens, il m'a fallu recourir à un Arabe, qui a travaillé près d'une heure pour m'en déblayer l'entrée ; un temps viendra où les décombres la cacheront tout entière aux voyageurs.

On a beaucoup discuté pour savoir l'origine de ces tombeaux ; je vous épargnerai là-dessus toute espèce de dissertation ; une des choses qui ont embrouillé la question, c'est l'ignorance où l'on était du lieu où se trouvent les *caves royales*. J'ai rencontré à peu de distance des Tombeaux des rois, à l'extrémité d'un verger d'oliviers, dans les flancs d'une grande roche, des chambres sépulcrales qui n'ont jamais été décrites, et que je crois être les caves royales d'Hérode ; il y a là, dans des salles plus ou moins obscures, des rochers taillés, les uns, en forme de cercueils ; les autres,

en forme de catafalques. On n'y remarque ni cette grace de ciseau, ni ce caractère de grandeur qui frappe à la vue des Tombeaux des rois; tout est rude et austère dans les monumens dont je parle; c'est l'image de la mort avec toute sa tristesse et son deuil, sans ornemens, sans fleurs jetées autour d'elle. N'est-ce pas là qu'on pourrait placer les cavernes royales d'Hérode? Ce qu'on appelle les Tombeaux des rois, serait le sépulcre d'Hélène, reine d'Adiabène, et de son fils Izate.

Tels sont les lieux sur lesquels j'ai voulu ramener aujourd'hui vos souvenirs; ce sont là mes promenades habituelles, le matin aux Tombeaux des rois ou à Gethsémani, le soir sur la montagne des Oliviers ou à la fontaine de Siloé. Hier j'avais passé plusieurs heures dans la vallée de Josaphat, assis aux bords du Cédron; je n'y avais pas trouvé un seul homme, pas un passereau, rien de vivant, et de tous côtés des sépulcres et des ruines; le soleil allait se coucher à l'horizon; ses dernières clartés doraient le sommet du mont des Oliviers. J'ai imaginé alors que ce soleil était le dernier qui aurait éclairé les hommes, et que le jour qui allait s'effacer était notre dernier jour; certes il est bien permis de rêver la fin du monde, quand on songe à ces révolutions universelles qui semblent précipiter le genre humain à une ruine commune.

Le monde va finir, me suis-je dit, et soudain, dans le délire d'une imagination ébranlée, j'ai cru

entendre la terre gémir et craquer comme un vieux bois qu'on brise; les montagnes se fondaient comme la cire devant la flamme, les cieux se déchiraient, les astres s'éteignaient sous le souffle d'une colère invisible, et une nuit affreuse s'étendait dans l'immensité. Un long bruit sourd montait dans l'espace vide, c'étaient les derniers cris des nations expirantes, le dernier murmure des vastes mers que le feu avait desséchées. En un instant j'avais vu la terre chanceler comme un homme dans l'ivresse, puis enlevée ainsi qu'une tente dressée pour une nuit, et enfin broyée et anéantie; adieu la lyre, adieu les armes; adieu les sceptres; tout ce qui servait à l'homme dans ses plaisirs ou dans sa gloire, dans ses joies ou dans son ambition, a cessé d'être; l'homme lui-même, au milieu de ce globe qui lui appartenait, a péri comme un grand roi frappé sur son trône.

Ce que je voyais était le cahos, ce qu'étaient les espaces avant la naissance de l'univers. Un épouvantable silence avait succédé à la ruine de tout ce qui fut. Bientôt j'ai entendu comme un léger bruit de foule; à la lueur d'un livide éclair, j'ai vu un peuple de fantômes, une pâle légion d'ombres qui s'avançait murmurant et tremblante comme les feuilles des forêts durant les brises de la nuit : c'étaient les hommes de toutes les régions et de tous les siècles, les hommes tels que le sépulcre venait de les rendre, tels que la

trompette d'en haut les avait réveillés. Quelques momens après, l'innombrable légion, encore tachée des cendres qu'elle venait de secouer, a été divisée en deux parts, comme un troupeau sous la main du pasteur; l'une s'est changée en lumière, et chacun de ses fantômes est devenu comme un astre au front radieux; l'autre, enveloppée d'épaisses ténèbres, est devenue hideuse; la première s'est échappée vers des cieux nouveaux créés d'un souffle, semblable à l'aurore remontant au ciel; la seconde, avec ses formes affreuses, avec ses misères telles qu'aucune langue humaine ne saurait les raconter, a disparu en hurlant au fond d'un abîme créé pour elle. Et une grande nuée s'est entr'ouverte, et j'ai reconnu un éclatant soleil qui était Dieu. Puis je me suis réveillé comme après un songe horrible; j'ai retrouvé la terre que j'avais crue détruite, j'ai revu le firmament que j'avais cru éteint, et mes regards joyeux ont salué Jérusalem.

P...

LETTRE CVI.

VOYAGE A JÉRICHO.

A M. M .....

Jérusalem, mars 1831.

J'ai visité ces jours-ci le pays de Jéricho, la mer Morte et le Jourdain; le drogman du couvent de Saint-Sauveur avait obtenu du mutzelin de Jérusalem un teskéré qui me recommandait au cheik de Jéricho. J'ai emmené avec moi en qualité d'interprète un jeune Arabe catholique nommé *Antoni*, attaché au monastère latin. Le matin de notre départ, comme l'escorte que j'avais demandée au mutzelin tardait à arriver, je suis allé au sérail

prendre moi-même les cavaliers arabes ; pendant que j'attendais dans la cour du palais, j'ai entendu une voix qui me disait : *Signor Francese, compatisce, sonò il christiano khe e andato com voi nel deserto di sancto Joanne* (Seigneur Français, ayez pitié de moi, je suis le chrétien qui vous a accompagné dans le désert de Saint-Jean) ; je m'approche de l'endroit d'où partaient ces paroles suppliantes, et je découvre une espèce d'étable obscure dans laquelle étaient enchaînés plusieurs Arabes gardés par un vieux soldat ; cette grotte ténébreuse est la prison du gouverneur ; le geolier m'a permis d'approcher, et j'ai reconnu, parmi les captifs, le pauvre catholique qui m'a servi de guide dans le désert de Saint-Jean. « Qu'avez-vous fait pour être » là? lui ai-je dit. — J'ai été arrêté hier, m'a-t-il » répondu, dans les bazars de Jérusalem, parce » que le village de Saint-Jean que j'habite n'a » point encore payé le karatch ; j'ai eu beau dire » aux gardes que je suis catholique et que le cou- » vent latin paie pour moi, les gardes n'ont rien » voulu entendre, et n'ont pas voulu prendre la » peine de s'informer si je suis catholique ou mu- » sulman. » J'ai demandé à parler au mutzelin pour solliciter la délivrance du prisonnier ; le geolier m'a dit que le mutzelin était dans son harem, et qu'il n'était pas convenable de le déranger pour si peu de chose ; j'ai remis entre les mains du pauvre catholique plus de piastres qu'il n'en faut pour

payer son karatch, et je suis monté à cheval avec mon escorte.

Descendus à Gethsémani, nous nous sommes vus entourés par une troupe de pélerins grecs et russes. On avait dit la veille qu'un voyageur français devait aller au Jourdain, et plus de cent cinquante pélerins étaient venus m'attendre dans la vallée de Josaphat, pour faire le voyage au fleuve sacré; ils croyaient que la présence d'un Franc suffisait pour les mettre à l'abri de tout péril. Autrefois les pélerins chrétiens avaient coutume de se rendre tous ensemble aux rives du Jourdain pendant la semaine sainte, sous l'escorte du gouverneur de Jérusalem; celui-ci se chargeait, moyennant une somme, de procurer des chevaux à chaque pélerin, et les monastères chrétiens fournissaient les tentes et les vivres; le voyage rapportait tous les ans huit ou neuf mille sequins au gouverneur; depuis quarante ou cinquante ans, cette coutume a cessé, et je m'étonne que les mutzelins de Jérusalem n'aient point cherché à la rétablir, car c'était là une grande source de richesses pour eux. Maintenant ce n'est plus que par occasion que les pélerins visitent quelquefois les bords du fleuve où le Christ fut baptisé; ceux qui m'ont suivi étaient à pied, et avaient eu soin de laisser à Jérusalem tout ce qui pouvait tenter la cupidité des bédouins.

Je ne vous dis rien de Béthanie, dont je vous ai assez parlé dans une de mes précédentes lettres,

et que nous avons vu sur notre chemin au-delà de la montagne des Oliviers; trois quarts d'heure après, on s'arrête pour boire à la fontaine des Apôtres, et puis vous ne trouvez plus ni source, ni cabane, ni village, jusqu'à Jéricho. Le seul homme que nous ayons rencontré est un pâtre de Béthanie portant un fusil au lieu d'une houlette; il m'a offert de me vendre une perdrix rouge qu'il venait de tuer; « Combien voulez-vous de votre perdrix? — Dix balles de plomb. » Voilà de ces réponses, de ces mots, qui caractérisent à eux seuls la physionomie d'un pays. Pour aller de Jérusalem à Jéricho, il faut marcher sept heures à travers les pierres et les rochers, montant et descendant sans cesse au milieu de collines incultes et grisâtres; à partir de Béthanie, la verdure cesse et le désert commence; ce sont des vallons arides, des gorges profondes qui forment comme des abîmes; c'est surtout en approchant de Jéricho que le voyageur remarque partout les traces du feu et de la destruction; le regard s'arrête quelquefois avec horreur sur ces grandes roches aux flancs noirs, qui sont là comme des géans foudroyés. On m'a montré un khan appelé le khan du Samaritain, et près de là la place où fut *Adomin* (lieu de sang), dont le nom seul épouvante encore le pauvre pélerin; que de meurtres ont été commis dans ces défilés solitaires! combien de fois ont été teintes de sang les pierres de ces étroits sentiers! On m'a fait remarquer aussi

des monceaux de pierres qui marquent la place où sont ensevelis des cadavres inconnus trouvés dans ces vallons. A une heure au-delà du khan du Samaritain, j'ai reconnu sur une hauteur les restes d'un château franc du moyen-âge; ce château servait sans doute à protéger les pélerins qui allaient au Jourdain pour y renouveler leur baptême.

Près de traverser les derniers vallons qui débouchent dans la vallée du Jourdain, nous avons rencontré huit cavaliers arabes de la garnison de Jéricho; ils ont jugé à propos de se joindre à notre escorte, et revenant sur leurs pas, ils ont fait route avec nous. La manière dont les cavaliers arabes s'abordent entre eux quand ils se rencontrent en chemin, m'a paru assez curieuse. A vingt pas de distance, ils lâchent la bride à leurs chevaux et se précipitent au-devant les uns des autres en tenant la crosse de leur fusil appuyée sur la poitrine.

Nous étions partis à huit heures de Gethsémani; nous sommes arrivés à Jéricho à trois heures après midi, accablés par les ardeurs du soleil; le cheik de Jéricho, vieil Arabe à douce figure, m'a fait asseoir à côté de lui sous une grande cabane, au bord d'un bassin rempli d'eau; et le café m'a été servi trois fois en moins d'une demi-heure, ce que je pouvais prendre pour une marque de considération. Le vieux cheik a lu à haute voix mon teskéré devant la garnison rassemblée, et m'a félicité sur la manière honorable dont le mutzelin de Jéru-

salem parlait de moi. Nous étions en face d'un grand édifice carré, qu'on appelle le château de Jéricho; les pélerins qui nous avaient suivis se sont répandus pêle-mêle autour de cet édifice. Bientôt sont arrivés quatre voyageurs anglais; ils étaient partis le matin du monastère de Saint-Saba, situé à plus de trois lieues au sud de Jérusalem. La place qui leur a été assignée par le cheik ne leur a point convenu; ces messieurs, oubliant qu'ils étaient dans le désert, s'indignaient de tout ce qu'avait de trop simple et de trop grossier l'hospitalité de Jéricho; il leur a plu d'entrer en querelle avec les soldats de la garnison, et je crois bien que, sans la prudente sagesse du vieux cheik, les choses auraient pu prendre une tournure fâcheuse.

La ville de Jéricho, dont les murailles tombèrent au bruit des trompettes et aux cris du peuple hébreux, tour-à-tour prise et reprise, détruite et relevée par les conquérans de tous les âges, a toujours jeté son nom à travers les révolutions sans nombre qui ont travaillé ce pays, le plus historique des pays de la terre. Les prophètes Élie et Élisée, dont nous avons vu les grottes sur le Carmel, ont laissé des souvenirs dans la cité de Jéricho; ce lieu a été consacré aussi par les pas du Christ; vous n'avez point oublié ce pauvre aveugle, qui, entendant passer le Sauveur, sur le chemin de Jéricho, implora le pouvoir de Jésus, fils de David, et recouvra soudain la vue; j'aurais voulu trouver le

lieu où fut le sycomore sur lequel monta Zachée, pour voir passer le Sauveur, la place où fut la maison dans laquelle ce chef des publicains reçut le Christ. Vous savez mieux que personne ce qu'était Jéricho au temps des croisades; la cité chrétienne avait un évêché dépendant de Jérusalem, trois monastères, dont l'un était dédié à saint Basile, l'autre à saint Benoît, et le troisième occupé par des carmes. J'ai eu occasion de vous dire que Jéricho et ses dépendances avaient été données au monastère latin de Béthamie. Jéricho, séparée de la métropole par un affreux désert, était exposée plus qu'aucune autre ville aux attaques des ennemis de la croix; aussi fut-elle une des premières places que perdirent les rois de Jérusalem. Il ne faut point s'attendre à trouver une nouvelle ville de Jéricho; dans les régions musulmanes, ce qui est détruit est détruit; un misérable village appelé *Rihha* (odeur), formé de cabanes et de huttes de boue, remplace la cité de Josué et de Vespasien. Rahhab, dans la langue des Hébreux, a la même signification que Rihha dans la langue arabe; vous savez que Rahhab est le nom de cette fameuse courtisane de Jéricho, qui donna asile aux espions de Josué. Ainsi, la tradition musulmane conserve les souvenirs de l'histoire sacrée d'Israël.

La petite Jéricho arabe est entourée de sycomores, de plantes de baumes, de nopals qui servent comme de clôture aux champs et aux jardins; quel-

ques espaces de terre sont semés d'orge et de blé; je n'ai pas vu un seul palmier dans les lieux où s'élevait la cité qu'on appelait cité des Palmes; en quel temps et par suite de quels événemens ces arbres ont-ils disparu? J'eusse bien voulu découvrir aussi de ces roses qui ont donné lieu à tant de merveilleux récits, mais Jéricho a perdu ses roses comme elle a perdu ses palmiers, et tout cela ne se retrouve plus que dans les livres saints et dans les vieilles relations. Le territoire de Jéricho ou de Rihha offre trois espèces d'arbres qui ne se rencontrent point ailleurs; l'un, assez semblable à notre prunier, s'appelle *zaccoum*; on tire du fruit de cet arbre une huile vulnéraire, très estimée dans la contrée; la plupart des rosaires qu'on vend à Jérusalem sont faits avec les noyaux de ce fruit. Les rameaux du zaccoum sont épineux. Une tradition chrétienne veut que ce soit le feuillage du zaccoum qui ait été tressé en couronne sur la tête de l'homme-Dieu. La seconde espèce d'arbre, particulière à Jéricho, se nomme *dom*; le dom porte un petit fruit rouge, qu'on mange dans le pays; les femmes de Jérusalem, surtout celles qui sont en état de grossesse, recherchent beaucoup ce fruit; mon jeune interprète arabe en a rempli les larges poches de sa robe orientale; les branches du dom sont épineuses comme celles du zaccoum. La troisième espèce d'arbre, appelée *hadag*, présente de très petites feuilles et un branchage hérissé de pointes aiguës; son

fruit, un peu moins gros qu'une noix, est de forme ronde et de couleur jaune; j'en ai cueilli quelques-uns; l'intérieur est sans noyaux et plein de chair mêlée de graines; au temps de sa maturité, le fruit du hadag garde son éclat, et tout ce qu'il renferme se change en poussière noire : ne serait-ce pas là cette pomme de Sodome, dont on a tant parlé? Je crois que le hadag est ce même arbre qu'a décrit M. de Chateaubriand, sans le désigner sous son nom arabe, et qu'il suppose être l'arbre de Sodome. Je m'estimerais heureux de me rencontrer ici avec l'opinion du noble voyageur.

Après avoir parcouru les alentours de Rihha, nous sommes montés à cheval pour aller visiter la montagne de la Quarantaine, située à une lieue de là, au nord-ouest; le vieux cheik de Jéricho a voulu se mêler à mon escorte, composée de huit cavaliers et de deux cheiks des pays environnans; les trois cheiks portaient chacun une lance, surmontée d'un plumet noir, et nous étions tous armés comme pour un combat, car il nous fallait passer sur les terres des bédouins. Nos huit cavaliers, tous jeunes hommes, montés sur des chevaux rapides, allaient et revenaient autour de nous, sillonnant la vallée, se défiant mutuellement à la course; mes regards s'attachaient sur ces fiers et nobles coursiers, nés aux rivages arabiques. Je voyais là le cheval que Job nous représente bondissant comme des sauterelles, ne s'effrayant ni du tranchant des

épées, ni des flèches qui sifflent, ni du fer des lances et des dards; il écume, il frémit, et dévore la terre; lorsqu'on sonne la charge, il dit : *Allons;* il sent de loin l'approche du combat, il entend la voix des chefs et les cris confus d'une armée.

A mi-chemin de la montagne de la Quarantaine, nous nous sommes arrêtés à la fontaine d'Élisée; cette source, d'abord semblable à une petite rivière, est bientôt après réduite à un ruisseau qui se partage en trois branches; l'une de ces branches se rend, à l'aide d'un conduit, dans le bassin de Rihha, dont je vous ai parlé plus haut; les deux autres vont arroser les terres environnantes. Un bouquet de ces arbres que les Arabes appellent dom couvre d'ombre et de fraîcheur la fontaine d'Élisée. Je n'ai pas besoin de vous rappeler comment ce prophète, d'après les livres saints, enleva aux eaux leur amertume et leurs mortelles influences, et les rendit douces et fécondes. Il faut avoir voyagé dans la triste Judée et sous un ciel de feu pour comprendre tout ce qu'il y a de bonheur au bord d'une onde limpide qui coule à travers de frais ombrages; quelle halte joyeuse, quel charmant abri pour l'Arabe qui arrive du désert brûlant avec son cheval ou son chameau ! La fontaine d'Élisée avec ses bords fleuris et ses ombrages, par le cours de ses eaux et par tout ce qui tient à son site, m'a rappelé les sources du Scamandre; mais les images qu'on y rencontre ne sont pas les mêmes. Au lieu

où naît le fleuve, fils de Jupiter, nous avions vu des femmes avec des urnes sur leur tête et vêtues comme les anciennes filles d'Ilion. Dans la source qui porte le nom d'un prophète du Seigneur, j'ai vu deux bédouins au corps noirâtre qui se baignaient accroupis au milieu des eaux.

En allant de la fontaine d'Élisée à la montagne de la Quarantaine, on rencontre les débris d'anciens acquedues et les restes d'un monastère. Le mont où Jésus-Christ jeûna pendant quarante jours, est un grand bloc de marbre de forme triangulaire, dont les teintes jaunes et grises produisent un effet lugubre ; l'œil ne découvre sur ses flancs escarpés ni arbuste, ni herbe, ni aucune trace de vie ; ce mont sacré porte sa tête au-dessus de tous les monts voisins ; des cellules taillées dans le roc, des grottes qui gardent des débris d'autels rappellent au voyageur que là vécurent jadis des anachorètes chrétiens ; on creusa pour la prière et la pénitence des habitations semblables à celles qu'on avait creusées ailleurs pour la mort ; la montagne de la Quarantaine est percée de cellules comme beaucoup d'autres montagnes de l'Orient sont percées de tombeaux. La grotte qui reçut le Sauveur se trouve au sommet du mont, dans les régions les plus inaccessibles. C'est du haut de cette montagne que l'esprit des ténèbres montrait au fils de Marie les contrées du septentrion et du midi, du couchant et de l'aurore, en lui disant : *Je te donnerai tous ces*

royaumes, si tu tombes à mes pieds pour m'adorer.

Le père Nau, dont vous connaissez la relation, est un des voyageurs qui ont visité le plus en détail la montagne de la Quarantaine; je me suis assis quelques instans pour lire son récit; mes cavaliers étaient éloignés de plus de cent pas de moi, et je me trouvais seul avec *Antoni*, mon jeune interprète. Tout-à-coup, levant les yeux devant moi, je vois six bédouins qui s'avancent, et deux d'entre eux m'ajustent sans dire mot; le cas était périlleux, et il était permis d'avoir peur; je me suis prudemment abstenu de toucher aux pistolets pendus à ma ceinture, parce que déjà vingt bédouins étaient venus se joindre à leurs frères; je me suis borné à leur faire dire par mon interprète que je n'étais point un ennemi, et qu'un simple but de curiosité m'avait conduit dans leur désert; mais Antoni était pâle de frayeur, et pouvait à peine balbutier quelques paroles; mes cavaliers, au lieu d'accourir à mon secours, restaient timidement à l'écart, et se contentaient de leur crier de loin que nous ne voulions tuer personne; après sept ou huit minutes passées en face de plusieurs fusils braqués contre moi, j'ai vu arriver le cheik de Jéricho, qui est parvenu, non sans peine, à faire entendre raison aux barbares. Voici quelle a été la cause de cette subite apparition des bédouins; un de mes compagnons s'était amusé à tirer deux coups de fusil dans le précipice qu'on trouve au

pied de la montagne de la Quarantaine; les bédouins du voisinage étaient accourus à ce bruit, croyant qu'on avait tiré sur un de leurs frères; de plus, les cellules de la montagne renferment les provisions en grains de cette tribu, et ces pauvres enfans d'Ismaël s'étaient mis dans l'esprit que je voulais m'emparer de leur orge ou de leur froment. J'ai pu voir en cette occasion que les cavaliers de la garnision musulmane ne sont pas des gens d'un courage à toute épreuve, et qu'au moment du péril, leur escorte n'est point pour les voyageurs une sûre protection.

P....

LETTRE CVII.

LA MER MORTE.

A M. M.....

Mars 1831.

La garnison musulmane de Jéricho ne s'est décidée qu'avec peine à nous accompagner jusqu'au lac de Sodome; le cheik me disait que nous courrions risque d'y rencontrer les bédouins, et me conseillait de ne visiter que les rives du Jourdain; les cent-cinquante pélerins, venus avec nous de Jérusalem, ne se souciaient pas non plus de voir de près la mer Morte, et ne demandaient qu'à se baigner dans les eaux du fleuve sacré. Toutes ces considé-

rations n'ont rien changé à mon projet, et à quatre heures du matin, j'étais sur le chemin de la mer Morte, escorté de douze cavaliers et suivi de la foule des pélerins; les quatre voyageurs anglais arrivés la veille se sont joints à notre caravane. Nous n'étions qu'à une demi-heure de Jéricho, lorsque nous avons vu le soleil se lever des montagnes de l'Arabie; il me semblait que je ne l'avais jamais vu si resplendissant; c'était comme un incendie sur le sommet des monts, et le lac de Sodome étincelait sous la pourpre des rayons du matin.

La distance de Jéricho à la mer Morte est de deux lieues, en tirant droit au sud; c'est la route la plus triste que puisse suivre un voyageur; on a besoin de retrouver des hommes autour de soi pour croire qu'on n'a point quitté la terre des vivans; l'heureuse vallée de Siddin, dont la beauté fut tant vantée, n'est plus que la vallée de la désolation. J'ai vu sur mon chemin des ronces desséchées, des bruyères blanches de poussière, des cigognes creusant le sable avec leur bec pour y trouver un peu d'eau, des aigles et des vautours qui s'en allaient, déployant leurs ailes, du côté d'Engaddi et de Saint-Saba, de grosses sauterelles rouges semblables à des oiseaux et voltigeant par bandes innombrables; le sol, dépouillé et sans culture, porte une teinte jaune ou cendrée; il devient ensuite sablonneux et sillonné en quelques endroits par les traces humides de légers filets d'eau

qui cheminent sourdement; tantôt le terrain s'enfonce comme si des fouilleurs y avaient passé, tantôt il offre des amas de sable qui semblent attendre qu'un vent se lève et les emporte. Nous laissions sur notre gauche, à une distance d'environ une lieue, le Jourdain et au-delà du fleuve les montagnes bleues de l'Arabie, à droite les montagnes jaunes de la Judée, et devant nous au milieu de ces deux longues chaînes, s'étendaient les eaux immobiles du lac de Sodome comme un miroir immense ou comme une mer glacée. Une couche de sel pareille à la rosée blanche de nos climats, couvre tout le voisinage du lac Asphalite. Au milieu de ce désert, le voyageur ne peut se défendre d'un sentiment d'effroi; il lui semble qu'il va assister aux vengeances de Dieu.

J'ai visité la mer Morte à trois quarts de lieue à l'ouest de l'embouchure du Jourdain; il était sept heures du matin; une brise légère soufflait alors; la surface du lac en était ridée, et ses ondes battaient paisiblement la rive; la mer n'exhale ni vapeur ni fumée, l'air est pur autour d'elle; les flots sont aussi brillans, aussi azurés que ceux de l'Archipel et de l'Hellespont; ce qu'on a dit de l'amertume et du mauvais goût de ces eaux est parfaitement exact; j'en ai goûté dans le creux de ma main et j'en ai eu le cœur malade pendant un quart d'heure. Une blanche bordure de sel entoure le lac et se mêle à un bitume rougeâtre déposé par

les eaux. J'ai vu sur la rive de petits coquillages et des cailloux comme on en voit sur le rivage des mers. Nos savans naturalistes se demandent encore s'il existe des poissons dans la mer Morte; je puis vous donner la solution de ce problème; oui, il existe des poissons dans la mer Morte; ils sont en général maigres et petits; le vieux cheik qui m'accompagnait et deux de nos cavaliers arabes m'ont dit qu'ayant voulu un jour en manger, ils leur trouvèrent un goût si empesté qu'ils furent obligés de les jeter. J'aurais bien voulu me baigner dans la mer Morte, pour résoudre par moi-même la question de savoir si l'eau est assez pesante pour soutenir le corps de l'homme; je craignais le retour de la fièvre et je n'ai point osé entrer dans le lac. Mais l'un des voyageurs anglais qui nous avaient suivi, a fait devant moi cette expérience; il s'est étendu sur l'eau, cherchant à s'enfoncer, et j'ai vu son corps flotter à la surface comme un tronc d'arbre. Vespasien, si l'on en croit Josèphe, fit la même expérience; il lança dans la mer Morte plusieurs esclaves, les pieds et les mains liés, et pas un n'alla au fond; le voyageur Pocoke plongea dans le lac et ne put parvenir à s'enfoncer; d'autres voyageurs se sont aussi assurés du phénomène. On trouve dans quelques endroits du lac des ulves aux lanières longues et déliées, comme dans nos lacs et nos étangs d'Europe. Je n'ai point vu la caille d'Arabie dont parlent quelques voya-

geurs, la même, dit-on, qui nourrit les Hébreux dans le désert; Hasselquist nous dit qu'elle mérite seule qu'on fasse le voyage de la mer Morte.

Je regarde comme une chose importante de pouvoir vous assurer qu'il existe dans la mer Morte des poissons, des coquillages, des ulves; si j'étais moins ignorant dans l'histoire naturelle, je mettrais fin à bien des doutes qui tourmentent nos savans, en établissant de quelle nature sont les productions de cette Caspiene de la Judée, en quoi elles diffèrent des productions des autres mers ou lacs du globe. On pourrait attribuer le mauvais goût des eaux de Sodome à leur immobilité; la Méditerrannée et l'Océan qui reçoivent les impuretés de toute la terre, n'offriraient que des masses d'eau infectes sans cet éternel mouvement qui mêle leurs flots et purifie leurs abîmes. La mer Morte, déjà chargée de sel, d'asphalte et de bitume, doit s'empester sans cesse par l'inévitable corruption de tout ce qu'elle produit. Plusieurs savans, cherchant un écoulement pour le lac Asphalite, lui ont donné une communication secrète avec la mer Rouge ou la Corne orientale. Des voyageurs ont cru reconnaître la vallée où passait autrefois le courant qui joignait les deux mers [1]; selon leur opinion, le Jourdain allait se jeter dans la

[1] M. Lapie, dans sa magnifique et dernière carte, a marqué le cours de cette vallée.

Corne orientale en suivant ce courant, après avoir traversé la mer Morte, comme il traverse le lac de Génézareth, comme le Rhône traverse le lac de Genève, le Rhin le lac de Constance. Je ne vois aucune raison qui puisse nous empêcher d'admettre cette opinion; mais qui nous dira à quelle époque et par quelle révolution les eaux de la mer Morte et du Jourdain ont cessé de s'écouler dans la mer rouge? Est-ce par une suite de la destruction de la Pentapole que le lac de Sodome et le fleuve sont restés comme emprisonnés dans un bassin solitaire [1]? La vallée sablonneuse qui descend de la mer Morte à la mer Rouge se nomme *Ouadi Araba*.

On a multiplié les récits et les systèmes sur la mer Morte; il nous semble que ces diverses opinions pourraient s'expliquer par la différence des temps, des saisons et même des endroits où la mer a été visitée. Quand il s'agit d'observer une nature bouleversée autrefois par des révolutions, et soumise encore aux causes premières qui ont agi sur

[1] Le colonel Bory de Saint-Vincent, qui nous a prêté l'appui de sa haute science dans cette partie de notre travail, a soutenu un des premiers que la mer Morte pouvait dépendre de la mer Rouge : il nous a fait observer qu'à l'époque du passage de Moïse et des Hébreux, la vallée de communication devait être déjà sans eau, puisque le Pentateuque, qui n'oublie aucune rivière, ne cite nullement le Jourdain dans ces régions de l'Arabie-Pétrée. Nous croyons qu'on pourrait, avec assez de raison, conclure de là que le dessèchement de cette vallée date de la destruction de Sodome et de Gomorrhe. J'ai reconnu dans l'herbier de M. Bory de Saint-Vincent une espèce d'ulve qui se trouve en quelques endroits de la mer Morte.

elle, il ne faut point s'attendre à lui retrouver dans tous les temps une même physionomie et un même caractère; une terre livrée au pouvoir du feu, travaillée intérieurement par une action plus ou moins violente, doit offrir tour-à-tour des phénomènes différens. Visitez un volcan lorsque la lave bouillone, vous verrez des effets qui n'existeront plus pour ceux qui viendront après vous, quand la flamme sommeille, quand la montagne est en repos. Ceci expliquerait peut-être les récits quelquefois contradictoires des voyageurs touchant le lac de Sodome ou la mer de Loth, *Bahr el Louth*, comme l'appellent les Arabes; l'un avait remarqué que les oiseaux fuyaient la mer Morte comme un autre Averne; l'autre avait vu des aigles ou des canards sauvages voler au-dessus du lac; celui-ci disait qu'une vapeur s'échappe du milieu des eaux; celui-là y avait trouvé un air pur et transparent; on peut en dire autant de l'odeur du soufre répandue au bord de la mer, de la couleur noirâtre des cailloux, de la pesanteur de l'eau; tous ces phénomènes peuvent avoir lieu dans un certain temps et ne pas avoir lieu dans un autre, et les prodiges de la veille peuvent ne pas ressembler aux prodiges du lendemain. Est-il impossible que la mer Morte reçoive des modifications dans sa physionomie suivant les saisons? Est-elle la même en hiver comme en été, au printemps comme en automne? Les vents, les orages, le froid et la chaleur,

n'influent-ils point sur elle? Ne peut-il pas se faire aussi que cette mer se montre avec des traits particuliers selon les endroits où elle est observée par le voyageur?

Pendant que nos croisés étaient maîtres de cette contrée, la science aurait pu faire à son tour bien des conquêtes. Foucher de Chartres, un de nos chroniqueurs, marchant avec le roi Beaudoin dans une expédition aux pays de l'Arabie, eut le bonheur de parcourir les rivages de la mer Morte; mais son récit n'est guère qu'une répétition de ce qui se trouve dans les anciens auteurs. Le chapelain de Beaudoin vit, au nord de la mer Morte, une petite ville à laquelle il donne le nom de Ségor; il avait remarqué aussi sur la côte occidentale du lac, une montagne dont la *moitié*, dit-il, *était toute de sel*, et c'est au voisinage de cette montagne que le choniqueur attribue la salaison des eaux. Foucher de Chartres goûta l'eau de la mer Morte, et la trouva *plus amère que l'ellébore*. Saint Jérôme avait vu à l'embouchure du Jourdain une cité appelée Engallin; il n'existe aujourd'hui aucune trace de ces villes. Jacques de Vitry a parlé de cette mer, mais il ne donne que des détails connus de tout le monde. La grande affaire des chroniqueurs et des autres écrivains religieux qui ont parlé de la mer Morte, c'est de rappeler les crimes des villes maudites, c'est de décrire les pommes de Sodome, brillantes et trompeuses comme la gloire et les plai-

sirs du monde; mais aucun d'eux n'a visité ces rivages avec un esprit de critique et d'observation. A l'époque du pélerinage de M. de Chateaubriand, le voyageur Setzen explorait les bords du lac fameux, et l'Europe savante attendait de lui d'importantes révélations; il est à regretter que M. Setzen en publiant son voyage en Syrie, n'ait point mis au jour le résultat de ses observations sur la mer Morte. Il appartient à notre siècle, où le génie des découvertes étend au loin son empire, de pénétrer tous les mystères qui environnent les eaux de ce désert; si, dans les révolutions futures, le destin venait à livrer cette contrée à un pouvoir ami de la civilisation, on verrait des barques, montées par de hardis explorateurs, sillonner pour la première fois les ondes épaisses de la mer maudite; de quel intérêt seraient pour le monde savant une géographie complète de la mer Morte, une description générale de ses poissons, de ses coquillages, de ses ulves!

Je ne crois pas qu'il existe dans tout l'univers des lieux plus capables de frapper l'imagination que la mer Morte et les terres d'alentour; cette vallée, dont la face a été flétrie et dévorée, est comme remplie d'une grande et sublime terreur. Cette mer est véritablement une mer morte, car elle ne jette à la terre aucun bruit, elle est immobile et muette comme un sépulcre; on dirait un de ces lacs funèbres, que l'antique poésie avait placés dans le royaume des morts. Lorsque, sous le souffle de la

tempête, la mer de Sodome parfois est ébranlée, son mugissement sourd doit ressembler à de longs cris étouffés ; vous diriez les sanglots et les gémissemens des nations englouties dans l'abîme, les voix suppliantes de Gomorrhe et de ses sœurs. Abraham dut être témoin d'un bien effroyable spectacle, lorsque, un matin, il vit du haut de ses collines de Mambré les cinq villes enveloppées dans des tourbillons de flammes, la terre de Galgala et de Siddin changée en un fleuve de feu, lorsque le vent d'Orient soufflant au lever du soleil, lui apporta les lamentations et les hurlemens de la vallée! Quel épouvantable matin! les cités de la vallée s'étaient endormies au milieu des festins et dans le délire des voluptés, et voilà qu'à leur réveil elles voient sur leur tête, au lieu d'un ciel d'azur, un ciel rouge et noir; au lieu d'une terre riante, l'enfer nu autour d'elles. Si j'étais peintre comme vous, j'aurais là des horreurs sublimes à retracer; si j'avais quelques étincelles de ce génie qui a inspiré les *méditations poétiques* ou de celui qui dicta l'épopée des *Martyrs*, j'aurais pu mettre sous vos yeux de grandes et de terribles peintures; mais toutes mes paroles me semblent vaines en présence du lac où dorment les cités et les peuples, sur ce sol livide où le vent de la colère a passé, devant ces montagnes brunes et dépouillées, qui gardent encore l'empreinte de la foudre.

P....

SUITE

DE LA LETTRE CVII.

A M. M.....

LE JOURDAIN. — DERNIERS MOMENS DE MOISE SUR LA MONTAGNE DE NÉBO.

Mars 1831.

Mes cavaliers arabes et la troupe de pélerins me pressaient de m'éloigner des rivages de la mer Morte, les uns craignant les bédouins, les autres impatiens de visiter le fleuve sacré; j'ai rempli une bouteille d'eau de la mer Morte pour la faire analyser à Paris, et nous avons marché du côté de l'embouchure du Jourdain, où nous sommes arrivés en moins de trois quarts d'heure. En touchant au bord du fleuve, mon premier mouvement a été de boire de son eau;

c'était une manière de saluer le fleuve le plus poétique du monde; je me rappelle combien mon imagination fut vivement frappée quand je visitai avec vous le Simoïs et le Scamandre; mais je me suis senti bien autrement ému à la vue du Jourdain; les fleuves d'Ilion n'avaient parlé qu'à mon esprit, le Jourdain parlait à mon ame; ceux-là n'avaient pour moi que des souvenirs d'études, celui-ci me rendait mes affections, mes souvenirs du premier âge; il me faisait rêver à mon enfance religieuse; j'éprouvais à l'aspect du Jourdain quelque chose de ce qu'on éprouve à l'aspect du pays natal, des rives paternelles, *flumina nota*. Vous n'avez pas été vous même étranger à ces sortes d'impressions, et vous avez eu occasion d'exprimer une idée semblable dans une de vos lettres sur Jérusalem.

Le Jourdain, en se jetant dans la mer Morte, élargit son lit et devient peu profond; là les bords du fleuve sont fangeux et couverts de roseaux; des troupes de canards sauvages battaient de leurs ailes les flots de l'embouchure, et plusieurs s'envolaient au-dessus du lac. Là le Jourdain est guéable, et les bédouins ont placé en travers, sur un lit de boue, des faisceaux de roseaux qui servent comme de passage. Les pélerins qui nous suivaient regardaient avec des yeux presque indifférens l'embouchure du Jourdain; ce qu'ils demandaient à visiter, c'est l'endroit où le Christ reçut le baptême des mains de son précurseur; le chef des ca-

valiers arabes aurait voulu reprendre au plus vite le chemin de Jéricho, et ce n'est qu'après beaucoup d'instances que j'ai obtenu d'être conduit sur le rivage consacré par le baptême du Sauveur. Ordre a été donné aux pélerins de serrer leurs rangs et de marcher tous ensemble; on eût dit que nous allions livrer une bataille. Nous suivions les rives du Jourdain à des distances plus ou moins rapprochées; le fleuve serpente sous une double ligne de saules et de roseaux; nous nous avancions sur une terre sablonneuse, où croissent çà et là des touffes de tamarin, de palma-christi, et d'agnus-castus; à chaque instant, on croyait voir s'élancer sur nous, non point ces lions des rives du Jourdain dont parle l'Écriture, mais des bandes de bédouins aussi redoutables que les bêtes du désert; notre caravane cheminait en silence, et les mots *Iordanos! Iordanos!* se faisaient seuls quelquefois entendre au milieu des pélerins grecs.

Une marche de trois heures sous un soleil qui embrasait le sable autour de nous, nous a conduits dans le lieu révéré. A peine arrivés, les pélerins quittant leurs vêtemens, et poussant des cris d'allégresse, sont entrés dans le fleuve; chaque chrétien a plongé trois fois sa tête dans l'onde sacrée, en faisant des signes de croix; des prêtres grecs répandaient eux-mêmes l'eau baptismale sur la tête de plusieurs pélerins. Ces pauvres Grecs buvaient de l'eau du Jourdain tant qu'ils pouvaient,

se baignaient avec une joie religieuse; en purifiant leur corps, ils croyaient purifier aussi leur ame; le fleuve emportait toutes les souillures, et chaque pélerin, au sortir du fleuve, voyait s'ouvrir pour lui les portes du ciel. Les cavaliers arabes pressaient les chrétiens de terminer leurs cérémonies, et les menaçaient de partir sans eux. Les pieux hadgi ont été prêts à se remettre en route dans l'espace d'une demi-heure; ils ont coupé des branches de saules pour les emporter en mémoire de leur pélérinage; ils ont fait tous aussi une bonne provision d'eau dans leurs sacs de cuir. Cet endroit du fleuve, qui est devenu comme un sanctuaire, est entouré de grands saules et d'arbustes qui lui donnent une riante physionomie. Je vous disais, il y a peu de jours, que le torrent de Cédron ou de la *tristesse* doit gémir en coulant; il n'en est pas de même pour le Jourdain; le murmure de chaque flot qui passe est comme un accent joyeux. Ce lieu a toujours été un lieu saint pour les disciples de l'Évangile; dans les premiers siècles de l'Église, c'est là que les fidèles accouraient des pays les plus lointains pour régénérer leur foi. Pendant le moyen-âge, que de chrétiens d'Occident sont venus visiter ces bords! Un souvenir littéraire se mêle ici à nos souvenirs religieux. M. de Chateaubriand a placé en cet endroit la scène du baptême de Cymodocée, l'héroïne du poème des *Martyrs*. Saint Jérôme est appelé pour

verser sur le front de la jeune vierge l'eau du fleuve régénérateur.

On trouve à peu de distance de là les ruines des deux monastères de Saint-Jean et de Saint-Jérôme; dans les vieux âges chrétiens, les solitudes du Jourdain furent peuplées de cénobites. Jacques de Vitry, en parlant de ces hommes morts au monde pour vivre en Dieu, dit qu'ils s'étaient choisi des *sépulcres tranquilles* dans le désert, à l'exemple des précurseurs du Christ. Je ne veux point m'arrêter à l'histoire de ces anciens solitaires, mais il en est un dont j'aime à suivre partout les traces, c'est Jérôme, toujours présent à ma pensée, dans mes courses au milieu de ces régions; avant de s'établir à Béthléem, il vécut au désert sous le sac de la pénitence, préférant l'eau du torrent à la coupe d'or de Babylone. Pendant que Jérôme mêlait ainsi à son pain de la cendre et des pleurs, parfois des bruits étrangers lui annonçaient les calamités de l'Occident; du fond de sa cellule, il entendait la chute de l'empire des Césars; et sans doute que quelques-unes des larmes versées au pied de son crucifix, furent pour Rome expirante, pour le pays de Virgile, de Cicéron et d'Horace, livré aux conquérans barbares.

Quand on est dans le lieu du baptême de Jésus, on a devant soi, à l'orient, dans le pays arabique, la montagne de Nébo d'où le Seigneur fit voir à Moïse la terre de promission, et qui fut témoin

des derniers momens du législateur inspiré. J'ai mesuré de l'œil cette montagne qui vit alors un des plus intéressans spectacles dont l'histoire puisse garder le souvenir. Le dernier jour de Moïse sur le mont Nébo et dans la vallée de Phogor, s'offre à nous avec une imposante solennité; le saint vieillard était là sur les confins de deux mondes, entre le désert et les régions plus heureuses que Dieu destinait à Israël; du haut de la montagne, il parcourut des yeux le pays où devaient s'accomplir tant de grandes choses, et sa pensée prophétique dut s'attrister à la vue des crimes et des malheurs futurs du peuple hébreu. Là-bas, dans cette vallée que je découvre à l'orient, Moïse rappela aux enfans d'Israël les commandemens du Seigneur, leur adressa ses instructions dernières, son dernier adieu; il mourut entre les bras d'Éléazar et de Josué qui allait devenir le nouveau conducteur de la nation choisie, et la Bible nous apprend que le soin de sa sépulture fut confié à des anges. Quelle grande figure que celle de Moïse à la fois pontife, législateur et historien! Quelle merveilleuse et poétique vie! Quarante ans dans la cour de Pharaon; quarante ans berger avec les bergers de Madian; quarante ans dans le désert, pasteur d'un peuple qui devait plus tard donner un sauveur au monde. Moïse voit Dieu face à face tantôt sous la forme d'une flamme ardente, tantôt sous des formes humaines; une autre fois il voit Dieu dans la nue,

entouré de la majesté du tonnerre. Tout est prodige dans cette existence, et la sépulture du sublime auteur du *Pantateuque* est devenue elle-même un mystère pour les hommes.

La science et les traditions n'ont pu indiquer d'une manière précise l'endroit où les Israélites passèrent le Jourdain; il est à presumer que ce fut non loin du lieu où le Christ a reçu le baptême, puisque les Hébreux avaient vis-à-vis d'eux la cité de Jéricho. Le passage se fit au temps de la moisson, et le fleuve avait débordé. Les prêtres qui portaient l'arche d'alliance, marchaient devant le peuple, et quand ils commencèrent à mouiller leurs pieds, soudain les eaux qui descendaient, s'élevant comme une montagne, s'arrêtèrent immobiles, et le reste du fleuve s'écoula dans la mer du désert. Puis Josué choisit douze hommes, un de chaque tribu, pour prendre dans le Jourdain desséché douze pierres destinées à servir de monument; lorsque, dans les âges suivans, les enfans des Hébreux demandaient ce que voulaient dire ces pierres, on leur répondait : Les eaux du Jourdain se sont séchées devant l'arche du Seigneur, et ces pierres sont chargées de le rappeler aux enfans d'Israël. De tels récits seraient-ils déplacés dans une épopée?

Les Arabes donnent au Jourdain le nom de *Nahr el Sherka* (fleuve du jugement); on peut remarquer que cette dénomination n'est que la traduction fidèle du nom primitif *Jordan;* le mot *jor* signifie

fleuve en hébreu, et *dan* veut dire *jugement*. Assez de voyageurs ont parlé des sources du Jourdain, des pays qu'il traverse dans son cours. Voyez quelle est sa destinée! après avoir baigné de riantes vallées, après avoir promené ses eaux au milieu d'un des plus beaux lacs de la terre, le fleuve aux religieux souvenirs vient s'abîmer plein de gloire dans la mer du crime et de la mort.

Je n'ai point oublié les poissons du Jourdain que M. Cuvier, votre confrère, vous avait recommandés; je dois vous avouer que je n'aurais guère su comment m'y prendre pour expédier à Paris où emporter avec moi quelques-uns des hôtes du fleuve sacré; c'est pourquoi je n'ai point essayé de m'en procurer. Il eût été d'ailleurs fort difficile de jeter ses filets en présence des bédouins qui nous menaçaient, et devant notre escorte impatiente de quitter ces rivages périlleux. Les poissons que j'ai vus dans le Jourdain m'ont paru d'une teinte un peu jaune, et aussi petits que le petit doigt de la main; je crois pourtant qu'il pourrait s'en trouver de plus gros, à cause du lac de Génézareth qui est très poissonneux. J'ai avec moi de l'eau du Jourdain, que je veux emporter en France; ce n'est pas que j'espère qu'elle puisse couler un jour sur le front de quelque fils de roi, mais je conserverai l'eau que j'ai puisée dans le fleuve d'Israël, comme je conserverai la palme bénite sur le divin sépulcre, et les rosaires faits avec les olives de Gethsémani.

SUITE

DE LA LETTRE CVII.

A M. M.....

VUE DES MONTAGNES DE L'ARABIE.

Mars 1831.

Il était cinq heures du soir quand nous sommes revenus à Jéricho ; pas la moindre brise ne soufflait autour de nous ; les feuilles des sycomores étaient immobiles ; nous pouvions à peine respirer au milieu d'une atmosphère chaude et pesante ; de tous côtés entourés de montagnes, nous étions comme dans une prison de feu. J'ai demandé au vieux cheik s'il consentirait à m'accompagner le lendemain dans le pays qui s'étend au nord de Jé-

richo, du côté de Béthel et d'Haï; il a prétendu que de ce côté là les bédouins étaient en mouvement, et que nous serions reçus par des coups de fusil. Je suis monté alors sur la terrasse de l'édifice, qu'on appe le le château de Jéricho, pour trouver un peu d'air et promener mes regards sur toutes les régions fermées à mon avide curiosité. Je cherchais à une lieue de distance, au septentrion, cette ville de Béthel, dont il est si souvent question dans la Bible, et qui était devenue un sujet de confusion pour la maison d'Israël, les lieux où Abraham s'entretint avec Dieu et lui érigea un autel, où Jacob pauvre et n'ayant pour tout bien que son bâton de voyageur, vit en songe l'échelle mystérieuse par où des anges montaient et descendaient, et du haut de laquelle le Seigneur promit de lui donner cette terre, et de multiplier sa race comme la poussière; c'est depuis ce jour que ce lieu, appelé auparavant Luza, prit le nom de Béthel, qui veut dire *Maison de Dieu*. « Si le Seigneur demeure avec » moi, dit Jacob après son réveil, s'il me protége » dans ma route et me donne du pain et des vête- » mens; si je retourne heureusement dans la mai- » son de mon père, le Seigneur sera mon Dieu. » Je cherchais aussi le camp de Galgala, où les Hébreux furent circoncis; Haï, qui fut la seconde ville conquise par les Israëlites; Cipros, bâtie par Hérode, et dont les ruines ont été décrites par quelques voyageurs. Tous ces lieux ont un grand inté-

rêt sans doute, mais c'est surtout le pays d'au-delà le Jourdain que j'aurais voulu parcourir; j'enviais le destin des aigles et des vautours qui déployaient leurs ailes vers les montagnes de l'Arabie.

Voilà cette terre de Moab que Jéhovah, dans sa vengeance, voulut livrer à la conquête, et dont Jérémie prophétisa les malheurs; là-bas s'élevaient les cités sœurs de Moab, Dibon, Aroër, Hélon, Jasa, Méphaath, Nabo, Béthgamul, Béthmaon, Carioth, Bosra, sur qui tomba aussi le jugement du Seigneur; Moab s'était moqué d'Israël *comme d'un voleur surpris au milieu de ses complices*, et le glaive ennemi entra dans ses murailles de briques; les petits-enfans de Moab apprirent à jeter de grands cris; les plus vaillans de ses jeunes hommes périrent, et ceux qui voulurent se sauver dûrent se cacher dans le désert comme des bruyères, ou se retirer dans le creux des rochers, sur les hauts sommets où les colombes font leurs nids; on n'entendait que des sanglots sur tous les toits de Moab et dans ses places publiques, parce que Moab avait été brisée comme un vase inutile; le vin ne coulait plus dans les pressoirs; ceux qui foulaient les raisins ne chantaient plus leurs chansons accoutumées; toutes les têtes étaient sans cheveux, les barbes rasées, et de tous côtés se trouvaient la frayeur, la fosse et le piége. « Fille de Dibon, s'é-» crie Jérémie, descends de ta gloire, assieds-toi » dans la misère et dans la soif, parce que l'ennemi

» qui a ravagé Moab montera sur tes murailles et les » renversera ; vous qui habitez Aroër, tenez-vous » sur le chemin, et regardez ce qui se passe ; inter- » rogez celui qui s'enfuit, et dites à celui qui se » sauve : Qu'est-il arrivé?.... Hurlez, criez, pu- » bliez sur l'Arnon que la grande Moab est dé- » truite. » Jérémie compare ses gémissemens aux soupirs d'une flûte, et pleure lui-même avec les enfans de Moab. Cette poésie biblique qui sert comme de compagne au voyageur dans les régions de la Judée, ressuscite les vieux âges d'Israël, et jette du charme et de la grandeur sur tout ce qu'on voit. En écoutant ces voix inspirées, qui nous retracent d'intéressans souvenirs, on aimerait peut-être à ne pas avoir si souvent sous les yeux les tableaux de la vengeance et de la destruction, on voudrait redire avec un prophète : *O épée du Seigneur, ne te reposeras-tu jamais? Rentre dans ton fourreau, refroidis-toi, et ne frappe plus.*

J'ai causé avec des Arabes qui ont habité dans l'ancien pays de Moab ; ils m'en ont parlé comme d'une terre féconde et magnifique. Ce sont tantôt de riantes vallées qu'arrosent des rivières ou des courans bordés de grands roseaux et de platanes, tantôt des plaines où se déploient des moissons d'orge ou de froment. La nature s'y montre sous des aspect divers ; on passe d'un frais paysage à un site imposant, d'une scène charmante à un tableau sévère. Des tribus vagabondes, connues sous le

nom d'Arabes moabites, peuplent ces montagnes; leurs chèvres, leurs chameaux et leurs coursiers, broutent le gazon de ces vallées. Ainsi se trouvent accomplies les prophétiques paroles prononcées contre les enfans d'Ammon : *Je vous livrerai aux peuples de l'Orient, afin que vous deveniez leur héritage; ils établiront sur votre terre les parcs de leurs troupeaux; ils y dresseront leurs tentes, ils mangeront vos blés et boiront votre lait. J'abandonnerai Rabbath pour être la demeure des chameaux, et le pays des enfans d'Ammon pour servir de retraite aux bestiaux.* Dans cette région de Moab, où s'élevaient autrefois tant de cités, on ne trouve plus qu'une ville de quatre mille habitans, appelée *Dérâié*, et huit ou dix petits villages. Les Arabes moabites, vivant séparés du monde dans leurs montagnes et leurs vallées, semblent bannis de l'histoire des nations, et personne ne sait en Europe qu'ils se levèrent en armes, il y a quinze ans, pour pénétrer dans la Syrie. A cette nouvelle, les différentes tribus de la Palestine et celles qui habitent les rives de l'Oronte, puissamment secondées par les tribus de Bassora, se réunirent aux troupes des pachas d'Acre, de Damas et d'Alep. Les guerriers moabites étaient au nombre de quatre-vingt mille; ils avaient à combattre trente tribus, qui formaient une armée de soixante mille hommes, sans compter les soldats des pachas, évalués à quatorze mille. Celui qui marchait à la tête de la légion moabite se nommait Abou-

Nocta; elle avait un second chef appelé Abdallah-el-Haaddal. La légion ennemie s'avança jusque dans le voisinage de Hama, l'ancienne Apamée; là, elle se vit entourée des trente tribus et des troupes turques. Il y eut des combats pendant quarante jours et quarante nuits; comme les Moabites haïssaient bien plus les Osmanlis que les Arabes, c'était surtout contre eux qu'ils dirigeaient leurs coups, et au bout de trente-cinq jours, il ne resta pas un seul soldat turc en état de combattre. La bataille alors recommença avec une ardeur violente entre les Moabites et les trente tribus commandées par un chef nommé Il-Déracé; les phalanges d'Abou-Nocta furent mises en déroute et poursuivies jusqu'à Palmyre. Il-Déracé, le grand chef des trente tribus, entra dans Hama au milieu des acclamations de la multitude; les femmes et les enfans allèrent à sa rencontre, les uns en brûlant de l'encens et des parfums, les autres en agitant des mouchoirs blancs. Cette guerre de 1816 est un des plus grands événemens qu'aient eu à raconter les annales du désert.

Je n'aurais rien de nouveau à vous dire, si je vous rappelais l'expédition de Beaudoin Ier dans les montagnes de l'Arabie; je pourrais peut-être vous intéresser davantage en vous parlant de Carac ou de Crac, l'ancienne Pétra. Le drogman Joseph, que vous avez vu au couvent de Saint-Sauveur, est natif de Crac, et souvent je l'interroge sur les curiosités de son pays. Le château de Crac est encore

debout, et la cité renferme sept ou huit mille habitans. La ville est tout entourée de rochers, et ces rochers offrent d'admirables monumens. On trouve là des tombeaux semblables à des palais, avec leurs colonnades, leurs statues, et tous les ornemens d'une brillante architecture; le monument appelé *Khasné Pharaon* (le Trésor de Pharaon), frappe surtout le voyageur; c'est là que la mort a été logée avec le plus de magnificence. Toutes ces demeures du trépas, qui font de la vallée de Pétra (*Ouadi Mousa*) une imposante nécropolis, n'ont point été outragées par le temps, et nous pouvons croire qu'elles ne se briseront qu'au bruit de la trompette du dernier jugement. Des ruisseaux bordés de lauriers roses, beaucoup d'arbustes et de fleurs adoucissent les teintes sévères de la Ouadi Mousa, et mêlent les riantes images de la vie aux sombres images de la tombe. Au temps des croisades, Pétra fut une seigneurie française. Tous ces monumens merveilleux, auprès desquels aujourd'hui le voyageur le plus intrépide ne parvient qu'avec peine, étaient compris dans les domaines de nos chevaliers. La Ouadi Mousa, dont l'entrée est maintenant sévèrement gardée par le fanatisme des fellahs, était alors un lieu de promenade pour les compagnons de Renaud de Châtillon, et nos guerriers francs se donnèrent quelquefois sans doute le plaisir de la chasse autour du grand tombeau El-Deir (le couvent) ou du Khasné Pha-

raon. Qui croirait que les chroniques contemporaines n'ont pas dit un mot des monumens de cette vallée? En 1183, quand Saladin passait comme la tempête sur les colonies chrétiennes, il entreprit vainement le siége de Carac; mais peu de temps après, la place manquant de vivres et de défenseurs, ouvrit ses portes aux musulmans. Saladin, en assiégeant Caraç, voulut venger l'outrage que Renaud de Châtillon avait fait à l'islamisme, lorsque celui-ci s'était avancé jusqu'aux portes de la Mecque et de Médine; un auteur arabe, Mogir-Eddin, nous apprend que, dans cette expédition, le dessein des chrétiens était de ravir les ossemens de Mahomet à Médine, pour mettre fin aux pélerinages des musulmans [1]. Ce seigneur Renaud, qui fit transporter des navires à dos de chameaux depuis Carac jusqu'à la mer Rouge, qui attaqua la religion du Croissant dans son sanctuaire le plus sacré, avait rempli du bruit de sa renommée toutes les régions orientales qui s'étendent au loin devant moi, et son souvenir se conserve peut-être encore sous les tentes de l'Arabie.

Tous ces souvenirs de différens âges, et les documens que j'ai recueillis touchant les régions d'au-delà le Jourdain, me consolaient un peu de l'idée que mon pied ne foulera point ce sol, où les

[1] Voy. les historiens arabes traduits par M. Reinaud, tome IV de la *Bibliothèque des croisades*, p. 186, 187.

mœurs des peuples n'ont point changé depuis quatre mille ans. Les montagnes de l'Arabie ont été pour moi comme une terre de promission que je ne devais voir que de loin, et, debout sur la terrasse du château de Jéricho, les regards tournés vers ces contrées si pleines de naïve poésie, j'étais triste comme Moïse sur le Nébo.

P....

LETTRE CVIII.

LA SEMAINE-SAINTE A JÉRUSALEM.

A M. M.....

De l'église du Saint-Sépulcre, 1831.

LE DIMANCHE DES RAMEAUX. — LE MERCREDI-SAINT.

Me voici enfermé avec les pères latins dans l'église du Saint-Sépulcre, pour assister à toutes les cérémonies de la semaine; c'est aujourd'hui mercredi, et nous ne sortirons d'ici que vendredi prochain, après la dernière cérémonie du soir. Je me suis

établi dans la chapelle de la Vierge appartenant aux Latins ; je vous écrirai jour par jour tout ce que j'aurai vu, tout ce que j'aurai senti durant cette triste commémoration des plus grands mystères qui se soient accomplis chez les hommes.

La fête des Rameaux a commencé cette lugubre semaine; c'était dimanche dernier. Un autel avait été dressé à la porte du saint tombeau. Le père vicaire, en l'absence du père Révérendissime, officiait pontificalement ; toutefois, il ne portait ni la crosse ni la mitre, car le père Révérendissime a seul le privilége de prendre les attributs de l'épiscopat. Tous les religieux de Saint-Sauveur, tous les catholiques de Jérusalem et de Béthléem, s'étaient réunis dans l'église du Saint-Sépulcre ; on voyait aussi une foule de musulmans que la curiosité y avait amenés. Il est bon de vous répéter que la pompe majestueuse des cérémonies latines enchante les musulmans de Jérusalem ; les cérémonies grecques et arméniennes, beaucoup moins graves et moins solennelles, leur semblent des jeux d'enfans ou des spectacles de places publiques.

Nos religieux avaient autrefois coutume de se rendre, le jour des Rameaux, à l'endroit où fut la bourgade de Bethphagé, à une heure de Jérusalem à l'orient, d'où Jésus-Christ partit pour venir faire son entrée glorieuse dans la cité sainte. Le Révérendissime, couvert d'un surplis et d'une étole, revenait de Bethphagé à la ville, monté sur un âne ri-

chement orné, que conduisaient par la bride deux des principaux catholiques de Jérusalem; le cortége s'avançait au milieu des hymnes et des chants sacrés, et les chemins par où il passait étaient jonchés de palmes et de fleurs; c'était là un fidèle et touchant souvenir de cette marche triomphale, bientôt suivie de la mort la plus ignominieuse, comme si le Christ eût voulu nous apprendre combien est court le passage des joies aux douleurs, le passage du triomphe au supplice. *Pueri Hebræorum, portantes ramos olivarum, obviaverunt Domino, clamantes et dicentes : Hosanna in excelsis, hosanna filio David!* (Les enfans des Hébreux, portant des rameaux d'olivier, allèrent à la rencontre du Seigneur, criant et disant : Gloire au plus haut des cieux, gloire au fils de David!) Une procession semblable et beaucoup plus solennelle avait lieu au temps du royaume de Jérusalem; elle rentrait dans la ville sainte par la porte Dorée, où passa, dit-on, le Christ, le jour de son triomphe.

Depuis plusieurs années, la procession de Bethphagé n'a plus lieu, parce qu'elle avait fini par entraîner avec elle de trop graves inconvéniens. Les Latins se contentent de célébrer, le jour des Rameaux, une messe solennelle, et de distribuer des palmes bénites sur le divin sépulcre. Les branches de palmiers qui servent à la cérémonie, viennent du pays de Gaza. La palme du célébrant et celle du père-procureur, ornées des premières

fleurs du printemps, étaient travaillées avec beaucoup d'art, et formaient comme une triple couronne, emblême de la couronne des pontifes romains. Après la distribution des palmes aux religieux et aux principaux catholiques de Jérusalem, le reste des fidèles et surtout les Béthléémites, craignant que les palmes ne manquassent pour eux, se sont précipités tous à la fois à la porte du saint tombeau, et la confusion était grande. Les musulmans, chargée de la police du temple, avaient beau frapper du fouet et du bâton; le fouet et le bâton étaient impuissans; les catholiques se querellaient et se battaient entre eux; beaucoup de musulmans s'élançaient vers les rameaux bénits, et repoussaient violemment les chrétiens qui voulaient les devancer; le désordre était tel, que le célébrant s'est vu obligé de s'enfermer pendant un quart d'heure dans le tombeau. J'avais remarqué un Béthléémite qui avait été des plus maltraités, et dont les gémissemens me serraient le cœur; je lui ai donné la palme que j'avais reçue des mains du célébrant, et le pauvre Béthléémite, pour m'exprimer sa joie et sa reconnaissance, ne pouvait trouver que ces mots: *Francaouï taïeb! Francaouï taïeb!* (bon Français! bon Français!). Quelques instans après, et lorsque le tumulte s'est un peu apaisé, le père vicaire m'a remis une autre palme. Les pères latins m'ont dit qu'on voit chaque année se renouveler le même désordre.

Quand toutes les palmes ont été distribuées, on a fait une procession autour du saint tombeau, et la messe a été ensuite célébrée. Trois prêtres, revêtus d'une aube et d'une étole violette, ont chanté la Passion à la manière d'Europe. Cette histoire des derniers jours et de la mort du Sauveur, est intéressante à entendre dans tous les pays du monde; mais, à la porte du tombeau du Christ, à trente pas du Calvaire, elle saisit l'ame et la remplit d'une religieuse mélancolie.

Après la messe, en allant de l'église du Saint-Sépulcre au couvent de Saint-Sauveur, je portais ma palme à la main, et j'ai été assailli par une troupe de femmes arméniennes, qui me suppliaient de la leur abandonner. Cette palme, que j'ai reçue à la porte du saint tombeau, je veux la garder fidèlement comme un souvenir de mon passage à Jérusalem; elle sera pour moi la palme du retour, et je la suspendrai au mur de la maison paternelle; si j'arrive à la vieillesse, elle me rapellera que, bien jeune encore, je fus pélerin dans le pays de Jacob et du Christ.

J'arrive au mercredi-saint. Ce matin, à trois heures, et pendant que les ténèbres s'étendaient encore sur Jérusalem, je suis allé avec les pères latins à Gethsémani, dans la grotte où Jésus-Christ, s'offrant en holocauste à son père, selon les paroles de l'Écriture, versa une sueur de sang. Les gardiens de la porte Saint-Étienne avaient reçu ordre

de nous ouvrir avant l'heure accoutumée. Cette grotte, voisine de l'église souterraine consacrée à la Vierge, est assez vaste et renferme trois autels ; au-dessus du principal autel, on lit l'inscription suivante : *Hic est locus ubi sudor factus est sicut guttæ sanguinis decurrentis in terram* (C'est ici le lieu où la sueur du Christ devint comme des gouttes de sang qui découlent jusqu'à terre). Depuis trois heures et demie jusqu'à sept heures, huit messes basses ont été dites dans la grotte sacrée; puis on a chanté prime, tierce et sexte, et à sept heures, on a célébré la grand'messe. Ce sont les religieux espagnols qui, d'après une ancienne coutume, font les honneurs de cette solennité. Après la grand'messe, on a répété en chœur les litanies de la Vierge, à vingt pas de son sépulcre, à peu de distance du rocher sur lequel, dit-on, Marie laissa tomber son voile bleu en montant au ciel. J'étais doucement ému en entendant ces litanies, où la mère du Christ est appelée *étoile du matin*, *porte du ciel*, *rose mystique*, *arche d'alliance*. Si la terre a gardé quelque chose de la plus pure des filles d'Adam, s'il est resté autour du tombeau de Marie ce qui survit autour de tous les tombeaux d'ici-bas, ce pâle et dernier rayon de vie qu'on appelle une ombre, l'ombre de Marie errante parmi les oliviers de Gethsémani, a dû s'arrêter avec joie dans la grotte où se célébraient ses grandeurs et sa gloire.

Pendant l'office des Latins, une foule de pèle-

rins grecs et arméniens, hommes, femmes et enfans, sortant par la porte de Saint-Étienne, descendaient à pas rapides dans la vallée de Josaphat, et se rendaient à l'église de la Vierge, qui venait de s'ouvrir. Lorsque, du fond de la vallée, je regardais les hadji grecs ou arméniens avec leurs vêtemens noirs, descendre des montagnes de Jérusalem, il me semblait voir de nombreux troupeaux de chèvres suspendues aux flancs des rochers.

Je suis revenu à Jérusalem avec un jeune religieux qui a voulu me faire passer par le lieu où Jésus-Christ tomba, lorsqu'on l'entraînait, les mains liées derrière le dos, à la maison de Caïphe; le lieu de la chute est au bord du Cédron, près d'un pont jeté sur le torrent; il y a là une petite roche, de forme plate, qui présente des accidens de configuration qu'on prend pour l'empreinte des pieds, des mains et des yeux du Sauveur; *Ecco gli piedi, gli mani, gli occhii*, me disait le bon père d'un air de tristesse et de respect; *lo vedete cum gli vostri occhii*, ajoutait-il, et le pieux cénobite couvrait de ses baisers les sacrées empreintes. Les souverains pontifes, avertis des dégradations continuelles que la piété des chétiens faisait subir à ces vestiges, ont défendu, sous peine d'excommunication, qu'on détachât du roc la moindre parcelle. Mais les Grecs et les Arméniens, qui se soucient fort peu des menaces de Rome, ont dégradé à tel point ces empreintes révérées, qu'il me paraît

difficile d'y reconnaître aujourd'hui des yeux, des pieds et des mains. A côté de cette roche est un étroit espace de terrain, planté de six oliviers jeunes encore, qui a été acheté depuis peu par les Arméniens; le musulman qui l'a vendu, spéculant sur le voisinage de la roche sacrée et sur la dévotion des acquéreurs, a exigé mille piastres pour un coin de terre qui n'en vaut pas cinquante. Comme autour de Jérusalem il n'est pas un endroit qui ne soit consacré par les traces du Christ ou des prophètes, la propriété du moindre terrain peut faire la fortune d'un musulman.

Aujourd'hui, à trois heures après midi, on a placé des bancs et des pupitres à la porte du saint tombeau, et les religieux de Saint-Sauveur, dont la piété a pris tout-à-coup un caractère plus grave et plus recueilli, ont chanté l'office des ténèbres. Je ne saurais vous dire combien les lamentations de Jérémie et les psaumes de David m'ont paru sublimes et touchans, ainsi répétés entre le Golgotha et le mont Sion, au milieu des ruines de la Jérusalem nouvelle; jamais accent n'a retenti plus avant dans mon ame, jamais poésie n'a plus fortement ébranlé mon imagination. La voix de Jérémie est une voix connue à Jérusalem; quand elle se fait entendre, il semble que tout pleure, que tout gémit; en traversant des vallons solitaires, la nuit, quand le vent soupire, n'avez-vous jamais, comme à votre insu, prêté l'oreille à des voix mélanco-

liques perdues dans les airs, exprimant des douleurs infinies? ainsi, j'écoute les chants lugubres de Jérémie, qui réveillent toutes les douleurs de Jérusalem. Les plaintes du prophète d'Anathot peuvent maintenant encore s'appliquer à la ville sainte; cherchez autour de la fille de Sion, et voyez si elle a gardé quelque chose de sa beauté d'autrefois; veuve et soumise au tribut, la fille de Juda n'est-elle point traitée encore comme une vigne qu'on vendange? Quelqu'un est-il venu pour la consoler et pour essuyer les larmes qui ruissellent sur son visage?

Les lamentations de Jérémie, qui, pour le dire en passant, laissent bien loin derrière elles l'élégie grecque et l'élégie romaine, font place à d'autres plaintes, à d'autres soupirs; c'est David qui pleure et qui maudit ses ennemis; il est devenu comme un étranger à ses frères, un inconnu aux enfans de sa mère; ses ennemis lui ont donné du fiel pour nourriture et du vinaigre pour boisson; le prophète-roi prie Dieu que leurs yeux s'obscurcissent, que leur dos soit toujours courbé vers la terre, que leurs demeures deviennent désertes, et que personne n'habite sous leurs tentes. Que de riches couleurs, que de pompeuses images, quand David annonce à son fils Salomon la splendeur future de son règne! Le nouveau roi descendra comme la pluie sur une toison, comme l'eau qui tombe goutte à goutte sur la terre: la justice se lèvera sous son règne, avec

une abondance de paix qui durera autant que la lune; le froment croîtra jusqu'aux sommets des montagnes, et les habitans des cités fleuriront comme l'herbe des champs. David chante les choses du ciel et de la terre sur un mode infini qui varie sans cesse, et toujours avec de nouveaux trésors d'harmonie; il est surtout sublime quand il parle du Seigneur; combien il s'élève au-dessus d'Homère et de son Jupiter! Ici la lyre d'Homère est à la lyre du roi-prophète, ce qu'est un faible écho à une grande voix qui résonne; ce sera, si vous voulez, le pont d'airain de Salmonée, qui veut imiter le tonnerre du Tout-Puissant; entre la muse de l'antique Olympe et la muse de Sion, je trouve les distances qui séparent l'homme de Dieu, la terre du ciel. Après avoir chanté l'office et récité à voix basse l'oraison qui le termine, les religieux, suivant la coutume de la chrétienté, ont fait quelque bruit en frappant sur les livres, les bancs et les pupitres; les enfans catholiques, répandus autour du saint tombeau, ont fait entendre à leur tour des castagnettes et d'autres instrumens en bois; les commissaires musulmans les ont chassés de l'église, et la petite troupe a parcouru le quartier du Saint-Sépulcre avec ses instrumens retentissans, s'arrêtant à la porte de chaque maison catholique.

P....

SUITE

DE LA LETTRE CVIII.

LA SEMAINE-SAINTE A JÉRUSALEM.

A M. M.....

De l'église du Saint-Sépulcre, 1831.

JEUDI-SAINT.

Un autel est dressé à la porte du saint tombeau, comme au dimanche des Palmes; on a disposé tout autour sur plusieurs rangs de grands chandeliers en argent qui supportent des cierges de Venise de huit pouces d'épaisseur; devant l'autel est

étendu un large tapis ; des fleurs et des flambeaux en quantité couronnent le saint sépulcre. On a eu soin de fermer la porte de l'église, pour que la cérémonie ne fût point troublée par la foule des pélerins. Néanmoins un assez grand nombre de Grecs et de musulmans avaient obtenu la permission d'entrer, et se sont tous groupés autour du tombeau. Les galeries appartenant aux Arméniens ont été envahies par des femmes de cette nation, qui ont passé la nuit dans le temple, afin de pouvoir assister à la solennité latine. Sur tous les piliers voisins, des Grecs s'étaient suspendus comme des images ou des tableaux attachés à une muraille ; plusieurs Grecs avaient aussi escaladé les grilles de leur sanctuaire qui fait face au tombeau. Une douzaine de musulmans armés de fouets et de bâtons, veillaient au maintien de l'ordre.

A neuf heures, la messe solennelle a commencé. Les ornemens qui ont servi à la célébration des saints mystères m'ont frappé par leur magnificence; les vases sacrés étaient en or et d'un fort beau travail. Les ornemens et les vases sont marqués des armes du Portugal. Je ne crois point qu'aucun pontife de l'antique Israël ait jamais paru devant l'autel du Seigneur avec des vêtemens plus éclatans que le pauvre père qui a célébré aujourd'hui le sacrifice selon la loi nouvelle. La fête de ce jour est l'anniversaire de cette institution eucharistique, par laquelle le Sauveur, pour parler le langage de

l'église, consentit à devenir pour les hommes une hostie vivante jusqu'à la consommation des siècles. Dieu me garde de toucher à ce que de tels mystères ont de sacré! Mais à ne voir ici que les choses qui frappent la raison, ces divines allégories nous révèlent une des vérités les plus tristes ; c'est qu'il faut des sacrifices ici-bas, il faut des expiations et des expiations à chaque soleil, à chaque heure pour tant de crimes qui souillent la terre, et, ce qui est douloureux à penser, ce n'est point l'animal immondé, mais l'agneau pur et sans souillure qui doit verser son sang sur l'autel.

Les pères et les frères latins ont communié tou ensemble, les premiers avec le surplis et l'étole sacerdotale, les seconds avec la simple robe brune et le cordon blanc. Quelques catholiques arabes et une vingtaine de femmes ont aussi participé à l'Eucharistie ; le reste des catholiques de Jérusalem a communié ce matin, au lever du jour, dans la chapelle du couvent de Saint-Sauveur. Ces pauvres Arabes se sont approchés de la table sainte avec un recueillement pieux et une componction vraiment touchante.

Après la messe, on a fait une procession dans l'église du Saint-Sépulcre avec beaucoup de pompe et de majesté. Les religieux marchaient deux à deux, tenant un flambeau à la main ; six frères revêtus d'une chappe de soie rouge, portaient un dais éclatant ; un prêtre s'avançait derrière le célébrant,

portant une espèce d'ombrelle de soie pailletée d'or, destinée à remplacer le dais, dans les passages trop étroits. Quelques instans avant la procession, on m'a fait l'honneur de songer à moi pour porter l'ombrelle sacrée; tous ces bons religieux se faisaient d'avance une joie de voir marcher avec eux un voyageur français; mais le maître de cérémonies a déclaré qu'il était indispensable que je fusse vêtu d'une aube; comme j'ai voulu garder mon costume, l'ombrelle a été portée par un prêtre. Il faut que vous sachiez que l'honneur qu'on m'a proposé, est réservé d'ordinaire aux consuls qui se trouvent de passage à Jérusalem, dans la semaine-sainte.

La procession a fait deux fois le tour du saint tombeau en répétant l'hymne sainte, consacrée au mystère de l'Eucharistie; elle s'est avancée ensuite du côté de *la pierre de l'Onction* et du Calvaire; elle est revenue au saint tombeau en passant par la chapelle de la Madelaine. Après un quart d'heure d'adoration, le célébrant est entré dans le Sépulcre pour y déposer le calice renfermant les espèces sacramentelles. Puis on a dépouillé les autels appartenant aux Latins, et quelques religieux sont venus psalmodier les vêpres à la porte du tombeau; dans les versets que j'ai entendus, j'ai remarqué ces paroles : « Si vous craignez Dieu et si vous marchez » dans ses voies, vous jouirez des fruits de vos tra» vaux et vous serez heureux; votre femme sera

» dans votre maison comme une vigne féconde, et » vos enfans comme des rejetons d'olivier autour » de votre table. » — Que mon exil est long! » murmurait le cénobite en deuil ; « j'ai demeuré » avec les habitans de Cédar ; mon ame a été long- » temps comme une étrangère ».

Quand cette dernière cérémonie a été terminée, les musulmans chargés de la police, et les janissaires du couvent de Saint-Sauveur, ont crié et frappé pendant plus d'une heure pour faire évacuer l'église; le plus grand nombre a été renvoyé, plusieurs chrétiens grecs et arméniens et quelques Turcs, ont échappé à l'œil des gardiens en se cachant derrière des piliers ou des autels, ou dans de petites chapelles obscures. A midi, la porte de l'église a été fermée et ne se rouvrira que demain soir. Ainsi, me voilà enfermé avec les religieux et avec deux ou trois cents catholiques hommes, femmes, enfans, répandus pêle-mêle dans le sanctuaire.

A deux heures après midi, on a commencé la cérémonie du lavement des pieds. Le père vicaire en aube, accompagné d'un diacre et d'un sous-diacre, s'est rendu à la porte du tombeau : un frère portait un plat d'argent rempli de serviettes de lin élégamment brodées ; un autre plat d'argent était destiné à recevoir chaque serviette après qu'elles auraient servi à l'essuiement des pieds. L'eau pour la cérémonie a été versée dans un grand vase d'argent de forme ronde, marqué des armes

du Portugal; les deux autres plats d'argent portent les armes d'Espagne. Douze religieux avaient été appelés au lavement des pieds; le maître des cérémonies a prononcé devant le célébrant le nom des douze frères, en ajoutant quelques paroles d'invitation. Le célébrant à genoux, et dans l'attitude la plus humble comme autrefois le Christ sur le mont Sion, s'est mis à laver et à essuyer les pieds des douze disciples. A mesure qu'il avait essuyé le pied d'un apôtre, il y faisait avec le pouce un signe de croix et le baisait respectueusement; le frère recevait ensuite un crucifix. J'ai vu un religieux fondre en larmes pendant que le père vicaire lui lavait les pieds; il semblait lui dire comme jadis saint Pierre à son maître : *Quoi ! Seigneur ! c'est vous qui me laverez les pieds. Tu mihi lavabis pedes.*

Je suis entré dans le saint tombeau, pour voir comment sont placés les restes eucharistiques. Les saintes espèces, comme je vous l'ai dit plus haut, sont renfermés dans un calice en or recouvert d'un voile; ce calice est au fond d'un tabernacle portatif, en argent, de deux pieds de hauteur, et d'un pied et demi de largeur, posé sur le marbre du tombeau. C'est l'Espagne qui a donné ce tabernacle d'argent. L'intérieur du sépulcre est illuminé par une centaine de flambeaux; au-dessus du marbre du sépulcre j'ai remarqué un petit autel d'argent orné de pierreries, qui est aussi un présent

de la nation espagnole. Les religieux vont deux à deux passer une heure dans le saint sépulcre pour adorer l'Eucharistie.

Je m'arrête quelquefois devant l'humble chapelle cophte, qui touche au saint tombeau; dans ce réduit obscur, à côté d'un petit autel sans ornement est assis un diacre cophte, au teint basané; il est revêtu d'une aube, d'une étole et d'une dalmatique, et porte un bonnet assez semblable à la mitre épiscopale; étranger à tout ce qui se passe autour de lui, il reste seul dans son étroit sanctuaire, la tête tristement inclinée sur la pierre nue de son autel; tout le monde passe à côté de la pauvre chapelle sans prendre garde à celui qui en est le gardien; le diacre lui-même ne parle à personne, immobile dans son coin solitaire; seulement il a soin d'entretenir des charbons de feu posés dans un vase de terre, et d'heure en heure il promène son encensoir dans l'église du Saint-Sépulcre. En 1810, à l'époque de l'embrasement du temple, la flamme qui n'épargna point le saint tombeau, épargna la chapelle cophte, attenante au Sépulcre; on aurait pu croire que le dieu des chrétiens avait fait éclater par là son éternelle prédilection pour les humbles et les pauvres. L'intervalle de chaque cérémonie latine est rempli par les courses et les jeux des petits enfans, par les conversations ou les promenades des hommes; les femmes rient et causent entre elles comme dans un harem

ou dans une réunion champêtre; on mange, on boit, on fume autour du divin tombeau. A voir le mélange bruyant des Grecs, des Arméniens, des catholiques, et des musulmans étendus sur le pavé, au pied des autels, à l'entrée des chapelles, on croirait que des caravanes de différentes nations sont venues se reposer dans ce temple comme dans un khan. Le voisinage de la chapelle de Sainte-Hélène, la chapelle de la *Division des Vêtemens*, et tout l'espace qui s'étend jusqu'à la chapelle de la Madelaine, offrent en ce moment l'aspect d'un bazar; on y vend tout les comestibles du marché, on y boit la liqueur de moka comme dans les cafés de la ville, et, j'ose à peine l'écrire, la fumée de la cuisine orientale se mêle à la fumée de l'encensoir [1].

A trois heures et demie, les religieux placés, comme hier, à la porte du tombeau, ont chanté l'office des ténèbres. Je me suis placé au milieu d'eux, et j'ai prêté l'oreille aux poétiques accens de Jérémie et de David. Il me semble que la voix d'un cénobite est faite mieux qu'aucune autre voix humaine pour répéter les psaumes et les lamentations; ces hommes, avec leur tête rasée et leur barbe noire, avec leurs pieds chaussés par des sandales,

[1] Me pudet cuncta narrare scandala quæ adveniunt in ecclesiâ Sanctissimi Sepulcri. O mores hominum! sub umbrâ noctis, nonnulli christiani schismatici turpiter sanctuarium polluêre, quia persuasum habent pueros conceptos coram divino tumulo, regnum cœlorum infaillibiliter rapturos.

et leur robe de laine brune serrée d'un cordon blanc qui retombe en plusieurs nœuds, sont à mes yeux les hommes du deuil et des pensées austères; il y a dans leur voix, dans leur physionomie et leur costume, une tristesse et une gravité imposante qui conviennent à la muse de Siloé et du mont Sion. Vous qui avez vu la terre, qui avez respiré l'air de Jérusalem, ne croyez-vous pas que le chant suivant doive émouvoir le cœur, quand on l'entend si près de la grotte où pleurait Jérémie, le poète des grandes douleurs?

« Le Seigneur a tendu son arc, et n'a rien épar-
» gné de ce qui était beau sous la tente de la fille
» de Sion; cette tente, il l'a renversée comme un
» jardin qu'on détruit; il a démoli son tabernacle
» et livré à l'oubli les fêtes et les jours du sabbat.
» Les vieillards de la fille de Sion se sont assis sur
» la terre et se sont tus; ils ont couvert leur tête
» de cendres et se sont revêtus de cilice, et les
» vierges de Jérusalem ont baissé leur front. Ceux
» qui passaient par le chemin ont sifflé et secoué
» la tête à l'aspect de Jérusalem : *Est-ce là*, disaient-
» ils, *cette ville d'une beauté si parfaite et qui était*
» *la joie de toute la terre?* » Je ne vous cite que quelques paroles de cette touchante lamentation qu'on a redite aujourd'hui, et qui est, à mon avis, la plus belle élégie qu'on puisse trouver dans aucune littérature du monde.

JEUDI-SAINT A MINUIT.

Je vous écris en ce moment à la lueur des cierges du saint tombeau; je n'ai jamais eu dans ma vie une heure plus grave et plus solennelle que l'heure présente. Une nuit dans l'église du Saint-Sépulcre devait être pour moi une nuit sans sommeil. Je vais de chapelle en chapelle, d'autel en autel; je vais du tombeau au Calvaire, du Calvaire à la prison du Christ, de la prison du Christ à son tombeau, et le bruit seul de mes pas trouble le silence de la basilique. Les gardiens musulmans dorment sur leur estrade, voisine de la porte du temple; tous les chrétiens enfermés dans l'église reposent du sommeil le plus profond; les uns sont couchés sur des bancs ou des caisses, d'autres sur les marches des autels, sur des nattes ou des tapis au milieu de la grande nef; la chapelle de la Madelaine est remplie de femmes étendues sur des nattes, enveloppées dans leurs longs voiles blancs ou vêtues d'un simple caleçon; les enfans à la mamelle dorment sur le sein de leurs mères: chacun garde dans son sommeil l'attitude où le sommeil l'a surpris, ce qui forme un spectacle des plus bizarres. Tous les religieux reposent dans leur couvent du Saint-Sépulcre, excepté les deux qui sont prosternés au

pied de la divine eucharistie dans le tombeau. Voici la première fois que je me trouve dans l'église de la Résurrection sans entendre du tumulte; ce n'est qu'aux heures de la nuit que la prière peut espérer de n'être point troublée au pied du divin sépulcre. En promenant mes pas dans le temple, au milieu des ténèbres çà et là traversées par les faibles et tremblantes clartés de quelques lampes, seul et abandonné à de religieuses rêveries, parfois je m'arrête, prêtant l'oreille à des voix inconnues qui semblent me parler; mes genoux fléchissent comme si l'esprit de Dieu soufflait sur moi, et debout dans l'ombre, entre le Golgotha et le saint tombeau, j'éprouve quelque chose qui ressemble à de la terreur.

VENDREDI-SAINT.

A trois heures du matin, tout le monde était déjà reveillé; les hommes reprenaient leur turban et leur ceinture, les femmes leur voile ou leur feredgé; chaque famille, rangée autour d'un vase de terre rempli de feu, se rechauffait en attendant le jour; le nectar arabe égayait ce reveil; chaque groupe avait son narguillé qui passait de main en main comme une coupe dans un banquet. Les causeries avaient recommencé, les enfans étaient revenus

à leurs jeux, le bruit profane avait succédé au religieux silence de la nuit.

A quatre heures du matin, les deux portes de la chapelle latine de la Vierge ont été fermées. Toutes les lampes, tous les flambeaux étaient éteints dans la chapelle. J'ai entendu psalmodier le *Miserere* avec des voix lamentables; des coups répétés se mêlaient au chant du psaume pénitent : je n'ai pas tardé à comprendre que nos religieux se donnaient la discipline; ils ont récité quatre fois le *Miserere* et trois fois le *De profundis*, en se frappant tantôt de leur cordon noueux, tantôt du fouet et des verges. C'est ainsi que les gardiens du saint tombeau ont commencé la journée du vendredi-saint. Nos religieux mangent aujourd'hui pour toute nourriture une laitue sans assaisonnement et du pain pétri avec du sucre et des œufs.

A onze heures, un des janissaires du couvent du Saint-Sauveur est venu m'annoncer qu'une femme venue de France, était à la porte de l'église du Saint-Sépulcre, et qu'elle demandait à me parler. J'ai couru vers la porte; elle était encore fermée, et regardant par une des lucarnes qui y sont pratiquées, j'ai reconnu à son costume franc la femme qui m'attendait; en me voyant, elle s'est mise à fondre en larmes. C'est une femme d'environ trente-cinq ans avec des vêtemens très simples, et un voile blanc qui couvre sa tête à demi; des yeux rouges, un visage fortement coloré annonçaient

qu'elle venait de traverser les chemins embrasés du désert. En effet, la pauvre femme toujours pleurant, m'a dit que, partie du Caire il y a huit jours, elle est arrivée à Jérusalem à dos de chameau; puis entrant dans les détails de son pélerinage, elle m'a appris qu'elle était de Lyon, et qu'elle a quitté la France depuis trois ans. Après avoir fait le voyage de Rome, seule et à pied, elle avait rencontré dans la capitale du monde chrétien, un Français charitable qui l'avait emmenée à Alexandrie; ce Français qui voulait aussi se rendre dans la Terre-Sainte, lui avait proposé de la conduire jusqu'à Jérusalem, et la pieuse caravane est arrivée ce matin. Cela ne ressemble pas mal, comme vous voyez, à nos pélerinages du neuvième ou du dixième siècle.

La pauvre pélerine, joignant les mains avec une expression de piété ardente difficile à décrire, m'a conjuré de lui faire ouvrir la porte de l'église du Saint-Sépulcre, pour qu'elle pût adorer ce tombeau, après lequel, elle soupirait, disait-elle, depuis quinze ans. La porte ne devait se rouvrir qu'à deux heures après-midi; je l'ai invitée à retourner au couvent de Saint-Sauveur pour s'y reposer, lui promettant de lui montrer et de lui expliquer moi-même tout ce qu'il y a de vénérable dans l'église du Saint-Sépulcre, dans la ville et aux alentours. La pauvre femme s'en est allée versant toujours des larmes.

Une demi-heure après, j'ai été de nouveau à la porte du temple, et j'ai vu par la lucarne un jeune

Français qui a fait le voyage du Caire à Jérusalem, avec les deux pélerins dont il vient d'être question. Ce jeune homme, qui long-temps est resté attaché au service de M. Mimaut, consul de France à Alexandrie, vous a vu au Caire; il m'a remis une lettre de vous et une lettre de ma mère; toutes les joies m'arrivent à la fois aujourd'hui. Vous me dites dans votre lettre que vous avez visité les pyramides et les ruines de Memphis, et que vous allez prendre le chemin de Damiette et de Mansourah; j'espère que, grace à ce zèle de la science qui vous soutient dans vos fatigues, comme le zèle de la foi soutenait les vieux croisés, vous aurez pu achever en bonne santé vos dernières courses en Égypte.

A deux heures après-midi, quand la porte du temple a été ouverte, je suis allé joindre au couvent latin la pieuse pélerine, et je l'ai accompagnée à toutes les stations de l'église du Saint-Sépulcre; à chaque lieu sacré que je lui montrais, elle se prosternait et pleurait; cette ferveur, cet enthousiasme religieux, m'ont donné une idée de la dévotion des pélerins du moyen-âge. Les musulmans et les chrétiens arabes, contemplaient la pauvre femme avec le respect le plus profond.

A trois heures après midi, les Latins ont chanté l'office des ténèbres; ces lugubres et saintes harmonies, qui, dans ces deux derniers jours, résonnaient avec tant de charme à mon oreille, se per-

daient aujourd'hui à travers des flots de peuple, au milieu d'un bruit immense; plus de quatre mille pélerins de toutes les nations s'étaient précipités dans l'église du Saint-Sépulcre, pour assister à la dernière cérémonie du vendredi-saint; pas le plus petit espace, pas un coin, pas un pilier, pas une grille qui ne fût occupée. Aussi la confusion était extrême. La cérémonie a commencé à sept heures du soir; je vais vous la décrire en détail; je marchais à côté du célébrant, et j'ai pu tout observer.

Le père vicaire célébrant et ses officiers, suivis de tous les religieux du couvent de Saint-Sauveur, se sont d'abord réunis dans la chapelle de la Vierge, dont on a fermé les portes; on avait éteint toutes les lumières de la chapelle, et, au milieu de l'obscurité la plus profonde, un jeune père d'Italie a prononcé un sermon sur les souffrances et la mort du Sauveur; ce discours n'a été qu'un abregé rapide de la passion du Christ, accompagné de réflexions pieuses. Qu'était-il besoin de rhétorique auprès de ces pauvres religieux, que le simple récit des douleurs du Fils de l'homme faisait fondre en larmes? Après ce discours, les portes de la chapelle se sont ouvertes, et nous avons entendu le vaste bruit de la foule, semblable au mugissement de la mer. Nos cénobites, ayant à leur tête un grand crucifix, se sont rangés deux à deux avec un flambeau à la main, et nous nous sommes mis en marche dans l'église à travers une multitude qui se heurtait et

s'ébranlait, hommes, femmes, jeunes filles, enfans, vieillards de toutes les nations de l'Orient. On a commencé le *Miserere* sur un ton des plus lugubres qu'on puisse entendre ; les jeunes Arabes, élevés au couvent de Saint-Sauveur, qui marchaient les premiers avec la croix, chantaient de leur côté le *Stabat mater*, avec assez de charme et d'harmonie. La procession ne pouvait s'avancer d'un pas sans une peine extrême, tant la foule nous pressait de toutes parts.

Arrivés auprès de l'autel de la *Division des vêtemens*, nous nous sommes arrêtés ; un religieux espagnol, revêtu d'une étole noire sans surplis, a prononcé un discours dans la langue de son pays, sur la triste solennité du jour. Chacun de nous était debout pendant le discours ; le célébrant seul était assis sur un siége de velours noir bordé d'or ; deux des principaux catholiques de Jérusalem portaient ce siége derrière le célébrant pendant la procession. Je n'ai rien vu de plus beau que les ornemens en velours noir brodés d'or qui ont servi à la cérémonie d'aujourd'hui ; ils ont été envoyés par l'Espagne en 1819 ; les armes de la Castille brillent en filets d'or sur ces vêtemens sacrés. Le sermon espagnol étant achevé, nous nous sommes remis en marche jusqu'à l'autel de l'*Impropere*, sous lequel on voit un débris de colonne de pierre qui servit de siége au Sauveur, lorsque, durant la nuit de sa passion, il fut rassasié d'opprobre. Là, nous avons

eu un second discours en espagnol. Puis nous nous sommes avancés vers le Calvaire, au milieu d'un bruit immense traversé par de longs cris; chacun voulait monter sur le Golgotha; on s'injuriait, on se battait; les petits enfans, à demi étouffés, poussaient des gémissemens. Dès que l'étroit espace du Calvaire a été rempli, le reste de la multitude a été impitoyablement rejeté par les commissaires musulmans et les janissaires de Saint-Sauveur, et c'est à travers le désordre le plus tumultueux que nous sommes enfin parvenus à l'autel du crucifiement.

Le grand crucifix, porté en tête de la procession par un religieux latin, a été posé au pied de l'autel construit à la place où le Sauveur expira. Le père espagnol, que nous avions entendu à la station de l'*Impropere*, s'est agenouillé devant ce crucifix et a repris son discours avec des larmes dans les yeux; lorsqu'il en est venu à la dernière heure du Sauveur, le prêtre espagnol a éclaté en sanglots. Pour moi, je me suis vu saisi d'un saint effroi quand j'ai entendu le cénobite, avec son étole noire et sa robe de laine brune, nous raconter la mort ignominieuse du Sauveur, à la place même où le Sauveur a été immolé; car j'étais là, sur le Golgotha, où la croix fut plantée, car je foulais la montagne qui but le sang du Christ. Que de tristesse! que de pensées! un Dieu qui se fait homme pour mourir, et pour mourir innocent; n'y a-t-il pas dans ce mystère un touchant exemple, une consolation sublime pour l'hu-

manité? Le monde avait besoin de voir mourir un Dieu pour que l'image du trépas parût moins horrible; l'homme pouvait entrer avec moins de douleur dans le sépulcre, après que Dieu lui-même y était entré. Pauvres humains qu'a frappés le glaive de l'injustice, regardez cette croix où périt le saint des saints; vous, mortels que le génie a faits dieux, et qui, méconnus de vos contemporains, ne recueillez que l'indifférence dédaigneuse ou les humiliations; nobles enfans de la terre, marqués au front du sceau divin, dont les jours ignorés se consument en brûlantes pensées, levez les yeux, voilà le père de l'Évangile, le régénérateur et le sauveur du monde suspendu au bois infame! C'est là son trône et son autel, et sa couronne est une couronne d'épines. Dans la prison, dans l'exil, sur l'échafaud, que de victimes ont pu s'écrier comme le Christ sur le Golgotha : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné! Eli, Eli, lamma sabactani!*

Le crucifix de la procession a été planté dans l'endroit même où fut plantée la croix du Sauveur. Après un nouveau discours sur la Passion, un religieux a dévotement attaché une écharpe blanche aux bras du Christ, lui a ôté la couronne d'épines, et a décloué ses pieds et ses mains avec un marteau et une tenaille; la couronne et les clous enlevés ont été tour-à-tour baisés respectueusement par le prêtre, montrés à l'adoration des fidèles, puis dé-

posés dans un bassin d'argent. A mesure qu'un des bras du Christ était décloué, le bras tombait de lui-même comme celui d'un mort; ensuite on a descendu le Christ de la croix de la même manière que le Sauveur fut descendu après qu'il eut expiré. Ce spectacle me faisait frissonner; j'assistais à cette scène si terrible et si solennelle qui ensanglanta le Calvaire, il y a dix-huit siècles. L'impatiente curiosité de la multitude n'avait pu que s'accroître, et, au milieu du vaste murmure, on distinguait les cris des petits enfans, les gémissemens des femmes et des jeunes filles que la foule étouffait.

Nous sommes descendus de la sainte montagne pour nous rendre à la *pierre de l'onction*, où le corps du fils de Marie fut embaumé. Le Christ a été enveloppé dans un linceul, et quatre religieux, revêtus d'une étole noire, l'ont porté pieusement comme on porte un cadavre. Un voile blanc recouvrait la pierre de l'onction; on y avait placé un petit coussin de velours noir sur lequel devait être posée la tête du Christ; aux quatre angles de la pierre était un vase d'argent renfermant des parfums. Le Christ ayant été déposé sur le marbre sacré, le célébrant s'est agenouillé pour arroser l'image du Sauveur d'essence de rose, et brûler autour d'elle des parfums. Après quelques instans de recueillement, le père latin qui remplit à Jérusalem les fonctions de curé, a prononcé en arabe un discours qui s'adressait particulièrement aux

catholiques du pays; il était monté sur un des piliers qui avoisinent la porte de l'église, et tous les assistans, même les musulmans, l'ont écouté avec une religieuse attention. Ce discours achevé, nous nous sommes avancés du côté du saint tombeau; quatre religieux portaient le Christ dans un linceul blanc; l'image sainte a été déposée sur le marbre du sépulcre. Nous avons entendu là un dernier discours en langue espagnole, et c'est ainsi que s'est terminée la lugubre cérémonie.

Il est dix heures du soir; mon allons sortir de l'église du Saint-Sépulcre pour nous rendre au couvent latin de Saint-Sauveur.

SAMEDI-SAINT ET JOUR DE PAQUES.

Les cérémonies latines du samedi-saint ne m'ont présenté rien de remarquable; j'ai vu comme dans nos églises d'Occident la bénédiction de l'eau et du feu nouveau, le cierge pascal. Les chants de la douleur et de la pénitence ont cessé; l'*alleluia* joyeux retentit autour du saint sépulcre. La terre qui était dans le deuil de la mort de son Christ, s'ébranle et jette au ciel un hymne d'allégresse, car le Christ vient de soulever la pierre de son sépul-

cre, et, vêtu de lumière et de gloire, il est allé où vont tous les enfans de Dieu. Après une vie pleine de pauvreté et d'ignominie, un sépulcre glorieux; après la nuit du tombeau, le soleil de la résurrection. Dans l'histoire des choses de la terre, plus d'un génie méconnu et malheureux n'a-t-il pas été obligé de passer par la tombe pour arriver à l'admiration des hommes?

Aujourd'hui, jour de Pâques, les catholiques de Jérusalem ont revêtu les plus beaux habits de fête; leur tristesse habituelle a fait place à une espèce de gaîté religieuse qui me touche. Nos religieux latins ont pris aussi un front joyeux; la physionomie du monastère semble avoir perdu quelque chose de son austérité. A minuit, les cénobites se sont réunis dans l'église du Saint-Sépulcre pour chanter les premiers offices du jour. Ce matin je suis entré dans le saint tombeau avec plus d'émotion que de coutume; j'y ai lu le récit suivant que l'Église répète en ce jour: « Un ange du Seigneur descendit » du ciel, et vint renverser la pierre (du sépulcre), » et s'assit dessus; et s'adressant aux saintes femmes » qui étaient présentes, il leur dit: ne craignez » point, je sais que vous cherchez Jésus crucifié, » mais il est ressuscité; approchez et voyez le lieu » où le Seigneur avait été mis. Et les femmes étant » entrées dans le tombeau, aperçurent à droite un » jeune homme vêtu d'une robe blanche, et elles » furent saisies d'effroi; ne craignez point, leur

» dit le jeune homme, ce Jésus que vous cherchez » est sorti de son tombeau. » Que de simplicité en racontant ces merveilles !

A huit heures du matin, le saint sépulcre était couvert de flambeaux et de fleurs; un autel richement orné avait été dressé à la porte du tombeau comme au jour des Palmes et au jeudi-saint. Une messe solennelle, à laquelle assistait une multitude de chrétiens et de Turcs, est venue achever les imposantes cérémonies de cette grande semaine. Après la messe, on a chanté en chœur, d'après un antique usage, le fameux psaume *Exaudiat* pour le roi de France. Pendant le chant, un des cénobites s'est approché de moi, et m'a demandé de la part du célébrant comment s'appelle notre nouveau roi, afin de pouvoir prononcer son nom dans la prière qui suit le psaume. « Aux mois de novembre et de décembre » dernier, lui ai-je répondu, à l'époque de mon » passage à Constantinople et à Smyrne, la re- » nommée prononçait le nom de Louis-Philippe. » En d'autres temps, ce psaume et cette prière pour ma patrie à la porte du saint tombeau, eussent fait battre mon cœur d'une noble joie, d'un pieux orgueil, mais aujourd'hui tous ces chants m'ont attristé en me rappelant nos derniers malheurs; pauvre France que les noirs destins entraînent, à genoux au pied de ce tombeau du Sauveur du monde, je demande pour toi un Sauveur, homme ou Dieu.

Mes prochaines lettres vous parleront encore de Jérusalem ; je vous raconterai ensuite mes voyages à Saint-Sabba, Hébron, Ascalon, Gaza, Tyr, Sidon, Damas, Balbek, Antioche et dans le Liban.

P.....

TABLE

DES MATIERES DU QUATRIÈME VOLUME.

LETTRE LXXXIV. Rhodes. 1

— LXXXV. Les environs de Rhodes. 15

— LXXXVI. Les côtes de l'Asie-Mineure, depuis Priène et Milet jusqu'à Patara et à l'île de Castel-Rosso. . . . 30

— LXXXVII. Larnaca 45

— LXXXVIII. Histoire de Chypre pendant les croisades et dans les temps modernes. 61

— LXXXIX. Nicosie. 81

SUITE DE LA LETTRE LXXXIX. Physionomie de Nicosie ; Détails curieux sur Paphos, Cérines et autres endroits de l'île. . 96

LETTRE XC. Départ de Larnaca ; arrivée dans la rade de Caïpha. . 112

— XCI. Le Carmel 125

— XCII. Négociation avec le pacha d'Acre ; visite au consul de France. 131

— XCIII. Départ pour Jérusalem ; route de Caïpha à Ramla. . 146

SUITE DE LA LETTRE XCIII. Départ de Tantoura ; ruines de Césarée, de la forêt prise pour la forêt enchantée du Tasse ; halte dans une tribu nomade ; arrivée à Ali-ebn-Haramy. . . 149

SUITE DE LA LETTRE XCIII. Arrivée à Ramla 170

SUITE DE LA LETTRE XCIII. Route de Ramla à Jérusalem. . . . 178

LETTRE XCIV. Première vue de Jérusalem ; le mont Sion ; la voie Douloureuse ; l'église du Saint-Sépulcre ; le mont des Oliviers. 187

LETTRE XCV. Béthléem, saint Jérôme, les Béthléémites. . . . 206
— XCVI. Béthanie, désert de Saint-Jean; monastère latin et village de Saint-Jean, Modin, les Machabées et Richard-Cœur-de-Lion. 220
— XCVII. Quelques réflexions sur l'église du Saint-Sépulcre et sur les saints lieux. 232
— XCVIII. Physionomie de Jérusalem telle qu'elle est aujourd'hui 245
— XCIX. Des couvens latins du Saint-Sépulcre, avanies des Turcs, ressources des pères latins. 258
— C. Promenades autour des murailles de Jérusalem; examen des points par lesquels la ville fut attaquée et prise par les croisés. 267
— CI. Mes tristesses à Jérusalem, ma chambre au couvent latin. 288
— CII. Départ de Jérusalem; arrivée à Ramla. 297
SUITE DE LA LETTRE CII. Jaffa; retour à Caïpha. 309
LETTRE CIII. Le printemps à Jérusalem; un dimanche dans l'église du Saint-Sépulcre. 318
— CIV. Des pélerinages à Jérusalem. 328
SUITE DE LA LETTRE CIV. Des pélerinages à Jérusalem. 340
LETTRE CV. La vallée de Josaphat et les anciens sépulcres de Jérusalem. 348
SUITE DE LA LETTRE CV. La vallée de Josaphat et les anciens sépulcres de Jérusalem. 357
— CVI. Voyage à Jéricho. 365
— CVII. La mer Morte. 378
SUITE DE LA LETTRE CVII. Le Jourdain; derniers momens de Moïse sur le mont Nébo. 388
SUITE DE LA LETTRE CVII. Vue des montagnes de l'Arabie . . . .
LETTRE CVIII. La semaine-sainte à Jérusalem; le dimanche des Rameaux et le mercredi-saint. 405
SUITE DE LA LETTRE CVIII. Jeudi-saint, vendredi-saint, samedi-saint et jour de Pâques à Jérusalem. 415

FIN DE LA TABLE DU QUATRIÈME VOLUME.

00099991

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018